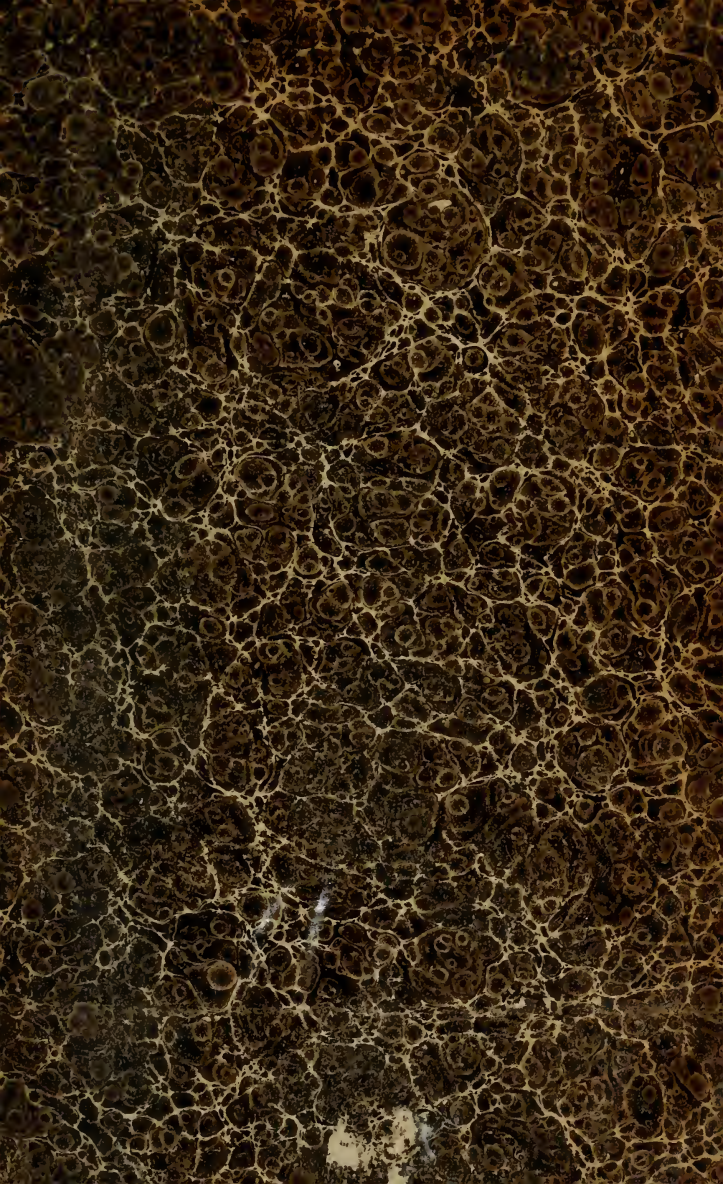






PARAPHRASE
DES LITANIES
DE LA
SAINTE-VIERGE



VERDUN, IMPRIMERIE CHARLES LAURENT



PARAPHRASE DES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE

FORMANT

TROIS MOIS DE MARIE

SUIVIE

DE SIX EXERCICES DU CHEMIN DE LA CROIX

PAR M. L'ABBÉ LEMARCHAL

Ancien professeur de Rhétorique du diocèse de Verdun.

QUATRIÈME ÉDITION

Qui elucidant me, vitam æternam habebunt

Ceux qui me feront connaître, auront la vie éternelle.
(*Eccli.* XXIV, 31.)

TOME PREMIER

A THONNE-LE-THIL,
PRÈS MONTMÉDY (MEUSE),
CHEZ M. L'ABBÉ LEMARCHAL

1888

APPROBATIONS

Nous joignons volontiers notre approbation, pour la quatrième édition de la PARAPHRASE DES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE, à celles qu'ont obtenues les éditions précédentes. L'ouvrage de M. l'abbé Lemarchal est un bon livre, d'une doctrine sûre, d'une lecture attrayante, capable d'éclairer la piété, de la nourrir, d'accroître dans les âmes la dévotion à la très sainte Vierge.

Verdun 1er Juillet 1888.

† JEAN-PIERRE, ÉVÊQUE DE VERDUN.

Vu le rapport favorable qui nous a été fait par notre Commission d'examen, approuvons l'ouvrage intitulé : PARAPHRASE DES LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE, par Monsieur l'abbé LEMARCHAL, curé de Thonnelle en notre Diocèse, et en recommandons la lecture aux fidèles, comme étant très propre à nourrir leur piété, et à propager une solide et tendre dévotion envers la sainte Vierge.

Donné à Verdun, le 15 mai 1866.

† LOUIS, ÉVÊQUE DE VERDUN.

Le peu que j'ai pu lire de votre *manuscrit* sur les LITANIES DE LA TRES SAINTE VIERGE, outre le délicieux plaisir que j'en ai ressenti, m'a suffisamment convaincu que cet ouvrage, aussi solide pour la doctrine que riche d'érudition et de style, ne peut que produire les plus heureux fruits de salut par la dévotion à Marie. Vous l'aimez, cette divine Mère, et vous avez le talent de porter par la puissance du raisonnement et les charmes de l'éloquence toutes les classes de personnes à l'aimer et à l'imiter. Elle vous en tiendra compte, je n'en doute nullement. Pour moi, je vous félicite sincèrement de ce succès, et suis heureux d'avoir l'occasion de vous donner ce témoignage de ma haute estime, et de mon ancienne et toujours bien sincère amitié.

† CHARLES, ÉVÊQUE DE BAYEUX ET DE LISIEUX.

Besançon, le 25 mars 1867.

Le livre que vous vous proposez de publier sur les LITANIES DE LA TRÈS SAINTE VIERGE me paraît bien approprié à son but et de nature à être fort utile, soit à MM. les ecclésiastiques qui voudraient, pendant le *mois de Marie*, préparer des instructions, soit aux fidèles qui désireront s'édifier par de pieuses lectures. Votre ouvrage est substantiel, et en même temps, il porte avec lui l'onction que mentionnent les Livres saints, dans un psaume que l'Eglise applique souvent à la sainte Vierge. On ne peut pas toucher avec un esprit filial le bord de la robe de notre Mère, qu'il n'en découle mille parfums qui embaument ; et, quand on tâche par la pureté d'intention de rendre son cœur d'ivoire, notre Mère, en s'inclinant, le rend un cœur d'or, où tous peuvent puiser avec abondance, pour rendre dignes de Marie les âmes qui sont les filles du Roi des rois, et qui doivent l'honorer dans la gloire.

Veuillez recevoir, Monsieur le Curé, l'expression de mes sentiments distingués.

† CÉSAIRE, CARD. ARCHEV. DE BESANÇON.

Nancy, le 22 Mars 1867.

Vous trouverez sous ce pli l'approbation que je suis heureux de donner à votre excellent et pieux ouvrage.

Nous soussigné, Evêque de Nancy et de Toul, joignons volontiers notre Approbation à celle qui a été accordée par Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Evêque de Verdun, à l'ouvrage intitulé : PARAPHRASE DES LITANIES DE LA SAINTE VIERGE, désirant que cet ouvrage contribue à augmenter dans notre Diocèse, la dévotion et la confiance des fidèles envers la Mère de Dieu.

† CHARLES, EVÊQUE DE NANCY.

Evêché de Rodez, le 30 Mars 1867.

J'ai lu avec le plus vif intérêt les 2 volumes de votre Paraphrase des Litanies de la Ste Vierge. Un doctrine solide, un enseignement basé sur l'Ecriture Sainte et les Pères de l'Eglise, des applications morales et des anecdotes pleines d'intérêt ; un style correct et attrayant joint à l'onction de la piété envers la sainte Vierge, telles sont les qualités qui distinguent ce travail et qui le feront goûter. Il sera d'une grande utilité non-seulement à ceux qui le liront pour leur propre sanctification, mais surtout à ceux qui sont chargés d'instruire et de sancti-

fier les âmes. Il pourra leur servir pour plusieurs mois de Marie, et même dans d'autres circonstances où ils auront à parler de cette auguste Mère.

† LOUIS, Evêque de Rodez.

Langres, le 23 janvier 1869.

Il suffit de lire quelques chapitres de cette excellente Paraphrase... pour en apprécier le mérite. Avec la solidité et la pureté de la doctrine qui éclaire l'esprit, on y trouve cette onction qui touche et pénètre le cœur. Aux louanges de la sainte Vierge et au tableau de ses vertus, à tout ce qu'il y a de propre à la faire aimer, et à inspirer ou à nourrir la dévotion envers elle, se rattachent de la manière la plus intéressante, des considérations importantes et très pratiques sur les devoirs de la vie chrétienne ; et à cela se joint encore le charme si puissant des exemples, mais des exemples les mieux choisis. En un mot, votre livre est une source abondante d'instruction et d'édification ; il est éminemment propre à développer la piété et l'esprit chrétien ; la lecture en est d'ailleurs très attrayante ; de sorte que tout me semble lui promettre le succès que votre zèle ambitionne, qui est de faire du bien aux âmes ; et il peut en faire beaucoup.

Je vous félicite de l'avoir publié, et le verrai avec grande satisfaction se répandre dans mon diocèse.

† JEAN, Évêque de Langres

Dijon, le 7 février 1868.

Le compte favorable qui nous a été rendu d'un ouvrage intitulé : Paraphrase des litanies... et bien plus encore les bienveillants et justes témoignages que lui ont décernés plusieurs de nos vénérés Collègues, nous engagent à joindre notre Approbation et nos vœux à ceux dont il a déjà été honoré. — Puisse ce précieux ouvrage concourir efficacement à la diffusion du culte si doux et si salutaire de la très sainte Vierge Marie, Mère de N.-S. J.-C.

† FRANÇOIS, Évêque de Dijon.

Bourges, le 1er mars 1868.

J'ai reçu en son temps, et me suis empressé de faire examiner l'ouvrage intitulé : Paraphrase des Litanies... que vous avez eu la bonté de m'adresser.

Sur le rapport favorable qui m'en a été fait, je suis heureux de vous envoyer avec tous mes remerciements, mes félicitations et mes encouragements.

Le dogme qui forme la base de votre excellent livre est traité d'une main sûre et avec une sobriété exempte de sécheresse. Les considérations morales et mystiques qui l'accompagnent sont pleines d'onction et d'attrait, et donnent à l'ensemble de l'ouvrage un mérite incontestable. C'est de la bonne théologie pratique appuyée sur l'autorité des Docteurs et des Pères, et au service de laquelle vous avez su mettre un style abondant, harmonieux et parfois poétique.

Je crois donc, Monsieur le Curé, que votre livre contribuera à accroître dans les âmes la dévotion envers la très sainte Vierge, et je fais des vœux sincères pour que le succès réponde à vos pieuses espérances.

† C. A. ARCHEVÊQUE DE BOURGES.

Aix, le 20 janvier 1868.

D'après le rapport favorable de l'un de mes Vicaires généraux sur la PARAPHRASE DES LITANIES... je joins mon Approbation à celle de Mgr l'Évêque de Verdun et plusieurs autres de nos vénérables Collègues : *De Mariâ nunquàm satis.*

† GEORGE, ARCHEVÊQUE D'AIX.

Metz, le 5 février 1868.

L'ouvrage intitulé : PARAPHRASE DES LITANIES... ayant été soumis par l'auteur à son Évêque diocésain, qui l'a fait examiner et lui a donné son approbation, nous n'hésitons pas y joindre la nôtre, persuadé que ce livre est propre à inspirer et à nourrir la dévotion envers l'auguste Mère de Dieu : nous le recommandons aux fidèles de notre Diocèse.

† PAUL, ÉVÊQUE DE METZ.

Plusieurs autres éminents Prélats nous ont témoigné le regret de ne pouvoir exprimer par une Approbation *officielle*, leur opinion des plus avantageuses sur le mérite de l'ouvrage.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR LOUIS ROSSAT

ÉVÊQUE DE VERDUN

MONSEIGNEUR,

Un ouvrage en l'honneur de la très sainte Vierge ne peut que répondre à vos sympathies si sincères et si vives pour notre bonne mère. Cette tendre dévotion que, dès vos jeunes années et longtemps après, Vous avez respirée dans l'atmosphère Lyonnaise, à l'ombre de la sainte colline de Fourvières, s'est encore singulièrement accrue sur le sol Verdunois, où Vous fûtes heureux de trouver Marie pour Patronne de votre nouveau Diocèse. Aussi n'eûtes-vous rien de plus empressé que de donner à son culte une nouvelle animation en toute manière, et principalement par le vif intérêt que Vous portâtes et que Vous continuez à un de ses plus vénérés Sanctuaires, Notre-Dame de Benoîte-Vaux. Ce nous fut à tous un heureux présage des faveurs et des fruits de salut qui, par Marie plus aimée et mieux invoquée, à votre exemple, découleraient plus abondamment sur le troupeau confié à votre active sollicitude. Nos espérances ne furent pas vaines.

C'est pour augmenter encore ces heureux résultats, selon la faible mesure de mes moyens, et les reproduire

dans d'autres contrées catholiques par la toute puissante influence de la sainte Vierge, que j'ai entrepris ce modeste travail, qui a du moims le mérite d'une bonne intention, et dont je viens aujourd'hui Vous faire la dédicace. Paraissant sous vos auspices et appuyé de votre honorable Suffrage, il n'en sera accueilli qu'avec plus de faveur, et Vous aurez, MONSEIGNEUR, une large part dans le peu de bien que, Dieu aidant, il pourra produire. Ce nouveau bienfait s'ajoutant à beaucoup d'autres que j'ai reçus de votre paternelle bonté, en comblant mon cœur de joie, puisque Marie en est l'objet, me rend aussi de plus en plus votre obligé : Dieu seul peut vous en récompenser dignement.

Pour moi, je ne puis, Vénéré Pontife, que vous offrir l'expression, mais bien sincère, de la vive reconnaissance et des sentiments les plus respectueux avec lesquels

J'ai l'honneur d'être,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très humble et tout dévoué fils,

en N.-S. et en son admirable mère,

L'abbé LEMARCHAL.

PRÉFACE

Les *Litanies* de la très sainte Vierge sont incontestablement et à une grande supériorité l'hymne la plus riche, la plus complète et la plus agréable qu'on puisse lui adresser. Aussi nulle autre n'est plus en usage chez le peuple chrétien. Les *Litanies* charment et adoucissent la fatigue du pèlerin, qui les redira avec honheur aux pieds de la Madone ; c'est le chant usité aux processessions en l'honneur de la Vierge ; et les gracieuses mélodies qui en relèvent les beautés invitent encore à les faire résonner fréquemment sous la voûte de nos temples. C'est aussi par cet hommage à Marie que l'âme dévote surtout aime à couronner ses adorations au Très-Haut à la fin de chaque jour ; et dans mille circonstances, c'est, après l'*Ave Maria*, la prière favorite du commun des fidèles qui veulent honorer et invoquer la *bonne sainte Vierge*.

Mais pour beaucoup, cette admirable Cantate est un livre qui n'est pas assez compris, principalement dans les *Invocations symboliques ;* leur sens mystérieux et profond ne peut être que difficilement saisi et goûté par les esprits ordinaires. Cependant, quoique Marie, ainsi que Dieu, veuille bien nous tenir compte de l'intention, on ne peut douter que l'intelligence d'une prière n'aide puissamment à l'attention et à la ferveur

qui, en la faisant accueillir plus favorablement, la rendent aussi plus utile à celui qui la fait. La parole articulée n'est qu'un vain son, si elle n'exprime un sentiment réel et vivant au fond de l'âme : *Audit ille (Deus) vocem cordis, sine quâ sonum oris contemnit* (Concil. Trev). Cette pensée, qui toujours nous a vivement frappé, fut un des premiers mobiles de notre présent travail, dans lequel nous avons eu en vue spécialement la classse de chrétiens d'un esprit peu cultivé, mais d'un cœur simple et tout dévoué à Marie, qui ne demandent qu'à la connaître mieux pour l'aimer encore davantage.

Ce n'est point que, parmi les écrits aussi pieux que savants sur la sainte Vierge, il manque de commentaires des *Litanies*. De nos jours surtout, où sous la puissante influence de l'*Archiconfrérie* et *du Mois de Marie,* et plus encore depuis que la définition dogmatique de son *Immaculée Conception*, en rehaussant d'un nouveau fleuron l'éclat de son diadème, nous l'a rendue plus vénérable et plus chère, son culte a pris un nouvel essor ; c'est un élan général, tout est mis en œuvre pour le favoriser, Tandis que toutes les voix s'animent à chanter ses louanges, les plus beaux talents rivalisent de zèle à proclamer ses privilèges et ses grandeurs, à célébrer ses vertus et ses bienfaits. Dans ce concours si empressé, nous aussi, après une longue hésitation, nous avons osé venir nous associer au mouvement qui entraîne le génie et les cœurs vers Marie. Nous apportons notre pierre à l'édifice, notre note au concert, notre grain d'encens aux flots de vapeurs embaumées qui de tous les points du globe s'élèvent vers son trône,

jaloux de payer, pour notre part, ce léger tribut de vénération et d'amour à notre commune Reine. Des guirlandes de toute espèce ont été déposées sur son front, sans cesse on lui en présente ; est-ce donc une raison de ne plus lui en offrir ? Beaucoup de temples lui sont dédiés ; doit-on pour cela ne plus lui en bâtir ? N'y a-t-il pas quelque avantage que plusieurs fassent des ouvrages sur le même sujet et sur Marie principalement, afin que Celle qui ne sera jamais assez connue, puisse l'être d'un plus grand nombre par toutes les voies possibles ? Nous avons donc voulu attacher aussi quelques fleurs à sa couronne ; elles seront simples et sans éclat ; mais nous savons qu'elle agrée l'offrande de quiconque fait de son mieux pour lui plaire ; tout ce qui part du cœur, elle veut bien l'accepter, et s'en trouve honorée.

Loin de nous cependant l'orgueilleuse et injuste prétention, de n'avoir tiré que de notre propre fonds tout ce qui compose cet ouvrage. Avec bien plus de raison que l'illustre Pierre de Blois, nous ne rougirons pas de dire : *Nihil de spiritu meo propheto, sed micas colligo, quæ ceciderunt de mensâ dominorum meorum :* « Je n'enseigne rien de mon propre esprit, mais je recueille les miettes qui sont tombées de la table de mes maîtres. » Nous devons donc à notre loyauté et au respect pour le public, d'avouer ici, sans détours et sans honte, que non-seulement nous nous sommes inspiré de la sainte Ecriture, des saints Pères et Docteurs de l'Eglise, on le verra, mais encore que nous avons glané dans d'autres auteurs, qui ont si bien parlé de Marie, quelques-unes des fleurs que nous

venons lui offrir. Nous en faisons ici l'aveu, ce qui nous dispensera de les citer, chaque fois que nous leur empruntons une pensée, une belle image, une comparaison, quelquefois même un tour de phrase, là où nous essayâmes en vain de les surpasser. Cette franchise doit nous être une excuse suffisante aux yeux de nos lecteurs, et nous assurer leur entière indulgence.

A ceux qui ne voulant voir dans ce travail qu'une complication de pensées d'autrui, seraient tentés de lui faire un moins bon accueil, d'abord nous réclamerions pour nous la plus grande part : *Suum cuique* ; nous leur dirions ensuite : le miel de l'abeille est-il moins précieux, parce qu'elle s'en va butinant sur chaque fleur pour le recueillir ? Et notre œuvre est-elle moins bonne, et nous aussi devons-nous être si blâmé, pour n'avoir pas rougi de prendre partout les fleurs que nous avons trouvées les plus propres à composer un *Bouquet* qui fût le plus agréable à la sainte Vierge, Peu importe que nous en ayons cueilli dans plusieurs parterres, pourvu que le but d'utilité que nous nous sommes proposé fût plus sûrement atteint. Si, pour fruit de ce labeur, quelques hommages de plus arrivent au trône de notre aimable Souveraine ; si quelques cœurs lui deviennent plus confiants et plus dévoués et qu'une seule faveur nouvelle descende sur la terre nous nous trouverons heureux et suffisamment récompensé, d'avoir aidé tant soit peu à un si beau résultat, même avec un secours étranger. « Quand vous lirez un ouvrage, dit le pieux auteur de l'Imitation, cherchez moins à savoir le nom de celui qui vous parle, qu'à méditer ce qu'il vous dit. Les hommes passent,

mais la vérité du Seigneur demeure éternellement. »

Un mot maintement sur le plan et l'enchaînement de ces méditations dogmatiques et morales.

1° Ainsi que l'exprime le titre *Paraphrase des Litanies* et c'est là notre principal but, nous expliquons le sens de chacun des Noms donnés à notre Mère, nous appuyant pour cela sur l'enseignement de l'Eglise, sur l'autorité des saints Pères et des auteurs les plus recommandables qui ont écrit sur cette matière. La réunion de tous ces traits formera un vaste et magnifique tableau qui, présentant sous tous les aspects la sainte et majestueuse figure de la très sainte Vierge, nous la rendra nécessairement et plus vénérable et plus chère, on saura aussi ce qu'on lui demande par la supplication toute confiante, *priez pour nous*, qui termine chaque Invocation.

2° Nous avons cru que les *Litanies*, outre la prière et l'expression d'un pieux sentiment à Marie, pouvaient encore devenir une source féconde des plus utiles enseignements. Ainsi l'on y apprendra tantôt les devoirs de vénération, d'amour, de confiance et d'imitation qui constituent le véritable culte de la sainte Vierge, tantôt la pratique des principales vertus chrétiennes qu'elle porta à une si haute perfection. Les grâces qui, par son tout-puissant crédit, s'obtiendront à chaque Invocation, aideront déjà à ces heureux résultats ; mais, pour y arriver plus sûrement, on a besoin d'être conduit comme par la main : et tel est le but, tel est l'objet de la plupart des considérations qui suivent la *Paraphase,* et que nous désignons sous le nom de *Morale*.

3° Au risque de suivre les routes battues, qui néanmoins sont ordinairement les plus sûres, nous nous sommes appliqué à émailler et à renforcer la *Morale* surtout d'exemples, d'histoires, de citations quelquefois profanes et même de *Légendes*. Peut-être les trouvera-t-on semées avec trop de profusion. Mais, outre qu'on a l'avantage et la liberté du choix, travaillant pour les simples fidèles principalement, nous n'avons pu nous résigner à les priver de ce qui les charme le plus, et tout à la fois les encourager puissamment, savoir, *la mise en pratique* tantôt de la dévotion à Marie, tantôt des règles de la morale, qui par là perdront de leur sévérité : *longun iter per præcepta, breve per exempla*. De quelle ardeur, en effet, n'est pas électrisée l'âme qui voit en avant comme des jalons indiquant la route toute tracée et dejà frayée ! C'est une des convictions de saint Ambroise : « Les exemples, dit-il, sont bien plus utiles que les leçons ; et nous jugeons moins difficile ce que nous voyons accompli par d'autres. » — Un prince, allant à travers les neiges répandre les trésors de la charité, disait à ses serviteurs qui laissaient paraitre quelque peu d'hésitation : Mettez vos pieds sur les traces de mes pas ; et ils sentirent une douce chaleur s'échapper des glaçons. C'était exprimer fort ingénieusement qu'en présence de l'exemple les difficultés que l'on aimait à se grossir, disparaissaient. Ainsi se vérifie dans toutes les classes ce qui n'est dit que des rois : *Regis ad exemplar totus componitur orbis*. — Les exemples ont encore l'avantage de convaincre et de confondre sans trop humilier ; en même temps qu'ils font accepter plus volontiers la

morale. L'orgueil de l'homme se roidit facilement contre les préceptes et les leçons directes qu'on lui donne; le bon exemple touche toujours, lors même qu'il ne persuade pas. Jésus commença par agir avant de parler; *Cœpit Jésus facere et docere;* c'était la grande philosophie du divin Maître. Les leçons donnent à réfléchir, les exemples inspirent la science pratique.

Mais pour atteindre plus sûrement ce but, en évitant les inconvénients d'exemples trop connus, que pourtant nous ne pouvions pas toujours dédaigner, nous avons cherché le plus possible le piquant intérêt de la nouveauté, sans toutefois en garantir l'authenticité, Nous ne citons pas ordinairement la source, plein de confiance dans les dispositions bienveillantes du lecteur. Comme aussi nos Exemples se rapportent non pas toujours à Marie, mais quelquefois au sujet de la *Morale*, nous avons mieux aimé nous mettre ainsi au large, pour plus d'intérêt et d'utilité.

C'est pour la même raison que certaines *Pratiques* ont aussi un autre objet que nos devoirs envers la sainte Vierge; nous indiquons les principales, parmi celles qui doivent être familières au vrai chrétien.

4° Quant aux *Légendes*, c'est-à-dire ces faits traditionnels, ces récits simples et naïfs, empreints d'un certain merveilleux qui les revêt d'un charme des plus attrayants, si nous les avons citées, ce n'est point que nous leur attribuions plus d'autorité que ne comporte ce genre d'écrits, Il faut sans doute ne pas les estimer autant que la vérité, mais aussi ne point les mépriser autant que l'erreur. Quant leur certitude historique ne

pourrait toujours tenir contre l'épreuve d'une critique sévère, on y trouve du moins une morale bien capable d'édifier un cœur chrétien. Leur gracieuse et attendrissante naïveté est trop consolante pour l'âme pieuse, qui sait faire profit de tout, et Marie aussi peut en recueillir assez d'honneur, pour que n'ayons pas négligé ces innocentes et respectables histoires, parmi les moyens de la faire aimer.

5° Peut-être trouvera-t-on que les *Articles* dépassent en longueur le temps qui aux Exercices du Mois de Marie est consacré à l'Instruction. Mais notre excuse est toute facile. D'abord, ils peuvent très bien servir en d'autres circonstances, pour lesquelles on nous saura gré, du moins l'avons-nous cru, de fournir une Instruction appropriée et suffisante. Et puis, dans la plupart des Invocations, bien que divisées et quelquefois même subdivisées, nous avons été entraîné par l'abondance de la matière, *De Mariâ nunquam satis* (S. Cern.), qui outrepassait les proportions que nous nous étions proposées. Mais, au lieu de faire des suppressions selon nous regrettables, nous avons abandonné à la sagacité du lecteur d'opérer lui-même le triage de ce trop plein, pensant d'ailleurs que le plus grand nombre s'accommoderaient mieux de la surabondance que d'un *déficit*.

6° Si nous n'avons pas cité ordinairement le texte latin des passages empruntés à la sainte Ecriture et aux saints Pères, ni même indiqué l'endroit précis d'où ils étaient tirés, c'est que nous avons craint de trop grossir le volume, et avons jugé préférable de nous ménager une place pour les Notes qui se trouvent à la fin.

7° Une des dévotions de la sainte Vierge, qui la dédommageait un peu de la séparation de son Jésus, était de visiter souvent les lieux marqués par ses humiliations et par son sang. C'est ce que l'on fait par le *Chemin* de la *Croix*, pratique devenue si générale, et bien chère aux vrais chrétiens. Pour les aider à en retirer les fruits salutaires, et dans un ouvrage consacré à Marie, nous avons jugé très utile d'insérer plusieurs *Exercices*, dont le mérite un peu commun est de tendre chacun vers un but unique et distinct, par exemple, *l'énormité du péché... le prix des souffrances...* ressortant de la passion du Sauveur

Pour vous, céleste Reine, vous savez, après Dieu, quels furent en tout cela mes désirs et mes vues. Vous faire connaître par un plus grand nombre et par là plus aimer, et en même temps votre divin Fils : voilà ce qui me pressa d'écrire. Dans la brillante région des cieux où vous régnez, vos louanges se célèbrent en de bien plus sublimes accents ; il y a pour dire votre doux Nom des chants beaucoup plus harmonieux que nos humaines paroles ; et sur la terre un Archange seul a pu célébrer dignement vos louanges. Aussi la conscience de ma faiblesse me disait-elle qu'essayer de publier vos grandeurs était une témérité ; mon cœur me portait à parler de vous, auguste Vierge ; mais la crainte me fermait la bouche. Dans cette perplexité, j'ai obéi à mon cœur, j'ai oublié mon insuffisance, et votre enfant s'est mis à bégayer les gloires de sa Mère. J'ai compté sur votre protection ; daignez la continuer à ces faibles essais, qui sont surtout votre œuvre, en les associant, quoique si peu dignes, au

mystère de votre divine Maternité. Puissent-ils, en excitant quelques élans de confiance et d'amour vers vous, servir aussi à enfanter Jésus-Christ dans les âmes, et accroître ainsi le règne de Dieu qu'il est venu établir sur la terre pour notre bonheur du temps et de l'éternité. Daignez, auguste Mère du Verbe et Reine des Docteurs, bénir mes efforts et diriger ma plume !

Ne scribam vanum, duc, pia Virgo, manum ?

PARAPHRASE

DES LITANIES

DE LA SAINTE VIERGE.

CHAPITRE PREMIER

LE MOIS DE MARIE

C'est ici l'œuvre du Seigneur. (*Ps.* 117,23.)

Tant de choses aussi suaves qu'instructives ont été dites sur l'aimable dévotion du *Mois de Marie,* que nous avons balancé à mêler nos faibles accents aux merveilles de pensées et de langage qui abondent dans les divers écrits sur cette matière. Mais quand cet exposé, qui en sera comme la quintescence, ne ferait qu'amener une personne de plus au pied des autels de Marie, et accroître quelque peu dans tous le désir et l'empressement de recueillir de ce mois béni les précieux avantages qu'il renferme, ce nous serait une récompense assez digne. Rien n'est petit, ni à dédaigner dans ce qui peut faire mieux chérir et honorer notre bonne Mère et nous la rendre plus propice. Elle accueille aussi bien l'enfant qui lui bégaie quelques mots d'amours que celui qui lui adresse de sublimes cantiques.

Tout en abrégeant le plus possible ce sujet, il nous a fallu le partager en trois *Articles.*

ARTICLE PREMIER

Origine, raisons et quelques-uns des avantages du Mois de Marie.

Pourquoi ces élégantes décorations qui parent en ce

jour l'autel de la Vierge aimée? C'est le bouquet d'enfants pieux et bons qui veulent fêter leur Mère. Pourquoi cette affluence de toutes les conditions, de tous les âges! Chacun a voulu prévenir la longue solennité qui va s'ouvrir en l'honneur de Marie, et attirer un de ses premiers regards. Pourquoi tous ces yeux tournés vers la tribune sacrée? C'est que la famille chrétienne est avide d'entendre parler de l'objet de sa tendresse, et d'apprendre les devoirs à remplir pendans ce saint mois afin d'en recueillir les fruits. Heureux présage qu'il sera pour tous, encore plus abondant en grâces et en bénédictions qu'il n'est pour la terre riche de fleurs et d'espérance? Quel puissant encouragement à seconder d'aussi favorables dispositions! C'est dans ce but que cette année nous ouvrirons devant vous une espèce de *Galerie* toute religieuse dédiée à la Vierge, où vous pourrez contempler, dans une suite de tableaux variés, ses prérogatives, ses vertus, sa bonté, sa puissance et ses gloires. Voilà ce que vous révèlera l'*Explication de ses admirables Litanies*, précieux tribut que vous aimez à lui payer chaque jour, et que vos chants porteront de son autel à son trône céleste pendant ce mois. Cette hymne touchante plus comprise et mieux sentie n'en sera que plus agréable à son cœur et plus utile à vous-mêmes.

Mais votre piété semble demander que préalablement nous l'entretenions de cette gracieuse institution du *Mois de Marie*. Nous y accédons volontiers, et pour cela nous allons vous montrer les *motifs* qui en ont inspiré la pensée, qui en ont répandu la pratique dans tout le monde, les précieux *avantages* qu'elle produit et les *moyens* de les recueillir.

Dès le berceau du christianisme, les grandeurs et

les sublimes prérogatives de Marie lui attirèrent la profonde vénération des fidèles ; ses éminentes vertus furent l'objet de leur imitation non moins que de leur admiration, en même temps que son puissant crédit les pénétrait de la plus vive confiance. De tout temps, l'amour de cette bonne Mère a brûlé au fond des cœurs pieux, enflammés par tout ce qu'elle a d'admirable et d'attrayant autant que par les bienfaits de toute espèce, dont elle s'est toujours plu à gratifier ceux qui l'honoraient. Aussi son culte s'est-il établi dans les mêmes proportions que la religion de son Fils. Partout où fut arboré le glorieux étendard de la Croix, là fut exposée la douce image de Marie ; elle reçut des hommages religieux où Jésus-Christ trouva des adorations.

Le temps ne fit qu'accroître dans le cœur des peuples cette dévotion raisonnable, si délicieuse, si bien appropriée à tous nos besoins. Aussi chaque siècle vit-il s'établir une multitude de pratiques destinées à l'augmenter, et à faire descendre sur les zélés serviteurs de la Vierge les trésors de grâces dont elle est la Dispensatrice. Depuis longtemps, la piété lui répétait trois fois par jour le Salut de l'ange, lui consacrait le samedi de chaque semaine, et célébrait au moins une de ses fêtes dans le cours de chaque mois. Mais c'était trop peu pour le cœur de ses enfants. Ne convenait-il pas de lui offrir un mois dans douze, comme on lui donnait son jour sur sept et sur trente ? Et par cette continuité d'hommages à Marie, ne sommes-nous pas ramenés, s'il y avait eu relâchement, à l'habitude si légitime, qui devra se continuer après, de l'aimer, de l'honorer, de la prier, et de l'imiter tous les jours de notre vie ?

Dailleurs ces grandes solennités, célébrées, à distance

pendant le long espace d'une année, revenaient trop rarement et se dérobaient trop vite au gré de la ferveur. Un jour est si tôt écoulé, et ne peut suffire aux longues contemplations de la foi, aux délicieuses extases de l'amour. Une tendresse ingénieuse conçut donc la pensée d'y suppléer en prenant un mois entier, pour composer de ses trente et un jours comme une ample couronne de fleurs, de chants et de prières à l'auguste Vierge. Oh ! l'admirable inspiration ! Marie est plus élevée que les cieux, plus pure que les anges, plus sainte que les élus, plus éblouissante que la gloire, plus ravissante que la beauté, plus étonnante que les prodiges ; ses privilèges sont ineffables, ses grandeurs sans égale, ses perfections incompréhensibles ; son pouvoir et sa bonté dépassent toutes limites. Ah ! pour honorer et louer dignement cette merveille au-dessus de toutes les merveilles, il faudrait, non pas un mois, non pas un an, ni une vie d'homme, mais bien l'éternité. Eh ! qu'est-ce donc que trente jours !

Mais pouvait-on rester indécis sur le mois privilégié qui lui serait consacré ? Ne doit-on pas offrir à la plus aimable des congrégations, à la plus aimée des mères, ce qu'on a de plus beau, de plus précieux ? Et à ce titre déjà, *Mai* ne devait-il pas être pour Marie ? La nature alors déployant tous ses trésors avec la plus riche magnificence, revêtue de tous ses charmes, semble parée comme en un jour de fête. Les arbres, la prairie, les jardins sont émaillés de fleurs, dont le coloris est aussi varié que le parfum ; la verdure est plus fraîche, le ciel plus serein ; jamais l'aurore ne se montre aussi pure : jamais le soleil ne se lève aussi riche de pourpre. Ce n'est plus le froid glacial de février, ce n'est pas encore la chaleur brûlante des canicules ; mais vous nagez dans une douce tempé-

rature, délicieusement caressé par un agréable zéphir, le ruisseau coule avec un plus doux murmure entre ses rives reverdies ; l'insecte bruit sous l'herbe naissante ; les oiseaux, par de plus joyeuses mélodies, animent à l'envie tout ce riant tableau. Une saison si charmante ne s'offrait-elle pas d'elle-même aux instincts naturels de piété envers Marie ? Son culte est un culte tout de confiance et d'amour. Or, le cœur peut-il jamais être mieux ouvert à ces sentiments, que quand autour de lui tout respire l'allégresse, l'espérance et la beauté ? — Puis cette nature, avec ses fleurs et ses parfums, avec sa verdure et sa fraîcheur, ne semble-t-elle pas nous dire qu'il faut aussi présenter à la Vierge un cœur frais d'innocence et embaumé de toutes les vertus, ou le rendre tel pendant ce mois pieux ? — Et tous les éléments de la création qui, sous le doux soleil de mai et avec ses rosées fécondantes, paraissent lutter pour parer la terre de fleurs en tout genre, ne nous crient-ils pas encorè que notre âme aussi, arrosée souvent du sang d'un Dieu, et illuminée des rayons de ce divin *Soleil* de justice, ne doit pas rester stérile, mais produire enfin des fruits dignes de la vie éternelle ! Admirables analogies entre l'aspect de la nature au gracieux mois de mai et ce que doit être ou devenir le véritable chrétien !

Cependant un spectacle si enchanteur et si instructif ne laisse pas que d'avoir son côté dangereux. Quand la nature s'étale ainsi toute ravissante de beautés qui ôtent à cette terre d'exil sa laideur, qu'il est à craindre que le cœur séduit ne s'y attache et ne perde de vue la véritable patrie ! Mais le *mois de Marie*, avec le luxe de ses pompes, l'harmonie de ses concerts, l'odeur de ses parfums, et ses autels éblouissants de décorations et de lumières, réveille l'idée du ciel, en même temps que de touchantes exhortations retracent une suite de véri-

tés qui en raniment le désir, et dissipent les fascinations des sens : c'est un ensemble de séduction saintement artificieuses, qui vous pénètrent et vous subjuguent.

Alors aussi, les beaux jours du printemps, l'émouvant spectacle d'une renaissance générale invitent aux plaisirs, à la poursuite des folles joies du monde. Mais quoi de plus propre à en détourner que les apprêts et les exercices de ce mois tout religieux. Voyez comment, dès avant son début, il a animé la Paroisse tout entière! Pour orner l'autel de leur Mère chérie, l'enfant a cueilli le lilas et le jasmin : l'adolescent a apporté les rameaux de la forêt ; la jeune fille a tressé des guirlandes, et façonné la gaze en gracieux festons ; la mère de famille, jalouse aussi de payer son tribut à la Vierge-Mère, a dégarni sa maison de ses plus riches ornements ; tous à l'envi veulent embellir le trône de leur bien-aimée Souveraine. Saintes distractions, qui pendant longtemps ont occupé l'esprit et charmé seules tous les loisirs ! Arrive enfin l'époque tant désirée. A la tombée de la nuit, la cloche joyeuse convoque au saint temple ; on laisse là d'utiles travaux, les douceurs d'un repos mérité, les joies du foyer. Au jour surtout que le Seigneur s'est réservé, mais qu'il veut partager avec sa Mère, le rendez-vous est général au chéri sanctuaire. Et ces soirées, aussi délicieuses que saintes, ne sont-elles pas une agréable diversion aux amusements dangereux, et un moyen d'en détourner les plus zélés partisans ? Qui ne préfèrera ces jouissances pures, sources de paix et de bonheur, à celles qui sont empoisonnées d'amertumes et de remords ?

Ah ! venez à l'autel de Marie, jeunesse chrétienne, venez-y apprendre à calmer les heures orageuses de votre âge ! Vous aimez les chants, les plaisirs, vous

désirez des fêtes, des délices; ici vous en trouverez; mais des chants aussi purs qu'aimables, des chants, qui après dissiperont encore vos soucis, égaieront vos travaux; mais des plaisirs chastes et vrais, qui satisfont les besoins du cœur sans le souiller; mais des fêtes et des délices approuvées de Dieu, avant-goût de celles qu'il réserve pour le ciel ; mais des soirées embeaumées de ses bénédictions. Venez tous ici, et vous en sortirez heureux et meilleurs. Elle sera toujours vraie cette parole du saint roi David : *Melior est dies una...*

Un seul moment qu'on passe dans le temple
Vaut mieux qu'un siècle aux palais des mortels.

« O Marie, que notre cœur ne cesse jamais de vous aimer, ni notre langue de vous louer ! » (S. Bonav.) En retour répandez sur ces saints exercices que nous commençons la rosée céleste de vos grâces, qui fasse germer et croître en nos âmes un plus vif amour de Dieu et une dévotion plus tendre pour vous, ce qui nous sera une garantie assurée de l'immortelle béatitude au temple de la gloire.

EXEMPLES.

FLEURS QUE MARIE AIME LE PLUS.

Les fleurs que les mains ont façonnées, ou que l'on emprunte à la nature pour décorer les autels de Marie, lui sont un hommage sans doute des plus agréables, étant le tribut du dévouement et le symbole de l'innocence. Mais il y en a d'autres dont elle est encore plus honorée et plus jalouse, ce sont les fleurs spirituelles et animées provenant de notre cœur, les élans pieux, les prières ferventes, les protestations d'amour et de fidélité, etc.

On raconte qu'un jeune enfant avait pour habitude

d'offrir chaque jour des fleurs à une image de la Vierge qui décorait sa chambre. Marie flattée de cette marque d'amour le comblait de ses faveurs. Devenu plus grand, il se fit religieux. Mais dans ce saint état, une chose l'affligeait sensiblement, c'était de ne pouvoir plus payer ce tribut quotidien à sa bonne Mère ; la règle interdisait les fleurs dans les cellules. Il confia sa peine au Prieur qui lui répondit : « Frère, récitez votre chapelet, le rosaire, n'est-ce pas une guirlande de fleurs qui plaisent à Marie, beaucoup plus encore que celles des jardins ? » Le jeune cénobile accueillit joyeusement cet avis, s'y rendit fidèle et s'en trouva bien.

A propos des fleurs, nous cédons au plaisir de raconter, bien que connue, *l'histoire* dite *de la bergère*.

Le P. Auriemma rapporte qu'une petite bergère avait pour Notre-Dame un si tendre amour, que son plus grand bonheur était de prier dans sa chapelle située sur une montagne. Pour cela elle menait son troupeau de préférence aux environs ; et tandis qu'il paissait, elle demeurait des heures entières dans les plus doux entretiens avec sa Mère chérie. Affligée de voir sa statue dénuée de tout ornement, elle lui fit un manteau d'une pièce d'étoffe la plus propre qu'elle pût trouver. Souvent, elle tressait une guirlande de fleurs et la posait sur sa tête, en lui disant : « Ma Mère, je voudrais placer sur votre front une couronne d'or et de pierreries : mais n'étant qu'une pauvre bergère, je ne puis vous donner qu'une couronne de fleurs ; acceptez-là du moins comme un gage de mon amour. » La bienheureuse Vierge ne fut point insensible à ces petits présents, mille fois plus doux à son cœur que ne l'eussent été de riches diadèmes. Elle la combla d'un grand nombre de faveurs spirituelles ; et au moment de la mort, qui arriva bientôt, elle lui apparut

entourée d'une troupe de vierges, tenant à la main une couronne tout étincelante de pierres précieuses qu'elle lui plaça sur la tête, et la conduisit elle-même au ciel. — Pour des couronnes de fleurs qui se fanent, offertes à Marie par l'amour, une couronne immortelle de gloire ! Qui ne voudrait la mériter à ce prix ?

ARTICLE SECOND

Autres avantages du mois de Marie. — Invitation à y venir,

Plût à Dieu que la belle saison ne ranimât que la terre glacée ! Mais, alors que la sève renait, circule et s'épanouit dans l'éclosion des fleurs, du feuillage, de tous les germes confiés à la terre, et que la nature entière sortant de sa longue léthargie est dans sa plus grande animation, tout bouillonne également dans le cœur de l'homme : le printemps y a réveillé des sentiments qui ne faisaient que sommeiller : les bons sont réclamés par le ciel, et Marie en veut sa part. Mais les plantes vénéneuses participent aussi à cette sève printanière qui ressuscite toute la nature ; les orties poussent et grandissent en même temps et plus vite encore que les rosiers et les lis : image trop vraie de ce qui se passe alors en nous. Au milieu de cette végétation universelle, dans cette atmosphère tiède où l'âme se meut avec délices, les mauvais penchants, qui comme des reptiles pullulent au fond du cœur, retrouvent un surcroît de vigueur, une force redoutable pour briser tout ce qui leur fait obstacle. C'est encore là un des grands dangers de cette saison. Or, à ces penchants devenus plus impétueux une digue est nécessaire ; il faut les comprimer dans leur essor ; et rien n'y aide autant, après le secours divin, que la dévotion à la sainte Vierge rendue

plus ardente par le concours des moyens si puissants que fournit son mois pieux. L'Eglise, qui le sait, a voulu, dans sa tendre sollicitude pour ses enfants, les suivre sur le champ de bataille et les accompagner au milieu des combats, semblable à la tendre mère, qui voyant partir son fils pour une campagne meurtrière lui dit : Prends cette médaille de la Vierge, porte-la avec piété et confiance, elle te préservera des baïonnettes et des balles ennemies.

De plus, pendant la sainte Quarantaine, Jésus, notre Sauveur, a reçu l'hommage de nos larmes, de notre repentir, de l'aveu de nos fautes ; tout cela l'a honoré. Marie, notre Mère, la Mère de Jésus, qui doit être après Dieu la plus honorée, n'avait-elle pas également une sorte de droit à sa *Quarantaine*; savoir, un mois de louanges, de chants et de prières? Ce n'est plus un Carême rigide, sombre, avec ses pénitences et ses lamentations : c'est le mois de Mai avec son bienfaisant soleil, avec ses fleurs, ses brises embaumées, avec toutes ses délices, tous ses plaisirs sanctifiés par la dévotion à Marie et consacrés à sa gloire.—Alors encore, tout fait abonder dans le cœur purifié la joie la plus sainte : après le douloureux souvenir des souffrances et de la mort du Sauveur, nous avons célébré par des chants joyeux sa résurrection et la nôtre. Ne devons-nous pas aussi à Marie l'hommage de nos hymnes d'allégresse et de nos cœurs réconciliés, tout en lui demandant de les conserver tels?

Et puis, l'on vient donc, comme la nature, de sortir de son engourdissement, de l'état de mort spirituelle, pour passer à la vie de la grâce ; et, après cette purification dans le bain régénérateur de la Pénitence, on s'est assis au banquet des anges, on a fait sa Pâque

avec Jésus-Christ, qui a augmenté la grâce sanctifiante : riche et inestimable trésor, mais que l'on porte dans un vase toujours fragile. N'est-ce pas prudence et sagesse, de l'abriter sous le manteau de cette puissante Reine, si bien nommée non-seulement le *Refuge des pécheurs*, mais aussi la *Tour* mystérieuse qui protège le faible et défend le juste ? Or, cette protection nécessaire on la méritera plus sûrement par les hommages qu'on lui rendra et les prières plus ferventes qu'on lui adressera pendant ce mois tout entier. Et soutenu par le bras d'une mère, on risque beaucoup moins de tomber ; on ne pèche guère non plus sous ses yeux ; et même la seule pensée qu'elle peut le savoir et qu'il faudra reparaître le soir en sa présence, quel frein également doux et fort qui retient l'ardeur la plus fiévreuse pour le mal ! Comme elle est encore contenue par les vérités saintes qui alors descendront sous toutes les formes du haut des chaires chrétiennes ! C'est ainsi que les pieux Exercice du *mois de Marie* aideront puissamment à se maintenir dans cette vie spirituelle et renouvelée où l'on s'est établi à Pâques et qui doit continuer après.

Voilà sans doute assez de nouvelles raisons, qui désignaient ce mois aux besoins de notre âme. Aussi bientôt, dans le langage chrétien, *Mai* s'effaça pour n'être plus appelé que *Mois de Marie;* ce nom nouveau prit place dans nos habitudes et nos mœurs : partout cette aimable dévotion se popularisa avec une étonnante rapidité. Ce qui d'abord n'avait été l'objet que de la ferveur individuelle de quelques âmes pieuses, devint une générale et longue solennité, accueillie avec enthousiasme, et célébrée avec pompe dans les plus modestes hameaux comme au sein des plus opulentes cités. Et ce ne sont pas seulement les pauvres et les ouvriers avec leurs

innombrables misères, qui viennent chercher secours et consolation près des autels de Marie ; mais les riches aussi avec leur opulence, les savants eux-mêmes malgré l'ascendant de leur génie, ne rougissent pas de venir s'y confondre avec toutes les classes les plus obscures de la société. Et partout la sainte Vierge se plaît à montrer par des faveurs signalées combien ce concert de louanges et de prières est agréable à son cœur. « Que d'âmes, disait un saint Prêtre, il y a déjà des années, retenues misérablement dans les chaînes des passions violentes dont elles ne se défiaient pas assez, ont obtenu pendant ce mois, par l'intercession de Marie, la force nécessaire pour briser les funestes liens qui les attachaient au vice ! Combien d'autres, devenues comme étrangères à la religion qui avait béni leur enfance, ont ouvert au flambeau de la foi des yeux trop longtemps aveuglés par une déplorable indifférence ! Que d'abus de sacrements ont été réparés ! Que de scandales ont cessé ! Que d'injures ont été oubliées ! Que de vertus chancelantes irrévocablement affermies ! Que de cœurs tièdes ont repris leur première ferveur ! Que de pécheurs, même les plus obstinés, se sont franchement convertis. » (M. le Guillou.)

Et qu'y a-t-il en cela de surprenant ? *Là où vous serez plusieurs réunis en mon nom,* nous assure Jésus-Christ, *je serai au milieu de vous*. Mais c'est aux pieds de Marie que nous sommes assemblés, si c'est par elle que nos prières sont présentées à l'éternel, le succès n'en est-il pas plus certain, et plus assuré ? Elle-même ne sera-t-elle pas encore plus accessible aux vœux des dévôts serviteurs qui ont voulu, par la continuité et la réunion de leurs hommages publics lui faire une fête d'un mois entier ? Si une seul prière isolée est comme une flèche qui pénétrant jusqu'à son

cœu en fait couler un ruisseau de miséricorde, tout un mois de prières n'est-il pas une nuée de traits, qui l'ouvrant de toutes parts en font jaillir des torrents de bénédictions ? Tout cet ensemble de témoignages de tendresse et de vénération la met comme dans la nécessité de nous exaucer. On n'offre point de fleurs à qui que ce soit sans obtenir en retour au moins un sourire ; mais présentées à une mère, elles sont toujours récompensées par de tendres caresses et quelquefois par de gracieux présents. Et Marie, dont l'amour égale les richesses, serait moins sensible que la plus indigente et la plus froide des mères ? Croyons bien, au contraire, que sa générosité ne restera pas en arrière sur notre dévouement, et que ses mains toujours pleines de faveurs aimeront à s'ouvrir pour reconnaître le tribut quotidien de notre piété.

Peut-être ne pourrez-vous pas chaque jour vous unir à vos frères au pied de ses autels ; sachez alors vous en dédommager par quelque acte de dévotion, en union avec les pieux fidèles plus heureux que vous. Si la Vierge Marie accueille avec une égale bonté les diamants qu'une main royale ajoute à sa couronne, et la simple fleur des champs dont la bergère décore son autel ; si elle n'a pas tant égard à l'offrande, qu'à l'amour de celui qui la présente : *non respicit quantùm, sed ex quanto* (S. Aug.) ; son oreille n'est pas moins attentive à la prière interrompue, ou aux soupirs et aux regrets que lui adresse de son foyer la mère de famille, qu'aux hommages publics et solennels qu'on vient lui rendre au saint temple. De Marie l'on reçoit toujours plus qu'on ne lui donne. Dieu est si libéral dans ses dons, que pour prix de quelques sacrifices légers il accorde des grâces très signalées ; un verre d'eau froide donné en son nom ne sera pas sans ré-

compense : l'obole jetée dans le tronc par la pauvre veuve attira son attention et ses louanges. Et Marie, qui partage en tout le sentiment de son divin Fils, pourrait être indifférente aux hommages, quelque faibles qu'ils soient, par lesquels on s'efforce de l'honorer? Oh ! non : mille fois non.— Le bienheureux Berchmans, sur son lit de mort ne cessait de répéter que les moindres sacrifices plaisaient à Marie, pourvu qu'on les fît avec persévérance. Combien souffrent maintenant dans l'enfer, qui se seraient sauvés, s'ils l'avaient constamment servie et honorée par quelques petites pratiques ! Combien ont ainsi mérité la grâce de se convertir au moment de la mort, comme nous le verrons par un grand nombre d'exemples !

Donc prier Marie avec une confiance plus filiale, l'aimer d'une plus vive tendresse, l'imiter avec un empressement redoublé, telle devra être notre principale étude, notre plus grand bonheur pendant ce beau mois et tel devra en être le résultat durable. N'est-ce pas pour cela que nous sommes actuellement réunis dans ce temple et que nous voulons y venir tous les jours ? Ah ! chrétiens, entendez Marie qui vous y appelle.

Venez-y donc, âmes justes et ferventes, afin qu'elle vous soutienne dans la voie étroite et escarpée de la justice et que durant ce mois montant de vertus en vertus vous approchiez toujours plus près du sommet de la perfection, pour être plus près du ciel.

Venez-y, âmes tièdes et languissantes, qui traînez lâchement le joug du Seigneur ; venez-y ranimer votre foi et votre piété qui se meurent ! Ne voyez-vous pas où vous conduirait cette léthargie qu'il est temps de secouer, si vous ne voulez pas que Dieu vous rejette entièrement de sa bouche ? Aurez-vous jamais une occasion plus favorable ?

Et vous, pécheurs, qui plongés dans les plus honteux désordres désespérez peut-être de pouvoir en sortir, venez aussi pleins de confiance ! C'est pour vous surtout que Marie est un *Refuge* assuré ; avec son secours tout vous sera possible; votre courage vous ranimera, vos ténèbres se dissiperont, le vice perdra les charmes trompeurs qui vous ont séduits ; et vous retrouverez dans une vie plus pure la paix et le bonheur que n'a pu vous donner l'assouvissement de vos passions !

Venez-y, vous tous qui vivez dans l'affliction et les larmes ! Elle est aussi la *Consolatrice des affligés.* Qui mieux qu'elle comprendra vos angoisses, saura compatir à vos peines et y remédier ? N'a-t-elle pas contemplé la croix, les clous, la lance, les fouets, la couronne d'épines ?

Pères et mères de famille, vos obligations sont aussi étendues que sacrées ; venez demander la force de les remplir ; venez priez Marie pour vos fils et vos filles ; confiez-les à sa garde, afin qu'ils soient votre consolation ici-bas et votre couronne dans l'éternité.

Intéressante jeunesse, portion du troupeau la plus exposée, venez placer votre innocence sous la sauvegarde de la Reine des vierges, qui ne demande que des imitateurs ! Votre inexpérience, les séductions du monde, vos passions naissantes augmentent pour vous les dangers. Mais abrités à l'ombre de ses autels vous aurez moins à craindre.

Petits enfants, vous viendrez aussi ! l'intérêt que Jésus vous portait, sa sainte Mère le partage. Vous prononcerez son nom que vous apprîtes au berceau ; et votre prière montera suave vers Dieu ; il aime tant la prière de l'innocence !

Tous, nous viendrons à l'autel de Marie, contempler ses grandeurs, méditer ses vertus, implorer sa protec-

tion, lui dire de nous bénir sur la terre et de nous conduire au ciel.

HISTOIRES

ORIGINES DU MOIS DE MARIE.

On est partagé sur l'auteur et l'origine de l'aimable dévotion du *mois de Marie*. Cependant on s'accorde généralement à dire qu'elle commença vers le milieu du 18e siècle, au Collège romain des Jésuites, d'où elle se répandit dans leurs écoles, dans les divers Ordres religieux, dans les églises des Etats pontificaux, et de là enfin dans toutes les contrées du monde catholique.

— Déjà saint Philippe de Néri, sur la fin du 16e siècle, avait posé comme le fondement de ces pieuses pratiques : c'était le *mois de Marie* en germe. Ce grand Saint, qui lui était aussi dévoué que zélé pour le salut des âmes, remarquant avec douleur que l'époque du printemps devenait la plus dangereuse de l'année pour les jeunes gens qui avaient peine à contenir l'effervescence de leurs passions imagina de les faire recourir à la bonne Mère. A cet effet, il leur traça une règle de conduite à suivre tous les jours du mois de Mai. C'étaient des prières particulières devant l'autel de Marie, l'assiduité au sermon et au Salut, l'exactitude à la Messe, à une lecture chrétienne, la pratique de quelque vertu, enfin une Communion dans le cours du mois. Et les heureux fruits recueillis de ces pieux exercices en firent continuer l'usage.

— C'est avec une indicible joie que toutes les âmes pieuses voient revenir le mois chéri. Parmi des milliers de faits, nous citerons la conduite de deux jeunes étudiants au collège de Saint-Acheul, vers l'année 1826.

Henri d'Osseville de Caen avait, dès son enfance, conçu une affection toute spéciale pour la sainte Vierge : c'était un héritage de famille. Il s'ingéniait à en donner des preuves de toutes manières ; mais surtout pendant le mois dédié à Marie. Plusieurs fois le jour il allait aux pieds de sa blanche statue, placée dans une niche de verdure au fond du jardin lui offrir ses pensées et son cœur ; c'était là sa plus délicieuse récréation. Ce fut sans doute pour l'en récompenser que la Vierge lui obtint de mourir le dernier jour de son mois.

— Mêmes sentiments, même ardeur, et même récompense dans un autre jeune homme appelé Auguste Hallès. Faire le *mois de Marie* était ses délices en bonne santé, et, durant la longue maladie dont il mourut, il n'eut garde de l'oublier. Revenu du collège chez son père, malgré sa grande faiblesse toujours croissante, il disposa dans une chambre de la maison un autel richement orné, sur lequel il plaça la statue de la Vierge qu'il entourait chaque jour de fleurs toutes fraîches, les plus belles du jardin. Ce lui était une joie ineffable de passer à ses pieds des heures entières, oubliant sa fatigue et sa langueur ; tout absorbé dans la pensée de sa bonne Mère, il lui semblait déjà la contempler au ciel. Bientôt ce fut une réalité, il mourut sur la fin du mois de Mai. Il l'avait commencé sur la terre, il alla en terminer les exercices au céleste séjour, s'associant aux hymnes de louanges que les bienheureux y chantent éternellement à la gloire de leur Souveraine.

ARTICLE TROISIÈME

Deux nouvelles raisons du mois de Marie. — Comment il faut le passer.

Il est encore d'autres motifs non moins pressants qui

intéressent la société toute entière, et ne permettent à personne de se tenir étranger aux pieux Exercices qui nous rassemblent en ce lieu, ce sont :

I. *Nos intérêts temporels*.—Cette époque de l'année, par les boutons qu'elle fait éclore, par les fleurs qui s'épanouissent, par la vie qui semble revenir à toutes les plantes, renferme et présente les plus riantes espérances ; mais aussi, à côté combien de dangers, combien de sujets de craintes ! Ces boutons si tendres, ces fleurs si délicates, ces germes si frêles dans lesquels repose l'aliment nécessaire de l'homme matériel, le mois de Mai nous les montre attachés à des tiges bien fragiles, exposés à toutes les fureurs des éléments. Un froid inattendu, une gelée inévitable, des pluies trop abondantes, quelques fois même l'opiniâtreté de la sécheresse, la voracité, la bave seule de vils insectes peuvent détruire d'avance la subsistance du genre humain, et amener, si non la famine, du moins une misère affreuse qui pèsera, à divers degrès sans doute, mais toujours d'un poids bien lourd sur toutes les classes de la société.

Depuis quelque temps, il est vrai, le génie de l'homme a arraché à la nature beaucoup de ses secrets. Que d'inventions en tout genre, que de jouissances inconnues à nos pères viennent adoucir la terrible sentence prononcée sur toute la postérité d'Adam coupable : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*. Le fer revêt toutes les formes pour les divers usages de la vie ; la puissance de la vapeur multiplie les prodiges de vitesse dans les transports et accélère l'exécution pour tous les ouvrages, l'électricité, rapide comme l'éclair, met en rapport toutes les pensées du monde ; des machines de tout genre facilitent et abrègent la main-d'œuvre, qui demandait beaucoup plus de temps et de

bras. Mais rien n'a pu jusque-là créer le plus petit grain de blé ; aucun appareil n'existe contre l'inclémence des éléments et l'intempérie des saisons. Dieu veut toujours conserver sur toute chose son domaine absolu. Il s'est chargé de nourir l'homme, aussi bien que les oiseaux du ciel ; mais il entend que l'homme, en reconnaissant qu'il le tient de sa main libérale, lui fasse hommage de sa dépendance ; toujours il faudra qu'il dise au Créateur souverain : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour* : *Délivrez-nous de la foudre, à fulgure...*

Mais pour ces besoins, comme pour tout autre faveur, Marie ne peut-elle pas nous être d'un tout-puissant secours ? N'est-elle pas la Mère du suprême Dominateur du monde, du grand Nourricier des peuples ? *Nutrix Nutritoris omnium.* (Phil. Abb.) Si à la prière de Moïse, les rochers s'entr'ouvrant ont versé des torrents d'eau pour désaltérer les enfants d'Israël ; si Elie attira du ciel des pluies fécondantes ; si Marie elle-même à Cana prenant en pitié les jeunes mariés manquant de vin, le fit par sa prière couler à pleines mesures ; pouvons-nous douter qu'invoquée avec confiance pour des faveurs analogues elle ne nous en obtienne aussi la concession ? Et c'est encore là un but qu'il est bien permis et très-avantageux de se proposer dans l'assiduité aux Exercices de ce saint mois. Cependant, il est d'autres raisons d'utilité générale et d'un ordre beaucoup plus relevé, qui doivent nous faire venir avec empressement aux pieds de la sainte Vierge, ce sont :

II. *Les intérêts de la foi aujourd'hui si gravement compromis.* — Français et chrétiens, pourrons-nous voir d'un œil indifférent, et sans y porter remède par Marie, la position critique où se trouve notre belle

patrie, par l'affaiblissement de la religion, qui est la plus solide garantie de sa prospérité ? Quand la mer soulevant avec fracas ses flots irrités, menace d'un naufrage presque certain, le nautonnier, sur la poupe d'un vaisseau en péril, invoque à genoux l'*Etoile des mers* ; au milieu du mugissement des vagues amoncelées, il lui crie de venir à son secours : *Ave maris Stella*. Quand le malade, douloureusement étendu sur sa couche, pousse les râles de l'agonie, une mère tendre et fidèle est là près de lui, redoublant avec foi ses prières à Marie, *Espérance des mourants*. Quand un voyageur surpris par l'orage voit soudain dans les sombres nuages sillonner l'éclair, et entend gronder la foudre, effrayé, il cherche quelque *Madone* près de laquelle il aille s'abriter et prier.

Enfants de Marie, ces diverses figures représentent le déplorable état du monde actuel, et le remède le plus efficace à y apporter. Les ennemis de Dieu sont nombreux ; la religion et avec elle la société sont menacées sur tous les points par l'esprit d'impiété qui a envahi toutes les classes, et cherche même à s'infiltrer jusque dans les âmes les plus pures ; l'indifférence glace les peuples et prépare aux ennemis de leurs saintes croyances de faciles victoires. Comment conjurer tant de maux ? Par le secours confiant à Celle qui, dans plusieurs circonstances aussi critiques, disons plutôt toujours, s'est montrée le *Secours des Chrétiens, la Protectrice de l'Eglise, le Boulevard de la Foi* ébranlée. Déjà pendant sa vie mortelle, elle eut une large part dans la communication de la foi. N'est-ce pas elle qui nous en a donné l'*Auteur et le Consommateur*. N'est-ce pas dans ses bras qu'était l'Enfant-Dieu, quand dans la personne des Mages, il appelait la Gentilité à l'admirable lumière de la foi? Et plus

tard à Cana, n'est-ce pas la prière de sa Mère qui avança son heure, et détermina le miracle qui fit croire les disciples? Plus heureux que les époux, ils obtinrent par son entremise le vin généreux d'une foi ferme et éclairée. Mais au Cénacle, la ferveur de ses prières la leur procura plus parfaite encore; ce fut une foi ardente dont la charité est la perfection, et qui sans elle ne peut sauver, nous assure saint Paul.

Et ne croyez pas que cette influence active de la sainte Vierge sur le don de la foi ait cessé avec sa présence visible dans l'Eglise de Jésus-Christ. Elle continue, du haut du ciel, d'y maintenir la pureté et l'intégrité de la foi contre toutes les attaques de l'enfer, vérifiant ainsi cette belle parole de saint Augustin : « Vous avez exterminé toutes les hérésies qui ont ravagé le monde. » Nous ne nous arrêtons pas à vous en exhiber ici les preuves de fait, qui seront développées à l'Invocation *Tour d'ivoire*. Nous avons voulu seulement vous rappeler que Marie étant le *Pilier* inébranlable de la foi chrétienne, et d'ailleurs le *Canal* par lequel Dieu veut faire passer tout ce qu'il accorde. c'est un motif de plus ajouté à tous les précédents de vous réunir au pied de son autel, pour demander et obtenir par son tout-puissant crédit la conservation de ce don précieux. Si donc le zèle pour la gloire de Dieu, si l'amour de la patrie, si le salut de vos frères, si vos propres intérêts vous touchent encore, vous aimerez à le montrer par votre assiduité à ces saints Exercices. Ainsi passé, ce mois pieux deviendra-t-il très agréable à la Ste Vierge, et des plus fructueux à vous-mêmes.

Nous avons déjà signalé en général ce que dans ce but il faut faire; trouvez bon que nous vous l'indiquions d'une manière encore plus précise.

1° Ne laisser passer aucun jour sans rendre à Marie

quelque hommage, soit au saint temple, soit en particulier, dans son cœur ou extérieurement. Rien n'est plus facile, ne serait-ce qu'une aspiration vers cette bonne Mère, une invocation de ses *Litanies* : le cœur qui aime sait toujours quoi dire.

2e Tous les matins, se proposer de faire quelque sacrifice en son honneur : c'est un bouquet peu dispendieux, et qui lui sera plus agréable que les fleurs apportées à son autel ; mais l'un et l'autre s'harmonissent parfaitement.

3e Chaque jour, après sa prière ou en s'éveillant, se rappeler celle de ses vertus qu'on s'est promis soit d'acquérir, soit de perfectionner pendant ce mois, ou le vice qu'on veut déraciner ; se renouveler dans cette sainte résolution, dans l'emploi des moyens, et en demander la grâce à Marie : le soir se rendre compte sur ce point principalement. Quelle douce satisfaction pour elle et pour nous, si à la fin de ce mois nous pouvions lui offrir, comme un *holocauste*, l'extirpation de quelqu'un de ces défauts qui croissent si volontiers dans nos cœurs.

4° Assister plus souvent à la sainte Messe, et de préférence le *Samedi* qui est le *Dimanche* de la Vierge. Le sacrifice de l'autel est la continuation de celui de la Croix, auquel Marie assista avec un si généreux dévouement par amour pour les hommes. Il lui sera donc très agréable de nous voir empressés à en recueillir les fruits pour nous et pour d'autres.

5° Dans le cours de ce mois, s'approcher des Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie : c'est plaire singulièrement à la sainte Vierge que de donner à son Fils cette marque de respect et d'amour.

6° Se proposer de gagner l'Indulgence plénière attachée à la réception de ces deux Sacrements pendant

ce mois, et le plus souvent possible, les 300 jours d'Indulgence accordés à toute œuvre de piété publique ou particulière, en l'honneur de la sainte Vierge.

7° Apporter une attention bien soutenue aux Instructions, et un égal soin à y réfléchir après. Il en est des vérités saintes comme de la nourriture, qui ne profite qu'autant qu'elle est bien digérée. C'est aussi une semence qui ne peut germer et produire de fruit qu'étant enfoncée dans l'esprit et le cœur. Ainsi faisait Marie, *conservant toutes ces choses et les repassant dans son cœur*.

8° Enfin, redisons-le, ce qu'on doit se proposer dans ce saint mois, et ce qui doit en être le résultat principal ainsi que de ces pratiques et des Exercices qui lui sont propres, c'est de croître dans les quatre devoirs qui constituent la véritable dévotion envers la sainte Vierge, savoir : l'aimer plus tendrement, l'honorer plus respectueusement, la prier avec plus de ferveur et de confiance, l'imiter enfin avec plus d'empressement et de fidélité : *Hoc fac et vives!*

O douce joie, ô pure, ô sainte ivresse !
Je pourrai donc, à tes pieds, chaque jour,
Ma bonne Mère, implorer ta tendresse.
Et te jurer un éternel amour.

LÉGENDE.

MERVEILLEUX CHANGEMENTS OPÉRÉS PAR MARIE.

Trois jeunes filles, craignant les dangers du monde, étaient allées, sous les auspices de Marie, abriter leur innocence dans un monastère. Un digne prêtre, non moins éclairé que pieux, répondait à leur vif désir d'avancer dans les voies de la perfection. « Croissez toujours, leur disait-il, dans la dévotion à la Vierge, et

parez-la du joyau qu'elle aime le plus, en ne manquant pas au jour de ses fêtes de lui adresser quinze dizaines d'*Ave Maria*. » Cet avis fut reçu comme venant du ciel : et bientôt arrive une des solennités. La plus âgée est dès l'aube du jour au pied d'une image de la Vierge, et là, répète avec une ferveur angélique le glorieux Salut de Gabriel. La seconde n'y est pas moins fidèle, mais avec un cœur aussi froid que son esprit est distrait. Plus coupable encore, la plus jeune parcourt les grains de son rosaire, mais sans aucun goût et seulement pour se délivrer d'une promesse qui l'oblige.

Un jour, les trois religieuses venaient de prendre leur repas, non sans avoir salué l'image de leur cellule. Tout à coup, celle de la première est resplendissante d'une lumière, au milieu de laquelle apparaît Marie portée sur un globle de feu, et enveloppée d'un manteau parsemé des paroles de l'*Ave Maria*, tracées en lettres d'or. « Mon enfant, lui dit-elle, ces lettres, qui brillent sur mon vêtement, sont l'image de la piété qui les fit sortir toutes brûlantes de ton cœur. Continue, ma fille, et reçois ma bénédiction. » Ce disant, la Vierge disparaît, pour se montrer à la seconde religieuse. Celle-ci, à cette vue, se prend à trembler comme devant un fantôme ; ni grâces, ni sourire, ni gloire, rien ne lui disait que c'était la Mère de Dieu. « Ah ! tu ne me connais pas. ma fille, lui dit d'un ton froid la céleste Vierge, tu ne me reconnais pas ; à toi la faute : tu m'as priée presque sans foi et sans dévotion : le peu d'éclat qui m'environne t'annonce la valeur de ta prière ; adieu, amende-toi !!! »

Quelques instants après, Marie était en présence de la plus jeune. Pâle comme sur le Calvaire, rien n'approchait de son air désolé que son vêtement souillé de

cendre et de poussière. « Qui êtes-vous, s'écria la religieuse? » — « Je suis Marie ; tu me vois en deuil ; c'est ta faute ; tu fais profession de m'honorer, mais ta pensée est loin de moi ; ton cœur est tiède et ta lèvre hypocrite. Adieu !!! » Et la Vierge éplorée se hâta de remonter au ciel.

Ces visions diverses produisirent leur effet. La plus agée redoubla de ferveur et de piété ; les deux autres sortirent de leur tiédeur ; et une année ne s'était pas écoulée qu'elles avaient mérité de voir ensemble, dans une nouvelle apparition, Marie toute éblouissante de gloire, un sceptre à la main, une couronne sur la tête et un manteau étincelant des paroles de la Salutation angélique, en signe de la ferveur et de la foi qui les avaient dictées.

Puissent les résultats de ce beau mois être tels, si malheureusement nous le commencions avec les dispositions si imparfaites des deux dernières religieuses !

CHAPITRE II.

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LES LITANIES.

Origine des Litanies.
Hommages préliminaires à l'adorable Trinité.

Litanies est un mot grec qui veut dire *Prière*. Ce nom convient parfaitement à cette série d'Invocations adressées à Marie, et dont chacune se termine par la supplication commune : *Priez pour nous*.

Cet ensemble de titres, si glorieux pour la Vierge, n'a pas été composé tout d'une fois et d'un premier jet. Il est bien permis de croire que quelques-uns ont

pris leur origine dans le cœur et sur les lèvres de Jésus lui-même. Dès sa plus tendre enfance, ce fils si aimant a dû se faire un plaisir et un devoir d'honorer sa Mère par de tendres et naïves caresses, par de doux bégaiements d'amour, qui lui restèrent encore familiers dans son adolescence ; tels que *Marie*, son nom propre, *Mère aimable*, *Mère admirable*, *Mère sans tache*, etc. L'Eglise en les recueillant sous la forme de *Litanies* n'a fait que continuer à Marie les tendres accents que lui répétait son divin Fils. Combien ils doivent lui être agréables ces noms qui lui rappellent le langage délicieux de son bien-aimé Jésus !

Bientôt la piété, toujours ingénieuse dans l'expression de ses sentiments, suggéra aux fidèles ces autres Invocations qui étaient comme la moelle de leur confiance, de leur amour, de leur admiration pour Marie, et qui devinrent un concert harmonié d'hommages à leur bonne Mère. Mettre simplement le nom de Marie en tête de celui des Elus dans les Litanies des Saints, ne faire que l'annoncer dans d'autres prières, ne put suffire à l'ardeur de la pitié. Elle éprouva le besoin de s'arrêter avec complaisance sur ce nom si doux, si consolant, si plein d'espérance. Il lui fallut le savourer avec délices, le contempler sous toutes ses faces, et faire éclater en le répétant, l'admiration, la confiance et la joie qu'il inspire. Elle préféra ces élans rapides de l'âme, ces courtes, mais riches Invocations, aux prières longues et compassées. Les sentiments du cœur et les vœux exprimés à Marie se formulèrent sous diverses images ; c'est un besoin d'émettre sur tous les tons ce que l'on sent vivement ; et quand les mêmes besoins se renouvellent sans cesse, se lasse-t-on de répéter les mêmes demandes ? Mais pour mieux en assurer le succès, on varie la forme, comme aussi

l'on a grand soin de rappeler à la personne près de qui l'on fait instance ses différents titres qui, en la flattant, assure mieux ses faveurs. Et telle est encore une des origines des *Litanies*.

Dans la suite des temps, quelque faveur obtenue de la très sainte Vierge, où certaine circonstance extraordinaire amena de nouvelles Invocations également pleines de grâces et de vérité. C'est ainsi qu'en 1571, après la célèbre victoire remportée par les Chrétiens sur les Turcs, on inséra ce titre : *Auxilium Christianorum*. Et dans l'année à jamais mémorable 1854, la proclamation du dogme de l'*Immaculée Conception* consacra pour toujours l'Invocation *Regina sine labe concepta*, qui, comme un riche diamant, vint rehausser l'éclat de la couronne déjà si brillante de Marie. Ainsi, du tribut de prières et de louanges que chaque siècle apporta, se sont formées les *Litanies*, telles que nous les avons aujourd'hui.

Mais les abondantes bénédictions dont le ciel se plaisait si souvent à récompenser ces touchantes supplications, les avaient depuis longtemps popularisées et répandues dans toute l'Eglise. Elles étaient familières surtout aux pèlerins, qui allaient visiter les différents Sanctuaires spécialement consacrés à la Mère de Dieu. Ces courtes Invocations, faciles à apprendre et qui se chantaient en chœur, convenaient parfaitement à des voyageurs, qui, par ces pieux refrains, sanctifiaient et adoucissaient les ennuis de la route. Et, comme le sanctuaire le plus vénérable était Notre-Dame de Lorette en Italie, où affluaient de tous les coins du monde de nombreux visiteurs, les *Litanies* prirent pour cette raison, le nom de *Litanies de Lorette* (Note 1re).

Cet hommage à la Vierge, qui avait emprunté un

nouveau charme de ce lieu si riche en touchants souvenirs, les pèlerins aimaient à le répéter aux endroits où ils s'arrêtaient, et lorsqu'ils étaient rentrés dans leur patrie ; bientôt il devint la prière favorite des enfants de la divine Mère. Rome, qu'on peut appeler la ville de Marie, tant son nom y est cher, ses images nombreuses et vénérées, ses temples multipliés, donna en ceci le signal et l'exemple au monde chrétien. Tous les samedis, les *Litanies* de la Vierge furent solennellement chantées dans la grande Basilique de Sainte-Marie-Majeure, où fréquemment les cardinaux et les Souverains Pontifes eux-mêmes venaient mêler leurs voix aux voix de la foule pieuse. Les autres églises de la Ville Sainte imitèrent cet exemple et le suivent toujours. Parti de si haut, ce pieux usage ne pouvait que se propager, surtout qu'il répondait aux instincts naturels et si légitimes de confiance et d'amour pour Marie. Aussi partout aujourd'hui, et pour tous les âges, comme dans toutes les classes, les *Litanies* sont la prière et le chant par lesquels ses serviteurs aiment le plus à lui exprimer leur vénération, leur confiance et leur amour, Et c'est pour les aider à le faire avec plus d'intelligence et de dévotion, d'une manière tout à la fois agréable à Marie et utile à eux-mêmes, que nous avons entrepris ce travail.

Commençons par saisir l'admirable disposition de ce sublime poëme, de cette ravissante Cantate en l'honneur de la sainte Vierge.

Avant de répandre nos louanges et nos prières aux pieds de notre bien-aimée Souveraine, nous devons nous abaisser devant Celui qui, étant bien au-dessus d'elle, notre premier principe, notre Maître, notre bien suprême, notre fin dernière, réclame l'hommage de notre dépendance. Rien de plus juste que ce tribut

d'adoration à l'adorable Trinité, laquelle y a un droit imprescriptible. Tout dans la nature la bénit en son langage; tout proclame sa gloire et sa puissance. L'aurore précurseur du roi des astres, l'azur du firmament, ces mille globes de feu semés dans la vaste étendue des cieux, les fleuves se précipitant des montagnes et serpentant dans la plaine par de capricieux contours, l'émail des prairies, le trésor des moissons, depuis l'aigle qui fend la nue jusqu'à l'insecte rampant sur la terre, tous les êtres chantent l'hymne de la louange à la gloire du Très-Haut. L'homme, Pontife et Roi de toute la création, restera-t-il seul muet au milieu de ce concert universel? La louange du Créateur devait donc précéder celle de cette créature que pourtant nous allons préconiser la plus parfaite de toutes.

Oui, Marie est sans contredit toute belle, toute sainte, toute vierge; sa puissance, non plus que sa bonté, ne peut se mesurer; ses mérites et ses vertus dépassent toute expression; nulle bouche ne peut la louer, nulle intelligence l'estimer, nul cœur l'aimer autant qu'elle en est digne; mais enfin ce n'est toujours qu'une créature. Elle est après Dieu, ce qu'il y a de plus parfait; mais Dieu est la Perfection même. De Dieu à Marie la distance est incommensurable. Tout a été fait par Dieu, et rien n'a été fait sans lui : donc à Dieu seul tout honneur et toute gloire : *Un seul Dieu tu adoreras*.

Quand les Pharisiens vinrent en ambassade demander à Jean-Baptiste s'il ne serait pas le Christ, l'humble Précurseur se hâta de répondre : *Non ;* comme offensé qu'on pût prendre pour le Fils de Dieu celui qui n'était pas digne de délier les cordons de sa chaussure. Quand l'autre saint Jean voulut se prosterner

aux pieds de l'Ange lumineux qui lui révélait les secrets de l'avenir, l'Envoyé céleste lui dit aussitôt: Gardez-vous de m'adorer, je ne suis pas Dieu; ma gloire n'est qu'un reflet de la gloire du Très-Haut. Et avec quelle énergie Paul et Barnabé ne repoussèrent-ils pas les païens de la Lycaonie qui, les prenant pour des Dieux, voulaient leur offrir des sacrifices! Réservez vos adorations, leur dirent-ils, pour le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent.

Eh bien ! nul doute que Marie serait également contristée, si ses enfants, avant de lui rendre leurs hommages, ne payaient à Dieu le tribut d'adoration qui lui est dû. Ce lui serait une insulte à elle-même, qui aime la vérité et la gloire de Dieu avant tout. N'est-ce pas ce qu'elle fit la première, lors de sa visite à Elisabeth ? Ne pouvant nier les augustes merveilles opérées en sa personne, elle en renvoie toute la gloire au Très-Haut par cet admirable cantique *Magnificat... C'est le Seigneur que mon âme glorifie...* Ainsi faisons-nous au début de ses *Litanies*, par ce chant préliminaire d'adoration à Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu le Saint-Esprit, désignés, chacun sous son nom propre et distinct, et ensuite réunis dans l'Invocation collective : *Sainte Trinité*.

Nous professons encore ainsi notre croyance à l'un des points fondamentaux de notre sainte religion, l'Unité de Dieu dans la Trinité des Personnes. C'est un hommage dont il se trouve toujours honoré, par lequel se terminent ordinairement les louanges que nous lui adressons, les hymnes, les psaumes, et qui devait être inscrit en tête des *Litanies*, au frontispice de ce temple grandiose élevé en l'honneur de Marie, comme nous lisons souvent au portail de ses basiliques matérielles :

D. O. M.

A DIEU TRÈS BON ET TRÈS GRAND
SOUS L'INVOCATION
DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Nous nous arrêtons aussi à l'entrée de ce monument à l'honneur de la Vierge. Dans un second *Article*, nous contemplerons l'ordre admirable qui en coordonne toutes les parties.

Morale : Les *Litanies*, cette hymne empreinte d'une poésie et d'une grâce charmantes ont inspiré les mélodies les plus gracieuses et les plus variées. C'est à qui s'ingéniera pour exalter en chants magnifiques la Vierge digne de toute louange. La terre semble vouloir rivaliser avec le ciel, les enfants de l'exil emprunter la lyre des anges, pour célébrer à l'envi ses grandeurs, ses vertus, ses bienfaits, sa gloire, et lui envoyer en de brûlants accords les élans de leur confiance et de leur amour. Consacrons donc nos voix à la chanter, en ce beau mois surtout qui lui est dédié; rien de plus juste, rien de plus digne. Prenons part à ces concerts harmonieux dont la piété fait retentir nos temples, et qui versent dans le cœur cette joie pure qui ne connait point le remords. Payons généreusement à notre Reine ce tribut qui nous donnera un droit de plus à la louer éternellement,

Encor captifs, exilés sur la terre,
Mêlons nos voix aux voix des bienheureux;
C'est préluder, en ce lieu de misère,
Au saint emploi qui nous attend aux cieux.

Mais prenons garde que nos accents ne soient que le bruit d'un airain sonnant ou d'une cymbale retentissante : *Non clamans, sed amans, sonat in aure Dei.* Mettons nos sentiments et nos pensées en accord avec

les sons de notre voix. Echauffons nos cœurs, et nos chants s'élèveront au trône de notre Reine comme un parfum d'agréable odeur, qui redescendra sur nous en une douce rosée des plus abondantes bénédictions.

On raconte que dans un monastère de la Trappe, au chant du *Salve Regina*, le P. Prieur aperçut sur la muraille au fond du chœur, un Ange qui écrivait vis à vis du nom de chacun des religieux, en lettres d'or ou d'argent, ou avec de l'encre, ou n'écrivait rien. C'était là, à ne pas s'y méprendre, comme le thermomètre de l'attention et de la ferveur qui animaient chaque religieux chantant à Marie cette hymne si touchante. Ainsi en est-il de tout hommage qu'on lui rend. C'est de nous qu'il dépend en quels caractères doivent être écrits ceux que nous lui adresserous.

EXEMPLE.

MERVEILLEUX EFFET DU CHANT DES LITANIES.

Un jour, deux infortunés jeunes hommes, au cœur desquels le souffle de l'impiété avait éteint tout sentiment chrétien, et jusqu'au souvenir de Marie, leur Mère, se promenaient tristes, livrés à des rêveries mondaines, lorsque tout à coup ils entendent des chants qui partaient d'une chapelle voisine. Soit curiosité, soit besoin de se distraire, soit tout autre motif, ils entrent. Un chœur chantait : *Sainte Marie, priez pour nous*. D'autres voix répondaient : *Sainte Mère de Dieu, intercédez pour nous*. Et les voilà surpris de se sentir une agitation au fond de l'âme et des larmes dans les yeux, ils tombent à genoux, et mêlent leurs voix aux accents de l'assemblée. Ils avaient jeté un regard moqueur sur les fidèles agenouillés aux pieds de la Vierge, et soudain ils se trouvent identi-

fiés avec les sentiments de la multitude, et glorifient à haute voix ce qui avait été jusque-là le sujet de leurs sacrilèges plaisanteries.

ORDRE ADMIRABLE DES INVOCATIONS.

Après avoir payé au Dieu trois fois Saint un légitime tribut d'adoration et de prière, nous arrivons à Marie, objet principal des *Litanies*. Mais ne croyez pas que les différents vocables par lesquels on l'honore et on l'invoque se trouvent jetés au hazard, sans ordre ni raison. Ils forment, au contraire, un tableau sérieusement étudié, dont toutes les parties sont admirablement disposées pour retracer les traits divers dont se compose la grande figure de Marie. Il ne sera donc pas sans intérêt ni sans utilité de jeter au coup d'œil sur l'ensemble, pour nous préparer par cette étude préliminaire et générale à l'intelligence des détails.

Tout ce qu'on peut dire à la louange de la très sainte Vierge, c'est d'exalter sa grandeur. Et sa grandeur, quoique d'une mesure exceptionnelle et incomparable, se compose néanmoins des éléments essentiels et communs à toute grandeur, savoir : la dignité, les vertus, la puissance, la gloire. Or tous ces éléments de véritable grandeur, que Marie possède à un degré presque incommensurable, se trouvent nettement dessinés dans le plan des *Litanies*, qui deviennent ainsi l'hymne la plus complète qu'on puisse chanter à sa louange. Ainsi les Invocations sous le titre de *Mère* et de *Vierge*, avec leurs diverses qualifications, nous montrent sa dignité et ses vertus ; les autres ensuite, sa puissance et sa gloire, qui réunies constituent sa grandeur.

Mais tout d'abord, on l'invoque par son Nom propre, *Marie*. Au ciel, le plus beau trône, après celui des trois Personnes divines, est celui de la Vierge Marie. Celle qui fut la plus humble est maintenant la plus élevée de toutes les créatures. N'est-il pas juste qu'elle ait dans nos éloges la place qu'elle occupe parmi les élus, et qu'après le Nom divin son nom béni vienne le premier sur nos lèvres, pour demeurer ensuite gravé plus avant dans notre cœur ?

Après son Nom qui réveille à la pensée tout ce qu'il y a, au-dessous de Dieu, de plus grand, de plus saint, de plus aimable, son privilège par excellence, qui a été le principe et la raison de tous les autres, c'est sa *Maternité* divine. Et c'est par cette fleur que l'on commence à tresser la couronne de louanges qui va être déposée sur sa tête. Mais, avant d'envisager sous toutes ses faces cette suprême prérogative de *Mère de Dieu*, on se hâte de l'appeler *Sainte Vierge des vierges*, pour célébrer en elle un autre privilège également unique au monde, également miraculeux, celui d'être restée vierge même en devenant mère, comme l'on vient de le proclamer. *Vierge* et *Mère*, deux titres les plus beaux, qui expriment ce que la terre a de plus pur et de plus tendre, qui semblent s'exclure, mais admirablement unis en Marie. « Car, dit S. Bernard, la Mère d'un Dieu ne pouvait être qu'une vierge ; et une vierge devenant mère ne devait enfanter qu'un Dieu. »

On revient ensuite à la saluer et à l'invoquer sous le doux nom de *Mère*, auquel on ajoute diverses qualifications tout aussi riches de sens et de vérité. Qui dit mère dit cœur plein de tendresse, cœur que l'amour rend attentif aux besoins des enfants et compatissant à leurs maux. Et ce nom, qui motive notre confiance en nous donnant droit à la protection de

Marie, nous le lui répétons avec amour jusqu'à dix fois. On éprouve ensuite le même besoin et la même joie de lui redire que sa *Maternité* n'a pas nui à sa *Virginité* ; et ce titre auguste de *Vierge*, on l'entoure des qualités prudente, puissante... et autres qui, nous la montrant sous différents aspects, la font connaître de mieux en mieux.

Ces deux grands titres de *Mère* et de *Vierge*, les plus glorieux de tous, devaient se trouver au premier plan : ensuite, comme si les expressions ordinaires ne répondaient plus à l'admiration qui surabonde, on cherche dans les objets sensibles de la nature, des images, des emblèmes, tels que *Miroir*, *Trône*, *Vase*, *Rose*... qui sous d'ingénieuses allégories, nous révèlent et font comme toucher du doigt les richesses renfermées dans son cœur, ses vertus encore, et l'étendue de sa puissance qui s'épanouit en bienfaits. — Puis, les quatre Invocations, sous les titres non plus figuratifs mais réels, de *Salut des infirmes*, *Refuge des pécheurs*.. et autres, achèvent d'exalter sa bonté toute-puissante, qui est constamment au service de tous les besoins spirituels et corporels de l'humanité.

On a admiré ses privilèges, célébré ses vertus, publié ses bienfaits ; il reste à la comtempler dans sa gloire : quatrième élément qui constitue sa grandeur ; mais c'est une gloire toujours protectrice. L'astre du jour ne projette ses rayons que pour porter au loin la lumière, la chaleur et la fécondité ; telle est Marie au ciel. Et pour l'exprimer, on emprunte le nom le plus pompeux, celui de Reine, qu'on lui repète avec délices et sur tous les tons. C'est qu'en effet, il lui convient dans toute son étendue, non-seulement à cause de son élévation au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, mais aussi parce qu'elle n'en est la Souveraine que

pour protéger de plus haut. Ainsi, *Reine des Anges*, qui l'ont saluée sur la terre et portée juqu'à son trône, elle en fait souvent les mandataires de ses faveurs. — *Reine des Patriarches*, qui ont si ardemment désiré sa venue, des *Prophètes*, qui l'ont prédite en même temps que le divin Rédempteur, elle nous aide à devenir dignes de ses promesses par l'imitation de leur espérance et de leur foi. — *Reine des Apôtres*, qu'elle a surpassés tous en zèle et en fidélité ; elle soutient et seconde leurs successeurs dans l'œuvre si difficile de la sanctification des hommes. — *Reine des Martyrs*, par la réunion de leurs tourments dans son cœur maternel si cruellement déchiré au pied de la Croix, elle nous fortifie dans les épreuves et les combats inévitables sur cette terre d'exil. — *Reine des Confesseurs*, par la riche variété de ses vertus et de ses mérites, elle nous assiste tous et chacun dans notre vocation. — *Reine des Vierges*, de ces âmes d'élite qui furent jalouses de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ et lui sont actuellement inséparablement unies, son exemple encourage les vierges de la terre, et sa protection les soutient dans les assauts que leur livrera le monde, le démon, la chair. — Si *Reine de tous les Saints*, par la prééminence principalement de sa puissance et de sa gloire, elle occupe un trône beaucoup plus élevé, notre confiance étant mieux fondée et plus vive nous obtiendra ses faveurs avec d'autant plus d'abondance. — *Reine conçue sans péché*, cette justice originelle et conservée sans la moindre altération lui devient un charme de plus aux yeux de son Fils qui ne pourra rien lui refuser.

Après avoir ainsi invoqué Marie sous ses glorieux titres de *Reine*, les mettant pour ainsi dire en jeux, comme autant de ressorts qui activent tout à la fois

et notre confiance et sa bonté, pourrions-nous encore éprouver quelque défiance en criant à Jésus qui a reçu d'elle le sang versé pour nous : *Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, exaucez-nous, ayez pitié de nous ! Christ, écoutez-nous ! Christ, exaucez-nous* ! Pourrait-il être sourd à nos vœux, lorsqu'ils lui sont présentés par Celle qui réunit la puissance de la Reine à la puissance de Mère ?

D'après ces aperçus généraux, qui ne voit dans cet ensemble si bien coordonné de Noms, de titres, de qualifications que l'on donne à Marie, l'hommage le plus magnifique de louanges et de prières, le concert le plus beau, et pour elle le plus agréable qui puisse s'élever des arceaux de nos temples aux voûtes de l'éternelle Sion où elle habite ? C'est le panégyrique le plus éloquent, qui perpétue aux siècles futurs tout ce que Dieu a fait pour l'honneur de cette auguste Vierge, tout ce qu'elle-même a fait pour la gloire de son Dieu, tout ce qu'elle a fait et continue de faire pour les hommes, depuis le jour où, placée au faîte des cieux, elle y partage le pouvoir avec son divin Fils. C'est tout à la fois l'éloge le plus complet de ses glorieuses prérogatives, de ses suréminentes vertus, et l'appel le plus touchant à sa miséricorde et à sa puissance. Cette multitude de Noms, ou sublimes, ou gracieux, ou symboliques, sont encore l'expression la plus vraie de l'admiration, de l'espérance, du repentir, de l'amour, en même temps qu'ils nous retracent et nous rappellent nos devoirs envers elle, principalement la confiance et l'imitation.

En effet, par quelques-uns des titres nous lui présentons un motif de nous secourir ; les autres nous indiquent quelqu'une de ses vertus à imiter. De là ces mots *Priez pour nous*, qui terminent chaque Invoca-

tion, renferment et doivent avoir dans notre intention un sens différent, relatif au titre qui les précède. Ainsi, par exemple : après *Mère de Dieu*, le *Priez pour nous*, voudra dire : puisque en votre qualité de Mère de Dieu, vous avez tout pouvoir auprès de lui, *Intéressez-vous à nous*. Après *Tour de David* et autres semblables Invocations, le sens sera encore : puisque semblable à une *Tour*, vous protégez, *Défendez-nous*, *Secourez-nous*. Mais, quand nous lui disons : *Mère très pure, Vierge très prudente, Reine des martyrs, priez pour nous ;* ces mots signifient : *Obtenez-nous* de vous ressembler en pureté, en prudence, en courage à souffrir.

MORALE : Les *Litanies* sont donc le livre du cœur, d'un cœur pur et chaste qui veut se conserver tel, d'un cœur coupable qui espère, d'un cœur aimant qui s'épanche, d'un cœur qui souffre et qui désire être consolé. C'est le cri de toute misère vers ce qu'il y a, après Dieu, de plus riche, de plus puissant, de plus charitable. Conséquemment, dans quelque position que nous nous trouvions, de joie ou de tristesse, d'abondance ou de privations, d'inquiétude ou d'espérance, de vif amour ou de tiédeur, ces touchantes acclamations à Marie nous ouvriront son cœur de mère, dans lequel nous puiserons le rafraîchissement, la consolation, la force, le courage, la ferveur. C'est comme une divine *Pharmacie* ouverte à tous les besoins et pourvue de remèdes pour tous les maux. Mais si les *Litanies* répondent si bien aux divers sentiments et besoins que l'âme est pressée d'exprimer, on peut y trouver aussi la morale la plus saine, des règles de conduite les plus sages et les plus sûres ; c'est ce que nous montrerons à chaque invocation.

Dans nos intérêts les plus chers, autant que pour

l'honneur de notre Mère, mettons donc nos délices à lui payer souvent ce pieux tribut de notre confiance et de notre admiration. Du moins, ne laissons passer aucun jour sans aller cueillir une fleur dans ce parterre mystérieux, pour l'offrir à celle qui aime, avant tout, le fidèle et constant hommage de ses enfants.

ALLÉGORIES ET EXEMPLES

PIÉTÉ DANS LA RÉCITATION DES LITANIES

Au temps que la foi de nos pères était naïve et simple comme les mœurs, on disait qu'aussitôt qu'un dévot de Marie se mettait à genoux pour réciter le saint Rosaire, un bel ange descendait du ciel et venait s'agenouiller devant lui, suivant avec attention le chaste murmure de ses lèvres, et que, tressant une couronne de ces *Pater* et *Ave Maria*, il remontait au ciel, radieux de bonheur, déposer sur la tête de sa Souveraine cette mystérieuse guirlande de son enfant.

Cette allégorie conserve toute sa naïveté charmante par rapport aux *Litanies*. Oui, à mesure que chaque Invocation s'échappe de notre bouche, notre Ange gardien est près de nous pour la recueillir et en former une couronne, tressaillant de joie, quand c'est le cœur qui dicte nos paroles, mais détournant la tête et versant des larmes, lorsque nos lèvres seules parlent, et invoquent inutilement Marie. — Heureux donc ceux qui s'étudient à réciter avec piété cette admirable prière ; dignes ainsi de la bienveillance de la divine Mère ; ils en seront favorablement accueillis !

— Un jour la Bienheureuse Jeanne de Chantal voyant ses religieuses agenouillées devant une image de Marie leur dit, d'une voix toute céleste : « Approchez plus près, mes filles, et récitons ensemble les

Litanies de la Vierge, vous souvenant que nous parlons à une Mère, dites avec moi : Je suis faible, Marie; mais vous êtes la Vierge puissante, revêtez-moi de votre force.— J'ai besoin de grâces ; vous êtes la Mère de la grâce divine, épanchez-la sur moi. — Je suis ignorante dans les voies du salut ; Siége de la Sagesse, éclairez-moi. — Je suis triste, désolée ; Cause de notre joie, consolez-moi. — Vase insigne de dévotion, versez sur moi votre foi et vos ardeurs. — Porte du ciel toujours ouverte, introduisez-moi dans le séjour des splendeurs éternelles. » C'est ainsi qu'elle trouvait dans chacune des Invocations un remède à tous les besoins de l'âme.

— 300 jours d'indulgences sont accordés à la récitation pieuse des Litanies.

CHAPITRE III

HOMMAGE A LA SAINTE TRINITÉ

Kyrie, eleison. Christe, eleison. Kyrie eleison.

L'adoration, nous l'avons déjà dit, est due à Dieu, et lui seul y a droit. Elle consiste à le reconnaître pour ce qu'il est et nous pour ce que nous sommes, à le mettre au rang élevé qui lui convient, et nous au plus bas de notre néant. Ce double devoir nous le remplissons, d'abord en donnant à chaque Personne son titre de *Souverain Seigneur*, de *Rédempteur*, de *Sanctificateur*, en proclamant qu'elles ne font toutes trois, quoique bien distinctes, qu'un seul Dieu ; ensuite en adressant à chacune individuellement, puis à toutes les trois reunies, ces paroles : *Ayez pitié de nous*, qui sont l'élan d'une âme profondément pénétrée de sa

misère et de ses besoins, et se mettant ainsi à sa véritable place. Ce cri plaintif et suppliant, nous le répétons plusieurs fois : Dieu veut être importuné. Mais aussi il se laisse vaincre, si nous ne nous lassons pas de le prier. C'est ce qu'il fait entendre par la parabole de ce père de famille qui, fatigué des instances qu'un ami lui faisait au milieu de la nuit de lui prêter trois pains, se leva enfin pour les lui donner, afin de se délivrer de ses importunités. La Cananéenne aussi, ne se rebutant pas de l'insensibilité apparente et même du refus de Jésus-Christ, redoubla sa demande et obtint la guérison de sa fille. Soyons de même persévérants dans la prière, qui est la clef des trésors célestes. C'est pour cela qu'ici, nous adressant tour à tour et coup sur coup aux trois Personnes divines, nous terminons chaque fois par ce cri d'ardente supplication : *Ayez pitié de nous.*

I. *Seigneur, ayez pitié de nous*; — *Père céleste, qui êtes Dieu, ayez...* — Cette première invocation s'adresse à Dieu le Père. Nous l'appelons d'abord *Seigneur*, reconnaissant par là que nous ayant créés, ainsi que tout ce qui existe, il a un souverain et inaliénable domaine sur nous comme sur toutes choses. Devant un Dieu si grand, notre premier devoir est de nous humilier, nous qui ne sommes en effet qu'un triste assemblage d'erreurs, de faiblesse, de pauvreté, de misère, et trop souvent, ce qui est le pire, un néant révolté, et par là même l'objet de sa haine et de sa juste colère. A tous ces titres, nous avons besoin de ses lumières, de sa force, de sa miséricorde ; et le moyen d'obtenir ces faveurs, c'est de nous établir dans la vérité, en reconnaissant notre dépendance ; ce que nous faisons par ce cri poussé du fond de notre néant : *Seigneur, ayez pitié de nous*. — Le Prêtre en fait autant avant le Sa-

crifice ; après l'humble aveu de ses fautes au pied de l'autel, il ouvre la série de ses prières par cette invocation, *Kyrie... Seigneur, ayez pitié de nous...* C'est un aveu d'impuissance et d'indignité ; c'est l'abaissement volontaire d'une âme qui connaît sa misère ; c'est un appel à celui qui soutient le faible, qui purifie le pécheur.

Ensuite, ici comme dans la prière émanée d'une bouche divine et modèle de toutes les autres, nous donnons à Dieu le doux nom de *Père*, titre qu'il mérite à tous égards, nous ayant donné la vie et tous les biens que nous possédons, nous ayant adoptés pour enfants par Jésus-Christ son Fils incarné devenu ainsi notre frère, et nous destinant son royaume pour héritage. Nous l'appelons surtout notre *Père*, pour être excités à plus de confiance en approchant de son trône. Car, ainsi que le dit Jésus, *Quel est parmi vous le père qui donnerait une pierre à son fils lui demandant du pain, ou un serpent au lieu d'un poisson ? Et s'il demande un œuf, lui présentera-t-il un scorpion ? Si donc*, conclut Jésus-Christ, *vous tous, méchants que vous êtes, savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à qui le lui demandera !* — Le Père du Verbe éternel est mon père, ô ravissante pensée ! Je ne suis donc plus en ce monde un orphelin délaissé ; j'ai un ami, plus que cela j'ai un Père qui est Dieu, qui sait m'aimer en Dieu ; je suis donc plus qu'un fils du roi, je suis le fils d'un Dieu ! Quoi de plus propre encore à me pénétrer d'un saint orgueil, mais aussi de la plus tendre confiance en le priant !

Au mot *Père* nous ajoutons *céleste*, ou *qui êtes aux cieux :* quoique Dieu par son immensité soit partout, remplisse tout, il veut néanmoins, quand nous prions,

que nous oubliions la terre et les choses de ce monde et que notre esprit se fixe surtout au ciel, comme étant le trône de sa gloire et de ses grâces, d'où il écoute nos prières. C'est donc en toute confiance que nous devons lui dire : O Père céleste, mon Seigneur et mon Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur !

II. *Christ... Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.*— Mais pour être plus sûrs de la miséricorde du Père, nous recourons à Jésus-Christ, Rédempteur du monde. Nous le considérons non-seulement comme Dieu, mais sous son double titre de Dieu et Homme tout ensemble. Engendré du Père de toute éternité, sa parfaite image, son égal en tout, il a daigné revêtir notre pauvre humanité ; le Fils de Dieu s'est fait le Fils de l'homme ; le Roi des anges a pris la forme d'un esclave, pour pouvoir devenir Sauveur, non par sa seule nature divine et éternelle, mais aussi par sa nature humaine et temporelle, qu'il prit par un libre choix et par amour. Il est donc un admirable composé de paternel amour et de compassion fraternelle, d'une immense tendresse jointe à une puissance infinie. Or, après nous avoir donné sa vie par le plus généreux dévouement, qu'y a-t-il qu'il puisse nous refuser, fussions-nous même ses ennemis, si le repentir soutenu de l'espérance porte vers lui la demande du pardon ?

Déjà pendant sa vie mortelle, il aimait à répeter ces délicieuses paroles : *Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous trouverez ; frappez et l'on vous ouvrira*. Il appelait à lui toutes les douleurs pour les soulager : *Venite ad me omnes*... et lorsque les paralytiques, les lépreux, les aveugles, lui crient : *Fils de Dieu, ayez pitié de nous ; — si vous voulez vous pouvez me guérir ;* lorsque le Centurion le supplie de

de rendre la santé à son fils ; lorsque Jaïre et la veuve de Naïm lui demandent plus encore, son bon cœur attendri ne sait pas les attrister par un refus ; il multipliera plutôt le miracle.

Et ne se peint-il pas ailleurs sous l'image de ce bon Pasteur, qui va, à travers les précipices et les montagnes courir après la brebis égarée loin du bercail ; de ce père de famille qui reçoit dans ses bras et presse sur son cœur, avec des larmes de joie, le prodigue dont le départ avait noyé son âme d'amertume ? Du haut de la Croix, il demande grâce pour ceux qui l'y ont attaché. Et maintenant dans le ciel, il est devant la face de son Père, toujours vivant afin d'intercéder pour nous, sans cesse lui montrant ses plaies qui, comme autant de bouches sans cesse ouvertes, plaident éloquemment notre cause, l'attendrissent et le désarment. C'est ce qui doit nous enhardir à approcher de son trône, pour trouver miséricorde, en lui répétant le cri qui toujours frappe son cœur : *Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.*

III. *Seigneur.—Esprit-Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.* — Par ce 3e *Kyrie, eleison, Seigneur, ayez pitié de nous*, et plus loin, *Esprit-Saint, qui êtes Dieu...* nous nous adressons à ce divin Esprit, égal en tout aux deux autres personnes, pour implorer aussi sa protection et son secours. Etant la Vertu du Très-Haut et l'Esprit de vérité, c'est lui qui nous éclaire, nous fortifie, nous sanctifie. — Comme il a concouru si admirablement à la grande œuvre de l'Incarnation du Verbe et à la formation de ce trésor de grâces renfermé en Jésus-Christ, nous lui demandons de nous en obtenir l'application par ses gémissements ineffables. — Dieu d'amour, c'est encore à lui de répandre la charité dans nos cœurs et de donner à nos

prières cette force, cette onction qui les rende efficaces, en nous obtenant la miséricorde que nous venons de demander au Père et au Fils. C'est donc à lui que nous devons recourir, surtout quand chargés des chaînes du péché, nous désirons notre délivrance. Disons-lui avec autant de confiance qu'aux deux autres Personnes : *Esprit-Saint, ayez pitié de nous*.

IV: *Christ, écoutez-nous*; *Christ, exaucez-nous*.— Après avoir demandé à Dieu sa pitié, nous revenons à Jésus-Christ, en lui disant : *Christ, écoutez-nous, Christ, exaucez-nous*. Serait-ce qu'il est plus digne d'honneur et d'adoration ou plus puissant que les deux autres Personnes ? Non assurément ; mais parce que, en sa qualité de Rédempteur, il nous a mérité toute grâce, nous le supplions plus particulièrement d'écouter ou de faire agréer nos vœux. Semblables à un malade qui prie le médecin d'approcher l'oreille plus près, pour entendre sa voix défaillante, nous demandons à ce charitable Sauveur qu'il daigne écouter notre prière, et plus que cela, l'exaucer : être entendu de Jésus-Christ, c'est avoir obtenu.

V. *Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous*. — Après l'invocation individuelle des trois Personnes divines, nous les réunissons dans une même supplication, afin que s'étant comme concertées, elles soient plus disposées et plus promptes à nous secourir. D'ailleurs, c'est l'adorable Trinité qui nous a procuré un Sauveur, le Père en donnant son Verbe, le Saint-Esprit en lui formant un corps dans le sein de Marie, le Fils en se faisant homme et nous abandonnant tous les mérites de sa vie, de sa mort. Pourrions-nous douter après cela qu'elle se prête à prendre pitié de nos misères, à exaucer nos vœux ? Peut-il y avoir des gages plus solides sur lesquels s'appuie notre confiance ?

En résumé, par ce prélude nous reconnaissons devant Dieu que, comme pécheurs, nous avons besoin de sa miséricorde ; et nous le prions avec insistance, par les titres de Père, de Rédempteur et de Sanctificateur, de nous l'accorder ; ce que nous sollicitons ensuite par Marie, dans les diverses Invocations que nous allons lui adresser. Nous nous la rendons plus favorable, en commençant par offrir l'encens de nos adorations et de nos prières, au Père éternel dont elle est la Fille, à Jésus-Christ son Fils bien-aimé, au Saint-Esprit son cher époux.

Pratique : Faire avec foi et dévotion le signe de la Croix, qui nous rappelle les vérités que nous venons de méditer.

EXEMPLES

PROTECTION OBTENUE PAR LE RECOURS A LA SAINTE TRINITÉ ET A MARIE.

Saint François Xavier en fit sur mer l'heureuse expérience. Le vaisseau fut assailli par la plus violente tempête ; le pilote devenu impuissant à le gouverner s'était abandonné à la merci des vagues, et pendant trois jours on eut constamment sous les yeux l'image d'une mort inévitable. Xavier avait entendu les confessions de tout l'équipage, et se tenait en prières dans sa cabine aux pieds d'un crucifix. Le navire emporté par un courant, allait se précipiter contre un banc de rochers, et les matelots se croyaient perdus sans ressource. Dans l'imminence de ce danger, notre Saint, étant sorti, demande au pilote la corde et le plomb qui servaient à sonder la mer, et les laisse tomber jusqu'au fond, en prononçant ces paroles : *Grand Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous.* A l'instant même, le vent s'apaise, le vaisseau vogue avec

calme, et bientôt il arrive heureusement au port. Le lendemain, Xavier écrivait aux Pères de sa Compagnie, pour leur raconter le danger qu'il avait couru et la protection miraculeuse obtenue de la Sainte-Trinité, de la Reine du ciel et de tous les Ordres d'anges et de saints qu'il avait invoqués.

EFFETS MERVEILLEUX D'UNE PRIÈRE HUMBLE ET CONFIANTE.

Les saints Livres sont remplis de traits qui ne laissent aucun doute à cet égard.

Le lépreux, une femme malade ne doutèrent pas qu'ils pussent recevoir du Sauveur la délivrance de leur infirmité honteuse; et cette vive confiance leur obtint une entière guérison. — L'humble publicain se tenant à l'entrée du temple et n'osant pas même lever les yeux vers le ciel, se frappant la poitrine en disant : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* ; et il s'en retourna justifié. — Un aveugle assis sur le chemin de Jéricho, ayant entendu que Jésus passait, lui adressa la même demande, et redoublant ses instances, malgré les invectives de la multitude, il recouvra la vue de la main de Jésus, qui lui assura qu'il le devait à la vivacité de sa foi. — Le Centenier, après avoir demandé la guérison de son serviteur à Jésus-Christ, se reconnaît indigne de le recevoir dans sa maison, ajoutant qu'une seule de ses paroles peut le guérir ; et pour prix d'une foi si vive jointe à tant d'humilité, il obtint à l'instant même la faveur qu'il demandait. — Le bon larron, sur son gibet, s'humilie, en avouant qu'il mérite son supplice; il adressa en même temps à Jésus mourant une demande pleine de confiance; aussitôt il entend tomber de sa bouche divine ces consolantes paroles : *Vous serez aujourd'hui*

avec moi en Paradis, et recueille ainsi le premier les fruits de la Rédemption.

C'est qu'en effet, *la prière de celui qui s'humilie a la force de pénétrer les nues, et d'arriver jusqu'à Dieu. — C'est quand je me sens faible que je suis fort*, dit saint Paul. Je le comprends, ô grand Apôtre, ce sentiment de votre infirmité appelle la grâce promise aux humbles, et par elle vous êtes revêtu de la force de Dieu même.

CHAPIRRE IV

SAINTE MARIE

En tête de cette série de titres honorables que l'on va donner à la Sainte-Vierge, devait naturellement se trouver son nom propre *Marie*, auquel on ajoute *Sainte*, qualification la plus belle et la plus riche, qui se compose pour elle des grâces qui l'ornèrent et des vertus qu'elle pratiqua. Ce fut une sainteté parfaite, tellement exempte de la plus légère tache, de l'ombre même de toute imperfection, qu'on va le redire jusqu'à trois fois, *Sainte Marie, Sainte Mère de Dieu, Sainte Vierge des vierges,* à l'exemple de ces esprits célestes, qui, en extase devant le Très-Haut, ne trouvent rien qui exprime mieux leur perpétuelle adoration que de lui répéter : *Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées*.

Nommer Marie, c'est dire tout ce que la pureté a de plus saint, tout ce que la bonté a de plus doux, tout ce que l'amour a de plus tendre: c'est dire ce que le Créateur a formé de plus parfait, ce que le Fils de Dieu a trouvé ici-bas de plus céleste, ce que l'Esprit-Saint a le plus aimé; c'est dire le chef-d'œuvre le plus beau de

la terre et des cieux : *decus eximium orbis terræ* (S. Cyril. Alex.). Son nom à lui seul exprime tout cela, il en est comme le résumé. Et tout ce que nous pourrons dire sur Marie, ne sera que comme un épanouissement merveilleux des richesses et suavités qu'il renferme.

Ce nom désignait trop bien ses nobles destinées pour être d'invention humaine, il a dû lui être donné par la sagesse même de Dieu, qui seul connaissait quelle serait cette enfant mystérieuse. C'est une pieuse croyance que, quand Joachim le lui imposa, il lui était révélé du ciel. Saint Pierre Damien dit, « que Dieu le tira des trésors de sa divinité, pour le donner à la Vierge. » Méditons-en l'excellence et la vertu.

I. Excellence du nom de Marie, par les grandes choses qu'il signifie.

II. Vertu du nom de Marie, par les grandes choses qu'il opère.

ARTICLE PREMIER

Riches et gracieuses significations du nom de Marie.

Le nom est une définition raccourcie qui doit exprimer l'essence de la chose et ses principaux attributs. Le mot *Marie*, en hébreu, signifie *Souveraine*, *Dame*, *Lumière*. Elle est en effet,

I. *Souveraine.* — Pour exprimer le plus parfait ouvrage de la nature et de la grâce qui fût sorti de ses mains, Dieu ne pouvait trouver un nom plus noble et plus glorieux que celui qu'il porte lui-même ordinairement, le nom de Seigneur. C'est le titre dont il s'est montré toujours le plus jaloux, et qu'il a inscrit en tête de sa Loi pour rappeler le droit qu'il a de commander : *Ego Dominus;* c'est par ce titre qu'il veut se faire connaître : *Et scietis quia ego Dominus.* Et ce nom, qui

semble réservé au Très-Haut, il a voulu que Marie le portât dans tout les siècles : *Souveraine*.

En effet, comme fille de David, elle avait du sang royal dans les veines; mais comme Mère du Créateur souverain du ciel et de la terre, de Jésus-Christ, le Roi des rois, n'est-elle pas de droit Souveraine elle-même? La mère d'un roi s'appelle dans toutes les langues la *Reine-Mère*. — De plus, l'Homme-Dieu, nous ayant rachetés de la dure et honteuse servitude dans laquelle le démon nous tenait enchaînés, et nous ayant fait sa glorieuse conquête, est encore à ce titre notre Seigneur et notre Roi. Or Marie, qui a coopéré si activement à cette grande œuvre, en fournissant de son propre sang la Victime et en la livrant sur le Calvaire, n'a-t-elle pas droit à partager avec Jésus le titre qui en résulte, son titre de Souveraineté sur les hommes?

Royauté de Marie, non point comme celle des rois, resserrée par des lois contre l'abus qu'ils en pourraient faire, mais par un privilège divin, s'exerçant sans entrave, sans contrôle, avec la même liberté d'action que l'exerce son Fils lui-même. — Royauté de Marie, non point passagère et fugitive, comme celles d'ici-bas, qui des hauteurs d'un trône vont en un clin-d'œil s'anéantir dans l'exil ou l'obscurité d'un tombeau, mais royauté dont la durée sera éternelle; le sceptre qu'elle porte ne lui sera point ôté; son front jamais découronné; son trône demeure inébranlable. — Royauté de Marie, non point restreinte, comme celle de la terre, à quelques provinces, ni limitée par un fleuve ou des montagnes, mais s'étendant sur la création tout entière, sur les mondes angéliques et sur les mondes humains.

Oui, elle est de fait *Souveraine* sur la terre, où l'on recourt à son puissant crédit pour obtenir toute espèce de grâces et de secours; sur la terre, où son empire,

comme celui de Jésus, est universel; l'univers entier à ses genoux la reconnaît pour sa Reine.

Elle est *Souveraine* plus encore au ciel, où elle règne bien au-dessus de toutes les hiérarchies des anges et des saints, qui lui rendent tout honneur et toute louange. Et si les heureux habitants de Sion sont autant de rois et de reines qui, vainqueurs sur le sol des combats, triomphent maintenant au sein de la gloire dans le vaste empire de Dieu, à qui mieux qu'à Marie advient le droit d'être, après Dieu, la grande *Souveraine* de ce royaume, qu'elle leur a procuré par son Fils et par la toute-puissance de son intercession? Aussi est-ce sous ce titre que l'Eglise aime de chanter à pleine voix ses louanges : *Reine des cieux...*, *Reine des anges...*, *Reine des apôtres...*, *Reine de tous les saints...*

Morale : *Souveraine* au ciel, ce n'est point pour elle un titre purement honorifique. Son Fils Roi ne prétend pas exercer seul l'empire sur le monde ; il veut que sa Mère partage par le fait sa souveraineté. Mais se réservant la justice, le sceptre qu'il lui a mis en main est le sceptre de la douceur et de la miséricorde ; jamais elle ne signe un arrêt de mort ; elle n'use de son élévation et de sa puissance que pour lui présenter les vœux ainsi que les besoins des pauvres mortels, les appuyer de son crédit, et faire descendre sur eux les grâces dont il est la source intarissable. Quelle confiance doit donc nous animer envers une si grande Reine, non moins libérale que puissante auprès d'un tel Fils ! Aimons donc à lui adresser souvent cette touchante prière : « Puissante Reine qui êtes assise auprès de Jésus-Christ, écoutez du haut de votre trône les vœux et les prières de ceux qui vous invoquent ; vous pouvez tout, Vierge sainte, auprès de

Celui dont vous êtes la Mère ; vous nous aimez aussi comme vos enfants. » *Quœ Regina sedes...* (Hymne Ass.)

Mais ne mérite-t-elle pas aussi nos louanges et tout notre amour? *Souveraine*, elle a sur nous les droits d'un roi sur ses sujets, d'un maître sur ses serviteurs, d'un seigneur sur son domaine. Soyons-lui donc sujets, serviteurs, vassaux tout dévoués en lui payant le légitime tribut de nos hommages; cédons-lui l'empire de notre cœur, aimons à vivre sous sa direction si tendre et si intelligente. Elle nous élèvera sûrement à partager sa gloire, bien différente des maîtres du monde, qui rougiraient d'être confondus avec leurs valets, de les admettre à leur rang. Servir Marie, c'est déjà régner sur la terre; *Servire huic Reginæ, regnare est* (S. Ansel.); mais, de plus, c'est avoir un droit à régner un jour avec elle dans un ravissant palais.

Puissé-je, aimable Reine, y être admis éternellement, si ce n'est parmi les grands officiers et les premiers dignitaires de votre maison, je ne le mérite pas, du moins à titre de serviteur! Oh ! que je vive à jamais à l'ombre de votre trône, sous votre sceptre, sous votre manteau royal, pour y goûter les joies pures des prédestinés !

II. Le mot *Marie* veut dire encore *Dame.* — *Notre-Dame ;* c'est le nom qui toujours et partout a souri le mieux à la piété, à la confiance des peuples. Marie est sans doute la Mère et la Maîtresse de toute la famille chrétienne répandue dans l'univers; cependant chaque nation, chaque contrée, avec l'instinct de son cœur, semble la revendiquer comme une propriété territoriale par cette dénomination possessive : *Notre-Dame ;* c'est lui dire : Vous êtes à nous; la puissance dont vous

êtes investie nous appartient ; nous y avons un droit dont vous ne pouvez nous dépouiller. Chaque peuple a la prétention, et se fait une gloire, d'aimer Marie plus que tout autre peuple ; tant on est persuadé que c'est un devoir : tant on y attache d'honneur !

Notre-Dame ; c'est de ce nom, si capable de ranimer la confiance, que sont baptisées ces Basiliques superbes et même de modestes chapelles, dans lesquelles la très sainte Vierge est plus spécialement honorée et dispense plus abondamment ses faveurs. Ainsi il y a *Notre-Dame de Liesse*, de *Bon-Secours*, des *Victoires*, de *Benoîte-Vaux*, et beaucoup d'autres sanctuaires, sous ce délicieux vocable, dans tout l'univers catholique. — C'est aussi de ce nom qu'autrefois, dans un langage plus simple et plus chrétien qu'aujourd'hui, nos bons aïeux désignaient les fêtes de la sainte Vierge ; on disait : La *Notre-Dame d'Août*, au lieu de dire : l'*Assomption*.

Vous êtes notre Dame, ô Marie, vous êtes notre bien-aimée Souveraine ! Si à ces titres nous vous devons respect, amour, fidélité, daignez vous souvenir que *noblesse oblige :* une haute Dame doit défendre ses domaines ; une Souveraine protéger ses sujets. En retour de notre dévouement sans bornes, vous n'oublierez donc pas vis-à-vis de nous toute l'étendue de vos devoirs ; vous nous couvrirez de votre constante protection, et nous vivrons heureux et tranquilles sous votre aimable empire.

III. *Marie* veut dire de plus *Lumière*, *Etoile* ; significations également pleines de sens, et qui lui conviennent parfaitement sous plus d'un rapport.

D'abord, c'est de son sein que jaillit le plus beau et le plus brillant rayon de lumière ou plutôt la *Lumière* elle-même, Jésus-Christ, véritable *Soleil* de justice, qui

vint tirer l'univers de ses ténèbres. Le Fils de Dieu étant descendu du ciel en terre pour sauver les hommes, commença par les éclairer en chassant l'erreur, l'ignorance, l'idolâtrie et toutes les fausses maximes qui les égaraient de leur véritable route. Aussi, parmi les noms qu'il porte, celui de *Lumière* est-il comme son caractère propre et personnel ; il s'appelle le *Verbe*, ou *Parole*, *Sagesse incréée*, l'*Eclat de la Lumière éternelle*. Lui-même s'est déclaré *Lumière* du monde, nom qu'il a communiqué aux apôtres, ses coopérateurs dans ce noble emploi d'enseigner et d'éclairer les peuples. Et si les apôtres ont été pour cela appelés à ce glorieux nom, ne convient-il pas aussi bien à Celle-là même qui a donné au monde cette *Lumière* éternelle, Jésus-Christ, *quæ Lumen æternum*... à la clarté de laquelle le monde est sorti des ombres de la mort, et a changé de face en changeant de croyance ? Dans quelle ignorance, grand Dieu ! dans quel déplorable aveuglement étaient plongés les plus grands génies et ces prétendus Sages qui servaient de règle de conduite au reste des hommes !

Marie est encore appelée *Lumière*, *Etoile*, parce que, dit saint Bernard, « de même qu'une étoile brille et projette ses rayons sans rien perdre de la pureté et de l'éclat de sa lumière, ainsi ce fut sans aucune lésion de son intégrité virginale que Marie mit au monde et nous donna Jésus-Christ. Par cette naissance, au contraire, l'auréole de sa virginité ne devint que plus resplendissante.

Mais elle est elle-même un astre tout rayonnant de lumière, par les admirables vertus dont elle fut un modèle achevé, sa ferveur dans la prière, sa tendre piété, sa foi vive, sa prodigieuse humilité, son obéissance absolue, son éclatante pureté, sa céleste modes-

tie, son ardente charité pour Dieu et le prochain, sa constance héroïque au fort des plus rigoureuses épreuves. Assurément, si nous marchons éclairés par ces flambeaux qu'elle porte devant nous, nous ne pouvons que prendre une bonne direction dans la traversée de ce monde, orageux océan, où l'on court tant de risques d'être submergé par les flots des passions toujours soulevés, de se briser aux écueils des tentations, ou d'être emporté vers l'abîme du péché, par le torrent impétueux de la coutume, de l'exemple et des mauvais discours. Mais Marie nous servant d'*Etoile* toujours brillante et sans nuages, nous arriverons sûrement au port de la céleste patrie, semblables au nautonnier qui, guidé par l'astre des mers, voit la route qu'il doit suivre, évite les rochers et les courants, et gagne sans détours le rivage terme de ses vœux. Marie est donc la véritable *Etoile des mers*, ainsi que l'Eglise aime à la saluer souvent : *Ave maris stella*...

Morale : C'est pourquoi saint Bernard, à qui sa tendre piété envers la Vierge inspira d'ingénieuses images pour la peindre au naturel, déduit une magnifique allégorie de ce nom *Etoile*, afin de nous exprimer l'assistance que nous devons en attendre dans notre périlleuse navigation sur la mer de ce monde. « O qui que tu sois, dit-il, qui te crois, dans le cours de cette vie, flottant au milieu des orages et des tempêtes, plutôt que marchant sur la terre, ne perds jamais de vue cette lumière, si tu ne veux pas être englouti par les flots soulevés ! Si le vent des tentations vient t'assaillir, si tu rencontres les écueils des tribulations, regarde cette étoile, appelle Marie. Si les vagues de l'orgueil, de la colère, de l'envie, de l'avarice, ou d'une passion déshonorante font chavirer ta fragile nacelle, lève les yeux vers Marie. Si le souvenir de crimes

honteux, si les remords de ta conscience, si la frayeur du jugement t'entraînent vers le gouffre de la tristesse, vers l'abîme du désespoir, songe encore, songe toujours à Marie. Dans les périls, comme dans les angoisses et dans le doute, pense à Marie, invoque Marie. Que son nom ne quitte jamais tes lèvres, son souvenir jamais ton cœur ; et pour avoir l'appui de ses prières, tiens les yeux fixés sur ses vertus. En la suivant, tu ne dévies pas ; en l'implorant, tu dois espérer ; en y pensant, tu évites de te perdre. Si elle te soutient, tu ne peux tomber ; si elle te protège, tu n'as rien à craindre ; si elle te guide, le chemin est aisé ; à sa faveur, tu arriveras au port, et tu éprouveras par toi-même combien est grande la puissance de ce nom *Marie.* »

O très sainte Vierge, aimable Souveraine, régnez sur nos cœurs, et tenez-les toujours soumis à votre doux empire. O sainte et bénigne Lumière, éclairez nos pas de vos rayons bienfaisants, qui nous fassent éviter les écueils dont est semée notre route, et arriver sûrememt aux rivages fortunés du ciel !

Pratique : S'incliner par respect à ce nom vénérable, comme à celui de Jésus.

EXEMPLES

RESPECT POUR LE NOM DE MARIE

Saint Liguori avait une dévotion toute particulière pour le beau nom de Marie. Chaque fois qu'il l'entendait prononcer, il l'honorait par quelque signe de respect ; il le couvrait de baisers, quand il le trouvait dans un livre ; ce doux nom figurait en tête de ses lettres et de ses écrits. Il mit son bonheur à l'exalter dans plusieurs pièces de poésie. Entendez-le s'écrier,

le cœur brûlant d'amour ; « O ma tendre Mère, je vous aime, et parce que je vous aime, j'aime aussi votre nom ; je veux le prononcer à toute heure, en sorte que je puisse m'écrier avec sainte Anselme : O nom de la Mère de Dieu, vous êtes mon amour ! »

— L'histoire est remplie d'actes qui témoignent du respect le plus profond pour le nom de Marie. — Un saint roi de Hongrie, non moins célèbre par sa tendre piété envers la sainte Vierge que par ses qualités royales, avait un tel respect pour son nom sacré, qu'il n'osait même le prononcer ; sa coutume était de l'appeler la *Grande-Dame*. Ses sujets, pénétrés de la même vénération, ne la nommaient pas autrement ; et s'il arrivait à quelqu'un de laisser échapper le mot *Marie*, tous à l'instant tombaient à genoux et s'inclinaient par respect pour ce nom si auguste. — Pendant plusieurs siècles, dans certains pays, il était sévèrement défendu aux femmes de prendre le nom de *Marie ;* on semblait craindre de le profaner, en le rendant commun. Un roi d'Espagne, nommé Alphonse, pensant s'allier avec une Mauresque, qui infidèle devait se faire baptiser, ne consentit à l'épouser, qu'autant qu'elle ne prendrait point le nom de *Marie*. — Et saint Casimir Ier, roi de Pologne, exigea d'une princesse qu'il devait aussi épouser, qu'elle changeât son non de *Marie* en un autre. C'est chez cette héroïque nation surtout, qu'aucune fille ne pouvait s'appeler *Marie ;* usage qui ne subsiste plus. Au contraire, là comme ailleurs, par un sentiment de confiance et de respect, c'est ce nom qui est le plus communément donné au baptême. Les reines, les rois même s'honorent de le porter ; il monte sur les trônes, il suit l'humble paysanne dans la paix des champs et sous le toit de chaume. « C'est, a-t-on dit avec esprit, un riche diamant sur une tête

couronnée ; c'est une jolie fleur sur un chapeau de paille » (2).

ARTICLE SECOND

Vertus du nom de Marie, par les grandes choses qu'il opère

L'histoire consigne des noms entachés de bien tristes souvenirs. Ici, ce sont des tyrans, pour qui l'oppression et le sang de leurs semblables n'étaient qu'un jeu. Là, des conquérants qui, pour assouvir leur ambition, sacrifièrent de nombreuses armées et portèrent partout le pillage et l'incendie avec les autres désastres de la guerre. Leur nom renouvelle presque la terreur qu'ils ont produite ; on ne le prononce qu'avec effroi, qu'avec horreur.

Mais il est un nom, c'est celui de Marie, aussi doux que la miséricorde, trésor d'amour et de consolation : « Nom qu'on ne peut invoquer, dit un de ses biens dévoués serviteurs (S. Bonav.), sans se sentir embrasé d'une sainte affection, ni même y penser, sans être animé de la plus filiale confiance ; — à ce point, dit encore saint Epiphane, que c'est l'espérance même ; » car Marie nous rappelle naturellement Jésus, et avec Jésus tout l'amour de la Croix. — Pour plus de clarté et de précision nous rattachons à deux idées principales les merveilleux effets qu'il produit. C'est un nom,

I. Extraordinairement puissant,

II. Singulièrement délectable.

I. *Extraordinairement puissant.* — Qui pourrait douter de la puissance du nom de Jésus, quand le prononcer suffit pour opérer les plus grands prodiges ? Un boiteux de naissance, cloué sur son grabat à la porte du temple, demandait l'aumône, saint Pierre, qui était pauvre des biens de la terre, lui répond qu'il n'a point

d'autres trésors que le nom de Jésus ; et le Prince des apôtres tire aussitôt de ce nom puissant la guérison qu'il donne pour aumône à ce malheureux : *Au nom de Jésus*, lui dit-il, *levez-vous et marchez.* Et à l'instant même, ses mouvements et sa marche assurée viennent proclamer aux yeux de tous la puissance de ce nom invoqué. Combien d'autres prodiges furent obtenus par le recours à ce nom sacré !

Mais le saint nom de Marie ne suit-il pas immédiatement celui de Jésus ? il est après lui le plus puissant. « Quelquefois même, dit saint Anselme, son invocation obtient plus promptement du secours que celle du nom de Jésus ; non point, se hâte-t-il d'ajouter, que Marie ait plus de pouvoir, car il vient de Jésus ; mais c'est que le Fils veut par là honorer sa Mère. » Et puis nos prières, arrivant à son Fils appuyées de son crédit de Mère, auront beaucoup plus de force que lui étant adressées directement. C'est donc un nom puissant, qui communique sa force à quiconque le réclame. Oui, par son invocation animée d'une tendre et vive confiance, on peut mettre en fuite le démon, déjouer toutes ses ruses, échapper à tous ses pièges, résister à tous les assauts de sa haine et de son envie. Devant ce nom, plus terrible qu'une armée rangée en bataille, ce cruel ennemi abandonne l'âme qu'il attaquait, comme le vautour lâche sa proie à l'approche du chasseur ; les tentations se dissipent, comme la poussière s'envole au vent, comme la cire se fond devant le feu. Ce beau, mais formidable nom est un dard lancé au front de ce dragon des enfers, qui le terrasse et amortit sa fureur. Et ainsi se vérifie continuellement cette parole foudroyante que Dieu prononça contre le serpent, qui venait de vaincre la trop crédule mère des humains : *Elle*, Marie prédite alors, *Elle l'écrasera un jour la*

tête. Vérité ingénieusement désignée par le serpent placé à certaines statues sous le pied de la Vierge ; emblème de la force et de la puissance renfermées dans son nom invoqué. Charlemagne y avait plus de confiance que dans sa vaillante épée ou dans la protection de son bouclier. Et saint Bonaventure ne craint pas d'affirmer, « qu'il ne saurait être prononcé avec confiance, sans apporter quelque grâce ; qu'il a surtout l'avantage de dissiper et de vaincre les tentations de l'enfer, et de renverser les esprits immondes avec plus d'éclat que la foudre ne terrasse les hommes. » Aussi l'appelle-t-il le salut de ceux qui l'invoquent, comme si l'invoquer et obtenir le salut étaient une même chose. « Invocation qui, avec celle de Jésus, dit Thomas à Kempis, est une courte prière, facile à retenir, douce à méditer, efficace à nous protéger contre les ennemis de notre salut. » Et saint Germain déclare que, « comme la respiration est le signe de la vie, de même nommer Marie fréquemment est un indice qu'on a déjà la grâce, ou qu'on est près de l'obtenir. »

Morale ; Aussi; quand on lit attentivement la vie des saints, qu'il est touchant de voir leur confiance et leur vénération pour l'auguste nom de Marie ! Il était après celui de Jésus, le plus fréquent sur leurs lèvres ; le doux refrain de leurs cantiques, l'objet le plus ordinaire de leurs aspirations, le texte chéri de leurs méditations. Ce nom gracieux et virginal se trouvait le matin dans leurs premières paroles... ; le soir, ils le prononçaient encore, pour s'endormir plus tranquilles... ; avant le travail, ils disaient : Marie ! afin de lui en consacrer les peines...; fatigués, ils répétaient : Marie ! pour se délasser.. ; accablés ils murmuraient : Marie ! pour avoir force et rafraîchissement... ; troublés, ils invoquaient Marie, pour se pacifier... ; mou-

rants, ils soupiraient : Marie ! pour être secourus en ce moment critique... Disons donc aussi sans cesse Marie ! Marie... ! Nous n'avons, hélas ! que trop de douleurs à supporter patiemment, trop de dangers à éviter, trop de tentations à combattre ; que trop à craindre une mauvaise mort qu'il faut rendre sainte, un jugement sévère qu'il faut prévenir. Au milieu des afflictions et des périls inévitables sur cette terre d'épreuves, ce saint nom prononcé avec foi versera dans nos âmes, outre la force, les plus douces consolations ; car,

II. *Il est aussi singulièrement délectable.* — En lui-même déjà le mot *Marie*, comme le mot *Jésus*, a je ne sais quoi d'harmonieux, de doux, de suave, qui cause à l'âme un plaisir toujours nouveau. « Il est, dit saint Antoine de Padoue, plus flatteur à l'oreille que la plus ravissante mélodie, plus délicieux à la bouche qu'un rayon de miel, plus réjouissant pour le cœur que la joie la plus pure. »—« Combien est doux, ô ma mère, s'écriait saint Liguori, votre nom de Marie ; il me donne la paix, et me plaît tant, que toujours je voudrais le prononcer ! »—«Le Seigneur l'a environné de tant de charmes, dit un pieux auteur, qu'il n'est pas possible de l'entendre ou de le dire sans se sentir inondé d'allégresse, de delices, de bonheur, de consolations, d'espérances. C'est comme un bouquet mystérieux, composé de l'amabilité et de la bonté divines. Il apporte, à ceux qui le respirent, l'odeur des aromates les plus exquis.» — « Votre doux nom, ô Marie, s'écrie saint Ambroise, est un parfum des plus odorants descendu du ciel, une huile salutaire répandue sur l'âme, pour guérir ses blessures et la fortifier dans les combats : *Oleum effusum nomen tuum* (Cant.) — Nom ineffable, « qui, au témoignage de saint Bernard,

ne peut venir à la pensée sans faire tressaillir le cœur, le remplir de douceurs et embaumer la vie, » et que pour cela, dit-il, il voudrait avoir toujours dans le cœur et sur les lèvres. — « Quelle doit donc être, s'écrie saint Bernardin de Sienne, la joie et le bonheur de vous voir, ô Marie, dans la patrie céleste, de vous contempler dant tout votre éclat, environnée des chœurs des anges et assise sur le trône de votre royauté; puisque même dans cette vallée de larmes, dans ce séjour de misères, le seul souvenir de votre nom fait goûter à l'âme de si douces et de si pures délices! »

Après tous ces saints personnages, nous oserons bien ajouter: c'est le Phare, au fort de la tempête; c'est l'Arc-en-ciel de l'Espérance, dans les frayeurs de l'orage: le rayon du soleil, dans l'obscurité du cachot; la rosée du matin, ranimant les plantes qui se mouraient : c'est le sourire de la tendresse maternelle, au réveil de l'enfant : même pour le pécheur, c'est le gage le plus sûr de miséricorde et de pardon. Heureux celui qui le prononce avec confiance, quand le remords agite son cœur, quand la grâce le presse de ses touches mystérieuses! Non moins heureuses les lèvres pures, qui le répètent pour devenir plus pures encore! Faut-il s'étonner qu'étant si *dilectable* et si *puissant*, il se trouve sur toutes les lèvres et dans tous les lieux!

Marie, c'est le nom que dit plus volontiers l'âme innocente, que le repentir implore, que murmure le malheureux; le nom que le prisonnier grave au mur de son cachot, que le voyageur invoque dans le danger, l'orphelin dans le délaissement, que le matelot appelle sur la mer en fureur, le guerrier dans le péril des combats, l'âme chrétienne aux prises avec la ten-

tation. L'enfant le bégaie sur les genoux de sa mère : la jeune fille en charme ses loisirs ; le moribond le soupire sur le grabat de sa douleur. L'éloquence proclame ses grandeurs ; la poésie exalte ses gloires ; les beaux-arts perpétuent sa puissance ; partout les plus nobles cœurs l'aiment, le révèrent, et lui envoient une prière, un soupir, un hommage. Au ciel, on le chante sur des harpes d'or, dans les extases de la joie ; et la terre fait écho. Qui ne le dirait, qui ne le bénirait ce nom qui a séché tant de larmes, et n'en a jamais fait verser !

On le trouve inscrit sur les bannières des confréries, sur les étendards des armées, sur les enseignes des vaisseaux, au portail des basiliques, sur un autel de la plus modeste église, à la cime escarpée d'un promontoire, au pied de la statue qui borde le chemin, sur la porte des couvents, au fond d'une niche dans les vieux manoirs, partout enfin où l'on aime, où l'on souffre, où l'on chemine ; et partout il fait pénétrer dans l'âme un rayon d'espérance, une pensée d'amour.

D'où viennent cette universalité, cette popularité du nom de Marie ? ah ! c'est le nom d'une mère, et l'amour se lasse-t-il des redites, de la Mère de Jésus ; et le vrai chrétien ne peut séparer en son cœur ni sur ses lèvres ces deux noms chéris ; il ne sait aimer Jésus, sans aimer Marie, ni prier le Fils sans prier la Mère.

Morale : O vous donc, qui vous sentez au cœur un reste de confiance en Marie, faites-vous un bonheur de répéter souvent son nom sacré ; il sera votre bouclier dans les saints combats du salut, votre force dans les tentations, votre égide dans les dangers, votre lumière dans les moments de doute et de perplexité. Il sera dans vos découragements et vos langueurs un

puissant aiguillon pour vous réveiller et vous ranimer; il versera dans votre âme cette douce onction qui rend plus léger le fardeau de la vie, et les sacrifices de la vertu moins pénibles ; il consolera vos douleurs, dissipera votre tristesse et rendra plus pure votre joie. Ayant été votre soutien et votre charme pendant la vie, sur vos lèvres à votre dernière heure, il sera, avec le nom de Jésus, le gage de votre honneur, et s'envolera avec votre dernier soupir, au ciel, où vous le chanterez, de concert avec les anges, pendant toute la durée des siècles.

« O divine Marie, je ne vous demande qu'une seule grâce : faites que votre serviteur ait toujours votre nom présent à la mémoire; qu'il soit avec moi dans mes périls, avec moi dans mes angoisses, comme dans mes joies. Je ne vous demande point d'autre faveur, certain de ne pas périr à l'abri de cette protection pieuse et fidèle. » (S. Bonav.)

Pratique : Se servir du nom de Marie comme d'une armure des plus puissantes contre les ennemis visibles et invisibles qui en veulent à notre âme.

EXEMPLES.

DÉLICES RENFERMÉES DANS LE NOM DE MARIE

Le bienheureux Hermann mettait ses délices à prononcer fréquemment le doux nom de Marie, et en ressentait des effets prodigieux. On le surprenait souvent prosterné sur le pavé de sa cellule, et dans cette posture, répétant sans cesse : *Marie, Marie...!* Un de ses amis, fort dévot aussi à la sainte Vierge, l'ayant observé exhalant ainsi les élans de son amour : « Que faites-vous donc, lui dit-il, et quels sentiments vous occupent? » — « Je cueille, répondit Hermann, mais avec une consolation ineffable, les fruits délicieux du

nom de Marie; en le prononçant, je me sens embaumé des parfums les plus exquis, je me délasse de tous mes travaux, j'oublie toutes les amertumes de la vie, je voudrais ne cesser jamais de répéter le saint nom de Marie. »

— Le bienheureux Henri de Suzon dit à son tour que le nom de Marie l'animait d'une telle confiance et l'enflammait d'un tel amour, que dans la joie comme dans les larmes, le cœur lui semblait bondir en le proférant; et il affirmait que ce nom produisait au fond de son âme l'effet d'un rayon de miel qui s'y serait liquéfié. Aussi s'écriait-il : « Nom suave ! ô Marie ! que serait-ce donc, si c'était vous-même, puisque votre nom seul est si aimable et si doux ! »

Le plus beau nom du monde est celui de Marie ;
Ce nom est doux au cœur qui l'aime et qui le prie.

CHAPITRE V.

SAINTE MÈRE DE DIEU.

Après le nom propre de Marie devait venir le plus beau, le plus élevé, le plus glorieux de tous ses titres, celui de *Mère de Dieu*, qui est immédiatement suivi du titre honorable de *Vierge*. *Maternité* divine et *Virginité* parfaite, qui viennent, comme deux rayons étincelants, se croiser sur son front et le ceindre d'une auréole qu'elle seule a portée. La femme peut posséder l'une et l'autre de ces gloires, soit la maternité, soit la virginité ; mais sa tête est trop faible pour soutenir à la fois cette double couronne. Une seule femme au monde, et c'est Marie, a réuni les honneurs célestes de la virginité aux joies ineffables de la maternité : *Gaudio matris habens cum virginitatis honore*. Elle est la sainte Mère de Dieu et la *Vierge des*

Vierges, c'est-à-dire la Mère la plus glorieuse qui puisse être, et la vierge la plus pure qu'il soit possible de concevoir. Et voilà le double rayon qui projette sur Marie une double gloire à nulle autre semblable. Nous allons contempler la première, savoir, son éminente dignité de *Mère de Dieu*.

« Mais qui jamais, dirons-nous avec saint Bernard et saint Anselme, pourra sonder l'abîme de la génération du Verbe et de la gloire de Marie ! » Marie elle-même, plus surprise que flattée, se trouble à cette offre de devenir la Mère d'un Dieu ; et, malgré la foi la plus docile, elle ne peut s'empêcher de s'enquérir comment pourra s'opérer cette merveille. Dieu lui-même, étonné, ce semble, de la grandeur de cet événement, l'avait fait annoncer par les prophètes, comme un *prodige inouï*. Quelle langue humaine pourra donc le raconter ! Essayons néanmoins de dire ce qu'il importe le plus de savoir sur ce mystère :

I. Marie est véritablement Mère de Dieu.

II. Suprême élévation que cette dignité lui confère.

ARTICLE PREMIER.

MARIE EST VÉRITABLEMENT MÈRE DIEU.

Jésus-Christ comme Dieu est engendré du Père de toute éternité, par une filiation incompréhensible : vrai Fils de Dieu, il est Dieu, égal en tout à son Père. Mais, outre cette génération éternelle, il a voulu dans le temps associer notre nature humaine à sa nature divine : *Le Verbe se fit chair* : et tout en restant Dieu comme auparavant, une seule et unique Personne divine, il devint aussi réellement homme qu'il était réellement Dieu. « Et par ce moyen, dit saint Léon, ce n'est point la divinité qui a été abaissée, mais c'est l'humanité qui a été élevée : *Assumpsit formam servi*,

humana provehens, divina non minuens : » de la même manière qu'un nuage est illuminé par le soleil, sans que le soleil en subisse la moindre altération. Et de même encore que le rayon du soleil, en venant éclairer et échauffer la terre, ne se sépare point de l'astre lumineux d'où il émane ; ainsi le Verbe éternel venant en ce monde, ne quitta point le sein de son Père.

Or, de qui le Verbe de Dieu a-t-il pris ce corps qu'il unit à sa Personne divine, pour être un Dieu fait homme ? De la Vierge Marie. C'est elle qui, par un privilège sans égal, fut choisie pour fournir de sa propre substance le corps qui allait être uni au Verbe. C'est dans son sein que fut jointe l'humanité à sa divinité, par une union intime, indissoluble, qui, sans mélange ni confusion des substances, chacune retenant son être, forma de Dieu et de l'homme une seule Personne qui est le Christ.

Que Marie soit ainsi véritablement *Mère de Dieu*, la démonstration en est aussi facile que péremptoire ; la voici : Marie est Mère du Christ, *de quâ natus est Christus;* or le Christ était Dieu ; donc Marie est *Mère de Dieu.* Sans doute elle n'a point engendré Jésus-Christ en tant que Dieu, puisque comme tel il existait avant elle de toute éternité ; mais cette nature divine et la nature humaine qu'il a prise n'étant qu'une seule et même Personne, et Marie ayant conçu et mis au monde cette Personne divine, il s'ensuit nécessairement qu'elle est *Mère de Dieu*, quoique ne lui ayant fourni que son humanité. Une mère n'engendre pas non plus l'âme qui est la partie principale de son enfant, puisque c'est Dieu qui la crée, mais seulement le corps ; elle en est néanmoins réellement la mère. Telle est ainsi exactement la sainte Vierge par rapport au

Christ. Elle peut donc lui dire, comme le père céleste, en le contemplant : *Vous êtes mon Fils bien-aimé*, et comme Adam et Eve , *Vous êtes l'os de mes os.*

Oui, ce même sang, qui circulait en Marie, circulait pour elle et pour Jésus : « La même chair, dit saint Augustin, était la chair de Marie et la chair de Jésus *Caro Christi, caro Mariæ ;* » ils respiraient du même souffle. Union non sans doute aussi étroite que celle qui unissait la chair même de Jésus-Christ à sa divinité ; Marie comme cela eût été Dieu, ce qui est inadmissible ; mais union la plus intime qui puisse être, après celle-là, entre Dieu et la créature ; de sorte qu'on peut dire, avec saint Thomas, que Marie, par l'effet de sa maternité divine, avait un lien de *sanguinité* avec le Christ en tant qu'Homme, d'*affinité* avec le Christ en tant que Dieu, et *confinait* ainsi en quelque sorte à la Divinité.

Et il ne faut pas croire que cette admirable union ait rien perdu de son intimité, après la naissance de Jésus-Christ. Quand il vécut de sa vie propre, à toutes les époques de son existence, pendant même la courte durée de sa mort, avant comme après le triomphe de son Ascension, dans les splendeurs de sa gloire au ciel, comme dans tous les mystères de ses humiliations ici-bas, la divinité a toujours été inséparablement unie en l'Homme-Dieu à l'humanité. Comme elle le fut au moment de l'Incarnation, la sainte Vierge resta toujours, et toujours elle sera véritable *Mère de Dieu*. Vérité sur laquelle les paroles de l'Ange ne laissent pas l'ombre de doute : *Ce qui naîtra de vous* avait dit l'Envoyé céleste, *s'appellera le fils de Dieu.* Vérité que la grande voix d'Elisabeth, divinement inspirée, reconnut et proclama presque aussitôt après l'événement : *Et d'où me vient*, s'écria-t-elle, *cet honneur*

que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter? Vérité que ni le sang, ni la chair, mais le Père éternel lui-même avait révélée au Prince des apôtres, qui dit à Jésus : *Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu vivant.* Vérité que les Apôtres consignèrent dans cette formule de foi qui renferme les points fondamentaux de la croyance catholique : *Est né de la Vierge Marie.* Vérité qui fut acceptée avec bonheur et crue invariablement par l'Eglise universelle dans tous les temps. Aussi, quand un audacieux sectaire osa attaquer ce dogme incontestable et si consolant, les terribles anathèmes d'un Concile général vinrent foudroyer sa monstrueuse erreur, ses blasphèmes impies. Croyons-le donc, et proclamons-le tout haut avec l'Eglise : *Marie est véritablement Mère de Dieu* (3).

Morale : Le grand acte de l'Incarnation présente deux faces : l'une, où nous ne voyons que merveilles sur merveilles, qui provoquent notre juste admiration ; l'autre, où nous trouvons à imiter. Et c'est sous cette face plus pratique, et éminemment instructive, que nous allons envisager et vous montrer ce mystère.

D'abord, que volontiers nous vous détaillerions ici, pieux lecteurs, si nous ne devions le faire dans le cours de cet ouvrage, les vertus que fit paraître alors l'auguste Vierge : sa délicate pudeur qui s'alarme à la vue de l'Ange revêtu d'une forme humaine ; son amour pour la virginité qu'elle n'aurait point sacrifiée même à la gloire de la maternité divine ; sa foi vive au plus incompréhensible des mystères ; son parfait acquiescement à la volonté du Trés-Haut ; sa profonde humilité qui s'abaisse au degré le plus bas !

Mais il est un autre enseignement qui découle du fond de ce mystère ; nous nous y arrêtons : c'est la possibilité pour nous d'approcher de la maternité de Ma-

rie. Oui, nous aussi pouvons, dans l'ordre moral, parvenir à ce bonheur et à cette gloire. Suivez-moi dans cette intéressante démonstration. Marie est Mère de Jésus-Christ à deux titres : Mère par son miraculeux enfantement, et aussi par la reproduction de ses vertus. C'est ce qu'il fit entendre, un jour qu'une femme s'écria devant lui : *Heureux le sein qui vous a porté, heureuses les mamelles qui vous ont allaité !* Aussitôt Jésus de reprendre : *Bien plus heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et la mettent en pratique !* ce qui signifiait, et les saints Pères l'ont conclu, que Marie, ayant écouté et fait la volonté du Père céleste, est encore plus grande par cette maternité spirituelle que par sa maternité accomplie à Bethléem. (4).

Nous ne pouvons, sans doute, prétendre à l'honneur de la maternité corporelle de Marie ; mais, qui que nous soyons, il est en notre pouvoir d'arriver à sa maternité spirituelle. *Celui qui m'aime*, dit Jésus-Christ, *demeure en moi et moi en lui.* N'est-ce pas là une véritable maternité ? Sur ce point, d'ailleurs, il ne nous laisse aucun doute par ces paroles : *Celui qui fait la volonté de mon père*, ce qui signifie en d'autres mots, *celui qui m'aime*, car l'amour se montre par les œuvres, *celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère.* Noble et précieuse maternité qu'il ne tient qu'à nous d'acquérir ! Ce sera en reproduisant Jésus-Christ dans nos pensées, dans nos sentiments, nos affections, nos paroles et nos œuvres : de même que le peintre ou le sculpteur qui copient les chefs-d'œuvre de grands maîtres leur donnent, pour ainsi parler, une seconde vie.

Mais dans ce travail, nos seuls efforts, quelque généreux qu'ils soient, sont insuffisants ; nous avons besoin d'un secours supérieur, trop semblables à ce copiste dont voici l'intéressante histoire. — Un peintre célèbre avait

tracé le portrait de saint Jérôme, tellement saisissant d'expression et de vie, que les plus fameux artistes se seraient crus immortalisés par l'exacte ressemblance de la copie. L'un d'eux l'entreprit courageusement. Vains efforts! il ne pouvait réussir à faire couler la vie dans les traits de son pinceau. — Vous paraissez découragé, lui dit un inconnu qui l'observait. — Au désespoir, répondit le peintre; impossible d'atteindre cette perfection de l'art. — Peut-être serai-je plus heureux, reprit l'étranger; prêtez-moi votre palette? Il se mit à l'œuvre; et le copiste stupéfait voit le tableau s'achever, s'animer, comme si la respiration eût soulevé la poitrine du Saint. — Oh! s'écria-t-il, vous êtes un ange, ou l'auteur en personne. — C'était, en effet, le grand peintre qui venait de faire une seconde édition de son œuvre.

O Jésus, aussi bien m'appliquerai-je, mais il faut que vous m'aidiez, à reproduire tous vos traits! Et vous, ô Marie, qui fûtes deux fois sa Mère, vous me prêterez aussi votre secours, pour l'enfanter dans mon intelligence par la foi, dans mon cœur par la charité, dans mes œuvres par leur conformité avec les siennes; ressemblance divine qui me donnera droit de partager un jour votre commune gloire!

Pratique : Se demander, au commencement ou dans le cours d'une action : Jésus-Christ ferait-il ceci, ou comment le ferait-il? *En le suivant, on ne marche point dans les ténèbres, mais on a la lumière de la vie.*

EXEMPLES

ZÈLE ET GLOIRE A IMITER JÉSUS-CHRIST

Les Grecs, si dévoués au culte de la Vierge, n'embellissaient jamais ses statues de couronnes, de perles ou autres ornements, mais écrivaient sur le front en

lettres d'or ces seuls mots : *Mère de Dieu*, et la représentaient tenant Jésus dans ses bras : c'est là, en effet, toute sa grandeur, toute sa gloire.

Jésus dans nos bras, c'est-à-dire la reproduction de ses traits ou de ses vertus par nos œuvres, voilà aussi notre plus bel ornement. C'est là le signe distinctif du véritable chrétien. *Chrétien*, qui vient de *Christ*, veut dire disciple et dès lors imitateur obligé de Jésus-Christ; autrement, on ne serait qu'un *fantôme de Chrétien*. C'est ainsi que le comprenait saint Malachie. Comme on le détournait d'une entreprise où il s'agissait de la gloire de Dieu, en lui exposant le danger qu'il courait pour sa vie, il fit cette admirable réponse : « Ne m'empêchez pas de remplir mon devoir, en imitant Jésus-Christ mon Maître; car c'est en vain que je porte le nom de chrétien, si je ne suis pas son exemple : *Frustrà sum christianus, si Christum non sequor.* » — *Quiconque a été baptisé en Jésus-Christ*, avait dit saint Paul, *doit être revêtu de Jésus-Christ.* Aussi se posait-il lui-même comme tel, disant avec assurance aux premiers fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ.* — Tel était un saint Bernard, dont on aime toujours à retrouver le nom pour tout ce qui est bien : il avait un extérieur si composé, qu'il paraissait une copie vivante et fidèle du divin Original, Jésus-Christ. — Tel était un saint François de Sales, dont un célèbre cardinal (de Bérulle) disait que, quand il voulait se former l'idée de Jésus-Christ conversant parmi les hommes, il n'avait qu'à regarder l'Evêque de Genève, dont toutes les manières exprimaient l'extérieur et les vertus de Jésus-Christ, les faisaient aimer et inspiraient le désir de les pratiquer.

ARTICLE SECOND

Suprême élévation de Marie par sa dignité de Mère de Dieu

« Que toute créature se taise, s'écrie saint Pierre Damien, qu'elle soit saisie d'un saint tremblement, et qu'elle se garde de porter les yeux sur l'éclat d'une si haute dignité ! » — « Etonnant mystère, s'exclame saint Basile, prodige sublime, qui surpasse toute pensée, comme toute parole ! » — « En parler, dit à son tour l'Aigle de Meaux, c'est vouloir sonder un abîme. » Saint Augustin avait déjà confessé son insuffisance : *Quibus te laudibus efferam nescio !* « Par quelles louanges assez dignes vous exalterai-je, ô Marie, qui avez renfermé dans votre sein Celui que les cieux, tout vastes qu'ils sont, ne peuvent contenir ? » Cependant, malgré le témoignage de ces éminents Docteurs, et puisque le Seigneur lui-même ne dédaigne pas la louange des enfants, nous osons entreprendre, Vierge sainte, de donner quelque idée de votre dignité suprême de *Mère de Dieu* : d'abord d'après la manière dont vous y fûtes promue.

Quand Dieu créa les différentes parties de l'univers, il procéda par voie de décret : *Que la lumière soit ;— que les eaux se divisent ;— que la terre paraisse...* Pour créer l'homme, il change déjà de conduite ; non-seulement il veut mettre lui-même la main à l'œuvre, il convoque encore à cet effet toute la Trinité : *Faciamus* Faisons... Mais, quand il s'agit de former le Christ, nouvel Adam, œuvre beaucoup plus sublime, puisque c'est le Fils de Dieu qui sera cet Homme, pour cette grande opération des trois Personnes divines, une quatrième interviendra dans le céleste conseil, et c'est Marie. Dieu la veut partie contractante dans la formation de la nouvelle alliance, et à part égale; car les

trois Personnes divines n'ayant ensemble qu'une seule volonté, ne comptent que pour une voix, de sorte que la volonté de Marie balance à elle seule toute la Trinité, et tient en suspens le ciel et la terre qui attendent son acceptation. D'où il suit que le grand acte de l'Incarnation, avec toutes ses conséquences, est imputable aussi à la personne de la sainte Vierge. Pour cette œuvre, assurément la plus grande de ses œuvres, Dieu l'élève jusqu'à opérer avec lui : pouvait-il lui communiquer plus de gloire, lui montrer plus d'amour?

Ajoutons que Marie représentait ici l'universalité des hommes. C'est au nom et pour le salut de tous qu'elle est appelée à consentir à l'Incarnation du Verbe. « C'était, dit saint Thomas, un mariage spirituel que le Fils de Dieu voulut contracter avec l'humanité, et pour lequel a été sollicité le consentement de la Vierge, aux lieu et place de toute l'espèce humaine. » Or, jamais délégation plus glorieuse et plus sublime put-elle être déférée à une simple créature?

Mais envisagée en elle-même, la dignité de Mère de Dieu n'est pas moins élevée. Jamais, en effet, dans ses rêves ambitieux, dans ses plus folles ivresses de grandeur, l'homme eût-il pu seulement soupçonner tant de gloire? Cela l'aurait effrayé. Jamais, depuis la création, il n'y eut, jamais il ne pourra y avoir ni au ciel, ni sur la terre quelque chose de plus grand, de plus honorable, de plus sublime. Comme rien n'est au-dessus, rien au-delà de Dieu, par une conséquence rigoureusement nécessaire, on ne peut rien concevoir de plus élevé que d'en être la Mère. Dieu seul est plus grand! Il pouvait, assurément, faire un ciel plus étendu, plus magnifique; il pourrait jeter dans l'espace, et en se jouant, des myriades de mondes supérieurs en richesses et en magnificence à ce bel univers.

Mais, nous osons vous le dire, grand Dieu ! tout riche que vous êtes en faveurs et en dons, si puissant que vous soyez en œuvres, vous ne pouviez faire Marie, ni plus riche, ni plus noble que vous l'avez faite, en lui conférant le titre et la réalité de Mère de votre Fils. « C'est là, dit saint Bonaventure, le dernier effort et le terme suprême de la puissance divine ; » là elle s'est en quelque sorte épuisée. Vérité que le Docteur angélique, saint Thomas, appuie sur les paroles mêmes de l'Ange, annonçant que ce mystère sera l'*œuvre de la Vertu du Très-Haut*. N'était-ce pas faire entendre que Dieu y travaillerait, comme le dit après la Vierge elle-même, *de toute la puissance de son bras*? Telle est donc l'élévation incommensurable de la Mère de Dieu.

Pour qu'elle devienne encore plus accessible à notre intelligence, aidons par quelques rapprochements la faiblesse de notre vue. Déjà l'éminence de ses vertus place Marie au-dessus de tous les saints ; mais par sa dignité de Mère de Dieu, elle est bien au-dessus même des anges. Eux ne peuvent qu'adorer Celui qu'elle a formé, ils sont ses serviteurs ; Elle en est la Mère : ils tremblent devant sa majesté : Elle l'appelle son Fils, et Jésus reconnaît cette autorité : toujours il lui est soumis : pourrait-elle être plus élevée ! — Les vierges sont appelées les épouses du Christ ; les anges sont ses messagers ; les prophètes furent ses précurseurs ; les rois, ses ancêtres : ce sont là, assurément, des titres de gloire non communs. Mais l'honneur d'être sa Mère, Marie seule peut avec raison se l'attribuer. Glorieuse Mère !

Apprécions encore sa grandeur par ses traits de ressemblance avec Jésus-Christ : *Laus Mariæ, laus Filii* (Guerson). Il voulut donner à sa Mère tout ce qu'il

possède, hormis sa divinité, et se l'assimiler en quelque sorte : il la fit par privilège ce qu'il est par nature. Ainsi, Jésus vit avant les siècles dans la pensée du Père, pour être le Sauveur du monde perdu; Marie est prévue en même temps, pour être sa Mère. —Jésus revêt notre nature; Marie la lui fournit. — Jésus est impeccable en vertu de sa divinité; Marie aussi, par un privilège spécial et unique, n'est entachée d'aucun péché. —Jésus, vierge; Marie, vierge. —Marie, comme Jésus, assemblage de toutes les vertus. — Jésus, Rédempteur; Marie, Corédemptrice. — Jésus, livrant son sang; Marie, donnant ses larmes, le sang de son cœur. — Jésus, victorieux de la mort et remontant au ciel en triomphe; Marie, incorruptible dans le tombeau et portée par les anges au céleste séjour. — Jésus, assis à la droite de son Père; Marie, auprès de son Fils. — Jésus, la voie et le guide qui nous conduit à la gloire; Marie, l'échelle pour y monter, la porte pour y entrer. —Jésus, notre avocat, notre médiateur; Marie, notre avocate, notre médiatrice. — Jésus, Auteur et source de toutes les grâces; Marie, la souveraine Distributrice. — Jésus, notre Roi : Marie, notre Reine. — Toute puissance a été donnée au Fils par le Père; et toute puissance, quoique dépendante, est donnée à la Mère par le Fils. — Devant Jésus, tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers; tout s'incline devant Marie, les anges, les hommes, les démons. C'est ainsi que par tous ces rapports admirables, Marie approche de Jésus, autant qu'une créature en est capable. N'est-ce pas là l'*apogée* de toute grandeur, de toute élévation? le *nec plus ultrà* de la puissance créatrice, de cette puissance qui pourtant ne connaît point de bornes?

Autrefois, l'éloge d'un grand roi fut mis au con-

cours : et les orateurs ayant déployé toutes les ressources de leur imagination pour relever le plus haut possible la gloire de leur héros, l'un d'eux se borna à ces trois mots : « Philippe est le père du grand Alexandre ; » et il obtint le prix. De même, quand l'Evangile nous dit : *De Marie naquit Jésus*, son éloge est achevé, elle est peinte par ce seul trait. *Marie*, *Mère de Jésus*, ce mot si grand dans sa brièveté résume toutes ses prérogatives, toutes ses grandeurs, toutes ses gloires, toutes celles qu'on peut imaginer et au-delà ; il contient tout un poëme. Et les pensées de l'homme, et le génie des anges ne pourront jamais en créer un plus beau. Je renonce donc, ô Marie, à contempler de plus près l'éclat de votre suréminente dignité. C'en est assez, du reste, pour que nous comprenions ce qu'elle doit nous inspirer, ce qu'elle exige de nous :

MORALE : 1° *La vénération la plus profonde.* — Si le respect pour une personne doit se mesurer sur l'éminence de sa grandeur, l'élévation de la Vierge la plaçant bien au-dessus de toute créature, il s'ensuit que nulle ne mérite comme elle notre vénération. On courbe le front devant les puissances de la terre, tristes jouets de la fortune qui se plaît à les jeter au vent ; quelle ne doit donc pas être notre vénération pour cette noble Femme qui a produit de son sang l'Homme-Dieu, qui fut le trône, le tabernacle vivant de la Divinité ? A ce titre et par tous les autres dons de la grâce dont elle fut enrichie, pouvait-elle être plus près de Dieu et lui ressembler davantage ? Aussi peut-on, sans hésiter, poser cette règle, qu'après l'honneur dû à la Divinité, il n'y a pas une louange, pas un honneur qui ne doivent être décernés à la sainte Vierge ; et c'est de toute manière que cela doit se manifester.

D'abord dans nos *pensées* : en méditant souvent sur ses sublimes prérogatives, ses vertus, sa suprême dignité, sa gloire dans le ciel, notre esprit ne peut que s'humilier et s'anéantir devant une création aussi accomplie ; en même temps que la vue de sa puissance et de sa bonté nous fera recourir à elle pour tous nos besoins, dans toutes nos peines et tous nos dangers ; ce qui lui sera un hommage des plus flatteurs.

C'est encore par nos *paroles* que nous devons l'honorer : soit en chantant ses louanges, soit en prenant plaisir à parler d'elle, soit en défendant ses privilèges et son culte, s'ils étaient attaqués, soit en la priant publiquement, et surtout en ne rougissant pas de la saluer au son de la cloche par les paroles de l'Ange, qui lui rappellent le plus beau moment de sa vie. Mais il faut réfléchir, comme elle le fit, à ce que signifie cette salutation, *cogitabat qualis esset ista salutatio*, pour ne point mériter de sa part le reproche du Seigneur à son peuple : *Il m'honore des lèvres, et son cœur est loin de moi.*

Enfin, c'est surtout par nos *actions* que nous devons vénérer Marie, Le véritable culte doit se traduire par des actes extérieurs. Une flamme peinte sur la toile ne se meut pas ; mais la flamme réelle s'agite constamment et prend diverses formes. Ainsi l'amour et le respect pour Marie, s'ils sont une réalité, se manifesteront par les œuvres. Les principales sont, de porter ses livrées sans rougir, de s'enrôler dans quelqu'une de ses confréries, de visiter ses sanctuaires, de contribuer à leur décoration, de communier à ses fêtes, mais surtout de reproduire en soi ses admirables vertus : rien ne peut lui plaire autant, ni mieux l'honorer. Soyons aussi zélés à la faire connaître et aimer dans nos familles, par tous ceux sur qui nous avons

quelque influence : c'est encore là un caractère du véritable enfant de Marie.

2° Joignons au respect le plus profond une *confiance* sans bornes. Oui, son incomparable dignité de Mère de Dieu, outre la vénération qu'elle nous commande, doit de plus nous faire tout espérer de sa puissante intercession auprès de son Fils. Aussi, est-ce en cette qualité qu'on l'invoque dans cette délicieuse prière qui suit l'hommage qu'on vient de lui rendre avec l'Ange. La nommer *sainte Mère de Dieu*, n'est-ce pas lui dire : puisque *Mère de Dieu*, vous pouvez tout auprès de lui, veuillez employer votre crédit en notre faveur, et maintenant, et à cette heure suprême qui décidera notre éternité. Et voilà l'intention toute naturelle qui doit nous pénétrer, quand nous l'invoquons sous le titre de *Mère de Dieu*.

Mais comment paraître devant vous, auguste Mère de Jésus, vous si grande et moi si petit ! Néanmoins, plein de confiance en votre bonté, égale à votre élévation, j'ose vous demander aujourd'hui d'user pour moi de tout votre crédit, quand je le réclamerai.

Pratique : Méditer de temps en temps sur la sublime dignité de Mère de Dieu ; ce qui portera à la vénération, à la confiance, à l'amour et à l'imitation qui constituent la véritable dévotion envers la sainte Vierge.

EXEMPLES

DÉVOTION POUR L'AVE MARIA

Nul hommage à Marie ne lui est plus flatteur, nul n'est plus noble que la *Salutation angélique*, commencée par un Ange, continuée par une Sainte et achevée par l'Eglise. C'est comme une rose mystique déposée sur son front, ou un calice d'ambroisie et de nectar présenté à ses lèvres. — La sainte Vierge dé-

clara à sainte Mechtilde qu'on ne peut lui adresser un salut plus agréable. Et quiconque la salue en sera salué à son tour : « Ce salut, dit saint Bonaventure, consiste dans quelque grâce par laquelle elle répondra à celui qui l'honore ainsi. » -- Sainte Gertrude, oppressée par une fièvre aiguë, souffrait plus encore de ne pouvoir réciter l'*Ave Maria* tout entier; elle était forcée de s'arrêter à ces paroles : *Le Seigneur est avec vous*. La sainte Vierge lui apparut revêtue d'un manteau resplendissant de roses d'or, et lui dit que c'étaient ces salutations inachevées, mais portées jusqu'à elle par de saints désirs, qui l'avaient orné avec tant de magnificence. — Le bienheureux Alain disait qu'à ces mots *Ave Maria*, le ciel éprouve autant de joie que le démon d'épouvante. Aussi, après l'Oraison dominicale, l'*Ave Maria* est la prière favorite des serviteurs de Marie. Entre mille exemples nous citerons les suivants :

— Le chapelet est bien une longue répétition d'*Ave Maria*. Saint François de Sales, malgré ses travaux excessifs, le récitait tous les jours. Il arriva que des occupations extraordinaires ne lui avaient pas permis de le faire à l'heure qu'il s'était fixée; et quoique excédé de fatigue, il se disposait à remplir ce devoir de piété. Son aumônier le pria de prendre le repos dont il avait si besoin et de remettre au lendemain son chapelet. Sur quoi notre Saint lui fit cette admirable réflexion : « Mon ami, il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire sur l'heure. » Et il s'acquitta de son hommage journalier à Marie.

— Le P. Larue ayant trouvé Louis XIV qui récitait son chapelet, et lui en témoignant sa surprise mêlée d'admiration ; « Ne soyez pas si étonné, lui dit le roi ; je me fais gloire de dire le chapelet; c'est une pratique

que je tiens de la reine ma mère, et je serais fâché de passer un seul jour sans m'en acquitter. »

— Saint Liguori appelait l'*Ave*, la parole délicieuse des saints. Aussi son bonheur était de le dire, et d'en recommander la pratique. Souvent, au commencement de son office, de douces larmes témoignaient de la tendre dévotion que lui causait la récitation de cette prière.

— Le saint curé d'Ars avait établi dans sa paroisse le pieux usage de sanctifier toutes les heures par l'*Ave Maria*. En compagnie, en chaire, quand l'heure sonnait, il ne manquait jamais de s'arrêter pour rendre cet hommage à Marie, et tous, à son exemple, faisaient de même (5).

— Longtemps, en France, les filles vertueuses portèrent un anneau bénit sur lequel était gravé : *Ave Maria*.

CHAPITRE VI

SAINTE VIERGE DES VIERGES

Consécration de Marie par le vœu de perpétuelle virginité

Pourquoi le titre de *Vierge* n'est-il placé qu'après celui de *Mère de Dieu*, puisque Marie, avant d'être élevée à la maternité divine, était déjà la Vierge par excellence, et que la fleur de sa pureté n'a rien perdu de sa fraîcheur native à *l'ombre de la Vertu du Très-Haut* ? C'est que la dignité de *Mère de Dieu* l'emporte toujours sur le privilège de *Vierge*, bien que cet honneur de virginité conservé n'ait pu que grandir par la maternité divine. Mais aussi, après la gloire et l'élévation que nous avons vue attachée à la suprême

dignité de *Mère de Dieu,* nulle autre élévation, nulle autre gloire n'est comparable à celle de *Vierge*, quoique *Mère* : deux titres qui semblent incompatibles ; car ayant été véritablement Mère, comment peut-elle encore être Vierge ? Cependant, c'est là une merveille qui, tout incompréhensible qu'elle est, n'en est pas moins certaine. Et pour mieux exprimer sa foi à cette vérité, l'Eglise a placé l'une près de l'autre ces deux qualifications si honorables.

Nous verrons en détail, à l'invocation *Mater inviolata*, comment, en effet, la divine maternité de Marie n'altéra aucunement sa virginité. Contemplons ici ce qui principalement lui a valu ce titre glorieux de *sainte Vierge des vierges*. Ce fut son héroïque dévouement à venir faire au temple, dès l'âge de quatre ans, le vœu de perpétuelle virginité, montrant ainsi la haute et singulière estime qu'elle avait pour cette vertu.

Parmi les femmes justement célèbres chez les Juifs, se distingue Judith, surtout par son courage viril joint à un rare amour de la pureté : ce qui lui mérita les bénédictions du ciel et les félicitations de sa patrie reconnaissante. Néanmoins toutes ses vertus, précieuses sans doute et bien chères à son Dieu, sa chasteté même, ne lui ont jamais acquis le beau titre de Vierge. Marie la première, Marie seule, a rempli tout le sens de la noble qualification non-seulement de Vierge, mais de *Vierge des vierges*, que l'Eglise lui applique.

En effet, ce n'est point assez pour cette enfant privilégiée d'être conçue sans péché, et d'avoir déjà par cette faveur insigne un droit tout spécial aux bonnes grâces de son Dieu. Mais, semblable à cette plante qu'on dirait douée de sentiment, et pour cela appelée *Sensitive*, qui replie rapidement ses feuilles au simple frôlement d'un insecte voltigeant près de là, et surtout

devant la main indiscrète qui voudrait folâtrer avec elle, la jeune Vierge craintive se hâte de fermer ses oreilles et son cœur aux séductions du siècle, et va cacher dans l'asile sacré du temple la fleur de sa tendre et précieuse innocence : elle veut la soustraire au contact des hommes et au souffle du monde, qui pourrait en ternir l'éclat, et en corrompre ou dissiper les odorants parfums. La colombe envoyée par Noé demandait à rentrer dans l'arche, n'ayant qu'effleuré les eaux du déluge ; ainsi encore la prudente Marie, ayant à peine mis le pied dans le monde, s'empresse de le quitter, elle veut la solitude ; elle a résolu d'abriter sa vertu à l'ombre du sanctuaire et de consacrer pour toujours au Seigneur son cœur innocent et virginal.

Mais à quatre ans, à cet âge où l'on a si besoin de la protection d'un père, de l'amour et des caresses d'une mère ! Pourquoi donc, petite enfant, quitter pays, famille, parents, qui à leur tour ont si besoin de vous, leur unique fille, la seule consolation, le soutien nécessaire de leurs vieux jours ? Marie est jeune encore ; mais elle est éclairée de cette foi vive qui porte aux plus héroïques immolations. Comme Abraham, elle s'éloigne de la maison paternelle, brisant les affections les plus légitimes, mais qui auraient pu la rendre moins agréable à Dieu et retarder sa marche vers le ciel ; elle oublie ce qu'elle a de plus cher au monde, pour se donner tout entière au Bien-Aimé de son cœur. Néanmoins, peu contente de lui en avoir voué toutes les affections, avec tout ce qu'elle possède de jeunesse et de grâces, elle veut, pour qu'il ne manque rien à son offrande, lui consacrer aussi son corps. Disons le mot de son grand sacrifice : elle va faire le *vœu d'une perpétuelle virginité.*

Ah ! qu'ils sont beaux les premiers pas de cette fille

royale ! Quel généreux dévouement dans cette immolation de toute son existence, et de tout ce qu'elle peut espérer de bonheur et de gloire ! Qu'elle était flatteuse pour le Très-Haut cette démarche qui semblait lui dire : Mon Seigneur et mon Dieu, je quitte avec moins de regret les auteurs de mes jours et les champs qui m'ont vue naître, assez heureuse de vous offrir le trésor de mon innocence. Les femmes juives désirent ardemment enfanter le Messie ; comme elles, je soupire après sa venue ; mais la fleur de ma virginité m'est encore plus chère que l'honneur de le donner au monde ; et j'aime mieux être sa *servante* que sa *mère*. Que d'autres l'allaitent, le portent dans leurs bras, le couvrent de leurs baisers, l'entourent de caresses ; pour moi, je trouve mon bonheur dans le précieux héritage que j'ai choisi, et dans les douces chaînes qui me lient à vous, ô mon maître, mon Dieu, mon amour et mon tout !

Virginité volontaire de Marie, ah ! quel héroïque sacrifice ! Pour l'apprécier à sa valeur, reportons-nous à l'époque où, sans conseil, sans commandement et sans exemple, elle prit ainsi l'engagement de rester vierge pour toujours, vierge, malgré tous les renoncements et même le déshonneur auxquels elle se condamnait. C'était chez les Juifs une opinion généralement répandue, que le Messie naîtrait de la famille la plus nombreuse. De là, chez toutes les filles, un vif désir de devenir mère, dans l'espoir, ou de donner elles-mêmes naissance au Sauveur attendu, ou d'avoir une postérité qui pût lui être unie par les liens, soit de parenté, soit d'alliance. Chacune tenait à donner un fils à la pieuse ambition de sa famille ; et les faveurs du ciel se comptait par le nombre d'enfants. David avait chanté le bonheur d'en voir une brillante couronne autour de sa table. Aussi était-ce une flétrissure

de demeurer stérile ; et le déshonneur était encore plus grand de ne point être mariée. Témoin, entre autres, la fille de Jephté qui, sur le point d'être immolée pour accomplir le vœu de son père, demande d'aller pleurer avec ses compagnes, non sur une jeunesse tranchée dans sa fleur, mais sur sa virginité éteinte sans avoir été féconde, et qui ne laissera après elle qu'un nom sans gloire. Ainsi la virginité, et surtout par vœu, était chose inconnue chez les Juifs.

Marie, donc, non-seulement n'avait point d'exemple précédent, mais n'ignorait pas que rester vierge, c'était s'ensevelir pour jamais dans l'oubli, se vouer à l'opprobre, et perdre toute prétention à l'honneur de donner naissance au Messie : peu lui importe : elle comprend tout le prix de la virginité ; son cœur sait tout ce que cette angélique vertu renferme de beauté, tout ce qu'elle a de charmes aux yeux de Dieu ; que c'est le secret de l'avoir pour ami, et qu'il lui réserve ses faveurs les plus signalées déjà sur la terre, mais surtout les plus belles couronnes au ciel, dans ce séjour heureux, *où les vierges sont tout près de l'Agneau formant son plus beau cortège, et chantant un cantique nouveau que personne ne peut chanter*.

Si donc elle s'engage à rester toujours vierge, ce n'est point pour éviter les charges et les sollicitudes du mariage, les embarras, les douleurs, tous les maux attachés à la condition de mère ; mais elle est animée par un motif beaucoup plus relevé ; c'est uniquement par amour de la virginité, et par le désir d'être ainsi plus agréable à son Dieu. « Vous n'aviez cependant pas entendu, ô angélique Vierge, s'écrie saint Bernard, cette maxime de l'Apôtre : *Celui qui s'unit en mariage fait bien, celui qui ne s'unit pas fait mieux*, et tant d'autres paroles par lesquelles il montre la

sainte virginité comme le sommet de la perfection chrétienne. Vous n'avez, pour l'embrasser, ni précepte, ni conseil, ni modèle ; mais l'onction intérieure du divin amour vous a tout appris. Le verbe éternel a voulu se faire votre Maître, avant de devenir votre Fils ; il s'est communiqué à votre esprit, avant de revêtir votre chair. Vous vous dévouez au Christ pour lui être vierge, et vous vous désignez par là, sans le savoir, pour lui être Mère. Vous choisissez un état méprisable en Israël, pour plaire à Celui à qui vous vous consacrez ; vous encourez la malédiction portée contre les stériles, et voici que cette malédiction est changée pour vous en bénédiction, et que la stérilité humaine est récompensée par la fécondité divine. » Et c'est encore là une des gloires de la virginité de Marie : c'est donc à bon droit qu'on l'appelle *Vierge des vierges,* nulle autre ne l'ayant été par vœu avant elle, nulle n'étant devenue vierge féconde.

MORALE : Nous aussi, élevons notre estime pour cette angélique vertu à la hauteur de l'estime qu'en a conçue la Vierge par excellence. Les précieux avantages que le regard de sa foi y a découvert, et qui ont charmé son jeune cœur, sont toujours aussi ravissants. Cette vertu n'a rien perdu de son brillant éclat ni de son prix. « La chasteté, dit excellemment saint François de Sales, est aux vertus ce qu'est le lis aux autres fleurs, les surpassant en beauté, en blancheur et en parfum. » — « Elle est, dit un saint Père, le plus bel ornement des cœurs, l'honneur des corps, la gloire de la jeunesse, la tranquillité des époux, le lustre même de la vieillesse, le gage le plus assuré de bonheur dans les familles. » Elle est, ajouterons-nous, la compagne inséparable de la piété sincère, la splendeur qui rehausse l'éclat de la sainteté :par elle on s'assure le

cœur de Dieu, ses faveurs privilégiées, une place distinguée parmi les vierges à la suite de l'Agneau : par elle l'homme devient un ange dans un corps de chair.

En présence de tous ces magnifiques avantages, redoublons donc, selon le sage conseil que nous en donne Jésus-Christ, de prières et de vigilance, pour conserver notre âme chaste, et tous nos membres dans une intégrité qui nous mérite l'entrée au séjour des saints : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.*

Mais c'est à vous, ô Vierge des vierges, à incliner nos cœurs vers cette aimable vertu, pour qu'elle devienne notre plus bel ornement, nos délices dès cette vie, et dans l'autre un titre à la récompense des élus.

PRATIQUE : Demander souvent la vertu de chasteté, par l'intercession de la très sainte Vierge, en lui disant par exemple : *Sancta Virgo virginum, Mater castissima, ora... Vitam præsta puram... mites fac et castos.*

EXEMPLES.

ESTIME DE LA VIRGINITÉ.

Depuis que Marie a arboré l'étendard de la virginité, et révélé au monde l'excellence de cette vertu, jusque-là ignorée et méconnue, cette fleur céleste implantée dans le champ de l'Eglise y a germé, grandi sous la salutaire influence de la Vierge ; elle en est devenue, elle en forme toujours le plus bel ornement. Dès les premiers siècles et depuis, toujours avec un prodigieux accroissement, des milliers de cœurs se sont épris aux charmes de cette angélique vertu, et l'ont mise au-dessus de tous les amas d'or et d'argent, au-dessus de tous les avantages, de toutes les jouissances que le monde peut offrir, au-dessus de la vie même. Qui ne connaît et n'admire l'héroïsme des Catherine, des

Agnès, des Lucie, des Cécile et de tant d'autres, déployant en face des tyrans et de la mort une force bien supérieure à leur sexe, préférant tous les tourments à la plus légère flétrissure de leur chasteté, et volant plus que marchant au supplice, avides de ceindre la double couronne de la virginité et du martyre.

Et quand des jours plus sereins eurent succédé à cette ère, encore plus féconde en dévouements qu'en cruautés, la même estime pour cette vertu, si relevée par Marie, ne fit que grandir à l'ombre de la paix rendue à l'Eglise. Les déserts et les cloîtres furent étonnés de se voir remplis par des légions de solitaires et de vierges qui, craignant le souffle empesté du monde, vinrent y abriter une vertu qu'ils voulaient à tout prix conserver fraîche et intacte. Depuis et aujourd'hui encore, ce qui arrache à toutes les jouissances de la famille, à tous les attraits séduisants du siècle, à toutes les espérances de l'avenir même le plus enchanteur, ces jeunes vierges qui vont user leur vie avec l'enfance, ou au chevet des malades, c'est autant le désir de n'avoir d'autre Epoux que Jésus-Christ, et un droit spécial à ses faveurs, que l'ambition de s'assurer par les œuvres de charité un titre de plus aux gloires éternelles.

— Sainte Catherine de Sienne, dont l'Histoire tient du prodige, fut à peine capable de connaître Dieu, qu'elle en reçut les grâces les plus abondantes, auxquelles elle répondit avec une rare fidélité : la retraite et la prière faisaient ses plus chères délices. Dès sa plus tendre enfance, elle fit vœu de virginité, afin que personne ne pût disputer à Dieu la possession de son cœur. Mais cette résolution de rester vierge fut mise à une bien rude épreuve. A peine eut-elle atteint sa douzième année, que ses parents pensèrent sérieusement à

l'engager dans le mariage ; et toutes les raisons par lesquelles elle s'en défendit devinrent inutiles. Dans une conjoncture aussi délicate, elle attendit de Dieu tout son secours ; elle redoubla ses prières, ses veilles et ses austérités. Pour la vaincre, on dérangea tous ses exercices de dévotion, on alla même jusqu'à lui interdire sa petite cellule ; on la chargea du soin de la maison, exigeant d'elle des services qui sont le propre d'une servante. De telles contradictions ne furent pour la Sainte qu'une source de plus de mérites ; et elle sut se bâtir une retraite dans son âme, où elle trouvait un repos qu'aucune tribulation ne pouvait troubler. A l'âge de dix-huit ans elle prit l'habit du Tiers-Ordre de saint Dominique, ce qui l'attacha plus étroitement au culte de la très sainte Vierge, à qui elle recourait avec une confiance sans bornes dans ses tentations, ses épreuves, et toutes les affaires difficiles qui ont rempli le cours de sa vie. Elle mourut à trente-deux ans, pleine de mérite et de sainteté. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*

CHAPITRE VII

MÈRE DU CHRIST

Ici commence la série des tendres Invocations qu'on adresse à Marie sous le doux nom de *Mère*. Mais, après l'avoir proclamée tout à l'heure *Mère de Dieu*, pourquoi l'appelle-t-on ensuite *Mère du Christ* ? N'est-ce pas la faire descendre ? Car le Christ est Dieu, sans doute, mais voilé dans l'humanité, le *Verbe fait chair*. On croirait vraiment que cette nouvelle strophe est une diminution d'enthousiasme. Loin de là ; elle est une des plus suaves et des plus consolantes dans cette divine

mélodie. Car le Christ est un Dieu fait homme, un Dieu humilié, annéanti, qui a voulu être anathème pour nous arracher à l'anathème, souffrir pour nous soustraire aux souffrances éternelles, mourir à notre place pour nous rendre la vie. Conséquemment Marie qui est la Mère de cet Homme-Dieu, spécialement consacré pour nous sauver et pour nous déifier, entre pour une large part dans notre régénération. Je l'admirais comme *Mère de Dieu*, mais je l'aime comme *Mère du Christ :* elle en est la Mère, mais pour moi. Et voilà ce qui me remplit de reconnaissance, de joie, d'amour et de confiance. Pour mieux exciter en nous ces sentiments, voyons en détail ce qu'il y a de richesses renfermées dans ce mot de *Christ*. Le surnom de *Christ*, qui veut dire *oint* ou *sacré*, est donné à Jésus, non point qu'il ait reçu une onction réelle, comme les Prêtres, les Prophètes et les Rois, qui chez le peuple de Dieu étaient distingués, pour leurs augustes fonctions, par une consécration particulière, mais parce que tous ces titres se trouvaient réunis dans sa personne : il est *Prêtre*, *Roi et Prophète*.

ARTICLE PREMIER

D'abord Jésus-Christ, Roi et Prophète

I. *Roi*.— La royauté est un de ses premiers apanages, puisqu'en effet il règne sur les hommes, sur tout l'univers. Le démon, depuis sa funeste victoire remportée sur nos premiers parents, tenait le monde enchaîné sous sa tyrannique puissance. C'est à peine si le vrai Dieu y était connu et adoré ; un seul peuple en avait conservé le souvenir, et les autres nations, ensevelies dans les ténèbres de l'erreur et de la mort, rendaient à d'infâmes et ridicules idoles un culte tout aussi ridicule, entaché des plus grossières superstitions, en même temps que, pour leur être agréables, elles se livraient aux plus honteux désordres. Le démon ré-

gnait aussi en maître sur les intelligences et sur les cœurs. Mais Jésus-Christ vint briser, par sa mort, les fers honteux sous lesquels le monde gémissait captif ; il le racheta au prix de son sang et en fut établi Roi par son Père, *qui lui donna toute puissance et tout honneur*.

En effet, depuis dix-huit siècles, il y règne, d'abord sur les *esprits*, qu'il dirige dans les voies de la vérité par le flambeau de la foi. Il s'est présenté aux hommes avec une doctrine nouvelle, avec des mystères incompréhensibles, et, nonobstant l'obscurité de ces mystères et la sévérité de sa doctrine, il a amené les intelligences à s'abaisser devant ses enseignements. Il a su les faire accepter par tout ce qu'il y a eu de plus savant, de plus noble, de plus puissant dans le monde. Et cette magnifique royauté intellectuelle n'est surpassée que par son indestructible durée. Elle était hier, elle est aujourd'hui, elle sera demain, jusqu'aux siècles des siècles. Elle a usé toutes les armes par lesquelles on l'a combattue, et la hache des bourreaux, et les sophismes de l'hérésie et les traits mordants de la science : rien n'est capable de la détrôner, ni la corruption des mœurs, ni le scandale des Grands, ni l'indifférence des peuples. Les trônes s'écroulent, les sceptres se brisent, les monarchies disparaissent de la scène mobile du monde, les nations s'affaissent sous le poids de leur vieillesse décrépite, les institutions les plus solidement établies se dissolvent ; tout s'use, tout périt. Mais au milieu de ces ruines amoncelées, de ce flux et reflux des choses humaines, une seule grandeur reste invaincue et adorée, trop haute pour que la main des hommes et du temps puisse jamais l'atteindre : c'est la domination de Jésus-Christ sur les intelligences par la foi. Et après avoir ainsi bravé toutes les épreuves qui devaient la renver-

ser, elle se retrouve aujourd'hui, toujours vaste comme le monde, haute comme le ciel, forte comme la mort. « Cette enclume, dirons-nous avec Théodore de Bèze, a usé bien des marteaux. »

Morale : Jésus-Christ est le Roi des intelligences : qu'il règne donc en Maître absolu sur notre esprit ; que sa doctrine soit la règle de nos pensées, de nos jugements, la mesure de nos appréciations, la lumière qui dirige nos pas sur le chemin de la vie ! L'erreur est-elle à craindre avec les enseignements d'un Dieu qui est *la voie, la vérité et la vie ?* Lors donc que toute autre parole, si haute et si éclatante qu'elle soit, retentira autour de nous, contraire à la sienne, réputons-la fausse et mensongère. Prenons garde de nous laisser éblouir par les sophismes captieux de ces esprits frivoles, qui en attaquant nos dogmes, blasphèment ce qu'ils ignorent. Marchons plutôt à la suite de ces illustres génies, saint Augustin et mille autres, qui, après une étude approfondie de la religion, ont courbé la hauteur de leur raison devant la Souveraineté de Jésus-Christ.

Après avoir subjugué l'esprit, son empire s'est étendu sur les *cœurs*, cette puissance de haïr et d'aimer qui fait tout l'homme. Ainsi, quand les martyrs placés entre les idoles et la Croix, entre les Césars et Jésus-Christ, préférèrent les tourments et la mort à l'abjuration de leur foi et de leur devoir, ce fut son amour qui leur communiqua cette force surhumaine. Quand le Paganisme vint se présenter à lui avec ses cœurs dépravés et avilis, Jésus-Christ les a purifiés et ennoblis, en jetant à travers cette corruption les rayons de son amour. Quand la barbarie lui opposa la dureté de ses cœurs, il sut les amollir par le feu de son amour. Aujourd'hui encore, que tout conspire

à lui ravir l'empire des âmes, combien de dévouements sublimes proclament à la face de l'univers que la flamme de son amour n'a rien perdu de son activité et sait toujours enfanter des prodiges ! Qu'est-ce qui arrache tant de généreux apôtres aux joies de la famille, aux douceurs de l'amitié, au sol de la patrie, pour aller planter la Croix sur les plages barbares ? Qu'est-ce qui porte ces miliers de jeunes vierges dans ces réduits où la folie revêt toutes les formes les plus hideuses, au chevet des malades pour soulager leurs infirmités, au milieu des ambulances et des camps, pour y penser les blessures de nos guerriers, et les préparer à une sainte mort ? Qu'est-ce qui fait renoncer ce jeune homme aux jouissances pe son âge, quelquefois à un brillant avenir, pour consumer toute sa vie avec les enfants du pauvre, recommençant chaque matin, malgré sa désespérante monotonie, le travail le plus ennuyeux, le plus ingrat ? Quel peut-être le mobile de tant d'abnégation, de dévouement, sinon l'amour de Jésus-Christ ?

Combien d'autres ne voit-on pas quitter tout pour le préférer, les grandeurs pour ses humiliations, les voluptés pour ses souffrances, les richesses pour sa pauvreté, la sagesse humaine pour sa folie ! « Chose surprenante, dit Voltaire, tandis qu'aucun philosophe n'influe pas même sur les mœurs de la rue où il demeure ; » Jésus a su tellement enchanter les hommes, qu'il fait *courir tout le monde après lui !* Et que vous seriez émerveillés si vous pouviez connaître tous les sacrifices opérés dans le secret, et dont le principe ne peut-être que le pur et ardent amour pour Jésus-Christ !

Morale : Aimons-le aussi de toute l'énergie de notre volonté, selon l'étendue de ses droits sur notre cœur,

et nous expérimenterons par nous-mêmes que *ni la vie, ni la mort, ni les puissances, ni aucune créature n'est capable de nous en séparer.*—Le saint évêque Polycarpe était condamné à mourir, pour le crime d'être chrétien. Et comme les païens lui proposaient de le laisser vivre et de lui donner des trésors, s'il voulait renoncer à Jésus-Christ : « Ah ! s'écria-t-il, il y a quatre-vingts ans que je sers ce bon Maître ; il ne m'a jamais fait que du bien ; et vous voulez que je l'abandonne ; plutôt mourir ! » Telle doit être notre disposition habituelle.— Mais aussi quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Marie, pour nous avoir donné cet Homme-Dieu qui par les merveilleux effets qu'il opère dans les esprits et sur les cœurs, est devenu le plus grand Bienfaiteur de l'humanité ! *Pertransiit benefaciendo.*

II. *Jésus-Christ* fut encore *Prophète.* — C'est sous ce nom aussi bien que sous le nom de Messie que Dieu l'avait promis à son peuple. *Dieu,* disait Moïse aux Hébreux, *suscitera un prophète au milieu de vous.* Que ces paroles désignent le Libérateur attendu, il n'y a pas à en douter d'après le texte de saint Jean : *Jésus* dit l'Apôtre, *est celui dont Moïse a parlé dans la Loi et que les prophètes ont prédit.* Il fut en effet, un grand *Prophète :* Dieu lui avait donné la science de toutes choses ; il a montré qu'il connaissait clairement les pensées de l'esprit, les sentiments du cœur ; il a annoncé comme devant arriver infailliblement les événements futurs ; il a prédit toute sa passion, sa mort, sa résurrection avec leurs principales circonstances, la chute, la ruine totale de la déicide et obstinée Jérusalem, la fin de l'univers avec les signes avant-coureurs, son second avénement pour juger le monde : l'accomplissement futur de ces derniers événements nous est

garanti par ceux qui sont déjà réalisés. Croyons donc aux uns comme aux autres.

Morale : Imitons la foi de Marie qui lui valut *d'être bénie entre toutes les femmes*, pour donner naissance au Sauveur. Nous aussi méritons les regards et les bénédictions de Dieu par une foi ardente et ferme, sans laquelle il est impossible de lui plaire, mais qui lui est un hommage des plus agréables. Car s'il est justement indigné contre la raison orgueilleuse qui préfère ses vues étroites et bornées à la suprême intelligence de l'Etre éternel, infini en tout, dont la science, non plus que la puissance, ne connaît point de limites ; ses regards s'arrètent avec complaisance sur l'humble chrétien qui se courbe respectueusement devant cette autorité souveraine, à laquelle il reconnaît le droit de tout savoir, comme le droit de lui commander ; qui ne recule jamais devant l'obscurité d'un mystère, qui sait être de l'essence de Dieu, et lui paie son tribut d'adoration autant par l'abaissement de sa raison que par la soumission de sa volonté. Et voilà le mérite de la foi, à laquelle il sera donné, pour récompense, de voir et de contempler, dans la brillante clarté des cieux, la Vérité éternelle sans voile et sans ombre, si au séjour de l'exil elle a été assez vive pour percer les nuages qui la dérobent à nos regards.

O divine Mère du Christ, pénétrez-moi de cette foi ferme et énergique qui transporte les montagnes, et sait franchir tous les obstacles pour arriver au terme !

Pratique : Lorsque l'on sent sa foi chanceler, élever vers Dieu le cri des apôtres : *Seigneur, affermissez ma foi* ; et la demander à Marie qui l'eut si solide et si vive.

EXEMPLES

ADMIRABLES RÉPONSES RELATIVEMENT A LA FOI.

Un philosophe du siècle dernier, connu surtout par son antipathie pour la dévotion à la sainte Vierge, faisait une promenade sur mer, avec quelques amis, la fine fleur des incrédules. Une violente bourrasque survint ; et la nacelle faillit vingt fois périr. Chacun, sans exception, s'était mis en prières. La tourmente apaisée, un des voyageurs, qui avait vu notre orgueilleux philosophe réciter force *Ave Maria*, s'en approcha, et lui dit d'un ton goguenard : « Et vous, Monsieur, qui ne croyez ni à Dieu, ni aux saints, à qui donc vous adressiez-vous tout à l'heure ? » Un peu confus, mais sincère, l'incrédule répondit : « On peut être athée et philosophe dans son cabinet ; mais on est catholique dans la tempête. » C'est un aveu bon à recueillir ; et nous ajoutons : on est surtout dévot envers Marie !

— Un homme sincèrement religieux, mais plus vertueux qu'instruit, se trouvait, sans l'avoir prévu, dans une société où s'agitaient de violentes controverses sur la foi. Des jeunes gens, comme pour se faire un jeu de le contrister, lançaient, à tort et à travers, des traits moqueurs contre les principales vérités de la religion. L'homme de bien en était navré de douleur jusqu'au fond de l'âme ; et sa tristesse se peignait sensiblement sur son visage : on eût dit que quelque grand malheur venait de le frapper. Cependant, ces jeunes étourdis lui ayant demandé, par ironie, la cause d'une si profonde douleur : « Messieurs, répondit-il, toutes vos raisons n'ont pas le moins du monde ébranlé ma croyance ; elle est solidement fixée dans mon cœur. Sans vouloir réfuter tous vos sophismes, je me bornerai à cette simple question, à laquelle je vous défie de répondre : Je

suis heureux de la connaissance de la religion ; qui de vous peut en dire autant ?

— S'il suffisait, pour se sauver, d'être honnête homme sans avoir la foi, notre Seigneur aurait avancé une bien monstrueuse erreur, en disant : *Que celui qui ne croira point, sera condamné*. Un mauvais chrétien se prévalait aussi devant saint François de Sales de ce titre d'honnête homme, pour justifier son incrédulité. « Eh bien ! mon ami ! lui dit le Saint, tu ne seras pas pendu ; mais voilà tout ce qui t'en reviendra. »

La foi seule des cœurs remplit le vide affreux ;
Elle nous rend meilleurs et aussi plus heureux.

ARTICLE SECOND

Jésus-Christ, Prêtre sur la Croix et sur l'autel. Coopération de Marie.

Des trois titres, *Roi*, *Prophète*, *Prêtre*, renfermés dans le mot *Christ*, celui de *Prêtre* est, sans contredit, le plus riche, le plus salutaire et le plus consolant pour nous : et Marie est la Mère de ce Pontife universel qui vint offrir le sacrifice de sa vie, seul capable d'apaiser la colère de Dieu offensé, de satisfaire pleinement à sa justice, et de réconcilier les hommes avec lui. C'est sous cet aspect que nous allons envisager la grande figure de Jésus-Christ. C'est aussi dans ce sens principalement que nous devons invoquer Marie, en la saluant *Mère du Christ*.

I. Sacrifice de Jésus-Christ, Prêtre sur la Croix et sur l'autel.

II. Coopération de Marie.

I. *Jésus-Christ, Prêtre sur la Croix et sur l'autel.*— Dans tout le monde ancien, le sentiment profond de leur culpabilité porta les hommes à se substituer des victimes, dont l'immolation fût une réparation de l'ou-

trage fait à la Divinité. Cette idée réduite en pratique faisait le fond de toutes les religions : le Paganisme, d'accord en cela avec le Judaïsme, vivait de cette croyance ; aussi les hommes se faisaient des victimes de tout. Mais, par toutes ces hosties imparfaites, ils ne pouvaient rendre à Dieu un culte digne de sa grandeur, ni lui témoigner une reconnaissance proportionnée à ses bienfaits, ni apaiser sa colère par une pleine réparation de l'injure que lui fait le péché. Il fallait donc une victime entièrement agréable à Dieu, et digne de sa majesté.

D'ailleurs, ceux qui offraient ces sacrifices, étant hommes et conséquemment pécheurs, ne pouvaient se donner pour médiateurs entre Dieu et les hommes, ayant eux-mêmes besoin d'expier leurs propres péchés. *Il fallait donc encore,* dit saint Paul, *un Prêtre, un Pontife, qui fût innocent, sans tache, séparé des pécheurs, qui n'eût pas besoin d'offrir des sacrifices pour ses propres péchés, avant d'en offrir pour ceux du peuple ; un Pontife élevé par sa dignité au-dessus des cieux et de toutes les créatures.* Il fallait un Dieu pour Victime et un Dieu pour Prêtre ou Sacrificateur. Eh bien ! le Verbe divin, le Fils de l'Eternel, égal en tout à son Père, Dieu comme lui, se dévoue à devenir l'un et l'autre. Il vient prendre un corps semblable au nôtre, pour être immolé en expiation de nos offenses ; et ce sera lui-même qui exécutera le sacrifice, en se livrant de son plein gré à la mort : les Juifs n'en seront que les instruments. Il fut tout à la fois le *Prêtre* et la *Victime*, et la Croix, l'autel du sacrifice : sacrifice d'un prix infini ; c'était l'immolation d'un Dieu fait homme.

Par un autre excès d'amour pour nous, il a voulu renouveler et perpétuer à jamais le sacrifice offert une

fois sur la Croix : et c'est à la messe qu'il continue de s'offrir à son Père par les mains des prêtres, sous les apparences du pain et du vin. Sur l'autel comme sur la Croix, il est toujours lui-même Victime et Sacrificateur. Ce sont les prêtres, il est vrai, qui en vertu du pouvoir qu'il leur en a donné dans la personne des apôtres, font l'action matérielle du Sacrifice ; mais c'est en son nom qu'ils agissent, ils sont ses représentants. C'est ce qui ressort clairement des paroles de la Consécration ; car le prêtre ne dit pas : Ceci est le corps, ceci est le sang de Jésus-Christ ; mais *Ceci est mon corps, ceci est mon Sang* ; il parle comme s'il était Jésus-Christ, le Pontife suprême. C'est pourquoi le grand Apôtre, d'accord avec le Prophète-Roi, l'appelle *Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech :* ce qui ne pourrait être vrai, s'il ne s'était offert qu'une fois. D'où il suit, au contraire, qu'il continue à s'offrir jusqu'à la fin des siècles par le ministère des prêtres. Et voilà comment il mérite excellemment le nom de *Prêtre*, ayant offert une fois sur la Croix le grand Sacrifice de son corps et de son sang, et le renouvelant sans interruption sur les autels du monde entier. Voyons maintenant,

II. *La coopération de Marie.* — N'est-ce pas à elle, en effet, que nous devons cette sainte Victime, dont l'immolation sur la Croix se renouvelle tous les jours à l'autel ? N'est-ce pas dans son sein que s'opéra cette union ineffable de la nature divine à notre nature humaine, afin que le Dieu ainsi fait homme fût capable de souffrir et de mourir pour nous ? Et ce chaste sein devint ainsi le sanctuaire vénérable, où commença la réconciliation de la terre avec le ciel. N'est-ce pas dans ses veines que prit sa source le sang précieux qui a été répandu sur la Croix, qui coule tous les jours sur l'au-

tel, et que l'on peut boire comme breuvage d'immortalité ? Cette chair adorable, si cruellement déchirée au Calvaire, dont l'immolation se renouvelle sur l'autel, et qui dans l'Eucharistie devient l'aliment délicieux de nos âmes, n'est-elle pas une portion de la chair de Marie ? Et peu contente d'avoir produit de sa propre substance la Victime nécessaire, de l'avoir nourrie ensuite et élevée avec un si généreux dévouement, sachant bien qu'elle la préparait pour le sacrifice, ne vint-elle pas pour être Prêtresse conjointement avec ce cher Fils, sanctionner par sa présence au pied de la Croix cette immolation que, dit saint Anselme, elle aurait accomplie de ses propres mains, si Dieu l'eût demandé ? C'est ainsi que, en toute manière et autant qu'elle le pouvait, non comme instrument aveugle et passif, mais par une libre et volontaire acceptation, elle coopéra à la grande œuvre de notre rédemption, et qu'elle mérite le glorieux titre de *Corédemptrice*. Et si, au témoignage de saint Paul, c'est *le sublime* de la charité de la part du Père, d'avoir livré son propre Fils, Marie n'en approcha-t-elle pas ? Ce fut en elle l'apogée de l'héroïsme en amour ! *Sic dilexit mundum.*

Morale : Et après cela, qui ne vous aimerait pas, ô divine *Mère du Christ*, vous dont l'amour pour nous s'éleva à ce degré ? Quand je vois le fruit de vos entrailles attaché au bois sanglant de la Croix, et que je sais que ce fut pour moi un fruit de vie et de gloire, je me demande : A qui es-tu redevable de cet immense bonheur ? je sais bien que c'est à Dieu le Père qui m'a donné son Fils unique ; mais je n'oublie pas, ô Marie, que c'est à votre sang et à votre consentement que je dois ce charitable Sauveur. O bonne Mère ! que je voudrais avoir tous les cœurs des anges et des hommes pour vous aimer, et encore ne serait-ce pas assez !

Mais peut-on se flatter de l'aimer, si l'on dédaigne de s'appliquer à soi-même les mérites de ce Sacrifice qui lui a tant coûté ? Soyons donc avides d'en recueillir les fruits, principalement par l'assistance fréquente et dévote à l'auguste Sacrifice de la Messe, qui continue et renouvelle celui de la Croix.

Oui, faisons-nous un devoir d'y assister souvent, pour rendre à Dieu, par cet *Holocauste* complet, l'hommage d'adoration qui lui est dû, en reconnaissant par la destruction de cette Victime son souverain domaine sur nous et sur toutes les créatures. — Assistons-y, pour le remercier dignement de ses innombrables bienfaits, en lui offrant, au lieu de tout ce que nous avons, qui vaut si peu, son Fils bien-aimé, Victime *Eucharistique* d'un prix infini, seule capable d'acquitter près de la majesté divine la dette de notre reconnaissance. —Assistons-y, pour obtenir la rémission de nos péchés : c'est à cette fin principalement que fut offerte une première fois sur la Croix cette Hostie *Propitiatoire*. Et le même Sacrifice se continue sur l'autel, pour opérer le même effet. Ici, la voix de cette Victime est plus puissante pour solliciter notre pardon, que celle de nos crimes pour crier vengeance. Qu'il est consolant d'avoir à notre disposition cette grande Hostie d'expiation, pour nous réconcilier tous les jours avec le Dieu que tous les jours, hélas ! nous offensons ; pour venir, quand nous le voulons, nous purifier par les mérites du sang divin ! — Assistons-y enfin, pour demander, par ce Sacrifice *Impétratoire*, les grâces que réclament notre faiblesse et notre indigence. S'il est de foi que nous ne pouvons rien obtenir que par la médiation de Jésus-Christ, et que par elle nous obtiendrons tout, est-il pour cela une circonstance plus favorable que celle où, renouvelant sur l'autel le sacrifice

de la Croix qui nous a tout mérité, il s'interpose entre nous et son Père ? Saint Jean Chrysostôme ne craint pas d'avancer qu'il n'est aucun moment plus propre pour négocier avec Dieu, que le temps où s'offre ce divin holocauste ; et il ajoute que tout aussitôt les anges qui environnent l'autel, invisiblement prosternés devant la majesté suprême, s'envolent pour faire exécuter ce qu'il a plu à Dieu d'accorder aux prières des fidèles et aux mérites de son Fils. Prions-y donc avec une confiance sans bornes, pour nos besoins spirituels et corporels, pour nos frères vivants et défunts. Nos prières jointes à la voix de l'adorable Victime, parlant pour nous et avec nous, arriveront plus sûrement jusqu'au trône de Dieu qui les exaucera.

On rapporte que saint Ignace et saint François Xavier, dans un de leurs voyages, rencontrèrent un paysan qui voulut les accompagner pendant quelque temps. Tous les matins, avant de quitter l'hôtellerie, nos deux Saints, selon leur habitude, consacraient une heure à la méditation, et cet homme alors se tenait à genoux dans un coin de la chambre. Etonnés, ils lui demandèrent ce qu'il pouvait faire pendant un si long temps. Il leur répondit avec simplicité : Voici ce que je dis au bon Dieu : Mon Dieu, ces hommes-là sont des saints, et moi je ne suis qu'un ignorant ; je ne sais parler, mais je vous dis tout ce qu'ils vous disent, je vous demande tout ce qu'ils vous demandent. — Excellente manière d'entendre la Messe, pour vous surtout qui ne savez pas lire. Dites dans votre cœur : Mon Dieu, je suis incapable de vous parler et de vous rendre mes devoirs : mais là est sur l'autel, je le crois, mon frère Jésus-Christ ; ce divin Fils vous adore, vous remercie dignement, vous prie ; je m'unis à lui pour m'acquitter envers vous de tous ces devoirs.

Cette méthode excellente nous est encore indiquée par l'exemple suivant : Alphonse Albuquerque, se voyant au moment de périr sur mer avec son armée par l'effet d'une furieuse tempête, aperçoit tout à coup un petit enfant qui, dans son ignorance du danger, conservait la sénérité de l'innocence : il lui vint en pensée de le prendre sur ses bras, et l'ayant élevé vers le ciel : « Grand Dieu, s'écria-t-il, si vous êtes irrité contre nous qui sommes coupables, cette petite créature est innocente, en sa considération épargnez-nous ! » Dieu exauça cette prière : la tempête se calma tout aussitôt. — Par nos péchés, nous méritons la juste colère de Dieu ; pour l'apaiser, présentons-lui son Fils innocent, cette Victime pure ; et par égard pour lui, si ce n'est pour nous, son courroux tombera, et il nous fera miséricorde.

Mère du Christ, Prêtre immortel, faites que son sang divin n'ait pas été inutilement répandu pour moi, mais que je le recueille, et m'en applique les fruits salutaires !

Pratique : A l'exemple de tant de saints, choisir le samedi pour assister à la Messe, en l'honneur de la sainte Vierge (6).

EXEMPLES.

EFFET MERVEILLEUX DE L'ASSISTANCE A LA MESSE LE SAMEDI.

Une jeune personne plongée dans le désordre gémissait cependant sous le poids de ses chaînes. Un jour, plus affligée de son triste état, quelle ne fut pas sa surprise de voir entrer chez elle, un portefeuille à la main, son complice tout confus, qui lui adressa ces paroles : « C'est assez longtemps vivre dans le crime ; il faut y renoncer et songer à la pénitence ; je me retire pour

m'en occuper, faites de même. Vous trouverez dans ce portefeuille de quoi vivre le reste de vos jours ; allez dans la retraite rendre à Dieu le cœur que vous avez donné à la créature ! » La jeune personne, vaincue elle-même par la grâce, alla trouver un confesseur. Celui-ci surpris d'un si prodigieux changement lui demanda si dans sa vie criminelle elle n'aurait pas conservé quelque pratique religieuse ? Elle lui répondit : « Qu'effectivement elle n'avait jamais manqué d'entendre la Messe le samedi en l'honneur de la sainte Vierge, parce que sa mère, à son lit de mort, le lui avait fait promettre. » L'un et l'autre ne doutèrent nullement que ce fût à cette pratique qu'elle devait sa conversion.

— Une bonne fille se lamentait près de son pasteur, de ce qu'elle entendait mal la Messe. « Que faites-vous donc alors, lui demanda-t-il, de quoi vous occupez-vous ? » — « Je ne fais autre chose, répondit-elle, que de pleurer mes péchés pendant toute la Messe. » — « Continuez, répondit le saint homme, vous l'entendez fort bien. »

—Le grand O'Connell, malgré ses immenses travaux, trouvait le temps d'assister chaque jour à la Messe.

CHAPITRE VIII.

MÈRE DE LA DIVINE GRACE.

Après l'invocation *Mère du Christ*, devait venir immédiatement *Mère de la divine grâce ;* car le Christ nous ayant conféré par sa mort la vie surnaturelle de la grâce, il s'ensuit que Marie sa Mère est par là même *Mère de la grâce divine*. Et dans ce sens très exact de renaissance spirituelle par la grâce ou par Marie, qui en est la cause occasionnelle, Jésus mourant a pu dire à l'universalité des hommes dans la personne de

saint Jean : *Voilà votre mère*; c'est à elle que vous devez la vie divine que je vous rends.

Il y a plus : Marie, en fournissant au Fils de Dieu, devenant aussi son Fils, la nature humaine, afin qu'il pût souffrir, mourir et ainsi mériter, n'a-t-elle pas acquis un droit au moins de légitime convenance sur ses mérites et sur ses grâces ? Ne peut-on pas dire qu'elles lui appartiennent, comme les produits d'une plante appartiennent en toute justice à celui qui l'a semée et élevée dans son champ? Aussi le trésor des grâces est-il entre ses mains ; elle en est au ciel la souveraine *Distributrice.* Et c'est encore à ce titre qu'elle est appelée *Mère de la divine grâce* ; double point de vue, sous lequel nous allons l'envisager successivement. Marie *Mère de la divine grâce :*

I. Parce qu'elle nous a donné Jésus-Christ, Auteur et Source de toutes les grâces ;

II. Parce qu'elle en est au ciel la souveraine Distributrice.

ARTICLE PREMIER.

Marie nous a donné Jésus Christ, Auteur et Source de toutes les grâces.

Pour bien apprécier le don inestimable qu'en cela elle nous a fait, essayons de nous former une idée du précieux trésor de grâces, grâce sanctifiante, et grâces actuelles, renfermées en Jésus-Christ. Quel est donc le prix,

I. *De la grâce sanctifiante* ? — Elle est le lien qui nous unit à Dieu par l'amitié la plus intime et nous rend en quelque sorte d'autres lui-même, participants de son essence divine : c'est la vie de Dieu même communiquée à sa créature. L'âme embellie de cette grâce devient sa bien-aimée, l'objet de ses plus douces complaisances, un paradis vivant, où il fait ses délices

d'habiter. Elle a de plus un droit certain à le voir face à face, dans toute la splendeur de sa gloire et de sa beauté, à l'aimer, à le posséder toujours. En levant les yeux au ciel, en y voyant ces trésors, ces trônes qui sont le partage des élus, elle peut dire avec assurance : Voilà mon domaine pour l'éternité. « La grâce, a dit quelqu'un fort élégamment, est la semence de la gloire, qui en sera l'efflorescence et l'entier épanouissement dans le ciel. » O magnifique privilège de la grâce sanctifiante ! qui ne vous ambitionnerait de tous ses vœux les plus ardents ?

Elle est encore la source de la véritable grandeur. Tel monarque a su par ses victores se faire redouter des nations voisines, conquérir l'admiration des autres par sa politique sage et ses rares qualités ; le prestige de sa puissance et de sa grandeur fait rechercher de toutes parts son alliance ; une foule de courtisans l'entourent avec un dévouement sans bornes ; c'est à qui aura l'honneur de le servir ; des flots de peuple l'acclament sur son passage ; il est l'idole de tous ses sujets ; rien ne manque à son bonheur ni à sa gloire ; mais il n'a pas la grâce sanctifiante !!! Parmi ses valets, se trouve un homme qui n'est connu que par son nom, sans considération aucune dans le public, sans science que celle de son emploi, ne possédant que ses minces épargnes, vêtu pauvrement, peut-être même disgracié de la nature ; mais il possède la grâce sanctifiante !!! Eh bien ! avec ce trésor, il est mille fois plus heureux, plus riche, plus grand en réalité devant Dieu que le monarque qui en est déshérité.

L'âme dans cet état surpasse aussi en beauté toutes les merveilles de la terre et des cieux. Platon disait qu'il y avait tant d'attraits dans la vertu, que, si nous la voyions telle qu'elle est, nos cœurs brûleraient pour

elle d'une passion invincible. Que cela est bien plus vrai de la grâce sanctifiante, qui est la divine parure de l'âme! S'il était donné d'apercevoir une âme aussi charmante, on serait ravi dans une extase ineffable; comme sainte Catherine de Gênes, on se dirait : « Si je ne savais pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un. » Cette beauté intérieure se reflète même sur le visage. L'aspect d'une sainte personne a je ne sais quoi de céleste et de divin qui vous saisit d'un respect involontaire : son frond candide et serein est comme le miroir de la paix qui règne dans son cœur. — On rapporte qu'un jeune homme coupable d'un péché impur, se trouvant en présence de S. Philippe de Néri : « Hélas! lui dit le Saint, que votre physionomie est repoussante! » Ayant compris le sens de cette parole, il alla aussitôt se confesser. Le Saint, qui l'ignorait, le revoyant le lendemain, lui dit en souriant : « Vous êtes beau, mon enfant, voilà comme j'aime à vous voir! » Ah! les jeunes gens ne savent guère ce qu'il font, quand ils se livrent au vice! Déjà vieillards à vingt ans, ils porteront partout le cachet de leur dégradation, la laideur sur leur visage, comme la souillure est dans leur âme.

Un autre avantage de cette grâce et qui en relève singulièrement le prix, c'est de donner la vie et du mérite à toutes nos œuvres, qui sans elle seraient frappées de mort irrévocablement. Elle est cette sève spirituelle qui en fait des fruits dignes d'une récompense éternelle. « Qu'est l'homme sans elle, dit le pieux auteur de l'Imitation, qu'un bâton sec, un rameau stérile, qui n'est bon qu'à jeter? » *Oui*, s'écrie le grand Apôtre, *en vain aurais-je assez de science pour pénétrer tous les mystères, assez de foi pour transporter les Montagnes, assez de désintéressement*

pour donner tout mon bien aux pauvres, assez de courage pour livrer mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, tout cela ne me sert de rien. Mais la grâce, au contraire, est comme un or spirituel avec lequel on acquiert un royaume éternel : dans cet heureux état, un désir, un léger effort, une intention plus surnaturelle, la moindre action, un verre d'eau froide, deviennent dignes d'une récompense infinie. C'est un temps de moisson pour le ciel, dont il faut savoir profiter. De quels biens donc cette grâce n'est-elle pas pour nous la source féconde !

Mais encore, quoi de plus doux et de plus consolant ! N'est-ce pas le prix de l'âme, le repos du cœur, cette sainte confiance en Dieu, ces douceurs ineffables qui sont comme un avant-goût des célestes plaisirs ? Et à qui sommes-nous redevables de tant et de si précieux avantages ? à Marie, par qui nous est venu Jésus qui en est la source.

Morale : Quelle haute estime ne devons-nous pas avoir pour ce riche trésor ! Conservons-le donc avec un soin égal à sa valeur, égal au prix que les saints y ont attaché, d'après l'exemple de Marie elle-même. Qu'est-ce, en effet, qui porta cette jeune Vierge à fuir le monde, pour se rétirer à l'ombre des tabernacles ? Ce fut le désir de mettre son innocence à l'abri de tout danger. Et vous, invincibles martyrs, glorieux athlètes de la foi, pourquoi cette ardeur et cette joie à voler sur les échafauds, à vous élancer dans les brasiers ardents, au-devant des tigres et des lions ? La voix de votre sang répond tout haut : les tourments, la mort même nous paraissent préférables à la perte de la grâce. Saints anachorètes, pourquoi vous ensevelir dans les antres et les déserts ? Ah ! dites-vous, nous savions que ce trésor est porté dans des vases d'ar-

gile, et la solitude la plus profonde ne nous a pas paru un asile trop assuré pour le garantir de toute atteinte. Saints pénitents, que je vois pâles et décharnés, à quoi bon tant de rigueurs? Hélas! nous expions la perte de la grâce; trop heureux si à force de larmes et de pénitences nous pouvons la recouvrer, et nous fortifier contre notre faiblesse.

Et nous aussi, s'il arrive que le péché nous ravisse ce précieux trésor, après avoir pleuré notre malheur, imitons cette femme de l'Evangile, qui, ayant perdu une drachme, prend un flambeau, bouleverse toute la maison, et ne se donne de repos qu'elle ne l'ait retrouvée. Estimons que retrouver la grâce au prix de tous les sacrifices n'est point l'acheter trop cher. Fallût-il aller au bout du monde, à grands frais, même au risque de sa vie, subir les humiliations les plus accablantes, s'imposer les plus austères pénitences, refuser à la nature toutes les satisfactions les plus légitimes; ce serait encore l'avoir pour rien. On cite d'un grand nombre de pécheurs réconciliés avec Dieu, à peu près la même exclamation de joie, au sortir du sacré tribunal, où ils avaient retrouvé, avec la paix de l'âme, le bien le plus précieux encore de la grâce sanctifiante. S'effrayant des difficultés dont ils croyaient la confession hérissée, et que le démon ne manquait pas de leur grossir, toujours ils reculaient à la pensée de cette démarche. Et lorsqu'enfin, s'armant de courage, ils s'étaient réconciliés, ivres de bonheur, ils ne savaient en quels termes l'exprimer : « Oh! s'écriaient-ils, si je l'avais su, je l'aurais fait plus tôt. » Eh oui! la peine n'est que du moment, et les fruits en sont aussi durables que délicieux. Comme il le sentait, ce pénitent, qui après le bienfait du pardon aimait à répéter : « Je n'échangerais pas mon bonheur contre toutes les for-

tunes de la terre » ; et cet officier qui disait dans la même circonstance : « Je suis sûr que Louis XIV, au milieu de la gloire et des jouissances du trône, n'est pas plus heureux que moi. » — « Il n'y a peut-être pas d'établissement plus utile que la confession, avouait Voltaire; la plupart des hommes, quand ils sont tombés dans de grands crimes, en ont naturellement du remords ; s'il y a quelque chose qui les console, c'est de pouvoir être réconciliés avec Dieu, avec eux-mêmes. » Tel est donc le prix de la grâce sanctifiante !

II. Mais ils ne sont pas moins merveilleux les effets produits sous toutes les formes par des grâces d'un autre genre appelées *grâces actuelles*, qui découlent également de Jésus-Christ, Fils de Marie. Imaginez-vous le nombre prodigieux de créatures qui ont existé depuis bientôt six mille ans, celles qui existent maintenant, toutes celles qui existeront dans l'avenir, dont la durée peut être fort longue. Concevez, si vous le pouvez, toutes les bonnes pensées conçues dans leur esprit, tous les saints désirs entretenus dans leur cœur, les paroles édifiantes sorties de leur bouche, toutes les actions méritoires qui ont sanctifié leur vie. Ajoutez-y ces grâces privilégiées qui ont porté ou qui porteront les uns à une séparation généreuse du monde, de ses usages, de ses plaisirs, de ses fêtes, en dépit de ses sarcasmes, tout en vivant au milieu du monde ; les autres à une virginité perpétuelle et à tous les sacrifices sans cesse renouvelés qu'elle exige ; d'autres, à l'austérité des plus rudes pénitences, dont le seul récit fait frémir la nature : d'autres encore, à une pauvreté volontaire et aux privations de tout genre qui l'accompagnent : un très grand nombre, au zèle de l'apostolat chez les peuples sauvages et barbares, vie

de crucifiement continuel, et même à l'héroïsme du martyre : grâces puissantes qui transforment l'homme tout entier et enfantent dés miracles. Et que d'opérations intérieures de la grâce produites par les sacrements ou d'autre manière, plus nombreuses encore que celles qui se manifestent par des œuvres sensibles ! les détails seraient infinies ; nous sommes forcés de les omettre.

Or, c'est en Jésus-Christ qu'est la source de tous ces biens, source qui ne s'affaiblit point en se répétant, mais qui conserve toujours la même abondance. Tout ce qui s'en est écoulé, tout ce qui s'en écoulera, n'est pas une goutte d'eau dans l'immensité de l'Océan. Que dis-je ? une goutte d'eau prise dans la vaste étendue des mers en diminue la masse, bien que de peu. Mais en Jésus-Christ, Océan des grâces sans fond ni rives, quoi que vous en tiriez, l'abondance est toujours la même. Supposez un foyer de lumière auquel vous allumez mille, dix mille flambeaux ; cette diffusion de lumière, mille, dix mille fois renouvelée ne lui fera rien perdre. Image naturelle de la plénitude du Christ. Et Marie étant la Mère de cet Auteur de la grâce, est conséquemment *Mère de la divine grâce ;* ce qui lui donne une espèce de droit d'en disposer à son gré : objet d'un second *Article.*

Morale : Lorsque Dieu éclaire notre esprit de quelque rayon de sa grâce, ou ébranle notre cœur par un pieux mouvement qui nous excite au bien, gardons-nous de résister. Outre le mépris injurieux que nous ferions du sang de Jésus-Christ dont cette grâce est l'application, ce serait nous exposer à ce que Dieu, en punition de cet abus de ses grâces, n'en diminue le nombre et la force ; ce qui pourrait conduire par degrés à l'aveuglement de l'esprit, à l'endurcissement du

cœur, à l'impénitence finale : affreux malheur qu'il faut éviter à tout prix ; état le plus funeste où puisse arriver une âme. Imitons, au contraire, la conduite des Mages : ils n'ont pas plus tôt vu l'étoile, qu'ils suivent sans retard son indication, malgré toutes les difficultés qui s'y opposaient. Imitons saint Pierre qui, sur un regard du Seigneur, reconnaît sa faute, la lave dans l'amertume de ses larmes et en obtient le pardon. Imitons la prompte docilité de Saul ; aussitôt que la voix du Seigneur s'est fait entendre du haut du ciel, il se dit tout prêt à faire ce qui lui sera indiqué, et va trouver à la ville voisine l'homme de Dieu qui achève sa conversion.

Auguste Mère de l'Auteur de la grâce, pleine de grâce vous-même, répandez-la surabondamment dans mon pauvre cœur, et gardez-moi du malheur de la perdre ; rendez-moi aussi, comme vous, docile à ses salutaires inspirations.

Pratique : Si l'on est tombé dans quelque faute mortelle, s'en confesser au plus tôt. Peut-on se livrer au sommeil avec un péché dans le cœur ?

EXEMPLES ET ALLÉGORIES.

BONHEUR DE CORRESPONDRE A LA GRACE.

Un jeune homme vivant chrétiennement, entrainé par une mauvaise compagnie, commit une faute dont sa conscience délicate s'alarma. Rentré tout aussitôt, il se met au lit, mais il ne peut fermer l'œil ; son péché lui revient sans cesse à l'esprit : il promet à Dieu de s'en confesser dès le matin, et cette promesse ne calme point ses inquiétudes. Il se lève, bien décidé à aller de suite trouver son confesseur ; mais il résidait à une lieue de distance. A peine sorti, il retourne ; les remords redoublent, le pressent, le torturent ; il ne peut s'endormir avec ce péché.

Il se lève de nouveau ; la nuit était sombre ; arrivé près du bois, la frayeur s'empare de son imagination ; il croit entrevoir des spectres ; il s'arrête tremblant. Mais à l'entrée du bois, près du chemin, se trouvait, dans le creux d'un vieux chêne, la statue de la Vierge devant laquelle il avait tant de fois prié, en allant trouver son Ananie ; il s'en souvient. A peine aux pieds de sa bonne Mère, ses frayeurs se dissipent, le courrage lui renaît. Il est bientôt au presbytère : le confesseur l'accueille avec bonté, entend sa confession et le presse de se coucher. Mais le jeune homme persiste à retourner, non pourtant sans avoir raconté toutes les difficultés qu'il avait eues à surmonter, et le secours puissant qu'il avait trouvé dans la sainte Vierge. Ses parents ne savaient rien de tout cela. Le lendemain, comme il ne paraissait pas, ils vont frapper à la porte de sa chambre ; point de réponse ; il était mort!... Et s'il avait remis sa confession au lendemain !!! Et s'il n'avait pas prié Marie !!!

— Dans l'antique Marseille, qui semble avoir pour mission de prouver au monde, encore maintenant, que les mille préoccupations d'un vaste commerce ne sont pas incompatibles avec une religion sincère et la dévotion à la sainte Vierge, on a vu pendant des siècles la statue d'argent de Notre-Dame de la Garde, dans laquelle on plaçait l'hostie, servir d'Ostensoir pour les processions de la Fête-Dieu. C'était rappeler, par un très ingénieux emblème, que Marie est la Mère de Celui qui allait répandre partout ses grâces, et conséquemment la *Mère de la divine grâce*. — Telle est aussi la signification de ces statues appelées *Nativité*, où la Vierge est représentée tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Par cette pose, elle s'offre à nous comme Mère de l'Auteur de la grâce.

ARTICLE SECOND

Marie est au ciel la généreuse Distributrice des grâces

Cette délicieuse vérité, que le cœur admet avec reconnaissance, va revêtir un caractère d'évidence frappante,

I. Par les raisons de convenance ;

II. Par les faits qui l'appuient ;

III. Par l'imposante autorité des saints Pères et des Docteurs de l'Eglise.

I. *Raisons de convenance.*— « C'est par Marie, dit saint Augustin, qu'a commencé le grand ouvrage de notre Rédemption, c'est par elle aussi qu'il doit se compléter, » Dieu ne changeant pas de moyens. Quoi de plus convenable, en effet, que Marie, ayant donné au monde l'Auteur de la grâce qui a procuré le salut, nous obtienne la grâce elle-même qui aide à l'opérer ! N'est-il pas rationnel que Dieu en départisse l'écoulement par le même moyen qui en a fait jaillir la source ? Ne devons-nous pas encore croire, avec Bossuet, que la venue de Jésus-Christ sur la terre ayant dépendu du consentement de Marie, la concession des grâces qu'il nous a apportées soit aussi subordonnée à son bon plaisir ? D'ailleurs, elle eut une part trop active et trop douloureuse à ses souffrances et à sa mort, qui nous ont mérité les grâces, pour que ce bon Fils ne voulût point la dédommager par le plaisir de les dispenser. Quelle plus noble récompense pouvait-il lui donner pour la générosité de son sacrifice, que de déposer entre ses mains tous les mérites de sa passion et de sa mort, afin qu'elle les distribuât elle-même à qui elle veut, quand elle veut, et autant qu'elle veut, avec toute la munificence d'une Reine ? Il aimait trop sa Mère pour ne point lui faire partager son empire au ciel, aussi bien que sa gloire ; de même qu'ici-bas, il ne veut point

la gloire pour lui seul, mais il concède à sa bonne Mère l'honneur d'être invoquée comme Dispensatrice de ses grâces. Déjà, avant qu'elle fût notre Mère il lui avait donné une large part à la diffusion de ses faveurs. A l'appui de cette vérité,

II. *Citons ici seulement quelques faits évangéliques.*— A peine incarné, Jésus veut exercer par Marie son ministère de Sauveur. Nous en avons un exemple bien remarquable dans le miracle opéré lors de sa visite à sa cousine Elisabeth. C'est un sentiment très solidement établi que Jean-Baptiste fut purifié de la tache originelle et sanctifié dans le sein de sa mère par la présence de l'Enfant-Dieu conçu en Marie. Il était du reste très convenable que, venant pour nous racheter, son premier acte fût le rachat d'un pécheur, et que cet acte de grâce fût opéré au bénéfice de son Précurseur.

Or, qui a servi d'instrument à cette application anticipée du fruit de la rédemption ? Sainte Elisabeth n'en laisse aucun doute par ces paroles d'une clarté saisissante : *Votre voix, ô Marie, n'a pas eu plutôt frappé mon oreille, que l'enfant a tressailli de joie dans mon sein.* Ce mouvement de joie était l'indice et l'effet de la grâce qu'il recevait. Cette grâce venait de Jésus, de lui seul ; mais il voulut que la transmission à cet enfant, encore incapable de voir et d'entendre, en fût dévolue à sa propre Mère.— Et même, serait-ce trop présumer que d'attribuer encore au séjour prolongé de Marie chez sa parente, la grandeur exceptionnelle de Jean-Baptiste ? « Faut-il s'étonner, dit saint Ambroise, qu'il ait été le plus grand des enfants des hommes, cet enfant que la Mère du Sauveur oignit pendant trois mois de l'huile de sa présence, et nourrit du parfum de sa sainteté ? Non seulement saint Jean, mais toute la fa-

mille se ressentit, par Marie, de la présence de Jésus : Elisabeth est remplie de l'Esprit-Saint ; Zacharie, favorisé du don de prophétie et du recouvrement de la parole ; toute la maison comblée de bénédictions célestes : d'où est venu à la fête de la *Visitation* le nom de *Notre-Dame des Grâces*. Jésus-Christ pouvait, sans aucun doute, opérer directement par lui-même toutes ces merveilles de la grâce ; mais, en pressant sa Mère chérie d'aller en porter les prémices à ses parents, il lui assigne bien nettement, même avant de naître, le rang qu'elle occupera dans la distribution des grâces.

Si, plus tard, les bergers et les Rois accourent, en toute diligence, apporter au divin hôte de l'étable, l'humble tribut de leur adoration, c'est Marie qui le présente à leur foi naissante Et l'heureux Siméon qui n'avait qu'un désir, celui de voir le Sauveur avant sa mort, et qui pour cela se rend au temple, où le trouve-t-il ? dans les bras de sa mère. Et cette veuve qui jouit de la même faveur, à qui la doit-elle ? à Marie. C'est que, disent les saints Docteurs, entre autres saint Epiphane, nul ne trouve Jésus, nul ne vient à Jésus, autrement dit, ne trouve les grâces que par Marie.

Et tout au début de sa vie publique, en même temps qu'à la prière de sa Mère, le Sauveur devance son heure pour délivrer de leur détresse les époux de Cana, il se passe un autre prodige, d'un ordre bien plus relevé, dans la personne des apôtres. Déjà appelés, ils ne croyaient pas encore assez fermement : et voilà que le miracle de leur Maitre affermit leur foi à sa divinité : *Il manifesta sa gloire,* dit le texte sacré, *et ses disciples crurent en lui*. Et cette fermeté de croyances, fruit du miracle, ils la durent à Marie, qui l'avait provoquée.

Mais ce pouvoir si actif que Jésus lui conféra déjà

sur la terre pour la dispensation de ses grâces, avec quelle libéralité beaucoup plus large encore ne doit-elle pas l'exercer dans le ciel ! Triomphante au sein de l'éternelle félicité, y aurait-elle moins de puissance et de bonté que pendant sa vie ? Non ! assurément, non ! Des hauteurs de sa gloire, penchée sur notre terre, comme une mère sur le lit de douleur de son enfant, elle ne voit que mieux l'excès de nos misères, et n'en a que plus de zèle à les secourir. D'une main elle présente à son Fils nos besoins et nos vœux, et de l'autre elle frappe à son cœur, influant ainsi sur l'effusion de la grâce dans l'Eglise, avec la même plénitude qui est dans Jésus-Christ ; la seule différence, c'est qu'il en est la *Source*, et elle, le *Canal* par où elles arrivent jusqu'à nous.

III. *Écoutons à ce sujet la grande voix des saints Pères et Docteurs de l'Eglise*, aussi expressifs qu'unanimes, quand ils proclament cette excellente vérité. — Saint Bernardin de Sienne ne craint pas d'avancer, « que Marie ayant conçu le Verbe éternel, et étant placée maintenant à sa droite, conséquemment à la source même des grâces, elle a sur elles une espèce de juridiction. » — « Toutes les miséricordes divines sont entre ses mains, » nous assurent saint Jérôme, saint Bonaventure, saint Pierre Damien. — « O glorieuse Dame, disait saint Ildephonse, Dieu vous a confié tous les biens qu'il veut donner à ses créatures : toutes les richesses, tous les trésors de la grâce sont commis à votre garde. » — Et comme la rosée, s'accommodant à la nature des plantes, se change en feuilles, en fleurs et en fruits dans une admirable variété, « ainsi, selon saint Jean Damascène, Marie, nuée féconde de toutes les grâces, répand partout les bénignes influences de son Fils. » — « Demander sans passer par la médiation

de Marie, c'est, dit saint Antonin, être aussi téméraire que de prétendre voler sans ailes. » — « De telle sorte, affirme saint Germain, qu'il n'y ait point de grâce dispensée à l'homme et de salut possible, que par l'entremise de Marie. »

Que volontiers nous citerions, *in extenso*, les passages non moins explicites de tant d'autres Pères et Docteurs qui l'appellent « la trésorière, — le réservoir et le déversoir de toutes les grâces, — un océan de grâces, — la porte par où elles descendent sur le monde, — un canal d'or qui communique du ciel à la terre, et par lequel passent les différentes grâces. » Cependant nous ne pouvons omettre le témoignage de saint Bernard, toujours si vrai et si fécond, quand il parle de Marie. Il nous assure « que Dieu a déposé tout le prix de la Rédemption dans ses mains, pour qu'elle le répartisse à son gré ; — que telle est la volonté de Dieu, que toutes les grâces nous soient dispensées par Marie. » Il l'appelle « l'acqueduc qui nous les transmet, — l'échelle sans l'aide de laquelle on ne peut arriver à Jésus-Christ, — et pour cela sa plus grande confiance et tout le fondement de son espérance. » Enfin le grand Evêque de Meaux ne fait que résumer le langage de toute la tradition par ces mots si formels : « Qu'en vertu d'un décret immuable de la divine sagesse, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grâce pour le salut des hommes. » Après des autorités aussi graves et aussi nombreuses, la cause est jugée sans appel.

Ainsi donc, comme Pharaon, dans la cruelle famine qui désolait l'Egypte, disait à ceux qui lui demandaient du pain : *Allez à Joseph*, établi surintendant des magasins publics ; de même, quand nous demandons à Dieu quelque grâce, il nous dit : Allez à Marie. Oui,

elle est la vice-Reine dans son royaume, l'Aumônière générale, la surintendante des trésors célestes. A cette Cour rien ne se fait sans son avis, rien ne se donne que d'après son bon plaisir : de sorte que les chrétiens peuvent dire à leur Reine, avec bien plus de raisons que les Egyptiens à Joseph : *Notre salut est dans vos mains*.

Morale : Qu'ils sont à plaindre et cruels envers eux-mêmes, ceux qui, ayant au ciel une Mère si bienfaisante, une Reine toute-puissante, une Protectrice aussi dévouée, négligeraient d'employer son intercession pour obtenir les secours qui leur manquent ! Pourraient-ils oublier à ce point que jamais personne ne recourut à sa bonté sans en avoir recueilli les faveurs ? Secourir ses enfants, c'est le besoin de son cœur ; dispenser les grâces, c'est son office ; être importunée, c'est son bonheur. Ne craignez donc pas de la fatiguer : votre défiance l'outragerait. C'est, au contraire, lui plaire et l'honorer que de requérir sa médiation. Depuis que nous fûmes substitués à son Jésus mourant, et qu'elle nous adopta comme une nouvelle famille, son plus grand désir est de réaliser son titre de Mère et de nous faire entrer en communauté de l'héritage paternel. Du sein de la gloire, n'ayant plus rien à désirer pour elle-même, ni à donner aux bienheureux pour accroissement de leur bonheur, c'est sur nous, encore gémissants dans la vallée des épreuves, qu'elle reporte toute la vivacité de sa maternelle tendresse. Elle voudrait nous voir heureux de sa félicité ; et nul doute qu'elle nous obtienne les grâces qui nous en rendront dignes.

Quelle délicieuse consolation de pouvoir nous dire qu'en toute position, et à toute heure, nous ne sommes pas seuls, ni abandonnés dans ce cachot du monde,

mais que nous avons au ciel une Mère qui nous protège, qui veille sur nous, toujours prête à nous consoler, à nous secourir! Sachons donc mettre à profit sa puissance égale à sa bonté. Crions vers elle, comme l'indigent qui meurt de faim et de soif à la porte du riche. Et alors s'accomplira cette parole sortie de sa propre bouche : *Le Seigneur remplit de biens ceux qui sont affamés.* Ne restons pas avec les misères de notre pauvreté, près de ce riche trésor, dans les dangers de notre faiblesse, et sous le poids de notre langueur, en présence de cet arsenal muni de toutes armures spirituelles. Malades ou pleins de santé, justes ou pécheurs, recourons-y ; malades, pour guérir ; forts, pour ne point faiblir ; pécheurs, nous y trouverons le pardon ; justes, nous deviendrons encore plus justes. *Celui,* dit-elle, *qui m'aura trouvée, trouvera la vie ;* c'est-à-dire Jésus qui est *la Vie*, et près duquel elle nous introduit.

O souveraine Dispensatrice des grâces, qui les tenez dans vos mains, laissez-en couler quelque peu sur ma misère profonde, et je serai assez riche !

Pratique : Se rappeler souvent les faveurs obtenues par Marie, pour l'en remercier, et examiner quel profit on en a recueilli.

EXEMPLES ET ALLÉGORIES

GRACE RETROUVÉE PAR L'ENTREMISE DE MARIE

Un grand pécheur étant venu trouver saint Bernard lui disait en pleurant : « Il est impossible que j'obtienne jamais miséricorde pour mes innombrables crimes. » Le saint ému de compassion lui dit : « C'est mal parler, mon fils, vous ne devez pas désespérer à ce point ; car, si vous craignez de ne plus trouver grâce auprès de Dieu, n'avez-vous pas Marie, appelée avec raison *plei-*

ne de grâce, l'Ange du Seigneur l'ayant ainsi baptisée?» Et lui montrant dans l'Evangile ces paroles : *Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce auprès de Dieu* ; « Comprenez-le bien, mon fils, serait-ce que Marie aurait perdu la grâce, pour qu'elle ait eu besoin de la retrouver ? Certes non ! mais on peut trouver aussi ce que d'autres ont perdu ; et c'est là précisément le cas où vous êtes. Marie a trouvé la grâce que vous avez perdue, et c'est pour vous la rendre. Courage donc, et ne perdez plus confiance. Revenez à elle et dites-lui : Mère de la grâce divine, jetez un regard sur moi, pauvre pécheur que je suis, rendez-moi la grâce que j'ai perdue. » Ainsi parla l'homme de Dieu : et ce malheureux pécheur, ramené à la confiance, confessa, pleura amèrement ses fautes, en fit une rude pénitence, et publia partout les miséricordes de sa bonne Mère.

— Qui n'a remarqué au bas des statues ou images de la Vierge, appelées *Conception*, outre le serpent qu'elle écrase de son pied, la lune représentée par son croissant ? C'est là un emblème très ingénieux de Marie dans le ciel. La lune placée entre la terre et le soleil réfléchit sur la terre la lumière qui lui vient du soleil : ainsi Marie envoie à ses enfants les grâces qu'elle reçoit de son Fils, vrai *Soleil de Justice*.

— Depuis la révélation authentique qui en fut faite à une religieuse de Paris, ces mêmes statues, appelées *Conception*, sont ornées d'un autre emblème non moins expressif : c'est un faisceau de rayons, qui, s'échappant des mains de la Vierge, se dirigent vers la terre. Pouvait-il exister dans la nature, une image plus gracieuse et plus vraie de l'abondance des grâces qui passant par Marie, viennent, comme autant de rayons bienfaisants, éclairer, échauffer, féconder ? (7)

CHAPITRE IX.

MÈRE TRÈS PURE

Ce titre, qui est immédiatement suivi de celui de *Mère très chaste*, termes presque identiques, ne doit pas néanmoins, dans l'intention de l'Eglise, avoir exactement la même signification. Ici, par pureté en Marie, il est bien permis d'entendre quelque chose qui lui est distinct de sa chasteté proprement dite. Généralement, on appelle pur ce qui n'est mélangé à rien, ce qui est dégagé de tout élément étranger à sa nature. Ainsi, le ciel est pure, quand il est sans nuages et sans vapeurs. L'air et la lumière sont purs, lorsque rien ne vient en altérer l'essence naturelle. Vous appellerez pure, une source jaillissante, parce que ses eaux sont limpides et dégagées de toute matière hétérogène qui pourrait la troubler dans son cours. Or, en Marie se réalisa dans l'ordre surnaturel cette pureté parfaite. Elle fut pure dans toutes ses facultés.

I. Dans son esprit ;

II. Dans sa mémoire ;

III. Dans toutes les aspirations de sa volonté.

I. *Marie fut pure dans les pensées de son esprit.* — L'esprit est pur, lorsque les pensées ont pour objet la vérité et principalement Dieu qui est la *Vérité* et le *Bien suprême*, soit pour le contempler et le connaître, soit pour s'étudier à l'aimer, à lui obéir, à lui plaire. Mais toute pensée, qui ne tend qu'à nous satisfaire personnellement, et qui n'est pas de nature à être rapportée à Dieu ni directement, ni indirectement, devient une pensée profane.

Or, contemplons Marie comme parfait modèle de cette pureté d'esprit. Semblable à l'encensoir toujours

fermé du côté de la terre, et ne s'ouvrant que vers les cieux pour y faire monter ses odorants parfums, Marie n'avait aucune pensée qui ne fût pour Dieu, qui ne la fixât en Dieu. Vous avez vu quelquefois ces volées d'oiseaux, s'abattant sur un champ couvert de riches moissons, ne le quitter qu'à regret, dans un moment de frayeur, pour y revenir au plus vite ; ainsi Marie encore, qui avait l'esprit habituellement concentré sur Dieu, s'y reportait tout aussitôt qu'elle pouvait se détourner de l'objet dont, par charité, par obéissance, par nécessité, ou pour autre raison elle s'était occupée : et alors même, Dieu ne cessait pas d'être la fin dernière de ses vues, de ses actes. Pas un instant, selon la belle expression d'un saint Père, où elle ne respirât le Seigneur. Le soleil même n'interrompait point cette délicieuse union. « Son cœur veillait, dit S. Ambroise, tandis que reposait son corps, » L'esprit toujours d'accord avec le cœur ne perdait jamais de vue Celui qu'elle aimait plus ardemment que tous les Séraphins ensemble. Et, bien loin que la nature et ses objets divers la détournassent de cette « Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, » chaque créature lui en rappelait le souvenir, et venait échauffer doucement son âme, après avoir charmé ses yeux. L'univers entier lui était un livre toujours ouvert où elle lisait Dieu.

Si la magnificence du firmament, si les beautés de la campagne, si quelqu'une des mille richesses de la création, si les attraits d'un objet quelconque la frappaient, elle ne se bornait pas à cette sensation première, mais ses pensées s'élevaient jusqu'à l'Auteur de ces merveilles qui les réunissait toutes. Elle s'élançait avec le vol de l'aigle au-dessus des nues, dans la profondeur des cieux, pour y contempler l'Être infini, pour sonder l'abîme sans mesure et sans fond de ses adorables perfec-

tions, afin d'y trouver toujours de nouveaux motifs de l'aimer et de le désirer. De plus, les biens et les maux, les peines et les joies, la maladie ainsi que la santé, toutes choses, en un mot, étaient encore autant de voix qui lui parlaient de Dieu.

Morale : Si nous ne pouvons en cela l'imiter complètement, efforçons-nous au moins d'en approcher le plus près possible. Comme cette fleur, qui semble attentive à rechercher les rayons du soleil, tourne vers lui sa corolle dorée, ce qui lui a fait donner le nom d'*Héliotrope*, vulgairement *Tournesol*; de même les pensées de notre esprit, aussi bien que les mouvements de notre cœur, devraient toujours se diriger vers Dieu, la souveraine *Perfection*, notre premier principe et notre fin dernière, de qui nous attendons tout secours et notre récompense. Sans doute, les diverses nécessités de la vie réclament une part dans le travail de notre intelligence ; le corps, compagnon obligé de notre âme, a ses besoins auquel il faut pourvoir; et les rapports nécessaires avec nos semblables ont droit d'occuper aussi une place dans nos pensées, dans nos projets, dans nos combinaisons et nos démarches.

Mais, pour qui que ce soit, les soins sont-ils donc si multipliés et les affaires tellement compliquées, qu'il faille y consacrer tous ses instants, y appliquer tout son esprit ? Combien de choses, d'ailleurs, devenues tellement faciles par l'habitude, que l'attention et le cœur peuvent être à Dieu, pendant que la main poursuit son œuvre ! Aux sollicitudes de l'exil mêlons donc souvent le souvenir de la patrie; *Que là soit notre cœur, où est notre trésor*. Saint Jérome disait « qu'il faudrait penser à Dieu aussi souvent que l'on respire.» En effet, ce que la respiration est au corps, le souvenir

de Dieu est à l'âme ; c'est sa vie, c'est son soutien. — Il est une autre fleur qui n'ouvre son calice, n'étale ses tendres couleurs que sous l'influence des rayons du soleil, et qui, pour cette raison, se nomme *Belle-de-jour* ; ainsi, l'âme ne vit véritablement que sous le regard de Dieu devant qui elle se pose. A l'exemple de Marie, portons donc souvent nos pensées vers ce divin objet ; que tout nous le rappelle, que tout nous y élève. C'est là le plus saint usage que nous puissions faire de cette noble faculté, l'intelligence, que Dieu nous a donnée par préférence à l'animal sans raison. Ce sera faire ici-bas l'heureux apprentissage de la vie des élus.

II. *Marie fut très pure dans sa mémoire.* — Comme les chastes images et les pensées pures qui se succédaient en elle étaient devenus son fonds habituel, sa mémoire ne lui rappelant rien dont elle eût à rougir, ses souvenirs étaient toujours purs. Un de ses heureux loisirs était de repasser les privilèges et les grâces dont la bonté divine l'avait comblée, pour en remercier le Bienfaiteur et activer l'ardeur de son amour. Que souvent elle a dû répéter avec délices ces paroles, accents si expressifs de son humilité autant que de sa reconnaissance : *Mon âme, loue le Seigneur, qui a regardé la bassesse de sa servante, et fait en moi de grandes choses !* Ces souvenirs n'étaient interrompus que par ceux de son bien-aimé Fils, objet si cher à sa pensée comme à son cœur. Mais ce qu'on oublie le moins dans ceux que l'on aime, ce sont leurs peines auxquelles on s'est associé. Ah ! que de fois durent revenir à son esprit les tortures et les affronts infligés à Jésus par l'ingratitude des Juifs ? Et quelle douleur profonde ces déchirantes pensées ne devaient-elles pas produire dans le cœur de cette Mère si aimante !

douleur qui n'était tempérée que par le doux souvenir de la Rédemption du monde, opérée avec tant d'amour. — C'est ainsi que Marie se plaisait à exercer sa mémoire. Ainsi la conserva-t-elle parfaitement pure, aussi bien que son intelligence.

MORALE : Est-ce là le saint usage que nous en faisons ? A la place de tant de souvenirs inutiles ou même dangereux, qui trop souvent nous occupent, et dans lesquels nous aimons à nous bercer, que d'objets profitables à notre salut, à notre avancement dans la perfection, nous devrions nous rappeler fréquemment : tantôt les péchés de notre longue vie, pour en entretenir la douleur , tantôt nos imprudences, notre faiblesse, pour devenir plus fermes dans la tentation, plus précautionnés dans l'occasion, plus prudents à l'éviter ; tantôt cette abondance de grâces dont la bonté de Dieu nous a favorisés, pour exciter en nous le double sentiment de la reconnaissance et de l'amour ; d'autres fois nos dispositions plus heureuses, nos résolutions et nos promesses à certaines époques de notre vie où la grâce nous pressait, pour réchauffer en nous cette généreuse ardeur si prompte à se ralentir ! Que de souvenirs de ce genre, bien dignes d'un homme créé pour le ciel, devraient occuper nos loisirs, alimenter notre mémoire, et la tenir à la hauteur de sa destination !

III. *Marie fut encore pure dans tous les mouvements de sa volonté.* — Cette puissance supérieure de l'âme, malgré les saines lumières de la raison et de la foi qui éclairent, n'est que trop sujette à s'écarter de la voie droite. Combien pourraient dire : *Video meliora proboque, deteriora sequor.* Les vues de l'esprit tournent souvent au profit des passions et non du devoir. Trois objets surtout dominent ordinairement le cœur : le plaisir, la richesse, les honneurs.

Or, jamais l'inclination à ces sortes de jouissances ne souilla la volonté de Marie. Toute sa vie s'écoula dans la pauvreté, les humiliations et les souffrances généreusement acceptées. Et si son cœur est agité par quelque sentiment de crainte ou d'espérance, de tristesse ou de joie, ou par le désir de quelque bien, ces impressions qu'elle éprouve dépendent du rapport qu'a l'objet avec Dieu. C'est à ce point de vue qu'elle place toute chose, pour régler son estime et son attachement ou son dédain et son horreur.

Morale : Nous, au contraire, trop souvent séduits par les faux dehors des richesses, des plaisirs et des honneurs, croyant y trouver le bonheur et la paix, nous cédons sans résistance à cet instinct de la nature corrompue qui nous y porte. Nous les recherchons avec un empressement excessif, au préjudice du souverain Bien, seul objet digne de la puissance de notre volonté. Mettons donc en première ligne dans notre estime et nos projets, dans nos poursuites et nos efforts, ce qui seul peut contenter les vastes désirs du cœur, et nous rester après que tout nous aura échappé. Reportons vers les jouissances légitimes, sur les biens éternels, cette activité démesurée pour les satisfactions profanes, pour ces riens que l'on décore des noms pompeux, *plaisirs*, *honneurs*, *richesses* ; et nous nous serons conservés purs comme Marie.

Très sainte Vierge, obtenez-moi de purifier mon cœur de toute affection terrestre ou coupable, afin que je sois plus maître des pensées de mon intelligence, des souvenirs de ma mémoire et des actes de ma volonté, que je consacrerai à votre gloire et à mon salut !

Pratique : Occuper souvent notre esprit de Dieu, pour exciter en notre cœur les sentiments qui lui sont dus.

EXEMPLES.

BEAUX MODÈLES D'ÉLÉVATION VERS DIEU.

Un des caractères de la vraie sainteté est de commencer sur la terre cette vie d'union à Dieu qui, perfectionnée au ciel, y complète le bonheur.

C'est en quoi on distingua, parmi beaucoup d'autres, sainte Thérèse, chez qui ni les travaux les plus multipliés, ni les contradictions les plus décourageantes, ni l'état habituel d'infirmité ne ralentissaient en rien son union en Dieu. Sa vie était une oraison continuelle; et son cœur embrasé d'amour s'élevait à chaque instant vers son Bien-Aimé par de brûlantes aspirations. « Le véritable amant, disait-elle, se souvient toujours de la personne qu'il aime. » — Saint Jean de la Croix, son digne directeur, avait aussi habituellement le Seigneur devant les yeux : la méditation favorite de ses infinies perfections lui faisait éprouver des délices inexprimables. Sa peine la plus vive était de falloir sortir de cette divine contemplation, pour vaquer aux graves offices de sa charge ; mais alors même, outre les motifs surnaturels qui toujours l'animaient, il ne perdait point Dieu de vue. — Telle fut encore la perfection de l'angélique Louis de Gonzague. Dès sa plus tendre enfance, les communications avec Dieu par la prière lui étaient habituelles. Aussitôt que les bienséances le permettaient, il quittait pour cela les plus belles sociétés et se retirait dans la sollitude. Entré en religion, ce besoin de son cœur ne fit que s'accroitre. Et si par obéissance et par charité il se prêtait aux récréations, ses conversations les plus ordinaires roulaient sur les choses célestes, ce qui ranimait la ferveur de ceux qui, pour cette raison, recherchaient sa compagnie. C'était un ange du ciel qui s'ennuy-

ait sur la terre : aussi bientôt finit son exil : il mourut à vingt-deux ans, comblé de mérites. — Ces trois âmes séraphiques excellaient aussi en dévotion pour la sainte Vierge, le grand modèle d'union à Dieu: rien d'étonnant qu'elles se soient appliquées à l'imiter sur ce point.

— Parmi les objets de la nature, les fleurs ont un langage bien expressif pour l'âme chrétienne. — On dit de sainte Catherine de Sienne, que la plus belle fleur lui suggérait une aspiration d'amour vers *sa Dame* (Marie). — Saint Vincent de Paul ne pouvait voir une fleur, une belle plante, sans remonter, par un sentiment de reconnaissance, vers Celui qui avait ainsi égayé le lieu de notre exil. — Saint François d'Assise entretenait avec les fleurs de pieuses conversations, et joignant les mains, il pleurait de plaisir que Dieu les ait faites si belles et multipliées avec tant de prodigalité pour les jouissances de l'homme. — On raconte d'un religieux, que, s'étant renfermé dans sa cellule pour méditer plus recueilli sur les grandeurs de Dieu, le P. Prieur lui dit : « Ouvrez vos volets, et lisez les vérités morales et religieuses que prêchent les fleurs qui sont sous vos yeux. » — Et nous aussi, par les fleurs qu'un poëte appelle « le sourire de Dieu, » devinons un peu ce qu'il doit être lui-même, et par nos aspirations plus fréquentes et plus vives préparons-nous à lui être inséparablement unis.

CHAPITRE X.

MÈRE TRÈS CHASTE

Le mot chasteté, pris dans son sens propre, signifie pureté corporelle et spirituelle, exemption de tout acte impur, de toute affection charnelle et illicite. Cette pureté intérieure et extérieure est l'effet d'une soumission parfaite de la concupiscence aux règles de la droite raison éclairée par la foi ; elle rend l'esprit maître de la chair, assujettit le corps à l'âme, qui conserve ainsi la noblesse et la beauté qui sont une de ses gloires.

Or, cette angélique vertu de chasteté, Marie la posséda au plus haut degré, au degré qui convenait à la Vierge, dont le sang très pur devait former la sainte humanité de Jésus-Christ. L'ombre la plus légère du vice ignoble, dont le nom même devrait rester inconnu des chrétiens, et qu'une bouche honnête ose à peine prononcer, devait-elle jamais pénétrer dans le tabernacle réservé au Saint des saints ? Si comme Personne divine le Verbe avait Dieu pour Père, se faisant homme, il lui fallait une Mère qui approchât le plus près de son Père; et ce ne pouvait être qu'une Vierge, c'est-à-dire la créature la plus chaste, la plus pure qu'on puisse imaginer. Mais, si dans cette vue Dieu favorisa Marie de la plus intègre chasteté, elle, de son côté, travailla avec une scrupuleuse application à la conserver et même à l'augmenter,

I. Par une vigilance assidue sur tous ses sens extérieurs ;

II. Par l'empire qu'elle sut prendre sur son imagination ;

III. Par la domination qu'elle exerça sur tous ses appétits.

I. *Par une vigilance assidue sur ses sens extérieurs.*— Oui, elle les régla et les surveilla, comme si elle avait à craindre quelque surprise, qui aurait pu proproduire ensuite certaine sensation peu chaste. La présence, la vue seule d'un homme suffisait pour alarmer sa timide pudeur. « Et ce trouble qu'elle éprouva à l'arrivée de l'Ange, dit saint Ambroise, ne fut pas moins excité par la forme humaine dont il s'était revêtu que par la communication qu'il lui faisait. Bien plus s'interdisait-elle toute société des hommes, si ce n'est quand la charité l'y appelait, et que la pudeur le permettait. Un maintien plus qu'angélique entourait toute sa personne; son attitude était réservée ; sa démarche, grave ; rien de léger ne paraissait ni dans ses mouvements, ni dans ses gestes ; son visage, tout son extérieur reflétait la pureté de son âme. » La même retenue accompagnait ses conversations toujours utiles, mais rares, aimant mieux se tenir recueillie et s'entretenir avec son Dieu, à moins que le devoir ou l'utilité ne l'arrachât à cette solitude intérieure. De plus, elle ne donnait à son corps de nourriture et de sommeil, que ce que réclamaient rigoureusement les besoins de la nature. Sa vie n'était qu'une succession de mortifications en tout genre, qu'elle acceptait ou recherchait avec empressement, toujours attentive à se refuser tout ce qui pouvait satisfaire la sensualité. C'est ainsi qu'elle s'appliqua à conserver dans toute sa blancheur le lis de sa chasteté, le sauvegardant à l'ombre de la vigilance la plus assidue sur tous ses sens.

Morale : O vous tous qui appréciez le riche trésor de la pureté, et désirez le garantir de toute surprise,

à l'exemple de Marie, entourez-vous d'une circonspection sévère et assidue ! Comme le saint homme Job, faites d'abord un pacte avec vos yeux, de peur que la vue de quelque objet dangereux, et même d'une vierge, n'éveille en votre âme la pensée du mal, et n'y rallume un feu caché sous la cendre. « Il ne faut pas regarder, dit saint Grégoire, ce qu'il n'est pas permis de désirer. » Si David eût pris cette précaution, les mauvais désirs n'auraient point envahi son cœur. Si Eve n'eût pas considéré avec complaisance la beauté du fruit défendu, peut-être n'y aurait-elle pas porté la main. Marie, quoiqu'à l'abri de tout danger, était si mortifiée des yeux, qu'elle les tenait toujours baissés et ne les fixait jamais sur sa personne, au rapport de saint Epiphane. Et le texte sacré remarque qu'en se rendant par charité chez sa parente Elisabeth, elle s'en alla *par les montagnes et en toute hâte*, sans doute afin de moins voir et d'être moins vue. — Soyez aussi attentifs à tenir soigneusement fermées toutes les avenues de votre cœur, par où pourrait s'insinuer le démon impur. Un commandant de citadelle, qui a juré sur son épée de la défendre contre toute attaque de l'ennemi, a grand soin d'observer ses manœuvres et ses tentatives et dirige les moyens de défense principalement vers les points qui présentent plus de facilité pour une invasion. S'il est des plantes qui, pour avoir grandi d'elles-mêmes, n'en sont pas moins admirables dans leur élégante simplicité, image des bons instincts naturels à notre âme ; il en est aussi qui, plus délicates, réclament du jardinier les soins les plus intelligents, une vigilance assidue, pour arriver à leur splendeur. Il lui faut les garantir des insectes malfaisants, des herbes environnantes qui pourraient nuire, des ardeurs d'un soleil trop brûlant. Veillons avec au-

tant de soin sur la fragilité de notre cœur, si nous voulons le conserver pur, en le garantissant de toute surprise meurtrière.

Mais à cette vigilance de tous les instants et sur tous nos sens joignons la prière, aussi instamment recommandée par Jésus-Christ, pour ne point succomber à la tentation : *Vigilate, omni tempore orantes.* Dieu, par un inviolable engagement, a mis au pouvoir de la prière tous ses dons : elle est la plus grande puissance du monde : Dieu lui-même lui obéit : *Demandez et vous recevrez.— Secours de Dieu :* c'était la devise brodée jadis sur la bannière des Machabées. Que ce soit là aussi celle de toute âme généreuse qui veut combattre un bon combat, surtout contre la chair : *Car personne ne peut être continent, si Dieu ne lui en fait la grâce.* L'hydre de la concupiscence est toujours vivante au fond de l'âme : à cette hydre il faut un aliment ou des chaînes ; ces chaînes on les demandera à Dieu par la prière, ou l'on sera dévoré par la passion. Vigilance donc et prière : deux pratiques également essentielles, et dont la réunion doit former le fond de la vie chrétienne. Une vigilance exacte tient éloigné des occasions ; une prière fervente rend fermes contre celles qui sont inévitables. La vigilance prévient ou fait remarquer les tentations ; la prière obtient la force d'y résister. La vigilance empêche d'être surpris ; la prière, d'être vaincu. Seuls, nous ne serions pas forts ; implorons le secours de Dieu : mais, en nous l'accordant, il veut que nous agissions de notre côté. Faisons donc par la vigilance ce qui est en nous, et attirons par la prière ce qui vient du ciel ; elle est la clef, surtout si elle est présentée par Marie. — Le P. Avila assurait que beaucoup de personnes tentées contre la chasteté avaient triom-

phé au moyen d'une simple aspiration à la Vierge immaculée.

Point ne péchera, qui sitôt tenté,
Secours à Marie aura demandé.

II. *Marie se conserva chaste par l'empire qu'elle avait pris sur son imagination.* — L'imagination est cette faculté volage et capricieuse, toujours prompte à donner aux objets des formes sensibles, souvent même les plus bizarres. Qu'arrive-t-il de là ? que cette folle de la maison, comme l'appelle sainte Thérèse, pour peu qu'on lui lâche les rênes, et surtout qu'on ne la nourrisse pas de pensées sérieuses, présente à notre esprit toute sorte d'extravagances qui peuvent devenir très nuisibles à notre âme. Marie sut lui mettre un frein continuel. D'abord, la vigilance soignée qu'elle exerçait sur ses sens, fermant toute entrée dans son esprit aux pensées dangereuses, ne permettait pas à son imagination de rien lui présenter d'inconvenant. D'ailleurs, constamment occupée des choses de Dieu, et n'usant des créatures que pour l'y voir et l'aimer plus ardemment, ces objets tous innocents ne produisaient en elle que de chastes images, et jamais aucune capable d'alarmer la plus timide pudeur.

MORALE : Voulez-vous, comme elle, que rien ne vienne souiller ou entacher votre imagination? Prenez sérieusement les mêmes précautions : surveillez de tout près cette faculté capricieuse, que Dieu vous donna pour colorer vos jours et non pour les flétrir. Sachez la rappeler, quand vous la surprenez s'égarant sur des objets quelque peu dangereux. Mais surtout, comme c'est pour elle un besoin continuel d'agir, fournissez-lui un aliment qui satisfasse son activité, ayant soin de la tenir toujours occupée. C'est le sage conseil de saint Jérôme, qui lui-même en avait fait la

salutaire expérience. Sans cesse importuné par des souvenirs de Rome qui alarmaient sa délicate chasteté, ni l'austérité de ses jeûnes et de ses veilles, ni la ferveur de sa prière, ni la solitude du désert n'avait réussi à calmer ce soulèvement de la chair contre l'esprit. A l'âge de quarante ans, il entreprit l'étude de l'hébreu, afin que l'application pénible réclamée par ce travail absorbât tellement son attention, qu'il n'y eût plus de place pour ces imaginations si pénibles à son cœur. « Que le démon vous trouve donc toujours occupé, » concluait ce saint Docteur, afin d'échapper, selon la maxime du Sage, *à tous les maux que produit l'oisiveté.* « L'homme oisif est toujours un méchant commencé. » C'est dans l'eau stagnante, sujette à se corrompre elle-même, que s'engendre toute sorte de reptiles sales et venimeux, et jamais dans une eau courante, qui par son activité se conserve pure et limpide. Ce fut là un des secrets de Marie pour être maîtresse de son imagination. Jamais elle n'était oisive, sachant occuper son esprit à la méditation, sa langue à la prière, ses mains au travail et aux bonnes œuvres.

III. *Elle fut très chaste, parce qu'elle sut encore contenir tous ses désirs dans une soumission parfaite.* — Les images produites en nous par les objets extérieurs, et les pensées venant directement de l'intelligence ont ordinairement pour effet d'exciter notre estime ou notre mépris. Mais le plus souvent, nous sommes trompés par les fantômes de notre imagination, ingénieuse à nous grossir ou la laideur et les désavantages, ou la beauté de l'objet et le bonheur qu'il nous procurera ; d'où naissent ensuite dans notre cœur, tantôt les inclinations, les désirs, la joie, l'espérance ; tantôt l'aversion, l'horreur, la tristesse, la crainte. Marie, qui joignait à une raison droite, éclairée et per-

fectionnée par la foi, une imagination parfaitement réglée, jugea sainement toute chose, et n'éprouva jamais le plus faible attrait pour quelque acte qui ne fût entièrement chaste.

MORALE : L'imitez-vous sur ce point, vous qui, séduits par les apparences trompeuses sous lesquelles votre imagination vous présente le plaisir, réglez d'après cela les affections de votre cœur, semblables aux papillons qui, croyant la flamme aussi douce qu'elle paraît belle, vont étourdiment s'y brûler ? Ne vous arrêtez donc pas aux bords emmiellés de la coupe enchanteresse, mais voyez au fond le venin mortel qu'elle renferme, pour ne point céder si facilement à cet entraînement, devenu bientôt comme une nécessité, vers les jouissances sensuelles. Et quel renversement aussi déplorable que honteux, d'être ainsi l'esclave de ses penchants, d'abandonner au corps la conduite de l'âme, qui perd ainsi le noble empire que la raison et la foi doivent lui donner sur les sens et sur les inclinations ! Hâtez-vous donc d'y rétablir cette supériorité dont elle n'aurait jamais dû se dessaisir, et qui seule peut vous rendre heureux. Mais c'est là un changement qui exige plus que vos efforts. Demandez-le à l'Auteur de tout don, par la présente médiation de celle qui ne désire que d'avoir des imitateurs de sa chasteté.

O très chaste Marie, faites que je règle si bien mes sens, mon imagination et les inclinations de mon cœur, qu'à votre exemple je me conserve pur d'esprit et de corps : *Nostra ut pura...* C'est la grâce que je vous demande instamment et de bouche et de cœur : *Te nunc flagitant devota corda et ora.*

PRATIQUE : A l'exemple de saint François de Sales, voir, sans regarder, les objets tant soit peu dange-

reux, quand on ne peut absolument en éviter la présence.

EXEMPLES.

GÉNÉREUX DÉVOUEMENTS POUR LA CONSERVATION DE LA CHASTETÉ.

Que volontiers nous détaillerions ici tous les sacrifices auxquels tant de personnes se sont dévouées, plutôt que de porter la moindre atteinte à la plus délicate de toutes les vertus ? Nous pourrions citer ces religieuses qui, apprenant du fond de leur cloître que l'ennemi allait pénétrer dans la ville, se brisèrent les dents, et ces autres qui, dans le même danger, se déchirèrent le visage, de crainte que leur beauté ne devînt une séduction pour le soldat. Oh ! qu'elles étaient belles ces saintes vierges ainsi défigurées ! Si vous n'êtes pas capables d'un tel sacrifice, jeunes personnes, au moins

> Craignez cette beauté dont l'éclat spécieux
> Fait le poison du cœur et l'idole des yeux ;
> Trop funeste ornement d'une chair misérable,
> Qui se rend criminelle en se rendant aimable ?

Nous citerions ce jeune martyr des premiers siècles qui, pressé inutilement de renoncer à la foi, fut attaché sur un lit mollet, et, à défaut d'autres moyens de se défendre contre une infâme courtisane venue pour le séduire, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de cette malheureuse, qui se retira tout interdite. — Nous citerions saint Bernard qui, pour se punir d'un regard qu'il craignait avoir été trop curieux, bien qu'il ne crût pas son cœur coupable, se plongea dans un étang glacé, jusqu'à l'entière extinction du feu impur dont il avait ressenti quelques étincelles : et dès ce moment il se promit de ne jamais regarder en face une personne du sexe.

— La même estime pour la chasteté inspira un courage à peu près semblable à saint Benoit. Tourmenté par des souvenirs peu chastes, malgré la solitude où il s'était retiré et la continuité de ses prières, il alla se rouler sur les épines et les orties, jusqu'à ce que la violence de la douleur eût entièrement amorti l'aiguillon de la chair. — Nous ne pouvons omettre ici saint Bernardin de Sienne, qui montrait sa tendre dévotion envers la sainte Vierge principalement par l'imitation de la pureté. S'il lui arrivait d'entendre un mot peu honnête, la rougeur de son visage témoignait à l'instant la vive peine qu'il en ressentait. Cette pudeur bien connue était un frein qui retenait les plus dissolus. A son approche, cessaient aussitôt les conversations tant soit peu libres : « Silence, disait-on, voici Bernardin ! » — Même délicatesse dans saint Louis de Gonzague qui, ayant entendu, encore enfant, des paroles inconvenantes dont il ne comprenait pas le sens, et les ayant répétées, en eut le plus vif regret, dès qu'il les sut mauvaises, et les pleura toute sa vie ; — dans saint Stanislas de Kostka, qu'une seule parole indécente révoltait au point qu'il tombait en faiblesse. Son père, qui le savait, était attentif à éloigner de ses oreilles de semblables discours ; et s'il arrivait qu'on en échappât, il les arrêtait tout aussitôt, parce que cela affligeait, disait-il, son petit Stanislas. Ces deux anges de la terre, pour se soustraire aux dangers du monde, cette atmosphère si funeste à la fleur de la virginité, allèrent l'abriter à l'ombre des saintes observances de la vie religieuse, et l'y conservèrent intacte sous l'égide protectrice de la *Mère très chaste*.

CHAPITRE XI

MÈRE TOUJOURS VIERGE.

Tout est grandeur, tout est beauté, tout est gloire dans Marie ! Mais, ce qui la rend la femme incomparable, ce n'est point seulement sa sublime dignité de Mère de Dieu, par laquelle elle domine de toute la hauteur des cieux les autres mères même les plus saintes, c'est aussi le privilège inouï à tous les siècles, incompréhensible à l'esprit humain, admirable au ciel et à la terre, d'avoir conservé intacte la fleur de sa virginité, même en devenant féconde. Marie est *Vierge*, et cependant elle est *Mère* : Marie est réellement *Mère*, et néanmoins elle est toujours *Vierge*, *Dei mater alma atque semper Virgo* : Vierge unique et sans égale, *Virgo singularis*. Glorieuse prérogative de Maternité virginale, et de Virginité perpétuelle dans toutes les phases de sa vie, que nous proclamons par cette Invocation, *Mater inviolata*, et que nous allons contempler avec délices, développée en trois *Articles*. Marie demeura Vierge,

I. Dans son mariage avec saint Joseph ;
II. Dans la conception et l'enfantement de Jésus ;
III. Tout le reste de sa vie.

ARTICLE PREMIER

Virginité de Marie conservée dans son mariage avec saint Joseph

Marie, dès son enfance, avait consacré à Dieu le lis de sa virginité ; et le temple qu'elle avait choisi pour abriter son innocence, et vivre loin du monde uniquement pour Dieu, devait être à jamais sa demeure chérie. C'est là qu'elle vivait paisible et heureuse à l'om-

bre des autels, partageant chacun de ses jours entre le service du sanctuaire, le travail des mains, la méditation de la loi sainte, et surtout les communications les plus intimes avec Dieu. Là, sous la main divine qui se plaisait à lui verser tous les dons célestes, elle s'embellissait de l'éclat de toutes les vertus. Ainsi se préparait-elle, sans le savoir, à devenir un tabernacle digne de recevoir le Verbe qui devait s'incarner. Mais, lorsqu'elle eut atteint sa quinzième année, libre et maîtresse d'elle-même par la mort de ses vénérables parents, il lui fallut céder aux volontés des Pontifes et de ses tuteurs qui, dans les desseins de la Providence, pensèrent à lui donner un époux. (8)

Plusieurs raisons de haute convenance demandaient que le mystère de l'Incarnation du Verbe dans son sein fût couvert par le voile du mariage. D'abord, si Marie n'avait pas eu autour de soi cette protection visible, non-seulement contre les rigueurs de la loi qui ordonnait de lapider une fille déshonorée, mais surtout contre l'opinion publique, elle aurait été chargée, aux yeux de sa nation, d'une flétrissure qui eût rejaillit jusque sur le Christ. Ainsi, l'honneur de Jésus en face des Pontifes et des Pharisiens, qui devaient n'avoir aucun prétexte même apparent de mépriser sa personne et sa doctrine, la réputation de sa Mère, qui eût été gravement compromise, demandaient que sa maternité miraculeuse fût justifiée par des causes naturelles. Et puis, ne convenait-il pas autant que le Dieu fait homme eût un gardien et comme un tuteur de son enfance, et qu'à sa mère aussi fût donné un compagnon courageux qui lui aidât à supporter les soucis de la famille, les incommodités de l'indigence ; un ami intime, un dépositaire fidèle des secrets de son cœur, de ses peines et de ses joies ? Il n'était pas

moins convenable que, modèle de son sexe, elle en honorât toutes les conditions, condition de fille, de femme et de veuve ; ensuite, que sa respectueuse obéissance à un époux apprit aux épouses ce principal devoir, et que son exemple montrât le ciel accessible non-seulement aux vierges, mais encore aux femmes mariées et aux veuves. Enfin, le Fils de Dieu lui-même, placé dans toutes les situations de *Fils de l'homme*, ayant un père et une mère, vivant avec eux, donnant l'exemple de la soumission, du travail et de toutes les autres vertus domestiques, devait, ce semble, compléter ainsi le tableau d'une sainte famille.

Mais à la plus pure des femmes, il fallait pour époux le plus parfait de tous les hommes : comme aussi, un homme vierge pouvait seul être digne d'associer ses destinées aux destinées de la Vierge des vierges. Ces qualités exceptionnelles se rencontrèrent dans le chaste Joseph, dernier rejeton de la tige de David, simple artisan, qui n'avait de patrimoine que les plus pures et les plus sublimes vertus, se résumant dans le titre d'*homme juste*. Cependant, Marie ne consentit à cette alliance qu'à la condition qu'ils resteraient vierges toute leur vie. Joseph, non moins épris de l'excellence de la chasteté que sa pieuse fiancée, n'hésita pas à lui donner sur ce point une pleine assurance. Et le Pontife, en bénissant cette union, recevait les promesses d'une inviolable pureté; « il nouait la vie de deux anges. » — « Quelle alliance, s'écrie le dévot Gerson ! c'est une virginité qui s'allie à une autre virginité ; ce sont deux lis qui s'enlacent sans rien perdre de leur fraîcheur ; ce sont deux astres qui ne se regardent que pour augmenter l'éclat et la pureté de leur lumière. Marie est la plus pure de toutes les vierges; et Joseph, le plus chaste de tous les époux, devient le gardien et

le protecteur de sa virginité. » — « O heureux mariage, dit un pieux écrivain, dont la pudeur a été le principe, et la grâce du Saint-Esprit le voile ombrageant l'un et l'autre époux ; dont les vertus et les grâces ont formé le mobilier ; dont le nœud a été cet amour chaste qui embrase les anges dans les cieux ! » Dans les autres mariages, les relations sont terrestres ; mais ici, elles sont toutes spirituelles ; ce n'est l'union que des cœurs. — Et si la beauté, en soi innocente, fait tant de coupables, fomente l'orgueil et corrompt les regards ; si, fleur agréable à voir, elle cache sous ses feuilles un serpent qui souvent empoisonne et qui tue ; la beauté dans Marie n'était pour Joseph qu'un suave et céleste enchantement, qui n'inspirait à ce chaste époux qu'un accroissement de respect, que saintes pensées, que pudiques affections. Mais, avant de considérer de plus près cette alliance toute virginale, recueillons de suite une des importantes leçons qu'elle renferme.

Morale : Ce n'est point assez de conserver intacte la délicate vertu de chasteté, et de l'entourer de la surveillance la plus active, il faut encore la mettre à l'abri de tout soupçon. Jésus-Christ nous en donne l'exemple dans sa Personne et dans sa sainte Mère. Il permit à ses ennemis de déverser sur lui le poison des plus injustes calomnies ; ils l'accusèrent de manger avec les pécheurs, de ne point garder le Sabbat, d'être un homme de bonne chère, de ne pas payer le tribut, etc. Mais, il ne voulut point que leur acharnement à le décrier pût jamais avoir la moindre prise sur l'innocence de ses mœurs. Son inaltérable pureté les frappait d'admiration et les condamnait au silence. Même soin pour la réputation de Marie. Afin de préserver sa virginité de toute atteinte maligne, il veut qu'elle le mette au monde sous le voile honnête du mariage ; il traite

saint Joseph comme son père ; il consent à passer pour le *fils du* pauvre *charpentier* ; « aimant mieux, dit excellemment saint Ambroise, que l'on doute de sa génération miraculeuse que de laisser soupçonner la pureté de sa Mère. » C'est à ce point que Jésus tenait à la réputation de chasteté pour Elle et pour Lui. Comprenez, d'après cela, jeunes personnes surtout, que pour l'honneur de la religion, il ne suffit point d'être chastes aux yeux de Dieu, mais qu'il faut le paraître encore devant les hommes. Que penser donc, d'abord, de ces immodesties qui provoquent des regards déjà coupables, et surtout de celles qui, perfidement voilées, sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont moins révoltantes ? Que penser de ces ajustements, « étudiés, dit saint Bernard, pour surprendre le cœur par les yeux ? » Sur quoi le Sage donne ce salutaire conseil : *Détournez votre vue d'une personne parée, et ne la regardez pas curieusement. La beauté du visage a été funeste à plusieurs qui ont commencé leur perte par les regards ; ces regards ont enfin allumé le feu impur dans leurs cœurs.* — Que penser de ces badinages enjoués, de ces familiarités déplacées, auxquelles on se prête avec un excès de complaisance, que saint Jérôme appelle « l'agonie d'une chasteté mourante ; » et un autre Saint, « les morsures du diable et les arrhes du péché ? » — Que penser de ces divertissements, où la délicate chasteté est exposée à des blessures de toute espèce, où tout conspire à surexciter violemment la passion qui est déjà de sa nature si enflammable ? — Que penser de ces assiduités, de ces entretiens secrets, écueil où cette fragile vertu vient si souvent se briser : tant l'amour sensuel est prompt à s'allumer dans le cœur, quand il est aidé par la présence de l'objet ? « Aussi, dit Pierre de Blois, on n'est jamais plus à l'abri des

morsures de l'impureté que par la fuite. » Le démon impur, affirme saint Bernard, ressemble à un chien à l'attache, qui malgré sa fureur à s'élancer ne saurait mordre que les imprudents qui s'approchent de trop près, et jamais ceux qui se tiennent à distance. *Celui qui évite les pièges sera en sûreté*, nous assure l'Esprit-Saint. « Dans la guerre des sens, dit saint Philippe de Néri, ce sont les peureux qui triomphent, c'est-à-dire ceux que l'occasion fait reculer. » Et ne vous autorisez jamais, pour y rester, de l'innocence et de la vertu de l'un et de l'autre : les anges ne se trouvent que dans les cieux. Des exemples redoutables ont appris que des affections les plus spirituelles peuvent se transformer insensiblement en affections humaines, qui bientôt deviennent sensuelles et enfin criminelles.

Je viens de signaler les principales imprudences qui, outre le danger qu'elles renferment, ont pour effet de faire déprécier l'angélique vertu et de scandaliser les faibles. Avec une pareille légèreté et une telle dissemblance de la Vierge, si modeste, si réservée, comment oser se présenter devant elle, se dire son enfant ? Et si une fille surtout n'est point l'enfant imitatrice de Marie, peut-elle encore se croire chrétienne ?

« Par votre sainte virginité et votre immaculée Conception, ô Reine des anges, obtenez que mon corps et mon âme demeurent comme vous éternellement sans tache. »

Pratique : Dans toutes les occasions dangereuses pour la chasteté, se demander : qu'aurait fait la sainte Vierge ?

EXEMPLES ET SENTENCES

RELATIFS AU SUJET DE LA MORALE

Modestie : — La modestie est la beauté intérieure de l'âme se manifestant au dehors. Reflet de la chasteté

surtout, elle en est aussi la gardienne nécessaire. Qu'elle paraisse donc toujours, sur votre front, dans vos vêtements, dans toutes vos manières. Que la décence la plus sévère vous suive partout comme votre ombre, à l'exemple de sainte Perpétue, qui au milieu de l'amphithéâtre rassemblait les lambeaux de sa robe pour se couvrir, plus attentive à la pudeur qu'à la souffrance ; de sainte Eulalie, qui sur le bûcher dénouait ses cheveux pour s'en faire un bouclier contre les regards de la multitude ; de sainte Agnès, qui marchant au supplice et s'apercevant que les bourreaux, au moment de la jeter dans les flammes, regardaient avec plaisir la beauté de son visage, s'écria : « Ah ! mon Dieu, je me réjouis de ce que mon corps va périr. Oui, périsse ce misérable corps, puisqu'il peut plaire à d'autres qu'à vous ! » *modestia vestra nota sit omnibus hominibus.*

Danse : La danse entre personnes de sexe différent, toujours dangereuse, est souvent criminelle par les péchés de l'esprit et du cœur, par les actions extérieures qu'elle occasionne. — C'est une chose indifférente de sa nature, dit saint François de Sales ; mais son usage est tellement déterminé au mal par les circonstances, que l'âme y court les plus grands dangers. Il la compare aux champignons dont les meilleurs ne valent rien. — *Ne fréquentez pas une danseuse*, dit le Sage, *de crainte de périr par ses attraits.* — Saint Augustin assure qu'il y aurait moins de mal à labourer la terre les saints jours de fêtes que d'aller à la danse. — L'air, les gestes, les agréments de la fille d'Hérodias, dansant devant Hérode, le charmèrent au point qu'il jura de lui accorder tout ce qu'elle demanderait : la mort du saint Précurseur fut la suite de ce serment et le *fruit d'une danse.* Combien de morts spirituelles beaucoup

plus déplorables en sont les résultats ! — Un démon qu'on exorcisait, étant sommé de dire pourquoi il avait osé s'emparer d'une chrétienne qui se trouvait à la danse, répondit : J'en avais le droit, elle était dans un lieu de mon domaine. C'est là, en effet, qu'il règne en maître.

Entretiens, *familiarités*, etc.— Rien de ce qui peut exposer la chasteté n'est à négliger. — Elle est une fleur si délicate, que le plus léger contact en flétrit la fraîcheur ; c'est une glace polie que le moindre souffle ternit. — Pourquoi donc rester dans ces occasions où elle est toujours exposée ? — Qui voudrait s'endormir à côté de serpents affamés, ou sur le bord d'un précipice ? — Comme une étincelle négligée, la simple pensée dont on ne s'inquiète pas peut causer dans l'âme un vaste incendie. — Vous jetez un caillou dans un lac paisible ; un seul point de la surface est agité ; mais tout à coup les ondulations se communiquent, se heurtent et ne s'arrêtent qu'au rivage. — Coupez les maux naissants, coupez-les dans le vif : *Principiis obsta...* — Les désirs toujours réprimés s'accoutument à ne pas renaître, et les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber ; c'est la soif de l'hydropique.

ARTICLE SECOND

Virginité de Marie conservée dans la Conception et l'Enfantement de Jésus

On s'imagine aisément l'existence paisible et heureuse que coulèrent les deux époux, après leur chaste union ; la paix du ciel régnait dans leur humble demeure ; le travail partageait leurs moments avec la prière, qui le rendait moins rude et le sanctifiait. Le laborieux Joseph s'exerçait à façonner le bois pour divers usages de la vie ; et Marie, laissant là les ouvrages élé-

gants du temple, se livrait aux occupations que nécessite un ménage pauvre, où la maîtresse n'a point de serviteurs. A la tombée de la nuit, Joseph, las des travaux du jour, trouvait sa bien-aimée compagne empressée à servir le frugal repas. Cet homme grave et simple, avec sa belle figure patriarcale, où les passions faisaient silence, cette angélique jeune femme, avec sa sollicitude toute aimante, formaient un couple digne de l'âge d'or.

Il y avait environ trois mois que ces chastes époux vivaient de cette douce vie, lorsque l'heure sonna où les cieux devaient faire pleuvoir le *Juste*, le *Désiré* des nations, le *Sauveur* du monde. « Mais, dit saint Bernard, puisqu'il fallait que le Fils de Dieu se faisant homme eût une mère, il était de sa dignité que cette femme fût et restât Vierge. « D'ailleurs, ne convenait-il pas que le Verbe ayant été engendré d'une manière ineffable par la pensée éternelle du Père, sa *Conception* humaine s'accomplit aussi par un mode miraculeux : ainsi pense le Docteur angélique. Et en effet, selon l'expression si chaste de l'Envoyé céleste, *la Vertu du Très-Haut couvrit de son ombre la Vierge Marie ; le Saint-Esprit survint en elle*, et forma lui-même, dans son sein immaculé et de son sang le plus pur, ce corps adorable qu'il unit à une âme et à la Personne du Verbe, lequel fut fait chair en se faisant homme : *Et Verbum Caro factum est*. Ainsi s'opéra l'étonnant mystère de l'Incarnation. Alors se réalisa l'oracle prophétique d'Isaïe : *Une vierge enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel*, c'est-à-dire, *Dieu avec nous*, ou Dieu fait homme. Et la tige mystérieuse qui donna au monde ce fruit béni ne perdit rien de sa pureté native. *La Vierge répandit sur le monde la Lumière éternelle, tout en conservant son honneur virginal* :

virginitatis gloriâ permanente... Et si ce Dieu fait homme prouva en naissant d'une femme qu'il était réellement homme, il montra qu'il était Dieu en naissant d'une Vierge restée vierge. Ainsi voulut-il que sa génération temporelle fût encore, de cette manière, conforme à cette éternelle génération dans le sein de son Père ; car de même que le Père l'avait engendré sans en subir aucune altération, ainsi Marie le conçut sans la moindre lésion de sa virginité. O prodige des prodiges ! Dieu seul pût vous opérer ; Dieu seul peut vous comprendre.

Ce qui complète un aussi merveilleux privilège en Marie, c'est que sa virginité ne fut pas plus altérée par l'*Enfantement* de Jésus. L'ayant conçu sans être souillée, elle le mit au monde sans aucun sentiment de douleur. Et, par une toute autre merveille, la conception s'étant opérée sans concupiscence, dit saint Augustin, l'enfantement ne fit point tache à la virginité : '*Inviolata permansit, quia in conceptu libido non fuit*. C'est ce qu'avait reconnu Origène : « De même, dit-il, qu'autrefois le buisson brûlait sans que le feu le consumât ; de même que les trois enfants dans la fournaise ne furent nullement atteints par les flammes qui les environnaient ; de même qu'Habacuc apporta son repas à Daniel dans la fosse aux lions sans rompre le sceau royal ; ainsi Marie enfanta un Dieu sans perdre sa couronne de Vierge. »

Et même cette sainte et ravissante auréole devint encore plus resplendissante et plus pure. La fleur brillante se fane en formant son fruit ; et quand le fruit mûrit, la fleur a cessé d'être. Mais en la mère de Dieu, cette plante chérie du ciel, tout s'écarte des règles ordinaires de la nature : le fruit divin qu'elle produisit, bien loin de ternir sa fleur, ne fit au contraire, que

l'embellir. Semblable encore aux rayons du soleil qui, passant à travers le cristal, non seulement ne le brisent pas, mais en augmentent l'éclat et le font briller de mille feux, Jésus, qui est la *Sainteté* infinie, la *Virginité* même, et qui la donne à ses créatures, a dû non-seulement en être le gardien dans sa Mère, mais, par sa naissance, l'accroître au plus haut degré et y mettre le sceau. Marie doit être d'autant plus Vierge qu'elle est Mère d'un Dieu. C'est un pré déjà fleuri, mais qui se couvre de nouvelles fleurs ; c'est un lis déjà blanc, mais dont la blancheur acquiert plus d'éclat ; c'est une rose déjà odoriférante, mais dont le parfum devient de plus en plus suave. Là-dessus encore, la parole du grand Docteur Augustin est des plus formelles : « Dans l'enfantement de Marie, dit-il, l'intégrité de son corps s'accrut, au lieu de diminuer, et sa virginité reçut un embellissement plutôt qu'un dommage. ».

Morale : Nous n'insisterons pas plus longtemps sur cette vérité, que toute âme chaste admet avec bonheur. Hâtons-nous d'exposer la conséquence éminemment pratique et utile qui en découle pour les époux chrétiens. Sans doute, ils sont loin d'être tenus à une chasteté aussi intègre, aussi parfaite que le fut celle de Marie. Mais doivent-ils pour cela se permettre toutes les satisfactions sensuelles que sollicite la concupiscence ? Assurément non ! il est un genre de sainteté qui convient aux époux, comme il est un genre de chasteté qui est l'apanage des vierges : celle-ci supérieure et plus noble, celle-là inférieure et moins noble, mais ayant aussi sa délicatesse. L'une et l'autre, selon la condition de chacun, sont un devoir.

L'état du mariage, dont Dieu lui-même est l'auteur dès l'origine du monde, et que Jésus-Christ a élevé à la dignité de Sacrement est au point de vue de la foi

une noble vocation : *Honorabile connubium.* Il est honorable d'être appelé à seconder les desseins de la Providence pour la conservation du genre humain, de donner à Dieu des adorateurs ici-bas, destinés à le louer au ciel éternellement. Mais si le monde, auquel échappent ces aperçus élevés, ne voit trop souvent dans le mariage qu'un établissement nécessaire, qu'un engagement purement civil temporel, les époux chrétiens doivent porter plus haut leurs pensées.

Conséquemment, ils doivent d'abord ne s'y engager que par des vues saintes, y vivre ensuite avec des intentions entièrement pures, et non point comme les nations qui ne connaissent pas Dieu Telles furent les dis-dispositions du vertueux Tobie et de la vertueuse Sara : *Seigneur*, disait ce saint jeune homme, *vous savez que je prends cette parente pour épouse, non point par des vues charnelles, mais uniquement pour que les enfants que vous nous donnerez bénissent votre nom dans toute la suite des siècles*. Et Sara, de son côté disait avec la même sincérité : *Vous savez, ô mon Dieu, que je n'ai jamais eu de désir sensuel pour un homme, et que j'ai conservé mon âme pure de toute concupiscence de la chair,.. Si j'ai consenti à prendre un mari, ce n'est point par passion. mais avec votre crainte, et dans l'espérance que vous comblerez de* [illegible]. Et avec des intentions aussi pures, ils échappèrent à la mort qui avait justement frappé de coupables maris.

Telles doivent être, à plus forte raison, les intentions des époux chrétiens. Cependant, là ne doit pas se borner leur chasteté. « Elle est encore nécessaire, dirons-nous, avec la réserve et d'après la grave autorité de saint François de Sales, non pour se priver des droits de la foi conjugale, mais pour se contenir dans les bor-

nes. Car comme l'observation de ce commandement, *Fâchez-vous et ne péchez point*, porte plus de difficulté pour la pratique que celui-ci, *Ne vous fâchez point*, par la raison qu'il est plus aisé d'éviter la colère que de la régler, de même il est plus facile de se priver des plaisirs de la chair que de les modérer. Il est vrai que la licence du mariage, sanctifié par la grâce de Jésus-Christ, peut beaucoup servir à éteindre la passion naturelle; mais l'infirmité de plusieurs personnes qui s'en servent, les fait passer aisément de la permission à l'usurpation, et de l'usage à l'abus... Il est toujours dangereux, continue le sage Moraliste, de prendre des médicaments violents, parce que, si l'on en prend plus qu'il n'en faut, ou qu'ils ne soient pas bien préparés, la santé en souffre beaucoup. Le mariage a été institué et sanctifié, en partie pour servir de remède à la cupidité naturelle; et si l'on doit dire que le remède est salutaire, on peut dire qu'il est violent et conséquemment dangereux, si l'on s'en sert sans modération et sans les précautions nécessaires à la piété chrétienne. »

L'amour conjugal, que la grâce du sacrement a spiritualisé, doit donc être devenu un amour chaste et réglé, qui même dans les jouissances légitimes laisse purs l'esprit et le cœur. C'est ainsi qu'éclairé par la foi, le chrétien doit penser et agir dans cet état, contrairement aux maximes et aux pratiques du monde, qui est parvenu à matérialiser les instititutions même les plus saintes. — Il est dit que sainte Catherine de Gènes vit parmi les damnés, plusieurs âmes excessivement tourmentées, pour avoir profané la sainteté du mariage; parce que ceux qui commettent ces fautes ne s'en font aucun scrupule et par conséquent y persévèrent toute leur vie.

O Marie toujous Vierge, quoique Mère, inspirez aux époux la plus haute estime pour cette chasteté qu'exige leur saint état, et le courage de ne lui porter aucune atteinte.

PRATIQUE : Dans les occasions ou tentations qui mettent cette vertu en péril, se rappeler, entre autres choses, les sentiments si pudiques de Tobie et de Sara, et les bénédictions qui en furent la récompense.

EXEMPLES.

MARIAGE ÉDIFIANT.

Un jeune médecin, aussi distingué par ses setiments religieux que par la science de son art, ayant été introduit dans une maison des plus recommandables, eut bientôt l'assurance d'obtenir en mariage la fille unique, non moins pieuse que ses parents. Après plusieurs visites, le docteur demanda à la mère de sa future épouse de lui parler en particulier. — Cela ne se peut, répondit-elle d'une manière obligeante ; ma fille est souffrante depuis quelques jours, elle a besoin de tranquillité. — Mais, Madame, il m'est assez pénible de ne pouvoir m'entretenir avec Mademoiselle, pour lui exprimer à mon aise mes sentiments et connaître les siens. — Vos instances me font peine, Monsieur ; tout ce que je puis c'est que vous lui parliez en ma présence ; jamais ma fille ne s'est trouvée en tête-à-tête avec aucun homme. Mais bientôt je dois être son époux. — Alors, elle ne m'appartiendra plus ; mais jusqu'à ce temps, je dois remplir à son égard tous les devoirs d'une mère chrétienne et prudente. — Eh bien ! Madame, je vais m'ouvrir à vous-même. Élevé aussi par des parents sincèrement chrétiens, je suis toujours demeuré fidèle à cette religion sainte qui vous dicte une si belle conduite. L'indifférence qui existe malheureusement par-

mi les hommes de mon état a pu vous inspirer quelque défiance ; mais, veuillez le croire, je suis loin de la partager. Si j'ai tant insisté pour avoir avec votre demoiselle un entretien en particulier, c'était pour la prier de se disposer par une confession générale à la sainte communion, afin de recevoir avec la bénédiction nuptiale toutes les grâces dont nous aurons besoin.

A ces mots, la mère ne peut retenir ses larmes, elle se jette dans les bras du vertueux médecin, et lui dit, en le tenant serré contre son cœur : « Eh bien ! mon fils, nous communierons tous ensemble ; allez voir votre épouse, et dites-lui bien que je vous ai appelé mon fils ! Allez, pieux jeune homme, vos sentiments me répondent de votre bonheur et de celui de ma fille ! » Et le jour même du mariage, les pères et mères accompagnaient leurs enfants à la table sainte. — Quelle touchante leçon et pour les jeunes gens et pour les parents, dans la circonstance si critique de préparation au mariage !

CONTINENCE OBSERVÉE DANS LE MARIAGE.

Pour honorer la sainte Vierge conservant sa virginité, bien que réellement mariée au chaste Joseph, il s'est trouvé, dans tous les temps, des époux qui voulurent les imiter en ce point.

Sainte Cécile, vierge romaine, contrainte par ses parents d'épouser un jeune seigneur, nommé Valérien, lui déclara que liée par le vœu de chasteté perpétuelle, jamais elle ne violerait cet engagement. Valérien surpris de la nouveauté de cette vertu, inconnue dans le Paganisme, demanda le baptême, se voua lui-même à la continence, et peu de temps après partagea avec son épouse la gloire du martyre.—Saint Chrysante, en épousant sainte Darie, l'engagea à vivre dans une par-

aite continence, afin d'être par là plus agréables à la sainte Vierge. Bientôt leur vie tout employée en bonnes œuvres les fit reconnaître pour chrétiens : ils furent arrêtés et réunirent la couronne du martyre à celle de la virginité.—S. Jean l'Hospitalier et Ste Basilisse eurent le même sort, en récompense de leur engagement mutuel pris dès le premier jour de leur mariage, à vivre comme frère et sœur, ainsi que des œuvres de charité qui était leur commune et principale occupation. — Sainte Pulchérie, impératrice, déclarée Auguste malgré sa jeunesse, consentit plus tard, pour être plus libre dans ses bonnes œuvres, à partager l'autorité avec le pieux et vaillant Marcien ; mais elle ne lui donna sa main qu'à la condition de garder fidèlement son vœu de virginité perpétuelle, ce qui fut accepté sans peine. — Sainte Cunégonde, impératrice, avant son mariage et du consentement de saint Henri qui devait l'épouser, avait promis à Dieu, en l'honneur et avec le secours de Marie, de vivre et de mourir vierge. Après la mort de son mari, elle prit le voile dans un monastère qu'elle avait fondé, où elle ne se fit remarquer que par plus de perfection dans ses vertus. — Saint Elzéar et sainte Delphine s'épousèrent avec la résolution de mener une vie angélique dans ce nouvel état. Le Seigneur affranchit leur chaste union de toutes les amertumes qui accompagnent ordinairement les mariages. — Combien d'autres alliances toutes virginales, dont l'héroïsme n'a été connu que de Dieu.

ARTICLE III.

Virginité de Marie toujours conservée.

Vierge avant le mystère de l'Incarnation, vierge après que le divin Esprit eut fécondé son sein, vierge

en donnant naissance au Sauveur, Marie le fut jusqu'à la mort. Telle est la croyance de l'Eglise ; et quand d'audacieux hérésiarques eurent la témérité de contester ce glorieux privilège, elle les frappa aussitôt de ses anathèmes. Saint Jérôme appelle une semblable dénégation, un *acte de démence ;* saint Augustin, un *sacrilège ;* saint Epiphane, *un blasphème*. Cependant. tout en adhérant de grand cœur à cette vérité, aussi délicieuse pour nous qu'elle est honorable pour Marie, il nous sera par là même bien agréable de voir les raisons principales qui l'appuient.

Le Verbe étant, par sa divinité, le Fils unique du Père, semblait devoir être aussi, en se faisant homme, le Fils unique de sa Mère. « Est-il supposable, dit saint Ambroise, que Marie ait eu même la pensée de perdre une virginité que Dieu avait consacrée par un prodige étonnant, ou que Joseph, cet homme si saint et si chaste, ait discontinué de l'être ? » Cela se déduit encore de la réponse de Marie à Gabriel : *Je ne connais pas d'homme ;* n'était-ce pas dire que, liée à Dieu par le vœu de virginité, elle veut le garder inviolablement ? Et ce vœu était, à ses yeux, tellement irrévocable, que même la flatteuse perspective de devenir la Mère de son souverain Seigneur ne put la déterminer à y être infidèle Or, si avant de savoir que cette sublime dignité lui était réservée, Marie, par un libre choix, s'est vouée à une virginité perpétuelle, et si elle l'a estimée au point de la préférer à l'honneur d'être la Mère de Dieu, peut-on raisonnablement supposer que, l'étant devenue, elle ait cessé d'estimer autant l'état virginal, et consenti à laisser profaner le sanctuaire que l'Eternel s'était choisi dans son sein ? Evidemment, cela n'est pas possible. Croyons plutôt que, s'étant engagée par le vœu de virginité, elle l'a accompli dans toute

son étendue, et n'a eu garde d'y porter la moindre atteinte.

En voici d'autres preuves qui, sans être aussi décisives, ne laissent pas d'avoir une grande force. Le Sauveur, en quittant la terre, ne veut point y abandonner sans ressources et sans soutien, une Mère aussi tendrement aimée. Mais, si elle a d'autres enfants, n'est-ce pas à eux d'en avoir le soin ? Quel besoin pour Jésus de la remettre en des mains étrangères ? Peut-il même en avoir la pensée ? Cependant, il la confie au plus cher de ses disciples, qui devra avoir pour elle toute la sollicitude et le dévouement d'un véritable fils. Ah ! c'est que Marie, en perdant son Jésus, va perdre son seul enfant, son seul appui, et n'en a pas d'autre qui l'assiste dans les derniers jours de son pèlerinage. — Et puis, si Jésus eût eu des frères ou des sœurs, assurément, liés de si près à un personnage aussi remarquable alors, ils auraient été connus et auraient joui d'une grande célébrité. Comment donc le souvenir s'en serait-il si vite effacé ? (9)

D'ailleurs, si la virginité persévérante de Marie n'eût pas été un fait réel, notoire et avéré, les apôtres auraient-ils jamais osé, dans le symbole, associer à son nom celui de *Vierge ?* Comment en expliquer l'acceptation par les fidèles contemporains ? Cependant cette croyance fut accueillie avec bonheur, et demeura profondément gravée dans l'esprit et dans le cœur de tous, où elle est vivace pour toujours. Aussi Marie est-elle appelée plus souvent du nom de *Vierge* que de son nom propre : tant on aime à la voir avec cette auréole de virginité intacte et perpétuelle. De plus, sans cette intime persuasion, eût-on été aussi porté à l'honorer et à l'aimer ? Il fallait, pour attirer à soi tous les cœurs, qu'elle se présentât avec cette pureté parfaite qui a des

charmes irrésistibles. Dans Marie, se trouvent donc intimement unis les deux titres les plus glorieux de Mère de Dieu et de Vierge à jamais vierge.

Ecoutons encore comment le dévot Bernard exalte en elle ce glorieux privilège : « Si j'admire en Marie la virginité, dit-il, ce n'est point là une vertu qu'elle ait seule possédée ; depuis qu'elle en a donné l'exemple et arboré l'étendard, des milliers de vierges s'offrent à mes regards, marchant à sa suite. Si je fais l'éloge de son humilité, je trouve aussi des fidèles qui ont compris et pratiqué cette sublime maxime du Sauveur : *Apprenez de moi à être doux et humble de cœur*. Si je célèbre sa miséricorde, n'y a-t-il pas aussi des hommes miséricordieux et des femmes au cœur compatissant ? Mais voici en quoi personne, ni avant elle, ni depuis, n'a jamais pu et ne pourra jamais lui être comparé ; c'est d'avoir uni les joies maternelles à la gloire virginale ; c'est d'être restée *Vierge* en devenant véritablement *Mère*. » (10)

Morale : La divine maternité de Marie la place sans doute au sommet de la grandeur et de la gloire ; mais sa virginité volontaire et miraculeusement conservée est pour elle une autre gloire du plus vif éclat. Et reproduite dans l'homme, la virginité devient aussi pour lui l'apogée de la grandeur et de la gloire. Oui, quelque noble que soit la condition des gens mariés, nous l'avons vu, il en est une autre qui lui est supérieure ; la virginité. C'est là un point de morale trop peu considéré, peut-être même faussement jugé par l'ignorance ou la prévention, sur lequel conséquemment il ne sera pas inutile de répandre quelque lumière.

On peut sans crainte poser en principe que, choisi en vue d'être plus agréable à Dieu, le célibat dans l'un et l'autre sexe est beaucoup plus parfait que le mariage. Saint Paul le conseille en même temps qu'il en fait l'é-

loge. *Celui*, dit-il, *qui n'est point marié a souci de ce qui regarde Dieu, s'appliquant à lui plaire, par la pureté de son corps, par la sainteté de son âme. Mais ceux qui sont engagés dans le mariage ont les sollicitudes du monde et s'étudient à plaire, à une épouse, à un mari ; ainsi leur cœur est partagé.* D'où l'apôtre conclut que *donner sa fille en mariage c'est bien faire, mais que c'est mieux de la conserver vierge.* « O sainte virginité ! par quelles louanges donc assez dignes pourrons-nous t'exalter ? » Quoi de plus héroïque, en effet, que de résister à toutes les séductions du siècle, si attrayantes pour un jeune cœur ; de se défendre constamment contre toute autre affection que pour Jésus, devenu l'unique Epoux de l'âme ; de renoncer aux satisfactions sensuelles qui ne promettent que plaisir ; de vivre comme les anges dans une chair mortelle, et surtout d'enchaîner sa liberté sous le sceau d'un vœu formel et permanent ! Parfois n'a-t-on pas même à braver les railleries d'un monde qui par là déguise mal le dépit que lui cause tant de vertu !

Tout, il est vrai, n'est point amertume dans ces combats divers : la victoire est un fruit délicieux à goûter : et cette courageuse abnégation des jouissances voluptueuses en procure de beaucoup plus pures, exemptes de remords et de dégoût. Quand Jésus-Christ s'est engagé à récompenser au centuple ceux qui briseraient les affections du monde pour s'attacher à lui, il savait pouvoir donner ce qu'il promettait. Mais outre la paix intérieure qui est pour le cœur chaste un festin continuel, la vierge chrétienne, s'étant inviolablement attachée à l'Epoux fidèle et bon que rien ne peut lui ravir, n'est point sujette à ces déceptions amères, à ces chagrins domestiques, à toutes ces épreuves qui trop souvent distillent leur poison sur les alliances même

les mieux assorties, même les plus heureuses à leur début. Que de peines en tout genre n'atteindront jamais l'épouse de Jésus-Christ !

Mais la mère de famille ! Ah ! si quelques-unes n'ont qu'à s'applaudir de leur sort, combien d'autres voudraient secouer le joug qui leur est si pesant, et dont l'existence pourrait se résumer en ces deux mots : *Gémir sans fin, souffrir sans consolation !* Puis, vivre n'est pas tout, il faudra mourir. Et si alors, dans l'état du mariage il y a tant de liens à rompre qui déchirent le cœur, est-il au contraire, une mort plus douce et plus sereine que celle de la vierge, qui, ne tenant à rien de la terre, la quitte sans regret comme sans remords ? Elle éprouve que « le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine d'avoir vécu sans plaisir. » C'est bien d'elle que l'on peut dire : « Sa vie a coulé sans nuage ; sa mort est le soir d'un beau jour. » Ce n'est pas une mort, mais un doux sommeil dont le réveil est aux cieux ; son dernier souffle n'est qu'un soupir d'espérance ; elle va porter intacte devant le Dieu saint la fleur qu'il chérit le plus, le lis de la virginité.

Mais cette abondance de bonheur présent et à venir s'accroît de beaucoup, pour la vierge qui se met plus à l'écart du siècle par la vie religieuse proprement dite. Qu'elles sont heureuses, en effet, ces âmes privigiées, d'être ainsi affranchies des tribulations et de tous les périls d'un monde aussi frivole que pervers ! Qu'elle est délicieuse cette vie qui s'écoule dans les dévouements de la charité, les joies de l'obéisssance, le calme de la pauvreté, la louange de Dieu, les suavités de la prière, le perfectionnement de l'âme, la paix de l'innocence. C'est la vie du ciel commencée sur la terre !

O vous donc, qui vous sentiriez quelque attrait pour

cette vie angélique, soyez bien attentive à la voix intérieure qui vous prévient? Comme Saul sur le chemin de Damas, allez trouver votre Ananie, qui vous dira ce qu'il faut faire. Et quand la volonté de Dieu se sera manifestée, entrez courageusement dans cette voie qui mène à la terre promise, où coulent le lait et le miel, bien loin qu'elle dévore ses habitants.

Et vous, mère chrétienne, qui seriez favorisée d'une telle enfant de prédilection, grâce peut-être à votre exacte vigilance sur le trésor de sa chasteté, nous vous dirons aussi : au lieu de vous attrister d'un si pieux dessein, soyez dans la joie; loin de vous y opposer, secondez-le : *Elle a choisi la meilleure part.* « Pourquoi vous affliger, ajouterons-nous avec saint Jérôme, parce qu'elle veut devenir l'épouse, non d'un esclave, mais d'un Roi? Quelle gloire pour vous-même! vous serez la mère de l'épouse d'un Dieu. » Imitez en ce point la générosité de saint Joachim et de sainte Anne à l'égard de la jeune Marie, leur unique enfant, qui leur était bien chère. Ils l'ont obtenue à force de larmes et de prières ; avancés en âge, ils ne peuvent plus espérer d'autre postérité ; son corps délicat est le chef-d'œuvre de la nature; son âme virginale est celui de la grâce; la vieillesse qui approche avec ses incommodités et ses besoins, réclame l'assistance de cette enfant chérie, que de motifs de la conserver près d'eux! Néanmoins, leur foi triomphe de toutes les oppositions de la nature. Eux-mêmes, au moment venu, vont, par le plus héroïque dévouement, offrir et consacrer à Dieu ce tendre objet de leur si légitime affection.

O très sainte Vierge, qui vous êtes trouvée si heureuse de votre précoce consécration au Seigneur, que vous ne l'auriez pas échangée même contre la gloire

d'en devenir la Mère, inspirez d'aussi nobles sentiments à ces jeunes cœurs pour qui le monde renferme tant de dangers.

Pratique : Sans être religieux ni vierge, renouveler souvent la consécration de sa personne, qu'on a dû faire à Marie.

EXEMPLES

UNE VIERGE DEVENIR L'ÉPOUSE D'UN DIEU

C'est ainsi qu'en pensait un père généreusement chrétien. Veuf et plus que sexagénaire, il était seul avec une fille qui se sentit inspirée d'entrer au Carmel. Ses qualités précieuses ne firent qu'augmenter chez le père sa répugnance à une séparation ; comment consentir à cet éloignement pour toujours ! Mais cette jeune vierge était pénétrée d'une tendre dévotion pour Marie ; elle la priait constamment de lui venir en aide pour la réussite de son projet : des vœux aussi purs devaient être exaucés. Un jour le père, rentrant de l'église à la maison, aborde sa fille avec affabilité et lui dit : « J'ai fait réflexion devant Dieu que, si un prince te demandait pour épouse, je ne balancerais pas à t'éloigner de moi pour te procurer ce bonheur. Ne dois-je pas cent fois plus encore te donner à Jésus-Christ qui te recherche ? Quel bonheur pour moi d'avoir pour gendre Celui qui doit être un jour mon juge ! »

— « Que faites-vous, disait une jeune chrétienne, sollicitée par ses parents à une alliance qui contrariait ses goûts ? Pourquoi vous mettre en peine de me chercher un parti dans le monde ? Je suis déjà pourvue. Vous m'offrez un époux, et j'en ai choisi un autre. Donnez-m'en un aussi riche et aussi grand que le mien ; alors je verrai ce que j'aurai à faire. Mais vous ne me présentez rien de semblable ; car celui dont vous

me parlez est un homme, et celui dont j'ai fait choix est un Dieu ; vouloir me l'enlever, ce n'est point établir ma fortune, c'est envier mon bonheur. »

— Nous voyons la mère des Machabées encourager ses enfants à souffrir les tourments et la mort, plutôt que de déplaire à Dieu ; les saintes Félicité, Symphorose et Perpétue, exhorter chacune leurs septs fils à endurer le martyre, s'estimant heureuses qu'ils aient le courage de sceller leur foi par l'effusion de leur sang. — Quand la mère de M. Perboyre eut appris son martyre, arrivé en Chine, l'an 1840 : « Pourquoi, dit cette vertueuse dame, hésiterais-je à faire le sacrifice de mon fils ? La sainte Vierge n'a-t-elle pas généreusement sacrifié le sien, pour mon salut? » Ces dignes mères, assurément, eussent fait avec un égal courage le sacrifice de leurs enfants pour la vie religieuse, port tranquille, où ne sont plus à craindre les naufrages si communs dans le monde.

CHAPITRE XII

MÈRE SANS TACHE.

Marie devant être la Mère du Saint des saints, la divine Sagesse dut lui conférer toutes les qualités que demandait cette sublime élévation ; elle n'en eût pas été assez digne, si elle se fût rendue coupable d'une seule faute même légère : car, si la gloire des enfants rehausse celle des parents, le déshonneur du père ou de la mère, qui rejaillit aussi sur les enfants, vient en ternir le mérite. D'ailleurs, la Mère de Dieu ayant un Fils impeccable par nature, il était juste qu'elle reçut une grâce qui la préservât elle-même de tout péché. « Et l'on ne peut pas sans répugnance, dit saint Bernard,

supposer la moindre tache dans cette Reine des vierges qui devait enfanter le Vainqueur de la mort et du péché. » C'est pourquoi,

I. Dieu l'exempta du foyer du péché et de toute faute même vénielle.

II. Elle-même s'appliqua constamment à la plus grande perfection.

I. *Dieu l'exempta du foyer du péché*,— c'est-à-dire de cette concupiscence déréglée, source empoisonnée de tant d'actes contraires à la raison, de ces inclinations basses qui portent violemment au mal et rendent si difficile la pratique du bien : désordre qui est le fruit de la faute originelle. Et Marie en ayant été préservée fut par là même exempte de la concupiscence : les lumières et les grâces lui furent accordées avec une telle abondance dès sa Conception, que rien ne la portait au mal, et que tout l'inclinait au bien avec le plus doux attrait. Son âme était un ciel toujours serein, qu'aucun nuage ne venait obscurcir, un royaume de paix, où la raison tenait toutes les puissances dans une sujétion complète. En vain l'astucieux serpent chercha-t-il à la mordre au talon ; elle demeura tellement forte et invulnérable, que jamais il ne put se glorifier de l'avoir blessée. Jamais ne fut infectée de son venin la fraîcheur embaumée de ce véritable jardin de délices, où devait naître l'Arbre de vie : jamais la fange du vice ne troubla les eaux limpides de ses fontaines. Parlons sans figures : la belle âme de Marie, déjà exempte de la corruption originelle, ne fut ensuite souillée par aucun péché mortel, pas même ternie par les rides du péché véniel ou l'ombre d'aucune imperfection. Ainsi l'enseignent les Docteurs les plus graves, entre autres, saint Augustin qui, en parlant du péché, proteste qu'il n'entend pas y comprendre la sainte Vierge, parce que ce

serait faire outrage à l'honneur de son Fils : et le saint Concile de Trente, s'appuyant sur le sentiment unanime de l'Eglise, affirme « que Marie par un privilège spécial, n'a jamais commis la moindre faute. »

Morale : Ici nous ne pouvons que nous humilier profondément, en voyant à quelle distance nous sommes de cette vierge qui s'est conservée si pure. Mais ne pouvant prétendre à cette exemption totale de péché, sommes-nous pour cela excusables de craindre si peu, et de commettre avec tant de facilité ces fautes légères et journalières, aussi injurieuses pour Dieu que nuisibles à nous-mêmes ; qui, malgré la faible idée que nous nous en faisons, n'en sont pas moins une insulte à son autorité, un mépris de sa bonté, une atteinte à son infinie sainteté ; qui ne nous rendent pas l'objet de sa haine, il est vrai, mais le refroidissent à notre égard ; qui ne nous enlèvent pas nos droits au ciel, mais nous en rendent l'accès plus difficile, et nous dévouent aux tourments affreux du purgatoire ; qui ternissent la beauté de notre âme, énervent et épuisent insensiblement ses forces, en même temps qu'elles diminuent ces grâces de choix sans lesquelles elle a plus de peine à se soutenir ; qui ne lui portent pas un coup mortel, mais lui causent une langueur, mais lui font des plaies, lesquelles multipliées et négligées peuvent la conduire à la mort ?

Et qu'importe, après tout, que ce soit pas à pas ou d'un seul bond que l'on arrive au précipice, si l'on y tombe ? Qu'importe quand on perd la vie, que ce soit par un coup de sang, où à la suite d'une fièvre lente qui affaiblit insensiblement le principe vital ? Qu'importe que l'eau entre goutte à goutte, ou pénètre à grands flots dans le vaisseau, s'il est englouti ? Qu'importe qu'une étincelle négligée, ou une conflagration brusque et gé-

nérale ait amené l'incendie de la maison? De même, au fond, assez peu importe que ce soit par l'effet de relâchements insensibles, ou d'un seul coup que l'âme arrive à se perdre.

Une femme célèbre, Mme de Sévigné, avait pris pour emblème une hirondelle avec cette devise : « Le froid me chasse. » C'était une manière fort ingénieuse de dire : Si j'aime, je veux être aimée ; je me retire des lieux où je ne rencontre qu'une politesse affectée, au lieu d'une franche sympathie ; je ne me plais qu'avec des cœurs qui favorisent l'expansion du mien en le payant de retour : « Le froid me chasse. » Ainsi nous parle notre doux Sauveur. Quand il rencontre une âme refroidie à son égard, qui ne l'honore plus que du bout des lèvres, qui se familiarise avec quantité de choses dont il s'offense, qui n'a plus pour lui que les dehors du dévouement ! si, après quelques poursuites par le remords ou les invitations de son amour, il la trouve froide encore, il se retire de plus en plus. Alors, privée de sa salutaire présence, elle s'en va de dégoût en dégoût, de défaillance en défaillance, tomber dans l'abîme, vérifiant ainsi cette terrible parole de l'Esprit-Saint : *Celui qui méprise les petites choses, peu à peu finira par succomber.*

Et tels sont les effets du péché véniel, assez funestes, sans doute, pour que nous devions le regarder, après le péché mortel, comme le plus grand mal qui soit au monde, le craindre souverainement, et l'éviter au prix de tout ce que nous avons de plus cher, même de notre vie, s'il le fallait.

II. *La très sainte Vierge s'appliqua constamment à la plus grande perfection.* — S'étant donnée toute à Dieu dès les premières lueurs de sa raison, et bien résolue à ne vivre que pour lui seul, elle n'eut plus un

mouvement qui ne vînt de Dieu, ne fit plus un seul acte qui ne se rapportât à Dieu. Il était l'unique objet de ses pensées, de ses désirs et de ses efforts. Tout ce qu'elle portait d'affection légitime aux créatures, était en vue de Dieu. Nulle inclination qui fût purement naturelle; nulle considération de l'estime des hommes, pas plus que de leur mépris, n'influait sur ses actions : le seul bon plaisir de Dieu en était le moteur et la règle. C'était avec cette intention si droite qu'elle les commençait, qu'elle les poursuivait, qu'elle les terminait. Fortement pénétrée de la grandeur du Maître pour l'amour de qui elle agissait, rien de ce qu'elle soupçonnait lui être agréable n'était pour elle ni vil, ni trop pénible : c'était avec la même générosité qu'elle s'abstenait de ce qui aurait pu lui déplaire. Rendant ses œuvres vivantes par les intentions pures et l'ardente charité qui les animait, elle s'appliquait à mettre encore toute la perfection extérieure dont elles étaient susceptibles. Ainsi visait-elle à être accomplie en tout et de toute manière. — On raconte qu'un évêque évitait de considérer de tout près saint François de Sales, dans la crainte de découvrir quelque imperfection qui affaiblit la haute idée qu'il s'en était formée. Nous n'avons certes rien de semblable à craindre du côté de Marie. Contemplée sous toutes les faces, toujours elle nous apparaîtra toute belle, un miroir brillant et sans tache.

Morale : A la vue de cette Vierge si parfaite, n'allons pas nous décourager, mais redoublons de volonté et d'efforts pour approcher le plus près de la perfection à laquelle nous sommes appelés. Pour cela, le point capital n'est pas d'agir beaucoup, mais c'est de bien faire chacune de nos actions les plus communes. Ce qui nous enrichit ou nous appauvrit aux yeux de Dieu, c'est moins l'acte lui-même que la manière et les intentions qui l'a-

compagnent. Nos œuvres sont ce grain de l'Evangile qui rapporte trente, ou soixante et même cent. Or, ce mérite variable dépend déjà de l'intention, qui doit être, principalement la gloire et le bon plaisir de Dieu, et non point un sordide intérêt matériel, ni l'amour propre. Et, afin d'en préserver nos œuvres, ayons soin de les dérober le plus possible à la connaissance des hommes : c'est dans toutes que même la main gauche doit ignorer ce que fait la droite. Mais, si nous n'y prenons garde, cette vaine gloire sera souvent notre principal moteur : elle est si habile à se glisser dans nos actes. Que de fois le courage n'irait pas aussi loin, si la vanité ne lui tenait compagnie ! — Un jeune enfant lisait sur les genoux de son père : ayant aperçu ses frères qui s'étaient endormis, il s'interrompt : « Père, dit-il, vois donc, ils dorment et moi je lis ! »—« Mon enfant, reprit le père, plût à Dieu que tu dormisses comme tes frères, plutôt que de te fatiguer beaucoup, pour perdre par ta vanité tout le prix de ton action ! »

Néanmoins, l'intention, même la plus pure, ne suffit pas pour bien faire, il faut encore aider notre faiblesse par divers moyens que voici : 1° Etre tout entier à ce que l'on fait, comme le dit cet adage si vrai : *Age quod agis :* Faites ce que vous faites. Combien, au contraire, font toujours ce qu'ils ont fait hier, ou ce qu'ils feront demain, et jamais ce qu'ils font actuellement ! c'est le moyen de tout gâter. — 2° Faire chacune de nos actions comme si elle devait être la dernière, et que nous dussions en rendre compte tout après. La double pensée de la mort et du jugement est un excellent maître, qui nous apprend à faire bien. Saint Bernard, en commençant une action, avait pour habitude de se demander : « Bernard, si tu savais mourir aujourd'hui, ferais-tu cela, ou comment le ferais-tu ? » et ce sou-

venir le maintint dans une continuelle ferveur. O mort, que ton jugement est utile, à quiconque s'en occupe ! C'est le secret, d'ailleurs, de n'être point surpris : *Bienheureux le serviteur que le Seigneur, quand il viendra, trouvera ainsi sur ses gardes!* 3° Avoir pour point de mire la plus grande perfection. Comme le chasseur, soyons attentifs à viser plus haut, pour atteindre sûrement le but, persuadés que le succès sera au-dessous de notre intention et de nos efforts : et, s'ils n'aboutissent pas, reposons-nous sur Dieu qui, les ayant vus et pesés, nous tiendra compte de cette bonne volonté : il regarde plus le cœur que la main, plus l'intention que l'action, plus le désir que l'effet. — 4° Se souvenir, en agissant, de la présence de Dieu, selon le sage conseil qu'il nous en donne : *Marche en ma présence, et sois parfait.* Ce résultat est si certain, que Dieu le met comme positif. Que d'actions, en effet, nous ne ferions pas, ou ferions bien autrement, par la seule pensée que nous sommes sous l'œil de Dieu continuellement fixé sur nous, comme si nous étions seuls au monde. — Ce fut par ce souvenir que Joseph résista aux attraits de la tentation, que Suzanne repoussa si énergiquement les propositions d'infâmes vieillards. — Sénèque, philosophe païen, consulté par un de ses amis sur le véritable moyen d'être honnête homme : « Figurez-vous, répondit-il, que vous êtes toujours en présence d'un homme de bien. » — Saint François de Sales se levait, se couchait, priait, travaillait, quand il était seul, comme s'il se fût trouvé devant une nombreuse assemblée. C'est le témoignage qu'étaient forcés de lui rendre ceux qui souvent prenaient plaisir à l'épier. Il aimait à dire qu'il n'était jamais seul, se trouvant partout en la présence de Dieu.

O Mère sans tache, qui, n'ayant rien à craindre, vous êtes néanmoins entourée d'une circonspection constante, et élevée à une si haute perfection, obtenez-moi de vous imiter en ce point, pour sauvegarder mon âme de tout ce qui pourrait ternir la beauté de cette noble image de Dieu !

PRATIQUE : Tous les matins, demander à la sainte Vierge d'être préservé de péchés véniels, dans le cours de la journée.

EXEMPLES

PUNITIONS TERRIBLES DU PÉCHÉ VÉNIEL

Nous jugerions bien autrement du péché véniel, si nous le voyions avec les yeux de la foi, et que nous le pesions dans la balance de Dieu, qui, même dès cette vie, l'a quelquefois puni avec une effrayante sévérité. En voici quelques exemples : — La femme de Loth, pour un regard curieux, frappée de mort. Moïse, l'ami de Dieu, pour une légère défiance dans la plus cruelle perplexité, condamné à mourir dans le désert, ne voyant que de loin la terre promise. Marie, sa sœur, couverte d'une lèpre honteuse, pour quelques paroles de jalousie contre le saint Législateur. Le royaume de Juda désolé par une peste cruelle, pour une vanité de David. Oza frappé de mort, pour avoir, dans l'intention la plus innocente, porté sur l'Arche sainte une main téméraire. Le roi Ozias puni de Dieu, parce qu'il a touché à l'encensoir. Quarante-deux enfants dévorés par des ours, en punition d'une raillerie contre un prophète. Un Israélite lapidé, par l'ordre de Dieu, pour avoir, dans sa détresse, recueilli un peu de bois, le jour du sabbat. Anamie et Saphire, punis de mort, pour leur mensonge.

VIVE HORREUR POUR LES FAUTES VÉNIELLES

Gardons-nous donc bien, dit saint Augustin, de compter pour peu de chose ces fautes légères en apparence, mais qui offensant Dieu sont le plus grand des maux. — C'est ainsi qu'en jugeait sainte Catherine de Gênes : « O mon Dieu, disait-elle, si je me voyais plongée dans un étang de plomb fondu, et que pour en sortir il me fallût commettre un péché véniel, j'aimerais mieux y rester toute l'éternité. » — Une princesse de France, Marie Thérèse, avait la conscience singulièrement délicate. Elle était tombée dans une faute, et comme on voulait la rassurer, en lui disant qu'elle n'était que vénielle : « N'importe, répondit-elle fondant en larmes, Dieu en est offensé, elle est mortelle pour mon cœur ! » — Saint Louis de Gonzague avait dans son enfance pris un peu de poudre à des soldats, et répété des propos inconvenants sans en comprendre le sens : c'est ce qu'il appelait les deux gros péchés de sa jeunesse, et il les pleura toute sa vie.

DANGER DES FAUTES LÉGÈRES

Sainte Rose de Lima avait dès son enfance voué à Dieu un amour sans bornes. Toutefois, elle conservait une affection profonde pour une simple fleur, un basilic, dont le soin absorbait tous ses moments de repos. Dès l'aurore, elle portait la plante chérie aux premiers rayons du jour; à midi, elle la soustrayait aux ardeurs du soleil; le soir, elle l'arrosait et l'abritait contre l'inclémence de la nuit. Un matin, la Sainte descend, comme de coutume, en son parterre; sa première pensée fut pour la fleur. Mais, ô surprise! ô douleur! elle gisait arrachée et à demi flétrie auprès du vase. A cette vue, son cœur s'émeut, des larmes montent à ses yeux ; « Qui a donc pu, s'écrie-t-elle, traiter ainsi

ma pauvre fleur qui n'a jamais fait de mal à personne? » — C'est moi, lui répond une voix du ciel, moi qui suis un Dieu jaloux, et qui voyait où te menait cette trop vive affection pour une fleur. »

La plupart des grandes chutes ont commencé par de légères infidélités. -- David fut indiscret et oisif, avant d'être adultère et homicide. — Salomon s'amollit dans les délices, avant qu'on le vît sacrifier aux idoles de femmes étrangères. — Judas aima l'argent, avant de mettre à prix son bon Maître. — Pierre fut présomptueux, avant de le renier. — « Que de crimes, s'écrie Bossuet, ont commencé par la sensualité d'une fleur ! »

Principiis obsta; sero medicina paratur.
Cum mala per longas invaluêre moras.

CHAPITRE XIII

MÊRE AIMABLE

L'amabilité n'est point une qualité spéciale comme la miséricorde, la prudence; c'est le résultat de plusieurs qualités réunies, et nous le trouvons en Marie. Sa chasteté plus qu'angélique, qui est en même temps la beauté de l'âme et l'honneur du corps, son exemption de toute tache, sa virginité toujours conservée, merveilleuses prérogatives, que nous venons d'admirer, la rendent déjà bien aimable; car, qu'est-ce qui porte, par un doux et irrésistible attrait, à aimer un enfant? N'est-ce pas sa candeur, sa parfaite innocence? Mais la très sainte Vierge a encore d'autres titres à notre amour le plus vif : ce sont ses *suréminentes vertus*, ses *innombrables bienfaits*, c'est même *la beauté extérieure* de sa personne, qui n'était, dit saint Ambroise, que le reflet encore bien pâle de la beauté de son âme.

C'est donc à bon droit, qu'avec l'Eglise, nous la proclamons *Mère aimable*. Elle le fut effectivement.

I. Dans tout son extérieur ;

II. Elle l'est toujours par son âme et ses bienfaits.

ARTICLE PREMIER.

Marie aimable par sa beauté extérieure.

Quoique les grâces du corps ne soient qu'un avantage de mince valeur et très fragile, Dieu voulut néanmoins rehausser par là les autres qualités de sa Fille bien-aimée, pour lui attirer plus irrésistiblement nos cœurs. Puis, « s'il convenait, dit Bossuet, que l'humanité du Christ, à cause de son union personnelle à la divinité, resplendit de toutes les perfections de la nature aussi bien que de la grâce, il n'était pas d'une moins haute convenance, que Celle qui devait fournir de sa propre substance cette sainte humanité, fût aussi privilégiée d'une beauté en quelque sorte divine. » Si donc, au témoignage de saint Thomas, s'appuyant lui-même sur les saintes Lettres, Jésus a été le plus beau des enfants des hommes, *Speciosus formâ præ filiis hominum* ; même *ex formâ humanâ*, c'est-à-dire d'une beauté corporelle, Marie, sa Mère, a dû être douée aussi d'une beauté singulière et unique, d'après l'ordre naturel que les enfants ressemblent à leurs parents. » Ainsi dit encore le grand évêque de Meaux, Dieu a fait paraître en Marie, un Jésus-Christ ébauché, un Jésus-Christ commencé, par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies. » — « C'est pourquoi, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, a dit si bien un pieux auteur, il n'a dû se rencontrer en Marie rien qui fût inconvenant, défectueux, choquant, tout a dû être fait *au tour* de la divine Sa-

gesse, façonné en perfection, avec une délicatesse exquise. »

D'ailleurs, l'harmonie que Dieu sait mettre dans tous ses ouvrages demandait qu'il proportionnât la beauté de Marie aux fonctions glorieuses qu'il lui réservait, et que, Reine des créatures, elle en fût la plus parfaite au physique comme elle l'était au moral. Quand on bâtit une maison, on se règle sur la dignité de la personne qui doit l'habiter : à un prince, il faut un palais : on n'enchâsse pas un diamant dans un anneau de vil métal : un tableau de maître demande un riche encadrement. A Marie donc, qu'attendait la plus haute des dignités, il ne devait manquer aucun genre de perfection. Et rien ne s'oppose à ce que ces magnifiques images : *Vous êtes toute belle... ô ma colombe...* sous lesquelles l'Esprit-Saint prend plaisir à tracer d'avance le portrait de son Epouse, ne s'appliquent à son corps tout aussi bien qu'à son âme.

Et qu'y a-t-il en cela de surprenant? Les anges sont représentés sous la figure de jeunes enfants, pour signifier que leur pureté les entretient dans une éternelle fraîcheur ; parce qu'en effet l'innocence conservée a, parmi tant d'autres précieux avantages, celui de communiquer au visage un air de candeur virginale qui résiste à l'action du temps, qui perce même à travers les rides de la vieillesse. Que devait donc être Marie, sinon un type de beauté corporelle, comme son âme était l'idéal de la pureté ! Le péché, qui si souvent imprime sa flétrissure sur le corps presque autant que sur l'âme, ne l'ayant jamais atteinte de son souffle empoisonné, n'avait pu altérer l'éclat de cette beauté native, qui rayonnait sur son visage dès les premiers jours de son enfance. Elle fut à l'épreuve des années, des jeûnes, des fatigues, des chagrins et de la vieil-

lesse. La mort même fut impuissante à la ternir : la douce Vierge, qui s'éteignit sans agonie, sortit incorruptible de l'humiliation passagère de la tombe. Et le ciel, déjà si beau, si ravissant, avant que Marie y fût entrée, reçut une splendeur nouvelle de sa présence.

Mais pourrions-nous encore douter de ce privilège de beauté corporelle, après les témoignages de la tradition la plus ancienne et la plus constante? Saint Denys l'Aréopagite, qui avait joui souvent du bonheur de la voir, nous assure que, même sur le déclin de sa vie, elle s'était conservée si remarquablement belle, qu'il l'aurait prise pour une Divinité, s'il ne l'avait sue une mortelle — Saint Jérôme affirme que son corps, véritable expression de sainteté, et l'image de son âme, était comme elle tout éblouisant d'une beauté angélique. — « O Vierge sainte, disait plus tard saint Anselme, votre beauté est si rare, qu'on dirait que vous n'êtes faite que pour être regardée, et pour ravir les cœurs de ceux qui vous contemplent ! »

Marie était donc un ensemble parfait des dons de la nature et des dons de la grâce, qui l'avait ornée comme à l'envi, c'était la beauté mortelle avec le reflet de la beauté divine. Sa figure apparaissait empreinte d'un caractère si céleste, que le regard de l'homme, n'y trouvant rien d'humain, se surprenait, en la voyant, à rêver les cieux. Et les anges, inclinés vers la terre, oubliaient le ciel même en regardant Marie. N'est-elle donc pas, après Dieu, l'objet le plus capable de captiver nos cœurs et de se les attacher par les liens de la plus sainte affection? Nous le sentirons mieux encore, quand nous aurons vu, dans un second *Article*, ses autres amabilités. (11)

Morale : Une réflexion, qui a bien son importance,

se présente ici naturellement. Si la divine Sagesse s'est ainsi occupée de l'extérieur même de Marie, c'est plutôt en vue de ne point priver de cet espèce d'avantage Celle qui devait être la plus parfaite des créatures, que pour la valeur elle-même de la chose. C'est donc à tort que l'on se prévaudrait des grâces du corps accordées à la Vierge, pour s'exagérer outre mesure le mérite de la beauté dans soi ou dans les autres.

Qu'est-ce en effet que cette beauté qui fascine si promptement les yeux et séduit tant de cœurs? C'est un léger coloris étendu sur un peu de boue, quelques contours plus gracieux ou plus réguliers dessinés sur un misérable limon qu'on appelle corps. La personne la plus belle n'est toujours qu'un amas de terre, voilé sous un masque un peu plus délicatement colorié, un assemblage de parties continuellement sujettes à se dissoudre. *J'ai dit à la pourriture*, s'écrie Job, *vous êtes ma mère*; *et aux vers, vous êtes mes sœurs*, Eh oui! les vers sont au milieu de nous, et la pourriture fait notre fonds; nous en avons le germe qui se développe chaque jour, et nous conduit à la ruine entière de notre corps.

Et cette beauté encore, quoi de plus fragile! C'est une figure tracée sur le sable, qui disparaît au moindre souffle. Un léger dérangement dans la santé, un rayon de soleil trop ardent, un coup de vent peut bien vite enlaidir le plus charmant visage. Mais toujours la main inexorable du temps vient imprimer son flétrissant cachet sur cette figure idolâtrée. Ce furent ces considérations qui déterminèrent saint François de Borgia à se donner tout à Dieu. Etant encore dans le monde, il fut chargé d'accompagner à Grenade le corps de l'impératrice Isabelle. A l'ouverture du cercueil, la puanteur qui s'en échappa, et l'affreuse difformité de

la figure, mirent en fuite tous les assistants. François seul eut le courage de soutenir ce spectacle, et contemplant dans ce cadavre la vanité des choses de ce monde : « Est-ce bien vous, dit-il, mon impératrice, qui êtes dans ce cercueil, vous que tant de grands adoraient ? O Isabelle ! qu'est devenue votre beauté ? Où est donc votre majesté ? Voilà, se dit-il en lui-même, la fragilité des choses humaines ! Ah ! je veux dès aujourd'hui me donner au Maître qui ne change point. » Et il se promit de se faire religieux, s'il perdait sa femme ; ce qu'en effet il exécuta dans la suite, en entrant dans la Compagnie de Jésus. — « Ne vous élevez point, dit le pieux auteur de l'Imitation, à cause de la force ou de la beauté de votre corps, qu'une légère infirmité abat et flétrit. »

Telle est donc la valeur réelle de ces frivoles avantages qui font un si grand nombre de dupes. Que c'est être sot de se faire ainsi une idole d'un corps de boue, de se complaire en un peu de coloris qui peut demain n'être que laideur ! Est-il moins insensé celui qui se laisse prendre à ces appas dans les autres, qui attache son cœur à la chose la plus futile, une surface, une simple peau ? En vérité, est-ce là le propre d'un homme doué de raison ? Le vrai sage, au contraire, et surtout le chrétien n'estime de beauté que celle qui au dedans de nous est aussi solide que véritable, la beauté de la vertu, ou au dehors, « la pudeur et la modestie qui, dit une femme célèbre, donnent plus de lustre et de grâces à une jeune personne que la beauté même, » et peuvent la remplacer.

O céleste Vierge, tellement belle que près de vous toute beauté humaine n'est que laideur, faites que mes yeux ne se laissent point éblouir par ses apparences trompeuses, mais qu'épris de vos inaltérables charmes,

je n'aspire et ne travaille qu'à les contempler dans la brillante clarté des cieux !

PRATIQUE : Que le démon du luxe à vos pieds abattu
Vous laisse la beauté de la seule vertu !

HISTOIRES.

BONNES LEÇONS SUR LE LUXE.

Un jour saint Eloi crut devoir faire des représentations à la reine Bathilde, touchant sa parure un peu recherchée ; et comme cette princesse répliqua qu'elle n'était pas trop parée pour une reine, le Saint répartit qu'elle l'était trop pour une chrétienne, qui doit se conformer aux règles de la modestie et de l'humilité. La princesse profita si bien de cet avis, que dès lors elle parut toujours vêtue fort simplement.

— Une jeune personne ayant entendu parler d'une guérison opérée par saint Pierre l'anachorète, résolut d'aller le trouver pour un mal qu'elle avait à l'œil. Elle se para de ses plus beaux ornements : c'était une toilette aussi riche qu'élégante. Le Saint, peu accoutumé à tant de mondanité, plus dangereuse pour elle que la maladie de sa vue, imagina pour la guérir le stratagème que voici : Ma fille, dit-il, si quelqu'un fort ignorant en peinture s'avisait de réformer à sa fantaisie, d'ajouter, d'effacer au tableau d'un peintre très habile en son art, pensez-vous que ce peintre n'en serait pas offensé ? — Oui, assurément. répondit-elle, et il en aurait le droit. — Eh bien, ma fille, continua l'anachorète, c'est là votre histoire. Ne doutez pas que le Créateur de toutes choses, cet admirable Ouvrier qui vous a formée, ne s'offense, et avec raison, de vous voir l'accuser d'ignorance ou de maladresse, en voulant réformer et perfectionner son ouvrage par ces parures recherchées. Croyez-moi, ne changez rien à ce

portrait. — Frappée de la justesse de cette réflexion, elle se jeta aux pieds du Saint, le remercia, lui demanda et obtint la guérison de son œil. Elle renonça pour toujours à toutes ces vaines parures, et reporta ses soins à l'embellissement de son âme.

ARTICLE SECOND

Marie aimable par son âme et ses bienfaits

Tout ce que nous avons dit précédemment sur les avantages extérieurs, sur la beauté corporelle de la sainte Vierge est déjà capable, sans doute, de captiver nos cœurs et de les lui attirer puissamment. Mais elle a d'autres genres d'amabilité, et des droits à notre amour beaucoup plus solides, beaucoup plus entraînants : c'est sa *beauté intérieure* et la *perfection de ses vertus ;* c'est l'*exellence de ses bienfaits.* L'amour, sous le rapport des motifs qui l'excitent, est de deux sortes : l'amour d'amitié ou de bienveillance, et l'amour de concupiscence. Par le premier, on aime quelqu'un à cause de son mérite intrinsèque ; par le second, on l'aime pour le bien qu'il peut faire ou qu'il a fait. Or, Marie, pour ces deux motifs, a tous les droits à être aimée.

I. *A cause de sa beauté intérieure.* — Nous avons contemplé l'extérieur de la Vierge, qui est comme le portail de ce temple magnifique ; pénétrons maintenant jusque dans le sanctuaire. Tous ces avantages corporels auprès de sa beauté intérieure étaient moins qu'un ver luisant auprès du soleil, moins que la couleur terne du plomb auprès du brillant éclat de l'or. Belle aux yeux des hommes par les charmes de son corps, elle l'était beaucoup plus aux yeux de Dieu par la pureté toujours fraiche de son âme. Ah ! s'il était possible de contempler les charmes d'une âme exempte

de tout péché, les cœurs les plus glacés et les plus indifférents seraient transportés d'admiration : il n'est personne, dit sainte Catherine de Sienne, qui ne voulût mourir pour être tel. On raconte qu'un peintre ayant achevé un tableau le trouva si parfait, que pour exprimer son admiration, il l'appela la *grâce même, ipsa gratia :* tout autre mot lui paraissant au-dessous du mérite de son œuvre. Telle est l'âme ornée de la grâce. Mais combien plus ravissante encore doit être celle qui, par sa fidélité, son zèle, sa ferveur, ajoute chaque jour à ce don céleste ! Ce fut le propre de la sainte Vierge.

Aussi dans ce *Cantique des Cantiques*, qui n'est qu'une série de figures et d'emblèmes empruntés à tous les genres de beautés de la terre, pour rendre le mieux possible celle de Marie, nous voyons que Dieu peu satisfait, ce semble, va chercher dans les cieux *l'éclat du soleil, la douceur de la lune, la pureté fraîche de l'aurore* : puis, trouvant ces images encore insuffisantes, il s'écrie : *Que vous êtes belle, ô mon amie, que vous êtes belle !!!* Quelle dut donc être cette beauté, pour exciter ainsi l'admiration du Très-Haut ? Quand l'univers sortit de ses mains, il se complut dans les œuvres de sa puissance, et les trouva *toutes bonnes, et vidit quod esset bonum.* Mais son admiration est calme, froide. Ici, au contraire, c'est du transport, c'est une sorte d'extase. Ah ! c'est que toutes les beautés du ciel et de la terre, et des anges et des hommes, sont loin d'égaler celle de Marie ; c'est qu'elle est à elle seule une merveille plus ravissante que toutes les magnificences de la nature ensemble ; c'est un monde de merveilles, déjà par son innocence.

Et c'est à toutes les phases de son existence et sous tous les aspects que Marie fut ainsi toute belle : toute

belle dans sa Conception, car le souffle empesté du serpent infernal ne la flétrit aucunement ; toute belle dans sa naissance, étant apparue au monde plus pure que la rosée de l'aurore ; toute belle dans sa maternité, ayant enfanté un Dieu, et sans aucune lésion de sa virginité, qui au contraire resplendit d'un éclat nouveau ; toute belle dans le cours de sa longue vie, car aucune de nos faiblesses ne l'atteignit ; toute belle dans sa mort, qui fut un soupir d'amour le plus enflammé ; toute belle dans sa résurrection, son corps n'ayant point subi la corruption du tombeau : elle est toute belle dans sa gloire au ciel, parce que son trône y est le plus brillant après celui de Dieu.

II. *Qu'elle fut belle encore et qu'elle est aimable par ses vertus !* — La vertu, partout où elle se rencontre, a la propriété de l'aimant ; rien ne résiste à ses charmes. Non-seulement elle commande l'admiration et l'estime, mais son empire est encore plus puissant sur les cœurs : on ne peut se défendre d'aimer celui qui en est orné. Une seule vertu suffirait pour rendre aimable une personne ordinaire, pour embellir les traits même les plus disgracieux, et la Vierge les avait toutes et au suprême degré. « Si j'arrête mes yeux sur vous, ô Marie, s'écrie saint Bernard, dans un langage plein de poésie et de piété, vous m'apparaissez comme un délicieux parterre embaumé des fleurs suaves de toutes les vertus. » — « Elle joignit, dit saint Liguori, la plus sévère mortification, à une parfaite innocence ; à la plus haute élévation la plus profonde humilité ; aux peines les plus cruelles, la patience la plus résignée. » Et encore qu'elle eût un corps terrestre, de même nature que le nôtre, ses vertus néanmoins étaient toutes célestes, toutes pures, inaltérables comme les étoiles. Sa foi n'était point obscure ni vacillante ; son espérance était

exempte de présomption ; sa charité, toujours bien réglée ; sa justice ne faisait acception de personne ; sa générosité n'était point altière ; son humilité, pas pusillanime ; sa patience, pas faible ; son silence, pas sauvage ; ses oraisons étaient sans distractions ; ses bonnes œuvres, sans vanité ; son austérité, pour elle seule, sans dureté pour autrui. Semblable à cet autre peintre de l'antiquité, lequel, voulant représenter une déesse qui fût le phénix de la beauté, choisit cinq jeunes filles les plus accomplies, et emprunta leurs plus beaux traits pour en composer son tableau, la céleste Vierge s'appliqua à réunir dans sa personne l'essence des plus sublimes vertus. N'aimerons-nous donc pas une créature aussi parfaite ?

Ce qui enflamme certaines âmes de ce tendre et brûlant amour pour Dieu, qui leur est un avant-goût de la céleste béatitude, c'est non-seulement le souvenir et la vue de ses bienfaits passés, présents et à venir, mais aussi l'intuition, par la foi de ses adorables perfections, qui ne s'aperçoivent pourtant qu'à travers un voile. Et au ciel, où il se montre sans obscurité et sans nuage, tel qu'il est, dans tout l'éclat de sa divine beauté, le voir et l'aimer font le souverain et continuel bonheur des saints, et le feront pendant toute l'éternité : c'est le règne de la charité parfaite. Or, nulle créature sur la terre n'approcha plus près que Marie de cette souveraine perfection de Dieu. N'est-elle donc pas digne de tout notre amour ?

III. *Elle n'y a pas moins de droits à cause de ses bienfaits.* — Un bienfait reçu mérite et produit dans une âme bien née la reconnaissance qui se confond avec l'amour ! C'est un sentiment si naturel, que les animaux eux-mêmes, avec leur instinct grossier, l'éprouvent pour un bienfaiteur. Et à ce titre encore, ne

devons-nous pas aimer Marie, avec toute l'énergie dont notre cœur est capable. Qui, après Dieu, nous combla et peut nous combler de plus de bienfaits ? Dans l'impuissance de les signaler ici en détail, ce qui, d'ailleurs, se trouve presqu'à chacune de nos pages, rappelons seulement que c'est à elle que nous devons notre bon Sauveur et conséquemment tous les biens de la grâce qu'il nous a procurés, et de la gloire qu'il nous destine. Elle est du reste notre Mère : ce mot résume tout ; c'est la mesure de sa tendresse pour nous, et aussi du retour d'affection qui doit nous embraser pour elle.

Morale : Qu'il soit donc anathème celui qui ne l'aimerait pas ! *Quid ni ametur amor* (S. Bern.) ? Aimons-la de cet amour qui remplissait le cœur de tous les saints. — Oh ! comme il l'aimait, ce dévot Bernard, qui nous assure qu'il n'est plus maître de son cœur, quand il parle de Marie, quand il entreprend de la louer. Le temps qu'il ne trouve pas pendant le jour, il le prend sur son sommeil, « n'ayant rien de plus cher, dit-il, après Jésus, que de penser à son aimable Mère, le digne objet de ses plus tendres affections. » — Comme ils l'aimaient, ce fils de sainte Brigitte, à qui rien ne causait autant de joie que de savoir et de penser combien Marie était aimée et honorée sur la terre par l'élite des chrétiens ; et ce serviteur pieux qui disait : « Je voudrais avoir tous les cœurs des séraphins et des chérubins, pour aimer Marie autant qu'elle le mérite ! » Comme ils l'aimaient, saint Philippe de Néri, qui la nommait ses *délices*, et saint Louis de Gonzague, dont le cœur battait sensiblement et les joues se coloraient au seul nom de Marie ! — Comme il l'aimait, le jeune Stanislas, qui ne se lassait point de parler d'elle ; qui ne commençait aucune de ses actions sans les lui rap-

porter; que le chant du *Salve Regina* transportait hors de lui-même; qui, interrogé comment il aimait Marie, répondit: « Elle est ma Mère, c'est dire combien je l'aime. »

Ce qui doit nous surprendre, ce ne sont point ces sentiments de si vif amour pour Marie; elle est si capable de ravir les cœurs qui la connaissent! mais bien la froide indifférence de tant de chrétiens et la nôtre peut-être. Ah! sentons ce qui nous manque à cet endroit; et dès ce jour, où nous venons d'entrevoir au moins ce qu'elle a d'aimable, que nos cœurs commencent à lui être dévoués! Ce que dit un ancien, « qu'un très grand respect et un très grand amour ne s'accordent pas bien ensemble, » n'est point vrai relativement à Marie. Envers elle, au contraire, ils s'harmonisent parfaitement. Partout où est le mérite, il imprime le respect dans l'esprit; de même, là où est la bonté, elle excite l'amour dans le cœur. Si donc il est juste d'honorer la très sainte Vierge du plus grand honneur après Dieu, il faut aussi l'aimer de l'amour le plus parfait, après l'amour que l'on doit à Dieu, parce qu'après lui rien n'est meilleur ni plus aimable que Marie. — N'est-ce pas d'ailleurs le premier devoir d'un enfant d'aimer sa mère? C'est une loi écrite non sur des tables de pierre, mais au fond de l'âme; Dieu lui-même l'y a gravée; elle se nomme pour cela *loi naturelle;* elle n'exige ni étude, ni raisonnement; pour la comprendre, il suffit d'avoir un cœur. Nous ne pouvons donc être enfants de Marie, qu'autant que nous l'aimerons.

Mais que faut-il faire pour exciter en nos cœurs ce sentiment si légitime? D'abord repasser souvent dans notre esprit ses grandeurs, ses prérogatives, ses sublimes qualités, se ressouvenir de ses bienfaits, des douleurs qu'elle a endurées uniquement pour nous.

Notre cœur est tellement constitué, qu'il ne peut aimer solidement que ce que l'esprit lui représente comme digne de l'être. Ainsi ont agi tous les saints, toutes les âmes dévotes qui ont été des amantes fidèles de cette aimable Vierge. — Aidons aussi notre faiblesse de réflexion, par la lecture fréquente des pieux et touchants écrits en son honneur, qui sont comme autant de lettres de tendresse qu'elle nous envoie par l'entremise de ses serviteurs; en nous entretenant d'elle avec les personnes qui lui sont sincèrement dévouées : deux petits foyers rapprochés l'un de l'autre en forment un plus grand ; ils s'excitent, ils s'enflamment réciproquement. — Enfin, demandons-lui souvent d'allumer elle-même en notre cœur cette flamme dont elle veut que nous brûlions pour elle.

O Vierge immaculée, qui ravissez d'admiration les anges et les saints, faites briller à mes yeux un rayon de votre incomparable beauté, afin que mon cœur, charmé, s'attache inviolablement à vous !

Pratique : Protester souvent à Marie qu'on l'aime plus que sa propre vie : l'amour aime la réciprocité.

EXEMPLES

ENCORE QUELQUES TRAITS D'AMOUR POUR MARIE

Le bienheureux Hermann, que son dévouement pour la sainte Vierge fit surnommer *Joseph*, s'éloignait des amusements de l'enfance, pour aller s'entretenir des heures entières avec Elle et son divin Fils, devant une image qui la représentait tenant Jésus dans ses bras ; il ne l'appelait point autrement que sa *bonne Mère*. Une de ses dévotions fréquentes était de lui offrir les petites douceurs dont on récompensait son obéissance, la priant de les faire agréer à Jésus. C'était là une ma-

nière bien enfantine de les honorer ; ils n'en étaient que plus flattés.

— Qui n'admirerait cette autre pieuse ingénuité de sainte Elisabeth de Hongrie ? Encore enfant, elle distribuait déjà aux pauvres le peu d'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs, à la condition qu'ils réciteraient un *Ave Maria*. C'était dire : à défaut de mon propre cœur, j'emprunte le plus de cœurs que je puis pour faire aimer Marie.

— On rapporte de saint Thomas de Cantorbéry, que se trouvant dans sa jeunesse avec des compagnons de son âge, et chacun se vantant d'une affection particulière pour quelque personne, notre saint jeune homme déclara à son tour, ayant en pensée la sainte Vierge, avoir, lui aussi, une toute spéciale affection pour une grande princesse qui le payait de retour. Sa vertu bien connue ne permettait point de se méprendre sur le sens de ces paroles. Cependant il ne tarda pas à ressentir quelque scrupule d'avoir pu scandaliser. Et comme cette crainte continuait à l'inquiéter, Marie lui apparut et lui dit du ton le plus gracieux : « Pourquoi cette crainte, mon cher Thomas ? Tu as eu raison de dire à tes compagnons que tu m'aimais et que mon affection répondait à la tienne. Confirme-les dans cette pensée ; et pour preuve, montre-leur ce présent que je te fais. » C'était une cassette renfermant une chasuble couleur de sang, emblème du sacerdoce et du martyre auxquels il devait arriver, en récompense de son amour pour Marie. Il fut, en effet, prêtre, et mourut victime de son zèle à défendre les droits de la sainte Eglise.

— Le bienheureux Rodriguez avait pour Marie un amour des plus ardents. Un jour qu'il était au pied de son autel, il s'écria dans l'excès de sa ferveur : « O Ma-

rie, je sais que vous m'aimez : cependant, quel que soit votre amour pour moi, je ne puis croire qu'il l'emporte sur le mien pour vous, » Et aussitôt une voix de lui répondre : « Mon fils, cesse de parler ainsi : autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant mon amour l'emporte sur le tien. » Jugeons par là de l'amour de Marie pour nous ; mais nous n'arriverons jamais à le comprendre.

CHAPITRE XIV

MÈRE ADMIRABLE

L'univers, il faut en convenir, renferme d'innombrables merveilles en tout genre, qui excitent un juste enthousiasme. L'homme, par la puissance de son génie, a produit et invente chaque jour des choses véritablement étonnantes : ses mains exécutent des ouvrages qui, par leur hardiesse, ou leur légèreté, ou la délicatesse du travail, ou la savante combinaison de leurs parties, excitent l'admiration de quiconque a du goût. Plus on les observe, plus on les admire : on serait parfois tenté de croire que Dieu seul a pu produire de semblables merveilles.

Néanmoins, que sont tous ces chefs-d'œuvre, sortis du cerveau et de la main des hommes, auprès de ces autres merveilles que le Tout-Puissant a semées avec profusion dans ce vaste univers ! Jamais, par exemple, les nuances et la délicatesse des étoffes les plus riches n'égaleront soit le velouté, soit la fraîcheur d'une fleur nouvellement épanouie : jamais les rouages et les ressorts d'une montre n'approcheront de ce qu'il y a de si délié et de si juste dans les articulations du plus petit des insectes ; jamais aucune de ces machines

pourtant si savamment organisées ne pourra atteindre à la régularité de ces milliers de globes lumineux suspendus au firmament où, sans se heurter, ils décrivent chaque jour leur orbite. Aussi le Roi-Prophète, à la vue de toutes ces merveilles, s'écriait tout transporté de ravissement : *Que vos œuvres sont magnifiques, grand Dieu ! comme tout est disposé avec une admirable sagesse !*

Mais, si Dieu a jeté tant de richesse et de beauté dans cet univers, où l'homme pécheur ne doit séjourner qu'un moment, quelle ne devait pas être la magnificence du Palais qu'habiterait le Verbe divin ! N'a-t-il pas dû l'enrichir de toutes les prérogatives possibles ? Or, il l'a fait : et Marie s'étant perfectionnée elle-même par l'embellissement des plus sublimes vertus, rien de ce qui existe ne lui est comparable. Elle est une créature à part, exceptionnelle, en tout *admirable*. Pour le justifier, nous allons réunir dans un cadre raccourci les principaux traits épars dans cet ouvrage, après quoi nous dirons comment l'homme peut aussi devenir admirable.

Marie *admirable*, par sa prédestination dans les pensées de l'Eternel, qui avant les siècles la distingua de toute la masse humaine et lui prépara son auguste destinée. — *Admirable*, par la promesse qui en fut faite aussitôt après la chute, et devenant dès lors, comme le Libérateur lui-même, l'objet de l'attente universelle.

Marie *admirable*, par son privilège éminemment glorieux et unique d'une Conception immaculée, apparaissant au milieu des hommes déchus, comme un lis épargné de la tempête, qui dresse fièrement sa tige, ouvre sa blanche corolle au regard des cieux, répand aux alentours son odorant parfum, tandis qu'à ses côtés

les autres fleurs brisées couvrent le sol de leurs tristes débris. Ainsi embellie de la pureté originelle, que Marie fut *admirable* aux yeux du Très-Haut qui retrouvait en elle son image, hélas! si tristement défigurée depuis quatre mille ans ! — *Admirable*, par la plénitude de grâces dont elle fut comblée dès le premier instant de son existence ; plus *admirable* encore par sa fidélité et son zèle à accroître toujours ce riche trésor.

Mère *admirable*, par le prodige incompréhensible à l'esprit humain d'une fécondité virginale. Les autres femmes ne peuvent se féliciter du titre de mère qu'en perdant celui de vierge. Marie seule devint féconde sans que sa virginité eût reçu le plus léger dommage ni de la conception, ni de l'enfantement de l'Homme-Dieu ; « ce qui, dit saint Augustin, est le plus grand des miracles que Dieu ait jamais opérés dans le monde : et c'est en cela surtout qu'elle est Mère *admirable.* »

Elle ne l'est pas moins, par l'effet prodigieux de sa volonté en cette solennelle circonstance. Nous admirons la merveilleuse puissance de Dieu donnant l'être à tout ce vaste univers, par une seule parole. Il dit : *Fiat lux, que la lumière soit ;* et la lumière fut : ainsi fit-il à l'égard de toutes les autres créatures. Mais n'est-il pas aussi singulièrement admirable le *Fiat* de Marie, qui, par l'acceptation de la maternité divine, attire dans son sein le Verbe de Dieu, l'Immense, l'Infini, le Créateur lui-même de tous les mondes?

Mère *admirable*, par l'illustration que donnent les plus sublimes vertus : c'est toujours plaisir de les contempler. Quelle haute estime de la virginité dont elle va, sans exemple, sans conseil, et malgré l'opprobre qui la flétrira, faire le vœu perpétuel à son Dieu, et qu'elle mettra même au-dessus de l'honneur

insigne d'en devenir la Mère ! Sur l'assurance de l'Ange que ces deux gloires si opposées pourront s'allier en sa personne, elle croit sans la moindre hésitation : quelle foi ! — Elevée à la plus haute des dignités, elle ne se nomme que servante ; quelle humilité ! — Son chaste époux est dans la plus cruelle anxiété sur son état ; elle se repose sur Dieu pour l'éclaircissement de ce mystère : quelle résignation ! quelle confiance ! — Il faut se rendre à Béthléem ; arrive le temps des purifications légales ; les jours de l'Enfant-Dieu sont menacés ; la fuite seule peut le mettre en sûreté ; elle part ; quelle obéissance ! — Pendant trente ans, elle sait allier l'adoration et le respect que simple créature elle doit à un Dieu, avec l'autorité que Mère elle a sur son Fils, commandant en maîtresse et priant en servante : quelle perfection ! — Elle l'accompagne au lieu de son supplice ; Judas le trahit ; Pierre le renie ; les autres l'ont abandonné. Elle seule est fidèle : quelle constance ! — Elle le voit mourir, le reçoit dans ses bras, l'ensevelit et ne faiblit pas : quelle force d'âme ! Si ce n'est pas là de l'héroïsme, où en trouver ?

Mère *admirable,* par sa victoire sur la mort. Ne craignons pas que Celle dont toute la vie avait été un tissu de merveilles, *Abyssus miraculorum* (S. P. Dam.), subisse la loi commune, à son dernier moment. Une conception sans tache, une virginité féconde, une maternité virginale, un enfantement sans douleur, une beauté angélique sans danger pour autrui, une chair sans fragilité, une vie sans péché, une mort sans agonie, demandaient d'être couronnées par la merveille de l'incorruptibilité du tombeau. Et là encore où l'humanité est si humiliée, Marie fut exaltée par le plus glorieux des triomphes.

Mère *admirable* dans le ciel, par le sublime degré

de gloire où elle est élevée, occupant, au-dessus de toutes les hiérarchies, le premier trône après celui de Dieu même, y siégeant comme Reine à côté de Celui qui en est le Roi : dans le ciel, par la toute-puissance de son intercession qui ne peut essuyer un refus : le nouveau Salomon lui ayant dit dès son entrée : *Demandez, ma Mère, et tout vous sera accordé.*

Mère *admirable* encore sur la terre, par l'universalité des hommages qui lui sont rendus ! N'est-elle pas, après Dieu, l'objet des vœux et des louanges de tout l'univers catholique ? On pourrait craindre que Dieu n'en fût jaloux, si l'on ne savait combien il l'aime. — *Admirable* surtout, pour sa tendresse envers ses enfants, et les faveurs de tout genre qu'elle ne cesse de leur prodiguer. S'interposer sans cesse entre le courroux du ciel et les crimes de la terre ; présenter à l'Eternel nos prières, nos soupirs, notre faiblesse, tous nos besoins, et nous en rapporter grâces, secours et bénédictions ! peut-il y avoir un amour plus généreux, un dévouement plus héroïque ? N'est-ce pas être Mère excellemment *admirable* ? L'Eglise pouvait-elle ne pas le reconnaître et ne pas la saluer de ce titre si mérité ? (12)

Morale : Mais ne devons-nous que l'admirer ? Ne pouvons-nous pas nous rendre, comme elle, un objet d'admiration pour Dieu et pour les hommes ? Ce sera, non point sans doute par les privilèges qui lui furent accordés, mais par ce qui est le fait propre et personnel de l'homme, la pratique de la vertu. Oui, tel est le secret de conquérir une juste et solide admiration. Chacun vise à se donner une importance quelconque, à s'attirer l'estime et la louange : l'un, par la magnificence d'une maison princière, la somptuosité de l'ameublement, le luxe de ses jardins ; l'autre par la

perfection de ses ouvrages, où il s'évertue à surpasser tout ce qui a été fait en ce genre ; d'autres, par les charmes de leur esprit, la vaste étendue de leur érudition ; la jeune fille, éprise de sa beauté, d'une taille gracieuse, s'étudie à relever ces avantages par la richesse et l'élégance des atours : ainsi chacun dans sa sphère cherche à capter l'admiration des hommes. Les yeux du vulgaire surtout peuvent bien être fascinés un moment par tous ces dehors séduisants ; mais bientôt le bon sens reprenant ses droits sait en faire justice. On n'oublie point que dans un splendide appartement, sous la pourpre et le fard, peut être caché un mauvais cœur ; que la beauté du corps n'est pas l'indice certain d'une belle âme ; que les dignités et les richesses ne supposent pas toujours le mérite ; comme on l'a fort bien dit :

> Souvent un pauvre habit couvre un homme estimable,
> Tandis qu'un palais d'or cache un cœur misérable.

Une seule chose a le privilège d'enlever l'admiration générale et de la conserver invariable, c'est la vertu, n'importe où elle se rencontre, fut-ce dans une pauvre bergère, comme sainte Geneviève, ou même dans un mendiant déguenillé, tel que le Bienheureux Benoit Labre. Une pyramide, pour être assise dans la profondeur d'un vallon, ne perd rien de sa hauteur. Oui, à la vertu est réservée la louange sincère, l'estime générale. Ah ! c'est qu'elle n'est point, comme la beauté, un don fortuit de la nature, ni souvent, comme les richesses, le fruit d'un heureux coup de la fortune, ni, comme les sceptres et les couronnes, l'effet assez ordinaire de la naissance ou du caprice des peuples ; mais elle est le résultat d'efforts généreux et persévérants, dont le mérite revient tout entier à celui qui en fait ainsi sa propriété. Plus même quelqu'un est esclave

des passions, plus il estime celui qui sait en triompher. On apprend à priser la vertu, par les violences qu'on sent être nécessaires pour la pratiquer.

Est-ce, en effet, un petit mérite de se maintenir calme et résigné sous le poids des plus rudes épreuves? de ne répondre à des injures que par des paroles pleines d'aménité? d'étouffer toutes les répugnances de la nature pour pardonner à un ennemi, et prendre l'initiative de la réconciliation? de partager avec un nécessiteux le morceau de pain qui suffit à peine aux besoins de la famille? N'est-ce rien de lutter constamment contre le courant du siècle et du mauvais exemple, contre la force des passions toujours renaissantes, contre les attraits des plaisirs les plus séduisants, contre son propre cœur, immense foyer de tant d'instincts mauvais? *Celui qui sait se vaincre*, dit le Sage, *est préférable au conquérant des villes*. Quoi de plus admirable que de rester pur au milieu d'un libertinage effréné; chrétien croyant et ferme dans une atmosphère d'impiété; juste en présence de l'iniquité presque générale; pieux en dépit des sarcasmes et des railleries? Ah! c'est non moins admirable que les trois hébreux se promenant, sans brûler, dans la fournaise de Babylone; c'est Loth, au milieu de Sodome, gardant la foi d'Abraham. Ainsi la vertu devient-elle un titre certain et irrésistible à l'estime, à l'admiration. « Elle est, dit Rollin, la source de la solide gloire, de la véritable grandeur; c'est le plus beau, le plus grand, le plus digne objet qui puisse orner le monde. » C'est le seul qui légitime l'ambition. Visons donc à cette noblesse de l'âme qu'il ne tient qu'à nous d'acquérir.

Ce qui me ravit, ô Marie, c'est de vous voir si profondément humble, quoique si digne d'admiration;

mais ce qui me confond, c'est que je sois si orgueilleux, malgré mes innombrables misères et mon peu de vertu. O bonne Mère, montrez-vous admirable à mon égard, en triomphant de mon cœur superbe, pour le rendre digne et pénitent !

EXEMPLE.

LE BOUQUET DE MARIE : ADMIRABLE CONFIANCE RÉCOMPENSÉE

Dans le mois de mai 1857, un vaisseau marchand allait mettre à la voile et quitter Marseille, en destination pour les Indes. Sur le port était prêt à s'embarquer pour la première fois un jeune matelot, et là se trouvait sa pieuse mère, pour lui dire un long adieu. Elle portait un bouquet que la veille elle avait fait bénir à l'autel de la sainte Vierge, comme gage de bonheur pour son fils. Au moment où il s'arrachait de ses bras, pour monter sur le navire : « Tiens, lui dit-elle en l'embrassant, prends ce bouquet, et fais-en chaque jour un souvenir d'une prière à Marie ; cela te sera un gage de protection. » Et bientôt la mer agitée a séparé les deux cœurs. Le bouquet chéri fut placé dans une petite cassette entre le portrait de la mère et un Crucifix bénit. Chaque soir, quand l'équipage se reposait, une visite était faite par le pieux marin aux trois objets les plus chers à son cœur, le portrait qui lui montrait sa mère, le bouquet qui lui rappelait une seconde Mère, et le Crucifix qui lui disait l'amour de son Dieu. Une larme à sa mère, une prière à Marie, un sentiment d'affection pour Jésus ; et le pieux voyageur, consolé, s'endormait bercé par les vagues, tranquille comme autrefois dans son berceau.

Durant la longue traversée, vingt fois d'affreuses tempêtes vinrent assaillir le vaisseau, le soulever sur

les flots, le mettre à deux doigts de sa perte. Vingt fois, matelots et passagers virent la mer en fureur prête à les engloutir : et chaque fois, au plus vite, notre jeune marin ouvrait sa cassette, et se recommandait avec tout l'équipage à Marie, l'*Etoile de la mer*.

Un an après, encore au mois de mai, une vieille femme dévotement agenouillée dans un coin de la chapelle de Notre-Dame de la Garde, entendait la messe. Le saint Sacrifice terminé, elle traversait la foule, allant déposer aux pieds de la Madone un petit bouquet tout frais. A l'instant même, s'avance à côté d'elle une main brûlée par le soleil, portant aussi un bouquet desséché qu'elle allait remettre à Marie. C'était son fils, suivie de douze matelots, qui venaient remercier la bonne Vierge de les avoir sauvés de tant de périls, ne doutant nullement qu'ils ne le dussent au bouquet si religieusement conservé. — On ne périt jamais, quand on est fidèle au souvenir de Marie !

CHAPITRE XV.

MÈRE DU CRÉATEUR

Il est si grand, si glorieux le titre de *Mère de Dieu*, que l'Eglise revient une troisième fois saluer et invoquer Marie sous cette appellation, en la nommant *Mère du Créateur*. Mais ces mots, à leur simple énoncé, ne semblent-ils pas se repousser l'un l'autre ? Marie ayant été créée, comment peut-on dire qu'elle a donné la vie à son Créateur ? L'ouvrage peut-il produire l'ouvrier, son auteur ? Cette contradiction, qui n'est qu'apparente, s'explique sans peine de deux ma-

nières également exactes. Marie peut être dite *Mère du Créateur*, parce qu'effectivement elle existait comme telle dans la pensée du Père, de toute éternité, conséquemment avant que le Verbe divin, dont elle devait être la Mère, eût créé le monde, et l'eût créée elle-même. Elle était dès lors et pouvait s'appeler *Mère du Créateur*.

Mais la nature humaine fournie au Verbe par Marie, et la nature divine qu'il avait, ne faisant en Jésus-Christ qu'une seule Personne, qui est ainsi tout à la fois son Créateur et son Fils, elle peut encore être appelée dans ce sens beaucoup plus glorieux *Mère du Créateur*. Nous pouvons donc lui dire, avec saint Pierre Chrysostôme : « Soyez bénie, ô Marie, votre Créateur a bien voulu être conçu dans vos chastes flancs ; votre premier Principe, vous devoir sa naissance ; votre Père divin, se faire votre fils ! » Et c'est sous ce dernier point de vue que nous allons la considérer, pour contempler de plus près la gloire qui rejaillit sur elle de ses rapports, comme *Mère du Créateur*, avec les trois Personnes de l'adorable Trinité. On ne la considère le plus souvent que comme *Mère du Fils de Dieu ;* mais cette dignité si prodigieuse implique celle d'*Epouse du Père* et de *Sanctuaire de l'Esprit-Saint*. Nous succombons sous l'idée de tant de grandeur, et ne pouvant les déployer, essayons au moins de les faire entrevoir.

I. *Marie, en devenant Mère du Créateur, fut l'Epouse du Père*. — Cette proposition vous paraît, sans doute, bien étrange ; mais écoutez et jugez : *Toute paternité est dans le Père au ciel et sur la terre*, dit saint Paul. C'est par elle qu'éternellement il a engendré la vie dans un Être qui est le fruit de sa propre substance, sa *Sagesse*, son *Verbe*, son *Fils* unique, son

Egal en puissance, en majesté. Or, Marie par l'Incarnation fut associée à cette fécondité de Dieu. Elle devint dans le temps Mère de son Fils, comme il en était le Père de toute éternité. Il l'avait engendré unique, de sa propre substance, sans mère, d'une manière ineffable, tout en restant immuable; Marie le conçut et le forma de même, unique, de son sang le plus pur, sans père, par un mode miraculeux, et demeurant toujours Vierge. Elle est par privilège à l'égard du Verbe incarné, ce que le Père éternel est par nature à l'égard de ce même Verbe.

Aussi Bossuet dont la théologie est si sûre, n'hésite pas à dire : « Que la naissance temporelle du Fils de Dieu est une continuation et une sorte de progrès et d'extension de sa génération éternelle ; que, quand le Saint-Esprit est survenu en Marie, le Père céleste n'a fait autre chose que de verser son Fils unique de son sein, où il le portait, dans le sein de Marie, et l'engendrer d'une autre façon. » Double nativité, que Jésus-Christ lui-même exprimait par ces mots : *Je suis sorti de mon Père et venu dans le monde*. Il est donc temporairement le Fils de l'homme par Marie, comme il est éternellement le Fils propre et naturel de son Père céleste. De sorte que, Marie ayant donné au monde le Verbe conjointement avec le Père éternel, on peut dire, selon l'expression si heureuse du cardinal de Bérulle, qu'elle est Mère par *indivis* de Celui dont Dieu est essentiellement le Père, et qu'ils ont à eux deux un *seul Fils*. C'est d'ailleurs la pensée de saint Bernard : « Telle est, dit-il, la prérogative et la gloire singulière de l'auguste Vierge, qu'elle a mérité d'avoir avec le Père un seul et commun Fils ; car il est également vrai de dire que le Fils de Dieu est le Fils de Marie, et que le Fils de Marie est le Fils de Dieu. » Et c'est

de cette manière sublime et toute sainte qu'elle peut être dite *Epouse du Père*. Est-il possible d'approcher plus près de la Divinité? Mais, bien qu'elle soit en toute vérité *Epouse du Père*, on peut aussi l'appeler, quoique moins exactement,

II. *Epouse du Saint-Esprit;* — vu que c'est par son opération qu'elle a conçu le Fils de Dieu ; mais, « par opération, dit un Docteur, et non par aucune portion de ce divin Esprit, qui a non pas engendré, mais créé l'Homme-Dieu ; par sa puissance et non de sa substance ; par sa *Vertu* et non par sa génération. » Aussi n'a-t-on jamais dit, et il serait faux de dire que le Saint-Esprit est père de notre Seigneur. Formé de la seule substance du Père dans l'éternité, il est le fruit de ces deux virginales générations, par l'opération *unitive* du Saint-Esprit, dont Marie conséquemment est plus justement appelée le *Sanctuaire* que l'*Epouse : Sacrarium Spiritus Sancti* (S. Bern.).

Ah ! redisons-le, quelle surabondance d'ornements et de richesses n'a-t-il pas dû prodiguer à cette bien-aimée *Epouse*, ce Dieu, l'*Amour* même, et l'*Auteur* de tout don ! Déjà, selon le langage si gracieux de saint Epiphane, « il lui avait donné les joyaux qui précèdent la dot ; » mais au moment des noces, et non plus des fiançailles, il lui donna la dot elle-même. L'*Esprit-Saint*, dit l'Ange, *surviendra en vous* : remarquez bien l'étendue de ce mot ; il y viendra avec un accroissement de grâces, un supplément de dons, une surérogation de largesses que vous n'avez pas eues jusque-là. — C'est à la vue de ces merveilles qu'un poëte s'écrie plein d'enthousiasme : *Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo* ; Autant il y a d'étoiles à la voûte des cieux, autant, ô Marie, vous avez de qualités diverses ! Mais hâtons-nous de jeter un coup-d'œil rapide sur le

plus saisissable de ses rapports avec l'auguste Trinité, sa qualité de

III. *Mère du Fils ou de son Créateur.*—Sur la grandeur de cette Maternité virginale, divine, inénarrable, déjà contemplée à l'Invocation *Mère de Dieu*, nous nous contenterons ici de nous écrier avec Bourdaloue : « Quel autre que Dieu a pu opérer cette merveille ? La virginité et la fécondité jointes ensemble : une Vierge qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu avant tous les siècles a produit dans l'éternité !... » Qui eût jamais cru qu'une créature dût un jour donner en quelque manière l'être à son Créateur ? Eh bien ! cette merveille s'est réalisé en Marie, qui par là atteint presque et *confine* aux frontières de la Divinité, dit l'Ange de l'Ecole. Dieu pouvait-il conférer plus de grandeur à une simple créature ? Inutilement, ô Vierge sainte, voudrions-nous scruter à fond cette gloire qui rejaillit sur vous de ces relations si étroites et si honorables avec les trois Personnes divines : ce n'est que dans le ciel que nous le verrons à découvert : obtenez-nous cette grâce !

Morale : Ce qui nous console, en attendant, c'est que cette gloire immense où Marie fut élevée, en concevant le Verbe divin, nous l'atteignons presque, en nous unissant à ce même Verbe par le Sacrement d'Eucharistie, qui est une continuation, un renouvellement du mystère de l'Incarnation ; de sorte que par la communion nous devenons aussi, qu'on me passe l'expression, *Mère* de Jésus-Christ.

En effet, *Celui*, nous dit-il, *qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui.* N'est-ce pas dire bien clairement que, comme la nourriture s'identifie avec celui qui la prend, de manière à ne plus faire qu'une seule substance, de même

Jésus-Christ et le communié ne font plus qu'un ; avec cette différence, aussi honorable qu'avantageuse pour nous, que si la nourriture ordinaire se transforme en notre substance, dans la communion, au contraire, c'est nous qui sommes changés en Jésus-Christ, et devenons ainsi d'autres lui-même : notre chair devient sa chair ; son sang, et non plus le nôtre, coule dans nos veines ; son âme et sa divinité résident en nous substantiellement : il se fait une fusion, un mélange de nous avec Dieu et de Dieu avec nous ; union non pas seulement d'amitié, mais de substance, telle qu'elle résulte de deux gouttes d'eau réunies et tellement mêlées ensemble, qu'on ne peut plus les distinguer, ou du fer ou du feu qui, se pénétrant l'un l'autre, ne font plus qu'un seul objet embrasé. De sorte que, selon la doctrine de saint Paul, *ce n'est plus nous qui vivons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous* ; ce n'est plus nous qui pensons, qui voulons, qui parlons, qui agissons, c'est Jésus-Christ qui en nous pense, veut, parle, agit. Tel est donc le communiant, tout imprégné de Jésus-Christ, disons plus, devenu un Homme-Dieu, un autre Jésus-Christ. Quel honneur pour un mortel ! Dieu, tout riche et tout puissant, qu'il est, pouvait-il jamais l'élever plus haut ? N'est-ce pas le faire participer à la divine Maternité de Marie, c'est-à-dire à la gloire la plus grande qui puisse être après la divinité ?

Quelles conséquences à tirer de là ? Elles sont d'une portée immense : les voici. Quel respect ne devons-nous pas à nos semblables et à nous-mêmes, étant devenus, ne fût-ce qu'une seule fois, un Dieu ! On rapporte d'un jeune enfant, qui déjà le pressentait, qu'il n'osait approcher de sa sœur au jour de sa communion. — Dans quelle inviolable sainteté doivent être maintenus un corps et une âme qui sont le corps et l'âme d'un Dieu !

Et ces membres divinisés, oserons-nous bien en faire les instruments du péché, les membres d'une prostituée ? — Quelle n'est pas notre puissance, et quelle doit être notre énergie spirituelle, après nous être engraissé de l'aliment des anges, et avoir bu de ce vin qui fait germer les vierges ? Nous serait-il encore permis d'être faibles, ayant mangé le pain des forts ? Qu'avons-nous à redouter du grand exterminateur des âmes, étant marqués du sang de l'Agneau ? Que pourront toutes les séductions du monde contre nous, possédant Celui qui a vaincu le monde ? Ne sommes-nous pas en droit de dire avec le grand Apôtre : *Je puis tout en Celui qui me fortifie* ; et avec un cantique : « Je ne crains rien, Jésus est avec moi ? »

Oh ! puisse ces réflexions, bien incomplètes pourtant, attirer fortement à la table du Seigneur tant d'âmes pétries de misères et de faiblesse : elles y trouveraient un remède à tous leurs maux ! Tels étaient les sentiments de sainte Thérèse qui aurait bravé les foudres et les tempêtes, pour aller s'unir à son bien-Aimé par la communion ; de Ste Catherine de Gênes qui, aux approches de cet heureux jour, était dans des impatiences et une langueur ravissantes ; du jeune Kostka dont le désir ardent lui mérita de communier de la main d'un ange ; de sainte Madeleine de Pazzi qui, dès son enfance, en attendant qu'elle jouit de la réalité, ne pouvait se séparer de sa mère, les jours qu'elle avait eu ce bonheur.

O Marie, puisque la communion me place à la hauteur de votre divine maternité. obtenez-moi de vous ressembler aussi par la pureté inviolable, et la profonde humilité qui vous ont rendue digne d'une telle gloire.

Pratique : Se rappeler souvent, et longtemps après,

à quelle dignité on a été élevé par la communion. Un cardinal avait son chapeau habituellement suspendu au mur de son cabinet ; ce lui était un mémorial de ne point descendre au-dessous d'un si haut rang.

HISTOIRES

CONDUITE BIEN ÉDIFIANTE POUR LA COMMUNION

Un bon chrétien, que sa position retenait au milieu du monde, désirant se mettre en garde contre ses dangers et contre sa propre faiblesse, était fidèle à communier tous les dimanches : il avait pour habitude de rapporter chaque jour de la semaine à cette grande et sainte action. Le jeudi était pour lui un jour de foi et d'adoration à Jésus-Christ réellement présent dans l'Eucharistie : le vendredi, un jour d'espérance, d'humilité et de contrition ; le samedi, un jour d'amour et de désir. Le dimanche arrivé, ce n'était que joie, consolations, union d'esprit et de cœur à Jésus-Christ qu'il possédait. Le lundi se passait en actions de grâces ; le mardi, en offrande et consécration de lui-même à son bon Sauveur ; le mercredi, en prières et renouvellement du bon propos. Le lendemain, il recommençait de la même manière et avec une jouissance toujours nouvelle. — C'est là un modèle aussi beau que facile à imiter.

— C'était surtout dans la communion que le Bienheureux Alphonse Rodriguez puisait le feu divin qui embrasait son âme. Ne pouvant le faire aussi souvent qu'il l'eût voulu, il savait s'en dédommager, en appelant Dieu dans son cœur par la vivacité de ses désirs. Jamais il n'assistait à la messe sans y faire la communion spirituelle, avec toute la ferveur d'un séraphin. Mais lorsqu'il communiait réellement, rien n'était négligé pour préparer à Jésus-Crist une demeure

qui lui fût agréable. Il s'en occupait plus prochainement vingt-quatre heures à l'avance, formant des actes continuels de toutes les vertus. Et, quelle que fût la pureté habituelle de sa vie, jamais il n'osait s'approcher sans s'être purifié des moindres taches. Malgré une préparation aussi soignée, l'humble Alphonse, se croyant toujours indigne, conjurait Marie sa bonne Mère et tous les saints de suppléer à ce qui lui manquait de dispositions. Et au moment de la communion, son visage s'enflammait d'un feu surnaturel qui le rendait méconnaissable et qui continuait toujours, lorsque, retiré à l'écart, il se livrait aux effusions de son amour et aux plus vifs transports de joie et de reconnaissance. — Si nous ne pouvons atteindre cette perfection, efforçons-nous du moins d'en approcher. *Quantum potes, tantum aude.*

CHAPITRE XVI.

MÈRE DU SAUVEUR

Le bienfait de la Rédemption l'emporte infiniment sur celui de la création : l'existence nous eût été plus qu'inutile, si nous n'eussions dus être rachetés : *nihil enim nobis nasci profuit, nisi redimi profuisset.* Le titre du Sauveur en Jésus-Christ doit donc nous être beaucoup plus cher que celui de Créateur. Aussi, est-ce sous le nom de Sauveur que Gabriel annonce à Marie qu'elle était destinée à être la Mère du Messie, et que les anges apprennent sa naissance aux bergers. Le nom de Jésus, qui en hébreu signifie Sauveur, lui fut donné, en effet, huit jours après ; et dès lors il le méritait, en répandant sous le couteau de la circoncision les prémices du sang précieux qu'il devait verser

jusqu'à la dernière goutte sur la Croix. Ne devions-nous pas féliciter Marie de nous avoir donné ce charitable Sauveur qui nous a par là procuré tous les biens de la grâce et de la gloire ? Voyons, en effet,

I. L'excellence de la Rédemption,

II. La part qu'a eue Marie dans cet immense bienfait.

I. *Excellence du bienfait de la Rédemption.* — Adam, par une révolte tout à fait inexcusable, venait de perdre, avec son innocence, ses nobles privilèges et ses droits au bonheur du ciel : tous les hommes, en qui coulerait son sang corrompu, se trouvant enveloppés dans son péché, une damnation éternelle devait en être la juste punition ; et nulle puissance n'eût été capable de les y soustraire. En vain tous les anges se seraient jetés aux pieds du Très-Haut ; en vain tous les mortels se seraient dévoués à la plus austère pénitence, auraient même sacrifié leur vie, rien n'eût pu réparer l'outrage fait à la majesté de Dieu par le péché, satisfaire pleinement à sa justice, ni conséquemment abolir la sentence de mort portée contre le genre humain. « Le déluge, dit saint Augustin, a bien détruit l'homme, mais il n'a point effacé le péché. Isaac, fils d'une stérile et non d'une vierge, a mérité de porter la figure de la Croix ; mais le monde n'eût rien gagné à la consommation de son sacrifice. Moïse arracha à la servitude le peuple juif, mais il ne délivra pas le monde de son esclavage. Il extermina l'Egyptien et non le péché. » Les hommes chargèrent les autels de sacrifices ; la terre était devenue un vaste temple, où chaque nation, chaque famille égorgeait incessamment des victimes, professant par là et le besoin d'une expiation, et l'insuffisance de celle que l'homme pût offrir. Que pouvaient, en effet, près de la grande majesté de Dieu, ces immolations d'animaux, qui enfin lui causèrent

plus de dégoût que de satisfaction et de gloire? Sa sainteté et si grande, que la souillure du péché ne pouvait disparaître que lavée par le sang d'un Dieu; et sa justice si sévère, qu'elle ne peut se contenter que d'une satisfaction infinie: la réparation, d'ailleurs, devait être proportionnée à l'offense, qui s'attaquant à un Dieu contractait une malice à certains égards infinie.

Il fallait donc une victime d'un mérite infini, qui comblât l'abîme de besoins et d'impuissance où nous avait précipités la faute originelle. Mais il la fallait d'abord entièrement innocente, afin que, n'ayant rien à expier pour elle-même, elle pût disposer de tout le mérite de ses souffrances. Il fallait un Médiateur qui fût aussi Dieu et Homme tout ensemble: Homme, afin de pouvoir souffrir et mourir; Dieu, pour élever, en cette qualité, le mérite de ses souffrances d'homme, jusqu'à les rendre satisfactoires près de la majesté divine: *Peccatum Adæ tantum fuit, ut illud non deberet solvere nisi homo, sed non posset nisi Deus* (S. Aug.). N'étant qu'homme, il se fût trouvé à une trop grande distance de la Divinité et ne l'eût pas touchée d'assez près. Il fallait, pour expier dignement le péché, un Sacrifice qui, partant de l'humanité coupable, atteignît à la Divinité offensée et ainsi les rapprochât. Admirable économie, qui concilie la miséricorde avec la justice! la justice, qui se révèle souverainement rigoureuse, puisqu'elle exige pour Victime un Dieu fait homme; et la miséricorde, qui se montre sans bornes, puisqu'elle offre pour expiation le sang d'une Victime infinie. Or, le Fils de Dieu lui-même, prenant en pitié nos malheurs, se dévoue à descendre des splendeurs de la gloire en ce bas monde, pour y revêtir notre pauvre humanité, souffrir les plus cruels tourments, les

humiliations les plus accablantes, mourir enfin d'une mort aussi cruelle qu'infâme, et par cette mort non-seulement nous arracher à la mort éternelle qui nous attendait, mais nous donner droit à être un jour heureux au ciel, souverainement et pour toujours. C'est à nous maintenant de nous en rendre dignes. Tels sont, en peu de mots, les biens immenses renfermés dans cette qualification de *Sauveur* donnée à Jésus-Christ. Et Marie en fut la Mère : c'est dans son sein virginal que s'opère cette ineffable union de la nature divine et de la nature humaine qui formèrent la Victime immolée sur la Croix. Mais voyons de plus près,

II. *La part qu'elle a prise dans ce bienfait de la Rédemption ; ce qui justifie son titre de Corédemptrice.* — Les deux sexes avaient participé à l'acte qui nous perdit ; il était convenable qu'ils se rencontrassent dans l'acte qui fit surabonder la grâce où avait abondé la faute. Une femme ayant contribué pour une si large part au malheur de la chute, une femme devait en avoir une égale dans la Rédemption, qui en est une divine *revanche*. Il fallait une nouvelle Eve aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de produire une postérité nouvelle sanctifiée par la grâce.

Au mot *Rédemption*, la pensée se reporte instinctivement sur l'auguste Victime attachée à la Croix : c'est là, en effet, qu'elle consomma son sacrifice. Comme aussi, l'on s'accoutume à ne voir qu'au Calvaire la part que Marie y a prise par le consentement de sa présence à cette immolation. Mais, dès l'acceptation de la maternité divine, elle fut la Mère du Sauveur. A l'Incarnation commença le Sacrifice ; la passion et la mort n'en furent que la consommation.

Qu'était-ce, en effet, que cette vie humaine que le Verbe a puisée dans le sein de Marie, sinon une sorte

de mort anticipée et continue ? La naissance est plutôt une entrée dans le chemin de la mort qu'une arrivée à la vie : chaque jour ainsi nous mourons : chaque soupir est comme un à-compte sur notre dernier soupir : et vivre longtemps de cette mortelle vie n'est pas autre chose que longtemps mourir. Dès le moment donc que le Fils de Dieu, quittant le sein de l'impassible immortalité, a voulu, par un libre mouvement de son amour pour les hommes, naître à notre vie, il a commencé à souffrir et à mourir : chaque minute, chaque goutte de son existence fut comme une libation de souffrance et de mort à la justice de son Père, un supplice allongé jusqu'à la Croix, qui n'en a été que le terme. De même qu'un martyr, entrant dans l'arène, se voue à tous les tourments qui l'y attendent, et commence déjà son sacrifice, ainsi le Fils de Dieu, en venant se revêtir de notre mortalité, commença dès lors son office de Victime ; et l'on put dire de lui : *Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui porte les péchés du monde.*

D'où il suit rigoureusement que toute la part qu'a eue Marie à l'Incarnation, elle l'a eue dès ce moment à la Rédemption. Aussitôt donc que le Verbe conçu dans son sein fut par là même Victime et en commença l'office, elle le commença avec lui. En lui donnant l'existence, c'est moins la vie qu'elle lui donna, il l'avait éternelle et glorieuse, que notre mortalité et par là de quoi mourir, de quoi payer notre rançon. Et quand les Juifs l'attacheront à la Croix, ils ne feront qu'achever ce qui aura été commencé dans le sein de Marie. Douloureusement témoin de ce supplice, elle pourra dire : c'est moi qui leur ai livré la Victime. Et saint Epiphane avait raison de dire que « le sein de Marie est la vraie Croix sur laquelle le Fils de Dieu a été immolée. » Si donc, s'associant à l'amour du Père

nous donnant son Fils et à l'amour du Fils se livrant lui-même, elle a consenti à en être la Mère, c'était pour lui donner la mort, et par cette mort nous rétablir à la vie. Et voilà jusqu'où elle a aimé le monde; ce fut au point de sacrifier son Fils unique dès le moment qu'elle le conçut. Ainsi est-il vrai qu'avant de l'accompagner au Calvaire, elle était déjà *Corédemptrice* du genre humain, vérifiant ainsi son glorieux titre de *Mère du Sauveur*.

Morale : Quel mystère et quel amour ! Être Mère-Vierge, c'est-à-dire réellement Mère, et avec toute la délicatesse, toute la sensibilité d'un cœur virginal ! Être ainsi Mère et de quel Fils ! du Fils de Dieu, Dieu lui-même, délices infinies de son Père ! Et ne l'enfanter, ne l'allaiter, ne l'élever que pour le sacrifice ; être constamment, avec cette pensée, à ses côtés dans la voie douloureuse qui de la crèche se prolonge jusqu'au Calvaire ; et là, devenir témoin de chacune de ses souffrances et de ses ignominies ; entendre toutes les injures, tous les blasphèmes vomis contre lui ; compter chaque soufflet, chaque crachat, chaque épine, chaque clou ; recueillir chacune de ses larmes, chaque goutte de ses sueurs et de son sang, et enfin son dernier soupir ! Se tenir debout au pied même de sa Croix ; adhérer incessamment à son immolation, et ne cesser de dire jusqu'au bout de cette longue carrière de mort, cette parole qui l'a ouverte ! *Ecce*, *Ecce : Fiat*, *Fiat : Me voici !...* Et cela par amour pour les hommes qu'une pareille mort enfante la vie ! Quel dévouement ! Les auteurs sacrés, voulant nous donner quelque idée de l'immense charité du Père éternel, ne trouvent rien qui l'exprime mieux que ces paroles : *Il a aimé le monde jusqu'à livrer son propre Fils*. Et saint Paul y voit *le sublime de la charité*. Or Marie n'en approcha-

t-elle pas, en livrant aussi pour la rédemption des hommes ce même Fils unique, si aimable et tant aimé, en s'associant ainsi à l'amour sans bornes du Père céleste, avec cette différence, remarque un saint Docteur, « que ce grand Sacrifice n'a pu causer de douleur à Dieu, qui est essentiellement impassible, mais qu'il en a coûté une et des plus profondes à la plus tendre et à la plus sensible des mères. » Eh bien, n'est-ce pas là, comme dans notre bon Sauveur, la miséricorde à son plus haut degré ? Que pouvait-elle faire, que pouvions-nous désirer de plus ? A-t-elle assez de droits à la réciprocité de notre amour, à toute notre confiance ? Serions-nous donc assez injustes et assez durs pour les lui refuser ?

O divine Marie, qui, pour mieux assurer notre rédemption, avez uni votre tendresse et vos larmes à celles de votre Fils, obtenez-moi d'opérer sûrement mon salut qui vous a coûté si cher !

Pratique : Se faire souvent cette question : mon âme vaut le sang d'un Dieu ; qu'est-ce que je fais, ou que dois-je faire aujourd'hui pour la sauver ?

HISTOIRE.

MARIE ÉGYPTIENNE.

On sait que Marie Egyptienne fut une autre Madeleine par les désordres de sa jeunesse, comme par les austérités de sa vie solitaire. A l'âge de douze ans ; elle se retira, contre le gré de ses parents, dans la ville d'Alexandrie, où pendant dix-sept années elle s'abandonna à toute sorte de crimes. Un jour d'été, elle s'en allait à Jérusalem avec la foule des Chrétiens prendre part à la fête de l'Exaltation de la sainte Croix ; mais le voyage ne lui fut qu'une occasion de continuer ses débauches. « Je m'étonne, disait-elle,

que la mer ait soutenu mon impudeur, et ne se soit pas entr'ouverte pour m'engloutir. » Le jour de la fête étant arrivé, la pécheresse se dirigea avec les fidèles vers la Basilique où l'on venait adorer la Croix du Sauveur. Après de longs efforts à travers une foule immense, elle parvint jusqu'au seuil du temple ; mais plusieurs fois repoussée par une force secrète et invincible, elle l'attribua à l'abomination de sa vie, et bouleversée jusqu'au fond de l'âme par cette amère pensée, elle se retira dans un coin de la place, sanglottant et se frappant la poitrine.

Tout à coup, elle aperçut au-dessus d'elle une image de la Mère de Dieu. « Alors, dit-elle, pleine de confiance, je la conjurai par son incomparable pureté d'avoir compassion d'une malheureuse pécheresse, de présenter à Dieu mes gémissements et mon repentir. Je la priai encore de me faire entrer dans l'Eglise, pour y voir et adorer le bois sacré qui fut l'instrument de notre salut. Je promis en même temps d'expier mes crimes dans les austérités de la pénitence et suppliai cette bonne Mère d'être caution de la sincérité de mon changement. »

Sa prière finie, elle s'avança tranquillement et consolée vers la porte de l'Eglise, où elle entra cette fois sans obstacle et sans peine. Là, prosternée sur le pavé qu'elle arrosait de ses larmes, elle eut le bonheur d'adorer cette Croix précieuse qui a donné la vie aux hommes. Après la cérémonie, elle sortit du temple et, retournant vers l'image chérie, elle remercia la sainte Vierge et lui demanda, avec une confiance toute filiale, qu'elle daignât être son guide dans la voie nouvelle où elle voulait marcher. Bientôt elle entendit : « Au delà du Jourdain tu trouveras le repos. » Ce fut pour elle un ordre. Ayant acheté trois pains, elle partit pour

s'ensevelir toute vivante dans cette affreuse solitude, où elle trouva le calme et le bonheur dans les plus effrayantes pénitences. Quarante-neuf ans, après, le vieux moine Zozime, selon sa recommandation de l'année précédente, arrivait pour lui apporter le pain des forts ; mais il ne trouva qu'un cadavre étendu sur la terre, les mains croisées ; il lui rendit les devoirs de la sépulture. Et depuis plus de treize siècles, elle triomphe au ciel. — C'est de ce saint religieux, à qui elle raconta sa vie, que l'on tient cette touchante histoire, qui exalte si haut les miséricordes de Dieu et la bonté de la sainte Vierge envers les pauvres pécheurs, toutes les fois qu'ils la réclament.

CHAPITRE XVII.

VIERGE TRÈS PRUDENTE.

Après avoir salué et invoqué Marie sous toutes les faces de sa Maternité, nous la saluons et l'invoquons sous le riant aspect de *Vierge*, en joignant à ce titre auguste les qualifications *prudente*, *puissante*, etc., qui lui font un brillant cortège, et qui, en proclamant quelqu'une de ses vertus, nous indiquent les moyens à employer pour conserver, comme elle, la précieuse et délicate pureté.

En première ligne, il faut placer la *prudence*, qui en est la meilleure sauvegarde ; et cette vertu nous la demandons à Marie en l'appelant *Vierge prudente*. Un autre auxiliaire, c'est le respect pour elle, et nous y sommes rappelés en lui disant : *Vierge vénérable*. Le recours à Marie dans les combats, les tentations, les occasions qui mettent cette vertu en péril, est encore un moyen de ne point succomber ; aussi l'invoquons-

nous sous le nom de *Vierge puissante*, qui peut nous faire triompher. Et si nous avons eu le malheur d'être vaincus dans cette lutte contre le démon et la chair, nous la prions d'agréer et de faire agréer au Seigneur notre repentir ; nous nous jetons dans son cœur compatissant, en lui criant : *Vierge clémente*. Enfin, nous la nommons *Vierge fidèle*, lui faisant souvenir qu'à ce titre elle doit venir à notre aide ; ce qui nous établit dans une grande sécurité. C'est ainsi que ces six invocations, en nous indiquant ce qu'elle fut et ce qu'elle est toujours, nous rappellent en même temps les moyens les plus efficaces pour acquérir et conserver la chasteté qui lui fut si chère.

Marie fut à tous égards une Vierge très prudente.

Que nous sommes heureux de pouvoir vous la montrer telle, non-seulement dans les occasions délicates pour sa virginité, mais dans toutes les autres circonstances de sa vie ! Le monde était pour elle sans danger : la grâce qui l'embellissait n'eût pas été plus altérée par les désordres et les scandales qu'on y rencontre inévitablement, que le soleil n'est souillé de la boue qu'il éclaire et qu'il pénétre. Exempte de la tache originelle, elle n'est point agitée des mouvements de la concupiscence qui en sont la suite : sa chair virginale est inaccessible aux séductions du péché qui nous sont ordinairement si funestes. Cependant, dès sa plus tendre enfance, elle prend les plus rigoureuses précautions pour la conservation de son innocence, elle va l'abriter à l'ombre des autels : *Vierge prudente !* Et si, longtemps après, par obéissance à ses tuteurs, elle consent à abandonner l'asile des tabernacles c'est en la compagnie et sous la protection d'un saint et respectable vieillard qu'elle mettra sa vertu en sûreté,

plus *prudente* qu'Eve, laquelle, s'éloignant d'Adam son chef et son soutien, et se trouvant seule et sans appui en présence du serpent, ne pouvait qu'être vaincue dans l'attaque qu'il lui livra.

Plus tard, dans cette entrevue solennelle où doit se décider la rédemption du monde, la seule présence de l'Envoyé céleste, qui lui apporte le message le plus glorieux, la jette dans le trouble, et pourquoi? D'abord, parce que, habituée à une vie solitaire et entourée de réserve, loin de toute occasion, elle se trouve devant l'Ange qui avait revêtu une forme humaine : trouble *prudent !* c'était le trouble de la vertu. Sur quoi saint Ambroise s'écrie : « Je vous en conjure, ô jeunes vierges, que cet exemple de Marie soit toujours sous vos yeux. Toute vierge qui ne s'effraie point des flatteries ou des conversations solitaires avec les hommes, est comme un vase fêlé, dont le parfum est perdu ou corrompu. » — Elle se trouble ensuite, parce que la Maternité divine qui lui est annoncée, lui paraît inconciliable avec le vœu de chasteté qu'elle a fait si généreusement, et auquel, même pour devenir Mère de Dieu, elle ne veut pas renoncer. Alors, ô *prudence* vraiment admirable ! Marie, loin de se bercer dans la contemplation de ce sublime honneur, ne pense qu'à éclairer sa conscience, avant de donner son consentement. Elle ne croit pas légèrement comme Eve, et n'est point incrédule comme Zacharie ; mais *prudemment* elle expose à l'Ange sa perplexité, parce que d'un côté, s'étant consacrée à Dieu par le vœu de virginité, elle était obligée de le garder le plus fidèlement possible, et que de l'autre, elle craignait de résister aux volontés de Dieu que l'Ange lui manifestait. Et ce n'est qu'après un éclaircissement qui dissipe toutes ses alarmes, par l'assurance que sa virginité ne souffrira

aucun dommage de sa qualité de mère, qu'elle prononce le tout-puissant *Fiat* qui attire en elle le Verbe divin : *Vierge très prudente !* — Elle se trouble encore, parce que son humilité s'effraie des paroles élogieuses de Gabriel et de l'honneur qu'il lui annonce ; elle se trouble, comme si le poison de la vaine gloire eût pu corrompre un esprit et un cœur uniquement jaloux d'avoir les bonnes grâces de Dieu : ô humilité pleine de *prudence !*

Deux vertus qui se retrouvent encore dans sa visite à Elisabeth, peu de temps après. Celle-ci lui prodigue les mêmes éloges que l'Ange, en l'appelant *bénie entre toutes les femmes, la Mère de son Dieu, en la félicitant de sa grande foi.* Marie répond aux paroles de sa cousine, non point pour échanger de complaisantes congratulations, encore moins pour se louer, mais uniquement pour reporter à Dieu toute la gloire de ce qu'il a daigné opérer en elle. Tel est le fond du sublime cantique *Magnificat*, accent improvisé de son cœur, non moins humble que *prudent*.

Autre acte de *prudence* en Marie. Après le grand et si honorable mystère opéré en sa faveur, toute autre qu'elle se fût empressée d'en faire part à son époux. Quelle pressante tentation pour l'amour propre, de divulguer cet honneur surémінent d'être devenue la Mère du Rédempteur, apparaissant au monde après les désirs et l'attente de quatre mille ans ! Mais non, la Vierge aussi humble que *prudente* se tait. Du moins, quand Joseph ne doutant plus de son état sera livré aux inquiétudes les plus cruelles, Marie rompra le silence : n'est-ce pas pour elle un devoir de protéger son honneur, et de calmer les justes alarmes de son chaste époux ? La sagesse du monde et la prudence humaine auraient parlé. Ah ! reconnaissons encore ici la Vierge

très prudente. Elle comprend que pour rassurer son époux, il faut plus que la parole d'une mortelle, dont le témoignage en sa faveur pourrait être suspect ; elle compte sur la Providence, qui, en effet, par l'organe d'un ange apparaissant à Joseph, lui découvre le mystère.

Quand arrivera le jour des purifications légales, elle s'empressera d'accomplir, comme les femmes ordinaires, la loi de Moïse qui cependant n'était point faite pour elle, donnant en cela déjà un double exemple d'obéissance et d'humilité. Mais elle veut aussi laisser ignoré un miracle que la *prudence* ne lui permet pas de découvrir.

Ce sont là, sans doute, des traits assez frappants pour justifier ce beau titre de *Vierge très prudente.* Oui, elle le fut à toutes les époques et dans toutes les circonstances de sa vie, dans sa réserve à parler et à agir, dans ses rapports avec les hommes et même avec les anges.

Morale : C'est aussi la prudence en général qui, parmi les vertus morales, nous est la plus nécessaire, parce qu'elle règle et dirige toutes les autres. Elle consiste à choisir les choses que l'on doit faire ou éviter, en tant qu'elles sont jugées utiles ou nuisibles, soit en elles-mêmes, soit pour la fin que l'on se propose. Elle s'applique à se rappeler le passé, à profiter de son expérience et de celle des autres, pour diriger son jugement et ses actes dans les mêmes conjonctures ; à chercher, à découvrir les moyens les plus propres pour réussir ; à peser les rapports ou l'opposition de ces moyens avec le but désiré ; à prévoir et à écarter les obstacles qui pourraient nuire ; à examiner si le temps et les circonstances sont favorables au succès d'une entreprise, ou capables de l'entraver ; à ne point

s'y engager sans l'avoir considérée sous toutes ses faces ; à savoir maîtriser ses goûts, combattre son aversion, selon les chances probables de perte ou de profit ; en un mot, à prendre en toute chose le parti le meilleur.

La prudence chrétienne consiste à apprécier la valeur de chaque chose relativement aux intérêts éternels, fin dernière à laquelle tout doit être rapporté ; à surveiller ses paroles, ses actes, ses démarches, ses omissions, pour n'avoir point à s'en repentir ; à profiter de ses faiblesses contre sa témérité ; à s'armer de précautions contre les écueils dont on est entouré ; à faire marcher la crainte de front avec le péril. Elle consiste dans la vigilance, l'humilité et la prière : veiller, pour écarter les occasions de chute ; être humble, pour ne point trop compter sur ses forces ; prier, pour obtenir de Dieu ce qu'on ne trouve pas en soi, ni dans les créatures. Elle consiste à préférer les pures jouissances de la vertu aux amertumes du vice, la paix d'une bonne conscience aux remords et à la honte du crime, la douce satisfaction d'un devoir rempli aux inquiétudes d'une lâche négligence, l'âme immortelle au corps qui doit périr, les biens solides de l'autre vie aux riens fragiles de ce monde, Dieu à la créature.

Cette précieuse vertu doit nous être une compagne inséparable ; c'est à la lueur de ce bienfaisant flambeau qu'il nous faut diriger nos pas sur le chemin de la vie. Placés au milieu du monde, avec notre chair de péché, nous ne rencontrons partout que pièges et embûches ; notre route n'est bordée que d'écueils cachés, et d'autant plus dangereux ; le torrent de la coutume nous presse, l'exemple ôte au vice sa laideur ; la volupté étale ses douceurs ; la fortune, ses brillantes perspectives ; nos passions continuellement excitées ne deman-

dent qu'à être satisfaites ; tout en nous et hors de nous conspire à notre perte. Quelles lamentables défaillances n'aurons-nous point à déplorer, si la prudence n'est pas notre sauvegarde ! En toute circonstance, elle est donc nécessaire, disons plutôt indispensable.

Mais c'est au jeune âge surtout qu'il faut s'en faire un rempart contre les attaques et les périls en tout genre, si communs à cette époque de la vie, où c'est un besoin d'agir ; où la témérité égale l'ignorance ; où l'on manque autant d'expérience que de prévision ; où faible roseau l'on est si flexible ; où les faux pas, néanmoins, ont une si funeste influence sur tout le reste de la vie. Et ce pourrait bien être pour cette raison que la qualité superlative *très prudente* aurait été ajoutée au titre de *Vierge*, plutôt qu'à celui de *Mère*. C'est qu'en effet, la prudence doit être l'apanage des vierges. « Oui, dit saint Ambroise, craindre toujours, toujours frémir dans les rapports avec les hommes, c'est le propre des vierges. » Ah ! c'est que leur trésor est de grand prix, le vase qui le contient est fragile, et le chemin où elles marchent, glissant autant que difficile. Il est des dangers dont la présence anime d'une force nouvelle ; mais ce n'est que par la fuite qu'on échappe à ceux qui menacent la plus délicate des vertus : et c'est prudence que de s'en éloigner : *Qui aime le péril y périra*. Vérité si bien rendue par ces vers :

Dès qu'on se croit plus sûr, c'est l'instant où l'on tombe ;
Qui s'expose au danger, tôt ou tard y succombe.

Le papillon, à force de voltiger autour de la lumière, finit par s'y brûler.

O Vierge admirable de prudence, obtenez-nous de prendre aussi cette vertu pour règle de toute notre conduite principalement dans les circonstances critiques où nous nous trouverons.

Pratique : Commencer chacune de ses actions par une prière à Marie.

EXEMPLES

ACTES DE PRUDENCE.

Un militaire vivant dans un commerce criminel gémissait sur ce désordre, sans avoir pourtant le courage de rompre ces coupables liens. Mais il était fidèle à adresser trois fois par jour à la sainte Vierge la *Salutation angélique*, selon la recommandation que lui en avait faite sa pieuse mère. Enfin, pour fruit de cette dévotion, il parvint à s'affranchir entièrement de son infâme habitude. Le démon, qui l'avait laissé en repos pendant quelque temps, lui suggéra de retourner à l'habitation de sa complice, non pas dans des vues coupables, mais pour la convertir elle-même. Il était déjà sur le seuil de la porte, lorsqu'il sentit comme une main invisible l'arrêter et le repousser loin de la maison. Il ne douta nullement que ce ne fût la Vierge *très prudente* qui lui venait en aide ; car, s'il fût entré, la vue de cette femme eût pu le séduire, et le faire retomber dans le péché.

— Saint Vincent de Paul était doué d'une telle prudence, qu'il passa avec raison pour un des hommes les plus sages de son temps. L'extrême défiance de lui-même le portait, dans toutes ses nombreuses affaires, à se recommander à Dieu d'abord et à prendre conseil. Aussi cette lenteur à se déterminer, loin de rien gâter, le fit réussir dans tout ce qu'il entreprenait. Entr'autres moyens de bien faire chacune de ses actions il insistait fortement sur celui-ci : de la faire comme si elle devait être la dernière de la vie : avec cette pensée, ou on ne la ferait pas, si elle était mauvaise ; ou on la ferait

bien mieux, si elle était bonne ; c'est encore là une grande prudence, qu'il nous faut pratiquer.

CHAPITRE XVIII.

VIERGE VÉNÉRABLE.

La vénération est due aux épanchements de la bonté, à la majesté du rang, à la grandeur du pouvoir, à l'étendue de la science, au mérite surtout de la vertu. La nature porte l'enfant à reconnaître et à révérer, dans un père, celui à qui il doit l'existence, sa conservation, l'éducation, tout ce qu'il est ; dans une mère, celle qui l'a entouré des soins les plus assidus, les plus affectueux ; dans l'un et dans l'autre, l'autorité suprême émanant de celle de Dieu dont ils lui apparaissent l'image, et basée aussi sur l'ascendant que donnent l'âge et l'expérience. Le sujet honore dans un souverain, avec la noblesse d'origine ordinairement, le pouvoir de commander dont Dieu l'a investi pour le bien-être de la société. La profondeur du génie, la vaste étendue de la science commandent le respect de même que l'admiration. Mais la vertu surtout, cette noble supériorité que l'homme sait prendre sur les vices de sa nature, attire à elle plus impérieusement encore la vénération et l'estime. En un mot, tout ce qui est grand, tout ce qui est saint, beau, bienfaisant, provoque et reçoit ordinairement les honneurs mérités. Or Marie, à tous ces titres, est déjà éminemment digne de cette vénération que l'Église lui rend. Mais elle est de plus singulièrement vénérable :

I. A cause des honneurs dont Dieu la favorisa ;

II. D'après tout ce que fit aussi Jésus pour l'honorer.

I. *Dieu lui-même l'honora.* — D'abord dès sa con-

ception, en l'exemptant, par un miracle unique, de la souillure commune à toute la race d'Adam, et en ajoutant à cette faveur une plénitude de dons surnaturels, « qui, selon saint Augustin, la rendaient sa plus parfaite image en sainteté et en beauté, parmi les simples créatures. »

Quel plus grand honneur ensuite pouvait-il lui faire, que de la choisir entre toutes, pour être la Mère de son Fils ? Dignité incomparable, qui est, avons-nous dit, le dernier terme de la puissance divine, l'apogée de l'élévation et de la grandeur.

Ce fut un insigne honneur pour Abraham de voir le Seigneur sous la forme d'un ange, et de pouvoir s'entretenir avec lui ; pour Moïse de converser seul, face à face, avec Dieu, qui par son ministère intimait ses volontés ; pour Zachée, que le Sauveur entrât dans sa maison ; pour Lazare et ses sœurs, de lui donner l'hospitalité et de jouir de la faveur de son amitié ; mais ces relations, pourtant bien honorables, approchent-elles du rapport intime de Jésus avec sa Mère dans la fusion complète de leur chair ! Nous vénérons les vases mêmes où est renfermé Jésus-Christ ; mais quelque riches qu'ils soient, peuvent-ils être comparés au corps de Marie, qui lui fut un Tabernacle vivant? Aussi, ne suis-je point surpris d'entendre saint Bernard s'écrier : « Quand il s'agit de cette gloire de Marie, ma dévotion ne me permet pas de me taire ; mais mon esprit ne trouve rien qui soit digne d'elle ; car quelle langue, fût-ce même celle d'un ange, pourrait célébrer dignement les louanges de la Vierge devenue Mère de Dieu ? » Et, pour lui faire part de son dessein, Dieu députe non pas un ange ordinaire, mais un des Princes de sa cour. Sur quoi le pieux Abbé de Clairvaux s'écrie encore : « Quelle est donc cette Vierge si vénérable

qu'elle est saluée par un Archange? » Et cette dignité il ne la lui impose pas : mais, par la déférence la plus respectueuse, il la fait dépendre de sa volonté. Un Dieu veut que l'Incarnation de son Verbe, le salut du monde, relève du consentement de Marie, et d'un consentement non commandé, mais pleinement libre, comme si elle n'était pas sujette et servante : « O Dieu immortel, s'écrie un célèbre Docteur, quel merveilleux égard vous avez eu pour la Vierge, d'avoir voulu qu'un si grand ouvrage, conçu par vous avec tant de sagesse, et l'attente de tous les mortels, fût soumis à sa délibération ! » — « Dieu qui avait créé tout seul le monde entier n'a pas voulu, dit saint Anselme, le renouveler et le racheter sans Marie. » — C'est encore par les paroles elles-mêmes que l'Envoyé céleste veut l'honorer de la part de Dieu. Incliné profondément devant elle, de quels termes se sert-il? *Je vous salue, pleine de grâce.* Que dire de plus honorable à une créature humaine? s'en trouva-t-il jamais qui entendit une pareille *Salutation ?* Et cependant toute pompeuse qu'elle est, rien n'y excède le mérite réel de Celle à qui elle s'adresse. C'est un Ange qui la proclame *pleine de grâce*, disons plutôt *faite de grâce*, un Ange, organe fidèle du Dieu de vérité.

II. *Que n'a pas fait Jésus-Christ lui-même à la louange de sa Mère et sur la terre et dans le ciel!* — Aussitôt qu'il est né, il veut qu'elle ait part aux premiers hommages qu'on lui rend : c'est à ses pieds que sont déposés les simples offrandes des bergers et les riches présents des rois. N'était-ce pas déjà montrer ostensiblement que le culte de Marie doit s'identifier avec le culte qui lui sera décerné dans tous les lieux, pendant toute la durée des siècles ? Et sous l'humble toit de Nazareth, quel honneur ne lui rendit-il pas lui-même par

ses prévenances toujours attentives, et cette obéissance ponctuelle que l'Evangile signale en termes si expressifs dans leur simplicité : *Et il leur était soumis !* Un Dieu, le Verbe adorable par qui tout a été fait, tout vit et respire, s'abaisser ainsi devant une créature, sa Mère sans doute, mais qui n'en était pas moins à une distance infinie au-dessous de lui ; quelle gloire pour Marie ! « Choisis, dit saint Bernard, ce que tu dois admirer davantage, ou de cette soumission du Fils, ou de la souveraine dignité de la Mère ! Des deux côtés, égal sujet d'admiration, égal prodige ! Dans ces assujettissements de Dieu à une femme, abaissement sans exemple, et dans cet ascendant d'une femme sur un Dieu, grandeur sans rivale ! » Ainsi consacra-t-il à l'honorer, son enfance, sa jeunesse, son âge viril, toute sa vie, moins les trois ans qu'il donna au monde entier. Et encore, dans cette vie publique, le premier miracle qui manifestera sa divinité, c'est par égard pour Marie qu'il l'opère : à sa demande, il avance l'heure de ses prodiges, de même que, pour lui être plus longtemps soumis, il semblait avoir retardé celle de ses enseignements. Déjà par sa voix, il avait, avant de naître, dérogé aux lois ordinaires de la grâce, en sanctifiant son Précurseur enfermé dans le sein maternel. Ainsi ses deux premiers miracles, il les fit par déférence pour sa Mère chérie. Quel exemple plus frappant de respect envers elle pouvait-il donner ? N'est-ce pas la désigner manifestement à notre profonde vénération ? En aimant, en honorant Marie, je ne fais donc qu'imiter, et bien imparfaitement, mon Sauveur, Jésus lui-même. Ai-je à craindre de faillir, en faisant ce qu'un Dieu a fait ? Puis-je avoir une marque plus assurée de prédestination, que d'être conforme à Jésus-Christ, Roi et modèle des élus ?

Mais c'est au ciel surtout qu'il l'exalta, en la faisant asseoir à sa droite sur un trône le plus rapproché du sien, et la constituant l'objet de la vénération de tous les anges et de tous lès saints. Elle l'avait revêtu de la substance de sa chair, et lui à son tour l'y revêt de la gloire de sa majesté : *Verbum vestieras...* (Hym. Assompt.) « Ce qu'il y eut jamais de plus respectable sur la terre, dit encore le dévot Bernard, ce fut le sein virginal où le Fils de Dieu s'est incarné ; et ce qu'il y a de plus éminent au ciel, c'est après le trône de Jésus celui de sa sainte Mère. » Et il veut qu'elle y soit éternellement glorifiée ; comment donc l'Eglise militante et voyageuse de la terre, qui trouve sa consolation à répéter dans son exil les cantiques de la bienheureuse Sion, resterait-elle étrangère aux harmonies célestes, quand il s'agit de Marie ? Quoi de plus juste, au contraire, que la terre et le ciel chantent à l'envi les louanges de leur commune Reine !

Ajoutons qu'elle y a encore les droits les mieux fondés, par l'éminence de ses vertus, par la perfection de sa sainteté, par l'étendue incommensurable de sa puissance et de ses bienfaits. De là cette universalité d'hommages qui lui sont rendus sous toutes les latitudes, dans toutes les langues, au plus chétif hameau comme dans les plus opulentes cités, de la part des hommes les plus distingués aussi bien que de la simple villageoise, pour tous les besoins et de l'âme et du corps. Ne serait-ce donc pas être aussi déraisonnable que malheureux, de ne point se mettre en accord avec ce concert unanime à l'auguste Mère de Dieu ?

Morale : Cependant, prenons garde de nous méprendre sur la nature du culte que nous lui rendons. « Tout culte religieux, dit Bossuet, se doit terminer à

Dieu, comme à sa fin nécessaire ; et si l'honneur qu'on rend à la sainte Vierge et aux saints peut être appelé religieux, c'est parce qu'il se rapporte nécessairement à Dieu. » Payer à Marie le tribut d'une humble vénération, l'invoquer avec une confiance toute filiale et sans réserve, l'aimer d'un amour de prédilection, rien de plus raisonnable assurément ; mais ce doit être un culte de simple vénération et non point d'adoration, à laquelle Dieu seul a droit. Ce que nous révérons en elle, ce n'est pas la Divinité, elle n'est toujours qu'une créature, quoiqu'étant l'image la plus accomplie des perfections divines. En exaltant sa puissance, sa gloire, l'excellence et l'étendue de ses privilèges, nous ne lui en faisons pas un mérite absolu, nous reconnaissons que c'est Dieu qui l'en a gratifiée. En la louant, c'est l'œuvre de Dieu que nous louons, c'est l'Ouvrier lui-même. Nous l'invoquons, non point comme la *Source* des grâces, mais comme le *Canal* qui nous les communique. Si le Sacrifice est offert sur ses autels, ce n'est pas que nous mettions la Victime adorable à ses pieds, mais c'est pour remercier Dieu des faveurs dont il l'a comblée et le prier de nous être propice en retour de cet hommage. Nous décernons un culte au Fils et à la Mère, mais nous faisons un juste discernement dans la dignité de leurs personnes : nous adorons Jésus, parce qu'il est Dieu, et nous honorons Marie, parce qu'elle est Mère de Dieu. — Pieux chrétiens, honorez-la toujours, invoquez-la, aimez-la, publiez ses grandeurs ; vous n'en ferez jamais trop, vous n'en ferez jamais assez ; car tout lui est dû, hormis l'adoration.

« Permettez-nous donc de vous louer, ô Vierge sacrée ; et que vos louanges ne s'éloignent jamais de notre bouche ? » Mais animez-les de cette ferveur qui,

les égalant à celles des anges et des saints, les rende dignes de vous et profitables à nous-mêmes.

Pratique : Avoir le plus grand réspect pour tout ce qui a rapport à la sainte Vierge : images, chapelets, son nom, son culte, etc. (14)

HISTOIRE

NOTRE-DAME DE LA SALETTE

En preuve de la confiance et par là même de la vénération pour la sainte Vierge, qui depuis quelque temps se réveillent plus vives que jamais, que de témoignages nous pourrions apporter ! Bornons-nous ici aux Pèlerinages, et au plus célèbre de tous actuellement, celui de la Salette. Son origine miraculeuse, longtemps contestée par l'incrédulité, est aujourd'hui un fait bien avéré que la plus mauvaise foi est forcée de reconnaître, tant se multiplient chaque jour les prodiges en tout genre, qui attestent et la confiance des peuples pour la bonne Mère, et sa prédilection toute spéciale pour cette sainte montagne. Parmi les faits qui le prouvent invinciblement, nous prenons au hasard le suivant :

Par une belle journée de printemps, un jeune officier avait gravi la montagne, plutôt en touriste que par dévotion, car depuis longtemps toute pratique religieuse lui était étrangère. Arrivé sur le plateau et ne voyant rien qui lui explique la célébrité tant vantée de ce lieu, ni qui parle à son imagination et à son cœur, il pensait à redescendre ; mais auparavant, il croit devoir par politesse aller saluer le Supérieur de la maison. — Monsieur, lui dit-il, venu ici par curiosité et ne trouvant rien qui m'intéresse, je repars à l'instant ; toutefois je n'ai pas voulu quitter ces lieux sans vous offrir mes civilités respectueuses. — Avez-

vous vu, Monsieur, lui dit le Père, tout ce qui peut intéresser sur cette montagne, et surtout remarqué la fontaine miraculeuse? — La fontaine miraculeuse?... Mais non... je ne savais pas... où est donc cette fontaine? — Là-bas... voyez... croyez-moi, Monsieur, ne descendez point sans l'avoir visitée et surtout sans avoir bu de son eau : elle n'a jamais fait de mal à personne, et je vous assure qu'elle a fait beaucoup de bien à plusieurs. — Monsieur, reprit l'officier, puisque cela vous est agréable, j'y vais et boirai de cette eau. — Bien tard au soir, il entrait dans la chambre du Supérieur qui le croyait parti. — Mon Père, lui dit-il les larmes aux yeux, vous voyez devant vous un grand pécheur : depuis que j'ai bu de cette eau, mon être est tout bouleversé ; je ne puis plus vivre sans m'être déchargé ; il faut que je fasse ma paix avec Dieu. Une humble confession accompagnée du plus vif repentir termina cette journée, et le lendemain il complétait son bonheur en recevant le pain des anges. Sa conversion fût aussi durable qu'elle avait été sincère ; retourné à son régiment, il en devint l'apôtre et le modèle.

CHAPITRE XIX

VIERGE DIGNE DE LOUANGE

Il y aura bientôt deux mille ans, qu'une voix faisait à l'univers et à tous les âges de l'avenir cette solennelle et prophétique annonce : *Toutes les générations me proclameront Bienheureuse.* Etait-ce une reine qui, voyant autour d'elle une couronne de princes, chantait déjà la gloire dont son trône serait à jamais resplendissant? Etait-ce une mère qui, dans un fils s'illustrant par sa bravoure ou ses talents, entrevoyait

l'honneur qui allait en rejaillir sur son nom pendant des siècles ?

Non ! c'est une simple fille de Judée, qui a uni son sort à celui d'un pauvre artisan ; sa vie s'est écoulée inconnue dans une humble retraite ; elle va devenir mère, il est vrai, mais d'un fils qui sera la risée de son peuple, et dont l'existence doit se terminer sur l'ignominieux gibet des scélérats. Voilà cette femme qui, de l'obscure maison d'Elisabeth, plongeant dans les plus lointaines profondeurs de l'avenir, ose s'écrier : *Toutes les générations me proclameront Bienheureuse.* Eh bien ! cette prophétie si étrange, si déraisonnable humainement parlant, a reçu un splendide accomplissement dans la personne de Marie. Oui, sa gloire est en tout lieu, elle éclate sous mille formes, elle retentit en mille accents, l'univers entier à ses pieds s'est constitué sous sa puissante égide ; elle est la Vierge non plus seulement digne de louanges, mais en effet partout honorée et chérie. Voilà l'intéressant *Panorama* qui va se dérouler sous vos yeux : et pour y mettre un certain ordre, nous considèrerons Marie *honorée et chérie*,

I. Dans les premiers siècles de l'Eglise, au moyen âge principalement, et dans tout l'univers ;

II. En France particulièrement.

ARTICLE PREMIER.

Marie honorée et chérie.

I. *Dans les premiers siècles.*—Nous pourrions même dire que son culte est antérieur à sa naissance. L'attente de nos premiers parents, d'après la promesse qui leur en avait été faite, et qu'ils transmirent à leurs descendants, les désirs empressés des patriarches, les prédictions plus expressives des prophètes, la croyance de toutes les nations même païennes à une Vierge de-

vant enfanter un Libérateur, c'est bien là le culte de l'espérance. Mais le culte réel nous le trouvons à l'origine même du Christianisme. Qui ne connaît la tendre dévotion dont les apôtres entourèrent la Mère de leur divin Maître, et la douce affection du Disciple bien-aimé pour Celle dont il était devenu le fils adoptif ? Un auteur aussi pieux que naïf l'appelle le *Chapelain* de Marie. A peine eut-elle quitté la terre, que son tombeau fut un objet de la plus haute vénération ; les disciples y allumèrent des lampes par respect ; des malades y recouvrèrent la santé : ce fut un des premiers pèlerinages de Notre-Dame : ainsi sa tombe devint le berceau de son culte. Les apôtres, d'ailleurs, en insérant au Symbole ces mémorables paroles : *Est né de la Vierge Marie*, et associant ainsi son Nom aux Noms des trois Personnes divines, célébraient, après l'infinie grandeur de Dieu, la grandeur suprême de la Vierge-Mère.

En Asie surtout et notamment dans la Syrie, où les persécutions contre le Christianisme étaient moins violentes que dans la capitale de l'Empire, les nouveaux chrétiens purent manifester plus librement leur vénération pour la Vierge. Des oratoires s'élevèrent sur les lieux où s'étaient passés les évènements les plus remarquables de sa sainte vie. Bientôt, on s'empressa de purifier les temples des faux dieux par l'image de Marie posée en face de la Croix de son Fils : les déesses firent place à Celle qu'on appelait la *Toute-Sainte*.

L'Italie, moins heureuse, fut longtemps obligée de cacher ses croyances et sa ferveur sous les voûtes des Catacombes : les bûchers et les tigres faisant promptement justice de ceux qui osaient produire leur foi au grand jour. (15) Et les nobles romaines qui, comme tous les chrétiens, ne savaient que prier et mourir, durent se contenter de porter en secret l'image de

Marie. Mais, sitôt que la Croix brilla libre et triomphante sur le front des Césars, les campagnes et les villes rivalisèrent de zèle à construire des chapelles, voulant par des hommages publics et solennels glorifier la bienheureuse Vierge, qui trop longtemps n'avait eu que le cœur pour sanctuaire. Les empereurs et les opulents patriciens mirent leur gloire, et une partie de leurs richesses, à lui élever des temples magnifiques qui répondissent à sa suprême dignité. A partir de cette époque, les Pères et Docteurs de l'Eglise donnèrent un nouvel essor à leur éloquence, pour exalter à l'envi ses privilèges, ses vertus, sa puissance et sa gloire.

Bientôt une furieuse attaque fut dirigée contre la Vierge. Un audacieux novateur osa lui dénier le plus beau de ses titres, sa divine Maternité ; mais son nom ne sortit de cette épreuve que plus brillant et plus pur.

II. *Mais c'est au moyen âge surtout que son culte prit une extension singulièrement remarquable.*— Cette époque, qui pourrait s'appeler *l'âge d'or* de la foi, ne fut qu'un hymme continuel à la Mère du Sauveur. Dans les cours comme sur les champs de bataille, dans les castels aussi bien que sous l'humble toit du pauvre, son nom se mêlait à tous les chants ; il était dans toutes les bouches, comme son amour dans tous les cœurs. Ses sanctuaires devenant de plus en plus célèbres par les bienfaits qui s'y multipliaient, gens du peuple, Hauts-Seigneurs et Rois, tous y accouraient pour solliciter ses faveurs, ou acquitter la dette de la reconnaissance. — C'est en ce temps de vive et ardente piété que furent inspirées les plus poétiques prières liturgiques en l'honneur de la bienheureuse Vierge : le suave *Ave Maris, stella*, ce chant confiant du matelot ; le doux *Salve Regina*, cette filiale invocation de l'exilé ;

le compatissant *Stabat*, cette hymne de douleur appelée si poétiquement les *pleurs de Marie*.

Alors encore, comme depuis, invariablement, l'Italie se distingua envers la Vierge. Aucune fausse doctrine n'ayant jamais réussi à s'implanter dans cette terre classique du Catholicisme, la dévotion à Marie s'y est maintenue dans sa ferveur première : elle y est tellement acclimatée et devenue si populaire, que nous pourrions l'appeler la *religion de famille* sucée avec le lait de l'enfance. L'œil chrétien est heureux d'y rencontrer à chaque pas, au bord des chemins, devant les maisons, sur les places, dans les établissements publics, ici un petit oratoire, là l'image où une statue de Marie, objets de la plus tendre confiance et d'un respect universel. Rome seule compte, en sus des chapelles privées, plus de cinquante églises dédiées à la Mère de Dieu, parmi lesquelles domine Sainte-Marie-Majeure. En outre, le sol italien doit être fier de ses magnifiques cathédrales qui, s'élançant avec majesté vers les cieux, semblent y porter l'amour de ces peuples pour l'auguste Vierge. Et le Sanctuaire de Lorette, le plus saint de la terre et le plus fréquenté, n'est-il pas une proclamation solennelle de la prédilection de Marie pour ces contrées et de la confiance qu'en retour on lui témoigne ? — C'est sous toutes les formes qu'elle se révèle : le marbre, la toile, les murs se sont animés sous la main des plus célèbres artistes, pour redire à tous les siècles sa beauté céleste, sa gloire, sa bonté. — Quoi de plus commun que les chœurs de jeunes filles, chantant, à la tombée de la nuit, de pieux refrains aux pieds d'une Madone ! — Et ce Mois de Marie, plus riant et plus embaumé que partout ailleurs sous le beau ciel de l'Italie son berceau, ne vient-il pas donner à Rome surtout une animation de piété qui

réjouit les cœurs, et prouve au monde que la *Ville éternelle* est aussi la Ville de Marie? (16)

De l'Italie, sa dévotion est passée avec le Catholicisme dans les différentes contrées de l'Europe. On dirait que c'est à la faveur de ce culte si gracieux et si approprié aux besoins de l'homme, que la bonne nouvelle de l'Evangile a pénétré partout plus facilement. Et la sainte Vierge doit être fière de ce triomphe, qui n'a pas coûté une seule larme aux vaincus. Entre tous, nous devons signaler les Irlandais, les Hongrois et les Polonais. Nul peuple n'embrassa son culte avec plus d'ardeur, nul ne l'honora plus dévotement; la Pologne surtout, qui décora de son image les glorieux étendards qui savaient attirer la victoire. Le cri deux fois répété de *Jésus* était le cri de guerre; un cantique à la *Vierge*, l'hymne du combat; et aujourd'hui encore, ce religieux pays fait marcher de front l'attachement à sa foi et la dévotion à Marie.

En Angleterre, les Anglo-Saxons, pendant qu'ils en étaient les maîtres, s'ingénièrent à élever en son honneur des ermitages et des chapelles de chaume qui rappelaient l'étable de Bethléem. Plus tard, les Anglais eux-mêmes construisirent de somptueux édifices qui attestent encore l'antique piété de cette *Ile des saints* envers la bienheureuse Vierge. Dans ces anciens monuments, veufs aujourd'hui du culte de Marie, on reconnait facilement sa chapelle aux dalles de marbre qui se sont creusées sous les genoux de vingt générations catholiques. Comme aussi dans beaucoup de ces Basiliques, les verrières des fenêtres, les sculptures des frises, les peintures à fresque perpétuent les différents mystères de la Vierge. Elle n'a plus d'autels chez cette nation malheureuse séparée de l'Eglise, mais son souvenir est toujours vivant au fond des cœurs.

— Pourrions-nous ne pas mentionner cette catholique Espagne, où l'on voit un si grand nombre non-seulement de sanctuaires et de pieux établissements, mais encore d'Institutions soit purement littéraires, soit civiles, soit politiques, soit militaires, qui lui sont dédiées. Toutes les cathédrales sont sous son invocation.

C'est à regret que nous ne pouvons consigner ici, en preuve de l'universalité du culte de Marie, toutes les contrées de l'univers où elle est si pieusement honorée, ni cette innombrable multitude de pèlerinages, d'oratoires, de sanctuaires, chefs-d'œuvre de l'art, dont l'origine se perd dans la nuit de l'antiquité, et qui partout témoignent si hautement de l'instinct comme inné qui porte à honorer, à invoquer la sainte Mère de Dieu.

Morale : Mais ce qui est à remarquer, c'est que ce sentiment si universel et si vif n'a jamais été formellement commandé. Après avoir pris spontanément naissance au berceau du Christianisme, il a grandi avec les siècles, et malgré les contradictions des cœurs pervers, il s'est perpétué jusqu'à nous, toujours de plus en plus enraciné et étendu. Ainsi parti des montagnes de la Judée, le culte de la Vierge, semblable à un ruisseau formé à sa naissance des larmes d'une roche, s'est agrandi dans son cours, il s'est élargi en traversant les âges, et à l'heure qu'il est, plus vaste que l'Océan, il inonde l'univers de ses bienfaits. C'est le grain de sénévé qui s'est développé, et par des progrès rapides s'est élevé à la hauteur d'un grand arbre, sous l'ombre duquel reposent aujourd'hui toutes les nations du monde catholique. En dépit de toutes les épreuves qui étaient de nature à l'empêcher, et bien différent de toutes les institutions humaines que le

temps affaiblit et renverse, le culte de Marie leur survit, et sans diminution de ferveur : son amour est toujours aussi ardent. Dans les palais des grands, comme dans la chaumière du pauvre, elle est pieusement honorée. Quel est le foyer domestique où l'on ne trouve point son image ? Qui n'aime à la posséder, à la porter sur son cœur ? Chaque jour des milliers de voix font monter à son trône l'hommage touchant de la louange et de la prière. L'affligé lui demande la consolation ; le captif, la délivrance ; le pauvre, un secours ; l'infirme, la guérison ; le pécheur, le pardon ; le juste, la persévérance ; le jeune chrétien, la sagesse ; la jeune fille, la chasteté ; l'homme dans l'âge mûr, la bénédiction de ses œuvres ; le vieillard, la patience ; le mourant, une sainte mort. Les époux remettent sous sa protection leur alliance ; le père et la mère, leur famille ; le négociant, ses entreprises ; l'artisan, son labeur ; l'agriculteur, ses moissons ; le soldat, sa carrière ; le nocher, sa navigation ; le prêtre, son ministère ; le religieux et la religieuse, l'accomplissement de leurs vœux. Tous les besoins l'invoquent, tous les dangers la supplient, toutes les dignités l'honorent, l'impie même la vénère. Toujours et partout, on a compris les droits qu'avait la Mère de Dieu à un culte spécial d'amour, de confiance et de vénération.

Laissons-nous donc emporter par cet entrain général vers Marie : sur ce point, rien n'est à craindre de se conformer à la multitude. C'est d'ailleurs une pensée pleine d'encouragement et de consolation, quand on l'honore et qu'on la prie, de se sentir en harmonie avec tout l'univers catholique, et ainsi placé sur cette voie qui toujours fut regardée, et avec raison, comme étant la plus sûre pour aboutir au ciel.

O toute puissante Reine du monde, qui accueillez

tous les vœux, veuillez nous exaucer aussi, toutes les fois que nous vous en adressons.

Pratique : Lui demander souvent la grâce de persévérer dans son amour et son service.

HISTOIRE

NOBLES DÉVOUEMENTS A MARIE

Ce serait une longue et très édifiante histoire que de citer tous les grands hommes qui ont tenu à honneur d'être les sujets de la Reine des cieux : comme aussi cette dévotion aida beaucoup à leur célébrité. Ainsi, par exemple, rien dans les beaux-arts, en architecture, en peinture, en sculpture, en poésie n'est comparable à ce qui fut produit sous l'inspiration de l'angélique Vierge. Si les peintres de l'Italie, entre autres, ont donné à sa physionomie cette teinte si vraie, cette transparence céleste, ce reflet divin, qui commandent l'admiration et l'amour, c'est que leur pinceau s'est animé au foyer de leur cœur tout dévoué à Marie,

Le Tasse, sur son lit de mort, demanda au jeune Rubens d'ôter de son cou et de lui remettre la Madone d'argent qu'il avait donnée à son père. « Tu la reprendras, lui dit-il, quand mes lèvres auront exhalé sur elle leur dernier souffle. » Rubens obéit soudain ; et l'immortel auteur de la *Jérusalem délivrée* balbutia des prières, en serrant la statuette dans ses mains crispées par le frisson de l'agonie. Lorsque, quelques jours après, il recevait les honneurs de la sépulture, Rubens seul ne put suivre le char qui emportait les dépouilles de son noble ami. Il alla se réfugier dans le coin le plus obscur de Saint-Pierre, et là, prosterné, il pria avec beaucoup de ferveur, tenant dans ses mains, couvrant de ses baisers, et arrosant de ses larmes

la Madone qu'il avait reprise aux mains glacées du Tasse. — Voilà les grands hommes, qui font du culte de la Vierge leur bonheur et leur gloire ! (17)

— Ce même sentiment pénétrait un Docteur illustre de l'université de Paris, Alexandre de Halès. Brûlant du désir de témoigner à la Sainte Vierge l'ardeur de son amour, il s'était promis d'accorder tout ce qu'on lui demanderait pour elle. Un humble enfant de saint François le rencontre et lui dit : « Il y a assez longtemps que vous attirez les plus flatteurs applaudissements du monde; nous n'avons point de savants parmi nous; au nom de la Vierge Marie venez nous instruire.» A ce mot tout-puissant sur son cœur, le grand Docteur renonce à ce bruit de gloire qui retentissait autour de lui, pour aller s'ensevelir dans un obscur monastère, où il disait souvent : « Marie, c'est pour vous ; c'est pour vous, ô Marie ! »

ARTICLE SECOND

Culte de Marie en France

Dans le tableau si intéressant qui nous a présenté Marie recevant dès l'origine du Christianisme et dans toutes les contrées du globe les hommages des fidèles, la France a le droit d'occuper une place distinguée. Notre beau pays ne le cède à aucun autre, ni pour les témoignages de dévouement à la Mère de Dieu, ni pour les marques de protection dont elle sait toujours les récompenser : ainsi justifie-t-il son glorieux titre de *Royaume de Marie* que lui donna un grand Pape, et qui s'ajoutant à celui de *Royaume très chrétien* et de *Fille aînée de l'Eglise*, en fait *le plus beau royaume de la terre après celui du ciel.* Ce que la France a fait pour Marie ; ce que Marie a fait pour la France, c'est là un double sujet qui serait assurément bien

digne d'être offert à votre édification ; mais pour ne point nous placer trop en dehors de l'Invocation actuelle, nous sommes obligés de nous borner au premier, savoir :

Hommages rendus à Marie par la France. — Déjà longtemps avant sa naissance, il se trouvait près de Chartres, dans une forêt épaisse consacrée aux rites mystérieux des faux dieux, un autel portant cette inscription : *Virgini pariturœ* : à la Vierge qui doit enfanter. Et là, une statue de femme, tenant sur ses genoux un enfant, recevait les hommages des Druides, prêtres des idoles, conservant ainsi la promesse de Celle qui devait un jour par son Fils arracher le Paganisme à ses erreurs et à ses crimes. Ainsi, dès lors, le culte de Marie était en germe dans les Gaules qui sont devenues la France. Heureux augure de l'ardente dévotion qui toujours la distinguerait envers la Mère de Dieu. Néanmoins le Druidisme profondément enraciné dans les esprits ne céda que lentement sa place à la religion du Christ et au culte de Marie. Leur progrès fut encore ralenti un moment par l'invasion des Germains. Mais, quand Clovis courbant la tête sous la main du Pontife eut adopté nos croyances, le culte de la Vierge, suivant pas à pas la religion de son Fils, vint adoucir l'âpreté de nos barbares.

Ce fut surtout sous la dynastie Carlovingienne qu'il prit de larges proportions. Et comment le peuple n'aurait-il pas aimé cette gracieuse dévotion lorsqu'il voyait ses rois lui en donner le touchant exemple ? un Pépin-le-Bref s'agenouiller humblement devant les modestes chapelles de Notre-Dame ; un Charlemagne, exprimant en toute manière sa confiance à Marie ; un Louis-le-Débonnaire, portant toujours sa vénérable image, et souvent même interrompant les plaisirs de

la chasse, et se retirant à l'écart pour lui réitérer à genoux les vives affections de son cœur; un Charles-le-Chauve, l'invoquant au milieu des combats: un Robert-le-Pieux, ne dégénérant pas de ses prédecesseurs pour cette dévotion devenue héréditaire sur le trône de France. — Nommer saint Louis, c'est dire un de ses plus zélés serviteurs; sans celà, du reste, peut-on parvenir à la sainteté? — Sous Louis XVI, l'usage de l'*Angelus* récemment établi par le pape Urbain II, s'introduisit en France. Et à cette époque de foi vive, personne ne restait sourd à la voix du bourdon de Notre-Dame. Alors, comme aujourd'hui en Espagne, le promeneur s'arrêtait au son de la cloche, l'artisan interrompait ses travaux, les causeries cessaient, et toutes les têtes s'inclinant, répétaient à la Vierge la *Salutation* apportée du ciel, qui l'éleva si haut par l'Incarnation du Verbe.

En ces temps-là parurent d'illustres Docteurs, apologistes aussi zélés qu'éloquents des gloires de Marie, qui puisaient ses louanges dans leur cœur bien plus que dans leur esprit. Parmi eux, se distingua saint Bernard, dont la tendre affection pour la sainte Vierge s'est épanchée dans de nombreux écrits, non moins savants que pieux. Bernard! qui sut jamais mieux développer ses mystères, relever ses grandeurs, établir ses droits, intéresser plus vivement à son culte? Si quelque chose, ô Vierge sainte, pouvait ajouter à votre gloire, ce serait d'avoir été célébrée par un si beau génie, par un cœur si aimant.

La ferveur qu'il avait enflammée devint plus vive encore au siècle suivant, sous l'impulsiou d'un puissant réformateur, d'un grand saint, l'illustre Dominique. Le *Rosaire* qu'il institua ne fut pas le livre seulement de la pauvre femme qui ne sait point lire, mais

il pénétra dans les classes les plus élevées, et se répandant partout produisit les fruits les plus abondants. La méditation des quinze mystères de joie, de douleur et de gloire du Sauveur, auxquels sa divine Mère eut tant de part, la font mieux connaître et plus aimer, outre que cette dévotion lui étant si agréable, donne un droit incontestable à sa toute spéciale protection.

La puissante voix de saint Dominique avait électrisé les fidèles, qui ne trouvant plus leur amour suffisamment exprimé par des prières, le sculptèrent sur le granit, sur le marbre, et construisirent en l'honneur de la Mère de Dieu, en France surtout, ces féeriques Cathédrales qui s'élancent vers les cieux comme une aspiration de l'humanité vers sa glorieuse Reine, et semblent donner des ailes à la prière pour monter jusqu'au trône de Dieu. Les Princes, les Prélats, les Abbés y consacrèrent la majeure partie de leurs revenus ; le peuple, sa patience et ses bras. L'enthousiasme était grand ; il devait produire des chefs-d'œuvre : toujours on peut les admirer, surtout à Paris, à Strasbourg, à Dijon, à Chartres, à Reims, à Amiens. Et là où l'édifice n'est point spécialement dédié à la Vierge, une magnifique chapelle est réservée, où viennent se grouper les plus riches ornementations, pour faire un glorieux cortège à sa statue, encadrée dans la dentelle d'un grâcieux retable. (18)

C'est en toute manière que la France lui prouva son dévouement ; il était traditionnel. Lorsque plus tard il fallut défendre ses prérogatives, qui le fit avec plus d'ardeur que l'illustre Faculté de Paris, tout imprégnée de la dévotion à Marie ? école où se formèrent la plupart des Savants et Docteurs des siècles derniers ; ce qui ajoute un poids immense à l'autorité de son exemple. C'est d'elle que tant d'autres Universités ont pris l'usage

de n'admettre dans leur sein aucun membre qui ne jurât, par un serment solennel, de défendre toujours *l'Immaculée Conception*, qui était en France la thèse nationale.

Que je voudrais pouvoir suffire au détail de tant d'Institutions admirables, de saintes Communautés, nées ou implantées sur le sol français par l'influence de Marie, sous le titre de quelqu'un de ses différents mystères. Telles sont principalement les Annonciades, les Visitandines, les religieuses du Carmel et autres : anges de la terre, qui ayant choisi Marie pour Patronne s'empressent de l'honorer avec la ferveur des anges du ciel. N'est-ce pas encore du sein de notre patrie que s'échappent tous les jours ces nombreux essaims de vierges, qui portent par toute la terre la bonne odeur de Jésus-Christ, avec la dévotion de Marie, que leurs paroles et leurs exemples raniment dans tous les cœurs ?

Mais parmi les traits nombreux de dévouement de la France à la sainte Vierge, serions-nous excusables d'omettre, bien que connu de tous, ce *Vœu solennel* d'un de nos rois qui, plein de confiance et de gratitude envers sa Bienfaitrice, et pour s'assurer la continuation de ses faveurs, lui consacra sa *personne*, sa *famille*, sa *couronne ;* la choisit pour Patronne spéciale de son royaume; et, pour perpétuer cette consécration, fixa au jour de la plus grande de ses fêtes une procession solennelle, à laquelle devait assister tous les Corps de l'Etat, et où la France entière viendrait chaque année protester de son dévouement pour la bienheureuse Vierge, et la prier de lui continuer sa bienveillante protection ? Ce vœu digne de la foi autant que de la sagesse de Louis-le-Juste fut ratifié et fidèlement exécuté par les héritiers successifs de sa couronne, qui,

comme lui, crurent ne pouvoir placer en de meilleures mains la gloire et la prospérité de leur règne.

Ah ! je ne m'étonne pas que le plus grand homme des temps modernes, Napoléon Ier, avec son génie et sa foi, ait aussi pensé ne pouvoir donner à son trône un plus solide appui, et à sa gloire un plus vif éclat, qu'en rétablissant, avec la religion et dans toute son ancienne splendeur, cette Procession solennelle, qui à travers les chûtes des trônes, les ruines des dynasties, les révolutions de tout genre, est demeurée jusqu'à nous aussi pompeuse, et aussi chère au peuple que le premier jour de son établissement.

Et tout récemment encore, les guerres d'Orient, et d'Italie n'ont-elles pas montré pour la millième fois que la dévotion et la confiance en Marie sont comme identifiées avec le caractère français ? A l'exemple de leurs dignes chefs et surtout du maréchal Bugeaud, qui « allait au combat portant sur sa poitrine une médaille de la sainte Vierge que lui avait donnée sa plus jeune fille, et attachait le plus grand prix à ce talisman » (Veuillot), grand nombre de soldats eurent la bonhomie de croire qu'un scapulaire ou une médaille de la Vierge, donnés par la tendresse et acceptés par la foi, étaient d'une meilleure trempe que la plus dure cuirasse ; et des faits touchants sont venus justifier cette pieuse conviction. Marie avait été choisie pour remplacer une mère, une sœur, quelque fois même une épouse chérie ; et l'histoire dira qu'elle n'a pas fait défaut à cette noble magistrature.

Morale : Par ce récit, encore bien incomplet, des hommages rendus de tout temps à Marie par la France, nous voulons réchauffer votre confiance en notre commune Patronne et vous exciter à y recourir, surtout dans les circonstances actuelles si critiques pour

la religion. N'avons-nous pas à craindre que, las de nos crimes, Dieu ne laisse s'éteindre parmi nous le divin flambeau de la foi, à la clarté duquel nous ne voulons plus marcher? Mais c'est toujours à regret qu'il se décide à punir : il ne lance sa foudre que quand personne n'arrête son bras. Comme autrefois, il aime qu'un Moïse s'interpose entre lui et les coupables ; et s'il s'en trouve un qui prie, la prière le désarme. Lorsqu'Aaron, l'encensoir à la main, se jetait au milieu de la nation criminelle et menacée, Dieu se laissait fléchir par l'encens. Nous, plus heureux que ce peuple, n'avons-nous pas Marie placée à la source même des grâces. Intéressons donc son amour et son crédit en faveur de notre patrie qu'elle a toujours aimée. Demandons-lui avec un redoublement d'ardeur et de confiance qu'elle veuille bien y maintenir la foi de nos pères, le plus sûr garant de la véritable gloire autant que du bonheur pour un empire. « Chose admirable ! dit Montesquieu, la religion chrétienne, qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore le bonheur de l'homme dans celle-ci. »

O bonne Mère, daignez renouveler pour nous les miracles de protection dont vous n'avez cessé de favoriser la France, en retour de la confiance qu'elle vous a toujours témoignée. A toutes vos faveurs ajoutez celle qui les couronne, la conservation de notre foi.

Pratique : Ne laisser passer aucun jour sans donner à Marie quelque preuve de dévotion.

EXEMPLES.

Charlemagne et saint Louis.

Le culte de la Vierge descendant des sommités du trône français, s'est inoculé dans tous les rangs de la société, où il est resté vivace au milieu des ruines de

tant d'autres pratiques religieuses. Ne pouvant citer ici tous les personnages qui à cet égard ont rivalisé avec nos Souverains, nous terminons la galerie de ceux-ci par une *Notice* sur les deux plus dévoués à Marie.

Charlemagne, dont la grandeur même forme le nom, la conquit autant par son zèle pour la religion et le culte de Marie que par ses hauts faits d'armes. Peu content de payer à la Vierge son tribut quotidien de prières, de porter son image et de lui renvoyer toute la gloire des grandes entreprises qui illustrèrent son règne, il versa la majeure partie de ses trésors dans la construction de magnifiques sanctuaires en son honneur. Le plus remarquable était celui d'Aix-la-Chapelle, sa résidence, où il prodigua l'or, le marbre, le porphyre, et qu'il enrichit de précieuses reliques. C'est là que le religieux Monarque voulut être sacré, et qu'il aimait à venir souvent reposer son cœur près du Cœur de Marie. Par une délicate attention de piété, il déposait à ses pieds son sceptre et sa couronne, qu'il reprenait ensuite comme de sa main, témoignant ainsi qu'il ne régnait que par elle, et qu'elle présidait à toutes ses actions. Il voulut aussi que son image, qu'il portait au cou suspendue à une chaîne d'or, le suivît dans la tombe, comme le plus cher objet de sa vénération.

—Le grand saint Louis, héritier de la piété et de la tendre dévotion dont sa vertueuse mère lui avait donné l'exemple avec les leçons, ne fit par là qu'ajouter à la splendeur du trône et accroître le bonheur de son règne. Plein du souvenir qu'il devait à Marie le bienfait de sa naissance, il s'ingénia à l'honorer de mille manières. Quelles que fussent ses souffrances ou ses affaires, il ne laissa passer aucun jour sans dire son *Office*.—Tous les samedis, il réunissait dans son appartement même une

multitude de pauvres, dans lesquels sa foi lui découvrait les membres souffrants de Jésus le bien-aimé Fils de la Vierge, il leur lavait les pieds, les essuyait de ses mains royales et les baisait avec respect ; il les faisait dîner, les servant lui-même, et donnait ensuite à chacun une riche aumône, plus heureux d'honorer ainsi Jésus et sa divine Mère que de tous les hommages de ses sujets. — La première Mosquée qu'il prit à Damiette sur les musulmans, il la consacra à la Vierge, et y chanta le cantique d'actions de grâces. — Il avait désiré mourir le samedi, comme pour couronner par l'offrande de ses derniers soupirs l'honneur qu'il n'avait cessé de lui rendre à pareil jour. Marie l'exauça comme beaucoup d'autres saints, voulant que son jour fût celui de l'entrée au ciel pour son fidèle serviteur. (19)

Dans les dangers de la vie, — Elle nous offre la main.
Et qui invoqua Marie, — Ne le fit jamais en vain.

ARTICLE SUPPLÉMENTAIRE

Témoignages de dévotion à Marie plus marqués en France et principalement — Mois de Marie — et Archiconfrérie.

I. *Divers témoignages.* — Le culte de Marie, un peu négligé pendant le règne du froid Jansénisme, s'est ranimé depuis quelque temps avec une ferveur qui fait présager pour notre patrie une nouvelle protection de la part de cette douce Vierge, à laquelle « les révolutions, dit un homme éloquent, n'enlèveront pas plus le titre de *Reine des Français* qu'autrefois les efforts de l'hérésie n'ont pu lui ravir son titre de *Mère de Dieu*. » Les catholiques, en effet, semblent ne vouloir plus prier Jésus que par Marie ; on dirait que loin d'elle leur cœur

ne saurait maintenant s'ouvrir à l'espérance, qu'elle est une confidente nécessaire des peines et des joies. (20)

Il est singulièrement remarquable que la piété et la foi s'étant sensiblement affaiblies en ces mauvais temps chez la plupart des chrétiens, le culte de la Vierge, loin de subir cette déchéance, s'accroît chaque jour et s'étend par des progrès qui tiennent du prodige. Oui de nos jours, plus encore qu'aux âges les plus heureux de l'Eglise, Marie voit tous les fronts s'incliner devant elle, tous les cœurs se prendre d'une noble émulation à qui mieux l'honorera : une sorte d'enthousiasme emporte vers elle les plus généreuses affections. — Est-il une seule de ses fêtes qu'on ne voit arriver avec bonheur, et qui ne se célèbre partout avec des démonstrations sincèrement religieuses, par plus d'empressement aux offices de l'Eglise, et surtout par de nombreuses communions ? — Quelle pratique nouvelle en son honneur, qui ne soit avidement accueillie, ne se propage et ne se maintienne, malgré les sarcasmes de l'indifférent et les blasphèmes de l'incrédule, déguisant mal par là le dépit que leur cause cette dévotion, dont eux-mêmes ne peuvent se défendre entièrement, mais qu'ils n'ont pas le courage de produire au dehors ? — Que de sanctuaires nouveaux dédiés à la Vierge s'élèvent de toutes parts comme par enchantement, dus pour la majeure partie à l'obole du pauvre autant qu'à l'or du riche, et deviennent aussitôt célèbres par le grand nombre de visiteurs et les *ex voto* qui attestent les heureux résultats de leurs confiantes prières ! Sainte *Montagne de la Salette*, pieuse *Grotte de Lourdes*, *Immaculée Conception à Séez*, colossale *Statue de Notre-Dame de France* sur le rocher du Puy, vous devez êtres fières de proclamer à tout l'univers que notre

siècle est par excellence le siècle de Marie, et la France toujours la terre classique de sa dévotion ! — Combien de *Pèlerinages* ont reconquis leur ancienne célébrité, et voient se renouveler les prodiges dont ils étaient si souvent le théâtre ! — Le *Scapulaire* est porté sous ses diverses formes nouvelles, avec confiance et sans honte, même par les plus indifférents. — La *Médaille miraculeuse* repose sur la poitrine de ceux qui croient, souvent même de ceux qui ne croient pas.— Que d'*Ouvrages* encore se composent chaque jour à la louange de l'auguste Mère de Dieu, témoignant en chaque auteur d'un ardent désir de la faire mieux connaître, pour qu'on l'aime davantage ! Quel empressement à venir y ranimer ou entretenir un dévouement qui ne doit point avoir de limites ! Et ce *Rosier*, issu d'un amour aussi désintéressé qu'ardent pour Marie, et qui maintenant va sous tous les idiomes publier ses vertus et ses bienfaits sur toutes les plages les plus reculées du monde catholique, n'est-ce pas encore une de ces merveilleuses inventions de notre siècle et de la France, pour seconder la dévotion à la sainte Vierge ? Mais parmi toutes les créations de notre époque en son honneur, nulle n'égale, pour l'attrait et les effets, la suave *Dévotion du Mois de Marie*, et l'admirable *Institution de l'Archiconfrérie* pour honorer son saint Cœur, et l'intéresser en faveur des pauvres pécheurs. Nous allons en entretenir un moment votre piété, qui y trouvera délices et encouragement.

II. *Mois de Marie.*— C'était à Rome, vers la fin du siècle dernier, par un beau soir de mai. Un enfant du peuple avait réuni autour de lui ses petits compagnons et les amenait auprès d'une statue de Marie, où selon l'usage de la Ville sainte, on tenait une lampe allumée. Et là, ces voix pures et naïves chantèrent les *Litanies*

de la Vierge. Le lendemain, cette petite troupe retourna aux pieds de la Madone, suivie par d'autres enfants. Les mères vinrent ensuite se joindre à cette réunion ; puis d'autres groupes se formèrent ; et ce mode de dévotion devint bientôt populaire. Des âmes saintes, affligées des désordres qui reviennent plus nombreux et plus graves avec le retour de la riante saison du printemps, virent dans ces pratiques naissantes une intention de la Providence. Elles y répondirent en favorisant cette nouvelle *Dévotion*, comme un acte de publique et solennelle réparation. Pendant que les partisans du monde couraient à leurs *Villas*, alors embaumées de tous les parfums des fleurs fraîchement écloses, chercher des jouissances coupables, ces âmes ferventes et dévouées soupiraient aux pieds de la Vierge sainte les gémissements de l'expiation et les vœux de la prière : le *Mois de Marie* était fondé.

Eclose, comme un élan d'amour sous le beau ciel d'Italie, une si aimable *Dévotion* ne tarda pas à pénétrer en notre France, qui ne reste jamais étrangère à rien de ce qui intéresse la religion. Cette nouvelle forme d'hommages à la Vierge répondait trop bien à ses sympathies, pour qu'elle ne s'empressât pas de l'accueillir avec enthousiasme et de la faire prospérer. Aussi bientôt, sous la sage impulsion de l'Episcopat et du clergé, les exercices de ce mois pieux s'établirent partout, allèrent toujours en augmentant, par l'intérêt qu'on y apporta et l'affluence des fidèles. Cette ferveur première ne se refroidit pas : et, à l'heure qu'il est, il n'y a pas en France une seule paroisse, pas un seul hameau avantagé d'une chapelle, où ce saint mois ne soit pieusement célébré. Pour toutes les classes de chrétiens, c'est la grande *Fête* de Marie, impatiemment attendue et trop vite écoulée ; tous veulent y

prendre part ; tous, contribuer à l'embellir ; tous, en recueillir les fruits.

D'ailleurs ce *Mois de Marie*, avec son expression plus accentuée de piété, avec la ferveur redoublée de ses prières et ses touchantes Instructions, apparut à la France surtout un moyen souverainement efficace que le ciel ménageait à la terre, pour raviver, par la bénigne influence de la Vierge plus honorée, la foi antique qui allait s'affaiblissant, pour enrayer la contagion du mal qui s'infiltrait dans tout le corps social, et pour opposer une forte barrière aux ravages de l'impiété qui commençait à chanter victoire. Le tribut isolé de prières et d'hommages à Marie ne parut plus suffisant pour conjurer tant de maux. On voulut se ranger en corps autour de ses autels, et, par cette unanimité de vœux et d'honneurs publics pendant un mois tout entier, faire violence à son cœur : tant la confiance universelle estima que c'était le baume le plus salutaire pour fermer et guérir les plaies de la société et de l'Eglise.

Cet enthousiasme, toutefois, ne resta pas circonscrit dans les limites de la France et de l'Italie. La *Dévotion du Mois de Marie*, comme un fluide électrique, gagna toutes les contrées du monde. Partout, à peu près, ainsi qu'en France, elle était comme un besoin de l'époque, trouvant des maux à prévenir ou à cicatriser. Aussi, est-elle devenue aujourd'hui la *Dévotion* chérie de tout l'univers catholique, où elle produit les fruits les plus abondants de vertu et de sainteté. Ce doit être pour nous une pensée aussi délicieuse qu'encourageante dans les Exercices de ce saint mois, de nous sentir en communion de prières et de bonnes œuvres, surtout avec les âmes d'élite et dévouées à Marie, qui se comptent encore nombreuses dans la

grande famille chrétienne, et se rencontrent aux pieds de ses autels.

III. *Archiconfrérie.* — Il est une autre *Dévotion* qui honore également notre siècle et notre patrie, qui produit des fruits peut-être encore plus abondants que le *Mois de Marie*, et qui témoigne de la constante protection dont la sainte Vierge favorise la France, en même temps qu'elle doit accroître au plus haut degré notre confiance en cette Mère de miséricorde ; c'est l'*Archiconfrérie* établie en l'église de Notre-Dame des Victoires, pour la conversion des pécheurs par le recours au saint et immaculé cœur de Marie. Il nous sera aussi glorieux qu'agréable à tous de jeter un coup d'œil sur cette institution d'un caractère tout providentiel, miraculeuse dans son *germe*, dans ses *développements* et dans ses *fruits*.

Avant 1830, il existait au centre de la capitale une Paroisse tristement exceptionnelle par l'abandon des pratiques et principes religieux. Ses habitants emportés le jour par le tourbillon des affaires, la nuit dans celui des plaisirs, n'avaient nul souci de leur avenir éternel : Dieu ne trouvait point de place, ni dans leurs pensées, ni dans leurs cœurs. Le dimanche ne marquait que par un redoublement de débauches ; on ne connaissait point le chemin de l'église presque déserte, même aux grandes solennités ; quelques fidèles seulement semblaient par leur présence protester contre la défection générale. Sur une population d'environ 25,000 individus, c'est à peine si l'on en comptait mille qui, au temps même du pardon général, se souvinssent qu'ils avaient une âme à purifier, un grand devoir à remplir.

Toutes les industries du digne et zélé pasteur restaient impuissantes contre la ténacité de cette indiffé-

rence religieuse : enfin, écrasé sous le poids d'une indicible douleur, sa tendre dévotion envers la très sainte Vierge lui suggéra de recourir à sa puissante intercession. (21) Avec le concours de quelques personnes pieuses, il forma une *Association* de prières pour obtenir du saint Cœur de Marie la conversion des pécheurs. A peine quelques mois s'étaient écoulés dans ce tribut naissant d'hommages à Marie, que la paroisse changea de face comme par miracle. A son début, néanmoins, la pieuse *Association* se trouvait en face d'obstacles désespérants. Dans ce siècle aussi impie que dissolu, les agitations fiévreuses de la cupidité et de l'industrie, les jouissances des plus grossières voluptés absorbaient les esprits et les cœurs. Tout ce qui portait le nom de *Confrérie*, d'*Association religieuse* était mis au ban de l'opinion publique. Et puis, combien d'autres et presque insurmontables difficultés surgissaient du lieu même où celle-ci s'établissait. C'était dans une pauvre église à peine connue, dans le centre même de la Babylonne moderne, au milieu des théâtres, des repaires de l'infamie et des agiotages de la spéculation, entre le Palais-Royal et la Bourse. Mais c'est là précisément que Marie voulut fixer la source de son inépuisable bonté pour les pauvres pécheurs; ce fut l'extrême amour invitant l'extrême infortune au doux banquet de la réconciliation et du bonheur, l'abîme de la misère appela l'abîme de la miséricorde.

Bientôt, en effet, des prodiges nombreux de conversions firent de l'église Notre-Dame des Victoires le rendez-vous de tout Paris et ensuite de la France entière. On accourait, ou demander quelque faveur à Celle dont la toute-puissante bonté se révélait chaque jour en traits si frappants, ou lui apporter la dette

d'une juste reconnaissance. Là, dès l'aurore, tous les rangs de la société se rencontraient dévotement agenouillés aux pieds de la Vierge. En peu d'années, les murs de ce Sanctuaire se trouvèrent chargés d'ingénieux et splendides *ex voto*, attestant quelqu'un des mille bienfaits obtenus. Il fallut bientôt prolonger l'Exercice du soir, pour communiquer à l'assemblée compacte et pieuse accourue des quatre coins du monde, les recommandations que la confiance envoyait de toutes parts, ou les miracles de conversion qu'elle avait obtenus. Les saints tribunaux étaient assiégés ; et Dieu seul connaît combien de pécheurs y déposèrent le fardeau qui depuis longtemps les étouffait, et remportèrent un pardon souvent inattendu. Des bulletins, publiant partout que le Cœur de Marie se dilatait en bienfaits, allèrent réveiller la confiance de tous. Dans toutes les parties du monde catholique, Pasteurs et Fidèles voulurent, par le lien de l'association à Notre-Dame des Victoires, s'assurer le patronage de Marie pour eux et pour leurs frères, tous les pécheurs ; leur espérance ne fut point vaine. Aucun de ses sanctuaires ne vérifia son nom comme celui de Notre-Dame des Victoires. Nulle confrérie ne s'étendit plus rapidement ; c'est par millions que l'on compte aujourd'hui ses membres : magnifique olivier planté par la main de l'auguste Vierge dans le champ de l'Eglise, et dont les racines se sont étendues en peu d'années jusqu'aux extrémités de la terre. Et vit-on jamais une Institution porter des fruits aussi précoces et aussi abondants de grâce et de salut ? C'est un réseau d'immense charité, tendu sur toute la surface du globe pour enlacer les pécheurs. Combien d'ardentes supplications, de communions ferventes, de messes célébrées, d'œuvres saintes de toute espèce, en un seul jour, dans toute

l'étendue de l'univers, vont frapper au Cœur de Marie, pour en ouvrir l'entrée, et en faire découler sur eux des grâces puissantes de conversion ! Oh ! qu'ils sont donc coupables, s'ils restent dans leur malheureux état, ayant pour en sortir des moyens aussi salutaires !

Et la gloire de cette admirable Institution revient tout entière à la France. C'est à un de ses enfants que le ciel en inspira la pensée : c'est au centre même de sa capitale qu'il en posa les premiers fondements : et c'est ainsi qu'elle a le singulier honneur d'être la première entre les nations, par son zèle à glorifier la sainte Vierge. Ne nous étonnons donc plus qu'elle ait toujours conservé sa haute prépondérance sur toute l'Europe, qu'elle soit restée le centre des lumières, le fanal du génie, la pépinière des héros, le soutien des opprimés, la terreur de ses ennemis, la reine des empires par sa grandeur et sa magnificence, la terre classique de toutes les bonnes œuvres, un trésor inépuisable de charité, la fille aînée de l'Eglise romaine : c'est que la France n'a jamais oublié dans son culte sa céleste Patronne : et tant qu'elle continuera à honorer Marie, ne désespérons point de sa foi, ni de ses futures grandeurs. Si le cœur est attristé de l'indifférence religieuse qui glace tant d'âmes, il peut encore s'ouvrir à l'espérance, en voyant que dans nos jours d'épreuves tant de regards se tournent vers Marie. Tel le nautonnier égaré sur les mers au milieu d'une tempête ; s'il a vu briller une étoile à travers les nuées qui portaient la foudre, il sent son courage se ranimer à l'aspect de l'astre consolateur qui annonce que l'orage se dissipe et que la mer va devenir calme.

Morale : Cependant ne nous reposons pas avec une insouciance présomptueuse sur ces heureux présages. La prédilection de la Vierge pour notre bien-aimée

patrie n'est pas douteuse; mais c'est à nous d'en mériter la continuation par notre empressement à l'honorer. Pour nous assurer son patronage, soyons-lui de fidèles et zélés serviteurs. Outre les hommages particuliers qui nous sont habituels, que l'amour et la confiance nous amènent souvent au pied de ses autels. Ne rougissons pas de lui appartenir, de porter ses livrées, de marcher sous sa bannière. Enchaînons-lui tous les cœurs par la double influence de nos discours et de nos exemples. Favorisant ainsi son culte et devenus ses enfants dévoués, ce nous sera un droit certain à ses maternelles faveurs. Mais elles sont à ce prix : se ralentir dans son service, ce serait quitter le gouvernail au milieu de la tempête, et se résigner, dans un morne abattement, à sombrer sans retour dans l'abîme.

Non, ô céleste Reine ! nous ne serons pas à ce point ingrats envers vous et cruels pour nous-mêmes ; mais Français et Chrétiens, le souvenir de vos bienfaits, autant que le sentiment de nos besoins, nous fera persévérer dans votre service.

CHAPITRE XX

VIERGE PUISSANTE

Au simple énoncé de cette suave appellation, le cœur se dilate d'espérance et de joie. Qu'il est consolant de se sentir au ciel une plénipotentiaire investie d'un empire absolu sur Celui dont le secours nous est indispensable à chaque instant, et qui tient en main nos éternelles destinées ! Qu'y a-t-il à craindre, quand on peut compter sur le tout-puissant crédit de Marie auprès de Dieu, pour toute espèce de grâces à obtenir ? Mais, si je suis personnellement heureux d'avoir à le

démontrer, je sens tout aussitôt mon insuffisance à une si belle tâche : comme le Prophète, je ne puis que balbutier. Nulle parole humaine ne sera jamais à la hauteur de cet ineffable pouvoir de la Vierge Marie. Saint Bernard lui-même, que son cœur pouvait rendre plus éloquent que tout autre sur Celle qu'il aimait d'un amour si tendre, après en avoir parlé dans les termes les plus magnifiques, dit qu'il ne peut plus l'exalter mieux que par un religieux silence. Essayons néanmoins de nous faire une idée de cette suprême puissance de Marie, en considérant,

I. Ses rapports avec l'adorable Trinité,

II. L'éminence de sa sainteté.

I. *Par ses rapports avec les trois Personnes divines, Marie jouit au ciel d'un pouvoir immense.*— Le rang qu'occupe une personne est ordinairement la mesure de l'étendue de son crédit. Quel doit donc être celui de Marie, *Fille du Père, Epouse du Saint-Esprit, et Mère du Fils* ?

1° *Elle est Fille du Père,* qui d'un seul mot féconda le néant, creusa les profondeurs de la mer, et sema dans les cieux, comme en se jouant, ces milliers de globes, foyers inépuisables de lumière et de chaleur ; du Père, devant qui l'immensité de la création est moins qu'un grain de sable ; qui soutient l'univers dans sa main, l'enrichit de ses innombrables merveilles qui le décorent ; par qui tout vit et respire ; qui d'un clin d'œil lance la foudre, brise les sceptres, et relève les trônes. Quelle puissance ! Eh bien ! ce même Dieu a voulu admettre Marie à l'insigne honneur de la partager avec lui dans un autre ordre de choses. Ayant créé le monde sans Marie, et le monde s'étant perdu, il voulut, en le rachetant, qu'elle participât largement à ce grand acte de sa puissance, par son

libre consentement, et par le don de la Victime qui devait être le fruit de ses entrailles. Ainsi la faisait-il participer à la fécondité de sa nature et à la fécondité de son amour pour les hommes. Et aujourd'hui encore qu'elle est dans le ciel, « il veut, dit Bossuet, se l'associer pour les diverses opérations de la grâce qui nous sauvent. » Quel n'est donc pas son pouvoir, étant ainsi entrée en société de volonté et de toute-puissance avec Dieu même, dans la grande cause de notre rédemption et de notre sanctification !

C'est encore d'une autre manière que comme *Fille du Père* elle a des droits à tout obtenir. Est-il, en effet, après celle de la mère, une tendresse plus vive que la tendresse paternelle ? Qu'une fille chérie se présente à son père, sa candeur, son ingénuité, ses prévenances ont gagné irrésistiblement le cœur de ce bon père ; il ne peut rien lui refuser. Et Dieu infiniment meilleur que le plus excellent des pères, pourrait repousser Marie, sa Fille de prédilection éternelle, en qui il voit sa plus parfaite image, qu'il a choisie entre toutes pour la plus grande de ses œuvres, qui engendra le même Fils avec lui, et qui ne s'approche de son trône qu'en faveur des hommes qu'il a tant aimés ! Dieu la repousser ! Oh ! non. Elle a sur son cœur un pouvoir égal à l'amour qu'il lui porte ; toujours *elle trouve grâce devant Lui*. Que ne peut donc pas près d'un tel Père l'intercession d'une telle Fille !

2° *Marie n'est pas moins puissante comme Epouse du Saint-Esprit.* — Voit-on jamais un époux rebuter une épouse tendrement aimée, et réciproquement ? Ce sont deux volontés qui n'en font qu'une ; ce que l'un demande, l'autre l'accorde ; leurs cœurs se rencontrent. Aussi ne peut-on mieux exprimer le crédit d'une princesse, qu'en disant qu'elle est l'épouse du roi ;

c'est dire qu'étant plus aimée que toute la cour, que tout le royaume, elle jouit près de lui d'un pouvoir absolu. Tel est l'Esprit-Saint envers Marie, sa divine Epouse que la grâce et l'innocence lui rendent si chère. — Israël captif au milieu d'une nation impie, et environné d'ennemis qui avaient juré sa ruine, allait succomber inévitablement ; la pieuse Esther se jette tremblante aux pieds du roi, son époux, c'est assez ! sa colère est désarmée, l'arrêt de mort lancé contre la nation juive est retourné contre le perfide Aman qui en était l'auteur ; elle recouvre sa liberté et sa patrie. — Nouvelle Esther, que n'obtiendra pas Marie du céleste Epoux dont elle possède toute la faveur, après en avoir reçu les plus sublimes prérogatives !

3° *Elle est Mère de Jésus-Christ, et à ce titre encore n'a-t-elle pas tout pouvoir auprès de lui ?* — Toujours il est, et toujours il sera pour elle un Fils admirable de respect, de tendresse et de dévouement, comme il le fut au temps de sa vie mortelle. Alors il s'était dessaisi de toutes ses volontés pour les soumettre aux volontés de sa Mère : *Et il leur était soumis.* Et maintenant qu'il l'a élevée au faîte de la gloire, il pourrait la dédaigner, lui être moins obéissant ? Non, au ciel il est Roi, et il veut que sa Mère y soit Reine. — Sur la terre déjà, il avait comme remis entre ses mains l'exercice de sa puissance : ainsi, par déférence pour son désir, aux noces de Cana, il devança l'heure non encore venue de manifester sa gloire, il opéra son premier miracle. Et au ciel, où elle est assise sur un trône peu inférieur au sien, il serait sourd à ses supplications ? — Avant de mourir, il la confie et la recommande au bien-aimé Disciple, pour nous apprendre, dit saint Jean Chrysostôme, « que notre sollicitude pour nos parents doit s'étendre non-seulement jusqu'à

notre mort, mais au-delà même du tombeau. » Et au sein du bonheur, ce tendre Fils aurait moins d'égards pour sa Mère? — Loin de détruire, il confirma, avec tous les autres, le précepte qui ordonne d'honorer un père et une mère. Et il s'en affranchirait, Lui qui vint pour accomplir toute justice, Lui qui n'entend pas qu'un seul iota soit retranché de la Loi? — Salomon n'était qu'un roi de la terre: sa puissance et ses richesses avaient des limites: néanmoins, il s'engage envers Bethsabée, sa mère, pour tout ce qu'elle voudra lui demander. Et Jésus, le Roi du ciel, qui ne s'appauvrit pas en donnant, rejetterait la prière de Marie, qui ne peut demander que pour l'accroissement de sa gloire et en faveur de ceux que du haut de sa Croix il lui donna pour enfants? — A la prière d'une autre Marie, il ressuscite son frère Lazare, parce que cette pieuse amante l'avait reçu dans sa maison. Et qu'y a-t-il donc qu'il n'accorde pas à cette bonne Mère, qui l'a porté dans son sein, réchauffé sur son cœur, endormi sous ses caresses et ses baisers, soigné dans son enfance, assisté dans tous ses besoins, et enfin suivi au Calvaire avec un généreux dévouement? N'est-ce-pas une dette de reconnaissance filiale d'exaucer tous les désirs d'une mère? Lui qui stigmatise l'ingratitude, ce vice si bas, pourrait s'en rendre coupable; surtout que ses biens appartiennent à Marie par son droit de maternité? Non, ô le plus accompli des fils, vous ne refuserez rien à la plus incomparable des mères!

Marie, en cette qualité, jouit donc près de Jésus d'une si grande faveur, qu'un seul de ses soupirs fait plus sur son cœur que les plus ardentes supplications de tous les saints ensemble, et « qu'elle peut par sa prière ce que Dieu peut par sa puissance : *Quod Deus*

imperio, tu prece, Virgo, potes. Oui, son pouvoir sur Jésus-Christ est sans bornes, parce que sans bornes est aussi l'amour de Jésus-Christ pour Celle dont il est né. Ses prières sont plutôt des ordres que des demandes : *non orans, sed imperans ; domina, non ancilla* (S. P. Damien) ; ce sont des prières de mère ; pour elle, vouloir c'est obtenir ; elle est exaucée aussitôt qu'entendue.

Telle est donc, comme *Fille, Épouse et Mère*, l'immensité de son crédit auprès de la Trinité tout entière. « Aussi, dit saint Bernard, elle trouve tout ce qu'elle veut, et ne saurait être frustrée dans ses désirs. Citez-moi un seul homme à qui son pouvoir ait fait défaut, et je consens à ce qu'il en appelle de ce que j'avance, et qu'il refuse ses hommages à cette auguste Vierge. » — « Rien, ô Marie, s'écrie saint Grégoire de Nicomédie, ne résiste à votre pouvoir, rien ne peut renverser vos desseins ; à votre voix tout fléchit, tout reconnaît et subit votre empire. » — « Dieu ne l'a placée si haut, dit encore le grand Evêque d'Hippone, que pour tout lui donner ; elle n'a qu'à vouloir, et rien ne lui est impossible. » Ce ne sont là que quelques-uns des nombreux témoignages des saints Pères et Docteurs de l'Eglise, unanimes à proclamer ce beau privilège de Marie, sa toute-puissance inépuisable.

II. *L'éminence de sa sainteté nous en est encore un sûr garant.* — Plus Dieu rencontre d'héroïsme dans une âme, plus il l'élève en gloire et en puissance. C'est ainsi que ces illustres martyrs qui ont si généreusement versé leur sang pour la cause de la foi, brillent au ciel avec les palmes du triomphe et la couronne radieuse des vainqueurs ; que ces vierges magnanimes, qui ont sacrifié toutes les jouissances du monde, ne voulant avoir d'autre époux que Jésus-Christ, *suivent*

l'Agneau partout où il va, et forment son plus beau cortège. Si donc les faveurs sont ainsi proportionnées au mérite, combien doit être grande la gloire, la puissance de Marie, que nulle créature n'égala jamais en vertu, en sainteté ! Si Dieu promet avec serment *de faire la volonté de ceux qui l'aiment et qui le craignent; si la prière du juste a tout pouvoir auprès de Dieu*, qui même invite les coupables à y recourir, s'engageant à l'exaucer; si tant de fois il a accueilli les supplications des saints, bien inférieurs à Marie par leurs vertus; n'exaucera-t-il pas Celle qui, selon le le langage des Pères, « est le centre de toutes les vertus, — un autre *Soleil* de justice, dont la présence éclipse tous les astres, — une *Arche sainte*, où n'entra jamais le péché ? — Ornée de cette auréole de suréminente sainteté, avec quelle assurance ne peut-elle pas se présenter devant le Saint des saints ! Pourra-t-il tenir contre des charmes aussi ravissants ?

Pour mettre dans un plus grand jour encore cette toute-puissance du crédit de Marie, il nous serait facile de citer une multitude de faits en tout genre, généraux et individuels : car l'univers entier n'est-il pas rempli de témoignages de sa protection ! Mais qu'est-il besoin d'aller en chercher au loin et dans la nuit du passé ? Qui de nous, s'il y a eu recours, ne l'a pas souvent éprouvée ! Et tous les traits répandus dans cet ouvrage ne se résument-ils pas à démontrer qu'on ne l'invoque jamais en vain ? Non, redisons-le avec joie, quand elle présente à Dieu notre prière, elle ne saurait éprouver un refus, comparaissant avec la majesté de l'innocence et l'autorité de la vertu.

Morale : Si donc vous demandez par elle la pureté; serait-elle repoussée, « cette Vierge dont la vue seule sur la terre inspirait la chasteté, dit saint Ambroise? »

Si c'est le triomphe sur le formidable ennemi de votre âme; la victoire sera-t-elle douteuse, étant sollicitée par Celle vers qui se glissa l'astucieux serpent, sans pouvoir l'atteindre de son dard? Si vous avez besoin de courage dans les tribulations de la vie; ne l'obtiendrez-vous pas à la prière de l'héroïne du Calvaire? Si vous soupirez après le saint amour; Marie, autel sacré où ce feu divin ne s'éteignit jamais, ne le fera-t-elle pas descendre dans votre cœur? Ne mettons donc point de bornes à notre espérance en son secours, puisque Dieu n'en a point mis à la toute-puissance d'intercession dont il l'a investie. Prions-la, comme le dit saint Bernard, de toute la tendresse de nos cœurs, de toute l'étendue de nos désirs; de toute l'ardeur dont nous sommes capables : *totis medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, ac votis omnibus*; surtout que nos prières, présentées par Elle, arriveront à Dieu comme un encens de bonne odeur; de même qu'un objet s'embaume au contact de la main qui a touché des aromates. Si nous avons quelque faveur à obtenir d'un Grand de la terre, avec quel empressement nous interposons quelqu'un plus rapproché de lui qui pourra par son crédit obtenir ce que, seuls et réduits à nous-mêmes, nous n'oserions demander ni espérer? Et si nous avions encouru la digrâce de ce personnage, bien plus encore sentirions-nous le besoin d'un protecteur assez généreux pour se charger de notre cause, et surtout assez puissant pour nous la faire gagner. Et si sa propre mère venait s'offrir à nous pour solliciter toutes ces faveurs, serions-nous insensés au point de refuser une méditation aussi efficace? Or, telle est près de Dieu la bénigne Vierge dont le pouvoir égale la bonté.

Votre puissance, ô Marie, est immense, incom-

préhensible : daignez l'employer en ma faveur près de votre divin Fils, et mon salut est assuré.

Pratique : Dans toute position critique, recourir à cette puissance de Marie. « O ma glorieuse Reine, s'écriait sans Liguori, si je vous avais toujours appelée à mon aide, jamais je n'aurais failli. » (22)

HISTOIRE

CORIOLAN ET SA MÈRE.

Au temps de la république romaine, un jeune et vaillant guerrier, l'illustre Coriolan, après les plus importants services rendus à sa patrie, reçut l'exil pour récompense. Emportant dans son cœur de terribles vengeances, il se retire chez un peuple voisin dont il attise les rancunes, assemble une armée formidable, et vient déclarer la guerre à son ingrate patrie. Bientôt la campagne est ravagée ; et Rome assiégée se trouve réduite à la dernière extrémité. Le sénat se réunit ; des députés vont porter au patricien victorieux des propositions de paix ; ils n'en reçoivent qu'un refus dur et menaçant. Une seconde députation se présente accompagnée d'une foule immense de citoyens de tout ordre et de tout âge ; l'implacable exilé ne veut pas même les recevoir. On espère que la voix de la religion sera plus puissante que la voix de la patrie contre ce courroux inexorable : les Pontifes, les Prêtres, les Vestales s'avancent, portant les statues des dieux, se jettent aux genoux de Coriolan et le conjurent avec larmes d'épargner Rome, Rome qui l'a vu naître, et que lui-même a d'abord défendue de sa vaillante épée. Le jeune vainqueur reste inflexible ; il a juré sur l'autel de son orgueil, il a juré de se venger ; point de trêve, point de paix : la désolation générale est à son comble.

Tout à coup, le bruit s'est répandu dans le camp

que sa colère vient de tomber. Qu'était-il donc arrivé? Une femme avait apparu; elle s'appelait Véturie; c'était sa mère !... Quand il la vit de loin, le fier romain crut d'abord qu'il serait plus fort que la prière d'une mère ; mais il n'avait pas compté avec la nature. Véturie, en habit de deuil, va se jeter aux pieds de son fils, et lui dit de ces choses qu'un cœur de mère peut seul trouver, Coriolan est attendri ; les pleurs coulent de ses yeux; les armes lui tombent des mains, son cœur est gagné. « O ma mère, lui dit-il, en l'étreignant dans ses bras, vous avez triomphé de votre fils! Rome est sauvée!!! » — Si une simple femme, à son titre de mère, a su triompher de ce païen farouche ; que ne pourra pas la plus tendre des mères sur Jésus le plus doux, le plus aimant des fils? *Non fas matrem rejici!*

Une preuve entre mille de la puissance de Marie.

Saint Jean Népomucène est un de ses serviteurs envers qui elle se montra vraiment admirable de faveurs en tout genre. Ce fut à son intercession que ses parents durent sa naissance tardive: aussi, en témoignage de leur gratitude, ils lui donnèrent le nom de l'Apôtre laissé pour fils à Marie. Elle s'en montra bientôt réellement la Mère, en le guérissant tout jeune encore d'une maladie réputée mortelle. Devenu grand, sa piété envers sa Bienfaitrice ne fit que s'accroître; aussi y recourait-il avec empressement dans toutes les circonstances délicates, et toujours elle lui vint en aide.

Pressé vivement par le roi Vinceslas de rompre le sceau de la confession de la reine, et menacé de la mort en cas de refus opiniâtre, il alla fort loin visiter une image vénérée de sa bonne Mère, qui ne manqua pas de l'affermir dans sa courageuse résistance. Exposé à

de nouvelles épreuves, il ne faillit pas davantage, et couronna par un glorieux martyre une vie entièrement consumée au service et à l'amour de Marie. Il comprenait le *Quis nos separabis?...* de saint Paul.

CHAPITRE XXI

VIERGE CLÉMENTE.

De quoi nous servirait que Marie eût la puissance en ses mains, si elle ne voulait en faire usage, si son autorité ressemblait à ces vieilles armures que l'on suspend à la muraille, et que le bras du guerrier ne détache jamais pour s'en servir au jour des combats? Si Marie n'était que puissante, en la félicitant, il nous faudrait gémir. Mais au pouvoir pour protéger, elle joint la bonté qui le féconde. « Si elle est, dit saint Augustin, la plus puissante de toutes les créatures auprès de Dieu, elle est aussi la plus empressée à voler à notre secours. » Elle peut dire avec plus de vérité que Jacob : *La miséricorde est née avec moi; avec moi elle a grandi dès mon enfance*; et avec le Sage : *La loi de la clémence s'est reposée sur mes lèvres.* Nous avons éprouvé un bien doux contentement à la vue de son immense pouvoir; mais il nous sera beaucoup plus agréable encore de contempler sa mansuétude et sa bonté. Devinons-la, plutôt que nous ne pourrons la bien connaître,

I. D'après son titre de Mère qu'elle accepta au pied de la Croix;

II. D'après la tendresse des mères ordinaires.

ARTICLE PREMIER.

Tendresse de Marie pour nous, d'après sa qualité de Mère acceptée au pied de la Croix.

Jésus était sur le point d'expirer, et, embrassant d'un dernier regard tous les hommes représentés dans l'apôtre bien-aimé debout près de Marie, il recueille ses forces pour émettre de son cœur cette délicieuse parole qui nous lègue, quoi ? tout ce qu'il possède, tout ce qu'il a de plus cher au monde, sa propre Mère. *Femme*, dit-il à Marie, en lui désignant du regard le Disciple qu'il aimait, *voilà votre Fils ;* et, montrant Marie à saint Jean, il ajoute : *Voici votre Mère.* Jésus meurt ; et sa mort mettant le sceau à ce testament le rend à jamais irrévocable. Ainsi Marie est donnée pour Mère à tous les hommes, et tous les hommes sont donnés pour enfants à Marie. Mais examinons de tout près dans ce testament solennel, et la teneur des paroles, et le moment qui les inspira : tout nous y révèle ce que Marie doit ressentir de tendresse pour nous devenus alors ses enfants.

D'abord, pourquoi Jésus ne lui donne-t-il pas le doux nom de *Mère*, alors pourtant qu'elle y avait tant de droits, mais celui de *Femme ?* N'est-ce pas afin de nous apprendre qu'il cessait d'une certaine manière d'être son Fils, et que nous lui étions substitués ? Je suis donc dans son cœur en place de son Jésus ! Vous m'aimez donc, ô bonne Mère, comme vous aimiez ce tendre Fils ! Peut-il y avoir une pensée plus douce, plus remplie de Charmes, au milieu des dangers et des tristesses de notre pèlerinage ?

Pourquoi tarde-t-il jusqu'à sa dernière heure à nous donner Marie pour Mère ? Serait-ce mal interpréter son cœur que de trouver en cela comme un raffinement d'amour pour les hommes ? Ecoutez : Marie voyait cet

aimable Fils attaché à la Croix tout couvert de plaies, près d'expirer, et paraissant oublier toute l'horreur de ses souffrances pour conjurer son Père que son sang soit la rançon de ceux qui le versent ; et autour de lui, une vile populace, qui en demandant sa mort, joint à l'ingratitude l'insulte et le blasphème. En présence de cette charité immence opposée à tant d'injustice et de cruauté, son cœur est tout pénétré d'amour. Jamais son Jésus ne lui en parut plus digne qu'en cet instant où il est l'objet de la haine universelle. Elle aime également les hommes, au point d'ajouter aux douleurs de ce cher Fils ses propres douleurs et le consentement de sa présence, comme pour rendre plus complète l'œuvre de leur rédemption. Et c'est ce moment même où l'amour de Marie était à son paroxisme, que Jésus choisit pour la constituer notre Mère. C'était bien lui dire : Cette tendresse si vive qui vous pénètre pour moi, reportez-la sur ces nouveaux enfants à qui vous montrez déjà tant d'amour et que je vous confie ; qu'ils me remplacent dans votre cœur si aimant ! Pour moi, je retourne vers mon Père ; votre sollicitude à mon égard serait superflue. Mais pour eux, le voyage est pénible, la route longue, semée d'épines et d'embûches ; veillez sur eux comme vous veilliez sur moi : *Femme, voilà vos enfants !* Que durent opérer dans l'âme de Marie ces paroles solennelles proférées d'une voix mourante ? Mères si tendres, vous seules pouvez un peu le comprendre ! Qu'un fils unique vous confie, sur le point d'expirer, un désir de son cœur, en est-il parmi vous une seule qui oserait ne tenir compte de cette volonté sacrée ? Si vous pouviez l'oublier, toujours la voix de cet enfant retentirait à vos oreilles, avec l'amertume du reproche. Et Marie s'exposerait à un semblable supplice ? ne le craignons pas. Non, elle ne peut oublier

ce qu'elle nous doit de tendresse, comme enfants à elle donnés sur le Calvaire par son Fils, non par une simple recommandation, mais par un testament aussi solennel, aussi public, expression bien nette de sa suprême et dernière volonté.

D'un autre côté, Jésus en l'établissant notre Mère, au moment où lui-même portait son amour pour les hommes au plus sublime degré, nous donnant tout son sang et sa Mère par surcroît, ne déversa-t-il pas pleinement cette flamme dans son cœur, qui en devint tout rempli, tout embrasé? Vous êtes donc pour nous, ô douce Vierge, la plus tendre, la plus aimante des Mères!

Et puis, son cœur alors quoique héroïque de fermeté était le plus cruellement déchiré par la vue de Jésus agonisant. Son premier enfantement n'avait été qu'une douce extase d'amour, sans amertume ni angoisses; mais ici, ce fut dans les larmes et le déchirement le plus douloureux de ses entrailles qu'elle nous enfanta. Or, pour lequel de ses enfants une mère ressent-elle plus de tendresse? Chose étonnante et pourtant réelle! N'est-ce pas pour celui dont la naissance a été la plus laborieuse? Son affection et son dévouement s'augmentent de ce qu'il lui en a coûté pour le porter et le mettre au monde: les affections nées au sein des larmes sont les plus vives et les plus durables. Et pour cette raison encore, Marie nous est non-seulement une Mère, comme les autres mères, qui neanmoins ne peuvent oublier leur enfant, mais la Mère par excellence, la Mère parfaite, la plus dévouée et la plus affectionnée des mères. Est-il besoin d'ajouter, tant c'est facile à concevoir, que, nous ayant ainsi enfantés dans la douleur, elle ne voudra jamais laisser se perdre un objet qui lui a tant coûté?

Morale : Oh ! comme ils abondent dans le cœur les sentiments si légitimes que cette qualité de Mère doit exciter ! — Je suis l'enfant de Marie ! Ne puis-je pas en concevoir un noble orgueil ? Saints anges, je n'envie plus vos gloires ; la Mère de notre Dieu est ma Mère ; j'ai pour frère le Dieu qui est le vôtre. Mais aussi ne dois-je pas dégénérer de cette haute dignité, par la bassesse de mes sentiments et de ma conduite. — Je suis l'enfant de Marie ! Quel motif de me livrer à la plus vive espérance ! O ciel, tu m'appartiendras ! car j'y ai une Mère dont le crédit égale la bonté, et qui me veut participant de son bonheur. Chœurs des bienheureux, qui déjà la possédez, ouvrez vos rangs ; faites-moi place ; place à l'enfant de Marie ! car la place d'un enfant n'est pas loin de sa mère ; c'est sur ses genoux ; c'est entre ses bras ; c'est sur son cœur.— Je suis l'enfant de Marie ! et par là même l'objet nécessaire de sa tendresse ; car le premier sentiment qui domine une mère, n'est-ce pas d'aimer ? C'est pourquoi, il ne fut donné aux parents aucun précepte d'aimer leurs enfants ; c'est un besoin créé par la nature ; et ne pas le sentir, ce serait se ranger dans la catégorie des monstres. Marie doit donc m'aimer de cet amour qui l'embrasait pour son Fils, puisqu'elle le retrouve en chacun de nous.— Je suis l'enfant de Marie ? Et comment à mon tour ne point aimer cette Mère céleste ? Une mère, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus doux et de plus aimable sur la terre ? Nos mères, il faudra nous en séparer un jour, bientôt, peut-être ; mais au ciel, nous en avons une que rien ne peut nous ravir, pas même la mort. Que dis-je ? la mort elle-même nous jette dans ses bras, si nous lui avons été des enfants dévoués et fidèles. — Saint François d'Assise était enflammé du plus ardent amour envers la sainte Vierge,

principalement pour deux motifs : le premier, parce qu'étant devenue Mère de Dieu, et nous ayant été donné pour Mère, nous avons le singulier honneur d'être frères de Jésus-Christ ; le second, parce que, grâce à l'étendue de son crédit, il n'y a rien que nous ne puissions obtenir de son divin Fils. — Aimer Marie, ah ! que volontiers nous vous le redirions, si nous ne l'avions déjà fait précédemment !

Mais, si elle est digne de la réciprocité de notre amour, ne le devons-nous pas beaucoup plus vif encore à Jésus, qui en nous la donnant pour Mère mit le comble à ses bienfaits ? Car, après le don inestimable de sa propre vie, que pouvait-il nous donner de plus précieux ? Il voit les biens immenses que nous pourrons retirer de ce cœur qui se montre alors si aimant, si généreux, si héroïque à son égard, et tout à la fois si compatissant, si affectueux pour nous ; et il nous en garantit la propriété par un acte public, solennel et authentique qu'il signe de son sang. Il va, en effaçant nos crimes qui nous rendaient ennemis de Dieu, nous réconcilier avec lui qui reviendra ainsi notre Père, comme il était le sien de toute éternité ; et il veut que nous ayons aussi la même Mère. Un enfant qui apprenait les paroles : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, fit cette remarque : « Maman, il n'y a point de mère. » C'était un besoin instinctif de la nature qui se révélait par la bouche de cet enfant. Et Jésus, en donnant Marie pour Mère à tous, le satisfait ; il est censé nous dire : Un père et une Mère vous sont aussi nécessaires dans l'ordre de la grâce que dans l'ordre de la nature. Dieu vous redevient Père, mais il vous faut aussi une mère ; et c'est la mienne propre que je vous donne. Ainsi je me dépouille en votre faveur de tout ce qui m'appartient :

ainsi j'ai pourvu à tous vos besoins, plus que cela, à votre consolation : ainsi ma tendresse pour vous est épuisée : il ne me reste plus qu'à vous donner mon dernier soupir, et *tout sera consommé.*

Ah ! si c'est une loi fondamentale que l'amour réciproque soit proportionné aux bienfaits reçus, serait-ce trop de mille cœurs pour aimer dignement ce Bienfaiteur infini ? « La mesure de notre amour pour lui, dit saint Bernard, c'est de l'aimer sans mesure. » N'encourons pas du moins, en lui refusant notre cœur, l'anathème prononcé par saint Paul contre ceux qui ne l'aiment pas. Mais l'aimer, ne l'oublions point, ce n'est pas seulement le lui dire, c'est le montrer par nos œuvres : *non diligamus verbo neque linguâ, sed in opere et veritate :* c'est, comme il nous l'enseigne lui-même et qu'il l'exige, observer ponctuellement sa loi. — Une mère chrétienne, sur le point de mourir, disait à son jeune fils qui l'arrosait de ses larmes : « Mon enfant, je te donne rendez-vous au ciel, c'est là qu'un jour tu retrouveras ta mère. Pour cela, montre à Jésus ton amour en suivant les sentiers de sainteté qu'il nous a tracés dans l'Evangile. L'enfant le promit, vécut et mourut en saint.

O Marie, qui avez tendrement aimé Jésus comme Fils et comme Dieu, ô vrai Propitiatoire, sur lequel brûla toujours le feu sacré, embrasez-en aussi nos cœurs !

Pratique : Dire souvent : O Jésus, ô Marie ! « Cette prière si courte est bien facile à retenir, bien douce à prononcer, et bien puissante à nous protéger. » (Thomas à Kempis.)

EXEMPLES.

AMOUR POUR MARIE.

Saint Bernard prêchant un jour dans l'église de Spire, fut prié après le sermon d'entonner le *Salve Re-*

gina : ce qu'il fit de cette voix à laquelle sa piété ajoutait tant de charmes. Quant on eut fini de chanter, *Et Jesum benedictum... ostende ;* car la prière alors se terminait là : saint Bernard tira de son cœur cette suave invocation : *O clemens, ô pia, ô dulcis !...* et cet élan d'amour produisit sur les assistants une impression que les paroles ne peuvent rendre. Dès lors, l'Eglise ajouta au *Salve Regina*, dont chaque mot apporte à l'exilé gémissant sur la terre un odorant parfum de miséricorde, cette délicieuse exclamation : *O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria !* « Clémente aux nécessiteux, compatissante à ceux qui l'invoquent, douce à ceux qui l'aiment, » dit encore un autre pieux Docteur. A nul autre ne convenait mieux qu'à saint Bernard, ce solitaire enthousiaste des gloires de Marie, de proclamer un de ses plus beaux attributs, la *clémence.* Ah ! ne nous étonnons point qu'il lui ait envoyé cette répétition de si pieux élans, qui sont comme un appel redoublé à sa douceur, à sa bonté, pour lui faire violence. Aussi son dernier soupir fut un soupir de tendresse pour sa bonne Mère ; et se confirma alors son surnom d'*enfant gâté de Notre-Dame.* (23)

— Aimer Marie ! Il le sentait vivement ce jeune Saint parvenu en peu d'années aux plus sublimes vertus, et dont l'affection envers la Mère aimable se manifestait souvent par des transports extraordinaires. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il aimait tant la sainte Vierge, cet ange de la terre, levant vers le ciel un regard où s'épanouissait son amour : « La Mère de mon Dieu, dit-il, est ma mère. » C'était là le secret de la tendresse qu'il éprouvait pour Marie. — Et nous qui avons le droit de tenir le même langage, pourrions-nous ne pas nous enflammer de ces mêmes ardeurs qui lui causaient tant de joie ?

— Un pieux auteur fait sur cette parole du *Salve Regina... dulcedo, douceur*, les plus délicieuses comparaisons : « Comme une tendre mère est la douceur de son enfant ! l'ombre, la douceur du pèlerin que la chaleur accable ; le repos, la douceur du mercenaire inondé de sueur, épuisé de fatigue ; une source fraîche, la douceur du cerf altéré et haletant ; le pain, la douceur de l'indigent affamé ; le rivage, la douceur du matelot naufragé ; la santé, la douceur du malade désespéré ; ainsi Marie est pour tous mansuétude et bonté.

ARTICLE SECOND.

Bonté de Marie, devinée par celle des mères ordinaires.

La scène du Calvaire nous a déjà révélé ce que le cœur de Marie doit contenir de tendresse pour les hommes devenus ses enfants. Afin de le comprendre encore mieux, transportons-nous sur un autre théâtre moins élevé, mais qui chaque jour s'offre à nos regards, celui des tendresses maternelles. Saint Paul voulant exprimer toute l'étendue de son amour pour les fidèles qu'il avait engendrés à Jésus-Christ, ne trouve point de figure plus propre à les représenter que l'amour de mère *Tanquam si nutrix foveat filios suos.* Dieu lui-même, pour nous donner quelque idée de sa miséricorde envers son peuple, se compare à une mère : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum ?..* Essayons donc de voir ce que c'est qu'un amour de mère ; il nous aidera à comprendre celui de Marie pour nous.

Comme Dieu a sagement distribué les rôles dans la famille ! Au père, il a départi la force et la puissance ; à la mère, la tendresse et le sentiment. C'est le père

qui fait et amasse le trésor, qui pourvoit aux besoins généraux. Mais ces besoins ne peuvent être connus et compris que par la mère : l'instinct merveilleux de son bon cœur les lui révèle. C'est elle qui rompt le pain aux petits enfants ; et, tandis que le père veille à la défense, elle pourvoit au bonheur. Un amour de mère, ah ! qui pourra jamais le comprendre, et encore moins le peindre dans sa réalité ? Une mère ! c'est la plus haute manifestation terrestre de la bonté, de la tendresse, de la miséricorde divine. C'est une providence de détails placée près de nous, au service de tous nos besoins. Rien de suave comme la vue d'une mère ! Son sourire est un baume à tous les maux, aux plaies du cœur et aux blessures du corps ; sa voix, une mélodie céleste ; son baiser, comme un rayon de miel. Un cœur de mère est un abîme de tendresse qu'on ne peut sonder ; il est sans mesure et sans fond. C'est un trésor d'amour que rien n'épuise : c'est un sanctuaire où brûle, sans jamais s'éteindre, la flamme sacrée du dévouement.

Dites-le nous vous-mêmes, mères qui m'entendez ; quand vous avez donné le jour à un enfant, déjà si aimé sans que vous l'ayez vu, ne l'est-il pas cent fois plus lorsque vos yeux le contemplent ? Si pauvres que vous soyiez, il y a toujours une place pour lui dans la chaumière, toujours un vêtement pour couvrir ses membres délicats, toujours une goutte de lait pour soutenir sa frêle existence. Les douleurs et les angoisses de la maternité ont dilaté votre cœur, qui s'épanche sur lui tout entier. Avec quel amour vous l'étreignez dans vos bras, vous le couvrez de vos baisers, vous le pressez et le réchauffez sur votre sein ! Au premier cri de douleur, quel empressement à voler près de son berceau, heureuses de lui prodiguer tous les ingénieux secours de votre tendresse ! Pour subvenir au plus petit de ses

besoins, est-il une gêne, une fatigue, un dégoût qui vous fasse reculer? Nul sacrifice ne vous coûte; nulle peine n'est plus grande que votre courage. S'il chancelle, quelle promptitude à le soutenir! S'il tombe, plus vite encore vous le relevez; vous séchez ses larmes, vous consolez ses douleurs; au fort du péril, partout, vous êtes là pour lui faire un rempart de votre amour; ses joies sont vos joies; ses souffrances, votre cœur les ressent et les partage; en vous se vérifie ce beau mot de Blanche de Castille: « Je ne vis que par lui et pour lui. » Voilà déjà les mères!

Contemplons de plus près cette villageoise que les besoins de la famille appellent aux travaux des champs. Avec quel courageux dévouement elle charge le précieux fardeau! Quelle ingénieuse adresse à lui préparer un abri contre les ardeurs du Midi, ou la bise encore froide du Nord! Tout son délassement sera de venir donner ses soins et ses baisers au cher enfant. Ou si, par un autre calcul de tendresse, elle le laisse au berceau, elle y a laissé aussi ses pensées et son cœur: là est son trésor. Qu'un fruit ou toute autre douceur s'offre à sa main, ne craignez pas qu'elle en soulage sa soif ou sa faim: oh! non; cela lui serait amer: c'est mis en réserve pour l'objet de sa tendresse: et au retour, elle oubliera pour lui ses propres et plus pressants besoins.

Devenu plus grand, commet-il une faute! Le père irrité gronde, menace, il va sévir. Mais entre lui et le coupable, il y a un ange de mansuétude et de paix, la mère; elle s'interpose, elle excuse, elle promet, et l'éloquence de la maternité triomphe: le père s'apaise, la verge lui tombe des mains, l'enfant est pardonné.— On a dit du sacrifice d'Abraham que Dieu ne l'eût pas exigé d'une mère.

Bientôt arrive le moment d'une cruelle séparation.

Les besoins de la patrie arrachent au foyer domestique celui qui en faisait les délices. Qui redira les larmes de l'adieu, les inquiétudes de l'absence? Plus de joie en famille; le cher enfant n'est pas là pour la partager. Quand on mange, n'a-t-il pas faim? Quand on se chauffe n'a-t-il pas froid? Quand on se couche, n'est-il pas sur la dure? Par les alarmes on souffre avec lui la fatigue, la pluie, toutes les privations, tous les dangers. Mais l'heure des combats a sonné; et, comme un douloureux écho, elle vient retentir au fond du cœur de la mère surtout. Avec quelle anxiété elle le suit au bivouac, à la tranchée, sous le feu ennemi! Que les heures paraissent longues dans l'attente, quel tremblement à l'ouverture de la missive qui va peut-être apprendre qu'elle a un fils à pleurer! — C'est ainsi qu'une mère est l'idéal de ce que l'on peut imager de plus dévoué, de plus aimant.

Voyez-vous cette autre femme, dont le visage pâle semble marqué d'un sceau particulier comme de désespoir! Sa démarche mal assurée, l'accent découragé de sa voix, son front incliné vers sa poitrine trahissent en elle je ne sais quoi d'irréparablement brisé qui vous serre le cœur : même quand elle sourit, on voit qu'elle voudrait pleurer. Demandez-lui la cause de cet excessif chagrin, ou plutôt ne la lui demandez pas, mais dites-lui : Pauvre mère, vous avez perdu un fils à la fleur de l'âge! Puis, pleurez avec elle, mais n'essayez pas de la consoler : *Noluit consolari, quia non sunt :* tel est l'amour maternel. — En voulez-vous encore une image. Voyez aux pieds de Jésus la Cananéenne; écoutez sa demande : *Ayez pitié de moi, ô fils de David*, s'écrie-t-elle. Cependant, c'est sa fille qui est tourmentée par le malin esprit. Ah! c'est que les souffrances de cet enfant sont les siennes.

On rapporte aussi qu'un roi, voulant honorer une femme qui venait de lui rendre un signalé service, la fit monter sur un trône élevé à côté du sien. Mais cette femme, qui était mère, détournait la vue du théâtre de ses grandeurs, pour la tenir fixée sur son enfant resté au pied, et dont la présence lui souriait plus que toutes les gloires. — Voilà les mères ! Où trouver plus d'amour, un amour plus tendre, plus ingénieux, plus énergique, plus constant? C'est un sentiment inné en nous; le temps ne l'affaiblit pas ; la vieillesse ne le glace pas; il survit à la ruine de tous les autres.

Et pourtant, ce n'est là qu'une bien imparfaite image des sentiments de Marie pour les hommes. Oui, sa tendresse envers eux surpasse toutes les tendresses réunies des mères. Leur cœur n'est que glace auprès du cœur de Marie, brûlant, passionné. Leur amour est un amour de chair et de sang ; mais en Marie, c'est un amour tout spirituel, tout céleste, continuellement attisé par notre misère. L'amour d'une mère a des bornes, celui de Marie n'en connaît point. Et dans une femme la sensibilité d'affection est en raison de la pureté de son cœur, comment doit aimer Marie plus pure que les anges? « Sa clémence, dit un saint Père, la tient dans une espèce d'ivresse qui ne la quitte jamais. » N'est-ce pas dire que, comme la raison n'est pour rien sur ceux qui sont ivres, de même aussi la Vierge ne garde aucune mesure dans la bonté qui la domine. Et saint Bernard, pour la peindre de son mieux, donne ainsi l'essor à son esprit toujours fécond en grandes pensées, quand il s'agit de Marie. « Qui pourra, dit-il, mesurer la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de votre miséricorde? Par sa largeur, elle remplit la terre ; sa longueur s'étend jusqu'à la fin des siècles ; sa hauteur s'élève jusqu'au ciel, dont elle répare les

ruines ; par sa profondeur, elle descend jusqu'au fond des abîmes. Et voilà, ajoute-t-il, la raison de toute ma confiance en Marie ; parce que, dit-il encore, elle ne manque ni de pouvoir pour secourir, étant la Mère de la toute-puissance, ni de volonté, étant la Mère de miséricorde. » Oh ! que j'aime à entendre tant d'autres saints Docteurs multiplier les images, afin de dépeindre au mieux son excessive charité : saint Epiphane l'appeler *Multoculam*, pleine d'yeux, pour exprimer sa constante et universelle sollicitude ; saint André Avellin la nommer l'*Affairée* du Paradis, pour rendre son actif empressement à soigner tous nos intérêts ; et saint Augustin nous assurant « que sa sollicitude pour nous égale l'étendue de son pouvoir, le surpasse même ; » parce que la bonté est de l'essence d'une mère.

Morale : Marie, Mère de Dieu près de qui elle peut tout ; Mère aussi des hommes à qui elle veut tout ; quelle confiance cette double qualité ne doit-elle pas nous inspirer ! C'est donc avec ces deux sentiments que nous devons lui dire : *Monstra te esse Matrem : Montrez-vous Mère :* Mère du Christ, pour obtenir ; Mère des hommes, pour accorder. Oui, en lui remettant dans les mains sa toute-puissance, Jésus lui a mis au cœur sa miséricorde. C'est là son apanage le plus ravissant et le plus doux pour les pauvres mortels. Une mère si tendre ne pouvait porter le glaive ; jamais ses bras n'ont lancé la foudre ; ils ne savent que se lever suppliants, même pour les ingrats et les méchants. Sa bouche ne prononça jamais un arrêt de condamnation : elle ne s'ouvre que pour être l'interprète de nos demandes et annoncer le pardon au repentir. Sur son front est peinte une telle expression de maternelle indulgence, que toute appréhension doit fuir en sa présence. Mieux en quelque sorte que Jésus, Marie nous dit, en nous tendant

la main, en nous séduisant par l'anémité de son regard : Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids de vos douleurs ou de vos faiblesses, venez avec confiance. Si vos yeux humectés de larmes par l'angoisse, ou rendus timides par le souvenir de vos défaillances, n'osent se lever jusqu'à ceux de mon Fils, de peur d'y rencontrer la majesté du Monarque, ou le courroux du Juge, vous pouvez, sans crainte, fixer les miens qui disent à chacun de vous : Enfant, tout n'est point perdu ; je puis beaucoup sur Celui dont la grandeur t'épouvante ; et ta prière peut tout près de Celle qui met sa gloire à montrer qu'elle est mère.

D'après ces paroles si rassurantes, je me représente Marie comme une mère ayant plusieurs enfants. L'aîné, par son rare mérite est parvenu à une haute dignité, tandis que les autres restent languissants dans leur indigence. Et les prenant par la main, elle les conduit en sa présence : Mon fils, lui dit-elle, par ses pleurs plus que par ses paroles, ce sont là vos frères. Attendri, le nouveau Joseph se précipite dans leurs bras et leur fait partager son heureux sort. Marie aussi a une nombreuse famille que la misère accable. Jésus son aîné domine au faîte de la puissance et de la gloire. Elle nous conduit devant son trône et lui dit : Mon Fils, ce sont là vos frères : et Jésus touché nous fait part de ses trésors. — Ne laissons donc pas inactive sa clémence, plus désireuse de nous venir en aide que nous ne pouvons l'être de l'implorer.

Non ; ô grande Reine, nous ne vous ferons pas cette injure. En nous réjouissant de vos vertus, en louant votre virginité, en admirant votre humilité, nous accueillons avec plus de bonheur encore votre miséricorde. Donnez-nous une confiance qui égale votre amour pour nous, ô Marie, et tout nous adviendra.

Pratique : Adresser souvent à la sainte Vierge cette confiante invocation de la plus belle de ses hymnes : *Monstra te esse matrem* : saint Eloi le faisait trois fois par jour.

HISTOIRES.

AMOUR DE MÈRE

Sous le règne d'Anthiochus, une généreuse mère avait vu sans faiblir six de ses enfants subir courageusement la mort, plutôt que de souiller leur âme en mangeant des viandes défendues. Restait le plus jeune que le tyran essayait de gagner par une fausse douceur, lui promettant de le rendre riche et heureux, de l'admettre au nombre de ses favoris, s'il voulait abandonner la loi de ses pères. Comme cet enfant paraissait inaccessible à toutes les séductions, la mère fut priée de lui donner un salutaire conseil. Alors elle lui adressa ces paroles : « Ouvrez les yeux, mon fils, et regardez le ciel : à cette vue, ne craignez point ce cruel bourreau, mais montrez-vous digne de vos frères, en recevant la mort généreusement afin que nous soyons tous réunis dans la gloire qui nous attend. » — Beaucoup de siècles après, une persécution terrible contre le Christianisme s'était aussi allumée dans le Japon. Parmi les fidèles se trouvaient une femme et son tout jeune enfant, nommé Louis. Tous deux sont impitoyablement condamnés à mourir en croix ; et par un rafinement de barbarie, on les attacha vis-à-vis l'un de l'autre. « Courage, mon fils, dit la pieuse mère, bientôt nous serons au ciel ! » Et le petit Louis, les yeux constamment fixés sur sa mère, y puisait la force de consommer le plus glorieux martyre. — Heureuses mères d'avoir si bien compris l'une et l'autre la véritable tendresse maternelle, qui doit désirer et procurer à un

enfant les biens célestes, de préférence à tous les avantages temporels, à la vie même. — Tel et bien plus parfait encore est l'amour de Marie, qui brûle de nous rendre participants de sa souveraine félicité.

— Dans la ville de Florence, au temps de la moisson, une femme obligée de gagner sa vie avait emporté son petit enfant, et l'avait placé sur le bord de la forêt. Peu de temps après, un loup survient et allait dévorer l'enfant, lorsque la mère s'apercevant du danger se précipite sur l'animal féroce : une lutte s'engage, la mère triomphe et sauve son enfant. Au retour, c'est à qui la complimentera de son courage. « Ne soyez pas étonnés de ce que j'ai fait, disait-elle, il suffit pour cela d'être mère. » Et Marie l'est pour nous !

CHAPITRE XXII

VIERGE FIDÈLE.

La fidélité est chose si noble et si belle, que Dieu se glorifie d'être fidèle : *Le Seigneur est fidèle dans ses œuvres :—Dieu est fidèle et sans iniquité*. Aussi veut-il des serviteurs fidèles : *Mes yeux*, dit-il, *se reposent avec complaisance sur les fidèles de la terre : — Sois fidèle jusqu'à la mort*. La fidélité dans l'amitié est un bien sans prix : *Rien n'est comparable à l'ami fidèle, pas même l'or et l'argent*. Mais cette fidélité est aussi rare que difficile au cœur changeant des hommes : *Qui trouvera un homme fidèle ?* Marie n'est donc que singulièrement estimable de l'avoir été et de l'être toujours. En effet,

I. Marie fut *fidèle* sur la terre ;

II. Maintenant qu'elle est au ciel, elle est également *fidèle*.

I. *Marie sur la terre fut fidèle,*—à la grâce que non-seulement elle ne perdit point, mais qu'elle ne ternit pas même par la plus petite faute ; *fidèle* aux inspirations de la grâce, n'en recevant aucune sans y coopérer ; *fidèle* surtout à la voix intérieure, qui lui révélait combien il est doux de porter le joug du Seigneur dès la plus tendre enfance, et que le commerce du monde a des dangers, d'où elle s'éloigne, en effet pour aller s'ensevelir dans le temple ; *fidèle* aux volontés de ses tuteurs et des Pontifes qui pensent la retirer de cet asile délicieux où elle concentrait toutes ses affections, comptant y passer le reste de ses jours ; *fidèle* à son engagement de perpétuelle virginité, qui lui sera plus cher que l'honneur incomparable de devenir la Mère du Fils de Dieu.

Plus tard, sur un édit de l'empereur, il lui faut se rendre à Bethléem. Les dangers de sa position, la longueur et la fatigue du voyage, la rigueur de la saison pouvaient lui être un motif plausible de s'affranchir de cet ordre. Mais aucune considération n'arrête la Vierge *fidèle* à la volonté de Dieu, qu'elle voit dans la volonté du Souverain ; elle ne sait qu'obéir.

Arrive bientôt le jour des purifications légales. « Croyez-vous, dit saint Bernard, que connaissant les merveilles opérées en elle, Marie n'ait pas senti de l'opposition pour se soumettre à cette loi ? Ne pouvait-elle pas, en effet, se dire : qu'ai-je besoin d'être purifiée, étant plus pure encore et plus Vierge par ce divin enfantement, loin d'en avoir contracté aucune souillure ? Pourquoi me rendrais-je au temple, devenue moi-même le temple de la Divinité ? Mais la Mère de Dieu ne cherche aucune raison de s'exempter de la loi. Et son séjour prolongé sous le toit de Nazareth n'est qu'une observation continuelle des prescriptions légales, dont elle donne à tous l'exemple le plus parfait.

Ainsi préparée, Dieu lui demande ce qu'il y a de plus coûteux au cœur d'une mère, le sacrifice de son Jésus, si aimable et tant aimé. Marie s'y résigne par le plus héroïque dévouement. Vous connaissez le lierre, fidèle compagnon du vieux mur, avec lequel il est bien résolu de vivre et de mourir ? et sa fraîche verdure n'est pas plus altérée par les chaleurs brûlantes de l'été que par les froids rigoureux au cœur de l'hiver. Marie aussi a attaché ses destinées aux destinées de son cher Fils ; elle aura le courage de le suivre jusqu'à la montagne de sang, et de s'associer à toutes ses tortures comme à toutes ses ignominies. Son affliction est au suprême degré ; mais la divine magnanimité du Fils semble avoir passé dans l'âme de la mère ; le miracle de sa résignation surpasse encore le prodige de sa douleur, et nous offre le plus sublime exemple de *fidélité* dont la terre ait jamais été témoin. *Fidèle* après comme avant la mort, elle ne descendra du Calvaire qu'après avoir pressé sur son sein, couvert de ses baisers, inondé de ses larmes, embaumé et enseveli le corps ensanglanté du fruit béni de ses entrailles : devoir saint et pénible, mais qu'elle aura le courage de remplir elle-même !

Morale : Véritable lierre du Calvaire, Marie nous dit à tous : et toi aussi, tu ne dois point te séparer de Jésus, mais subir même la mort plutôt que de lui être infidèle. Rarement, il est vrai, nous sommes placés dans cette alternative critique ; c'est une épreuve à laquelle Dieu n'expose pas notre faiblesse, qui lui est connue. Mais combien de fois n'est-il pas arrivé, qu'après lui avoir fait dans un moment de ferveur, les plus généreuses protestations d'un inviolable attachement, jusqu'à lui dire, avec saint Pierre, que nous étions *prêts à aller à la prison et même à la mort*, plutôt que de le renier, nous avons été faibles, menteurs, parjures,

apostats ! Quelle pourrait être la cause d'une telle trahison ? Ne serait-ce pas, dans beaucoup de circonstances, parce que présumant trop de nos forces, comme l'Apôtre imprudent, nous nous sommes exposés à la chute en n'évitant pas, en recherchant peut-être l'occasion ? Dès lors, quoi d'étonnant que nous ayons succombé ? Dieu nous assure, il est vrai, que la tentation ne sera pas au-dessus de nos forces, et nous promet un secours pour y résister. Mais il ne le donne qu'à ceux qui le méritent par leur circonspection et non aux téméraires qui se précipitent inconsidérément au-devant du danger. Il l'a formellement déclaré : *Celui qui aime le péril y périra.* Et notre inclination vers le mal n'est-elle donc pas déjà assez forte, sans que nous nous placions volontairement sur la pente ? Pourquoi aller provoquer nous-même un ennemi contre lequel nous avons tant de peine à nous défendre ? Ce pas que nous faisons vers l'occasion du péché, est déjà un premier avantage que nous cédons au tentateur, et lui prépare une victoire plus assurée. Nous aurons bien moins de force pour lui résister, quand nous nous serons enveloppés dans le filet qu'il nous aura tendu.

II. *Marie fidèle aux hommes.* — Nous avons admiré sa *fidélité* à la grâce, à la loi, comme à ses propres engagements, sa *fidélité* à Jésus-Christ jusqu'à sa mort et encore après. Depuis qu'elle jouit au ciel de la récompense due à tant de *fidélité*, elle n'est pas moins empressée à en exercer un autre genre envers sa grande famille répandue sur la terre. Et telle est la pensée principale de l'Eglise dans cette Invocation, *Vierge fidèle*, qui se lie tout naturellement aux deux précédentes. Nous avons préconisé l'immensité de son pouvoir et de sa bonté, ici nous en constatons l'exercice ; elle peut, elle veut nous être utile ; elle l'est en effet.

Et ce n'est point témérairement que nous osons l'avancer ; l'expérience de dix-huit siècles est là pour le prouver invinciblement. Lisez, en effet, l'histoire des peuples, compulsez les annales de l'Eglise, allez ensuite de ville en ville, de province en province ; après les palais visitez les chaumières ; partout vous trouverez des monuments et des faits par milliers, qui vous montrerons Marie *fidèle* à manifester en toute manière sa puissance de Reine et sa bonté de Mère. Dans l'impossibilité de relater ici ce nombre prodigieux de miracles publics et bien avérés, de protections particulières et secrètes obtenues par son intercession, disons en générale que toutes les fois qu'il s'est trouvé un péril à éloigner, une misère à adoucir, une entreprise à seconder, une âme à consoler, un juste à fortifier, un pécheur à convertir, en un mot, un mal spirituel ou corporel à conjurer, un bien quelconque à obtenir, la sainte Vierge, *fidèle* à sa mission, répondit toujours à la confiance que l'on venait déposer à ses pieds. Elle a des faveurs prêtes pour toutes les nécessités ; son tendre cœur ne fait jamais défaut à notre appel.

De là, je comprends sans peine pourquoi ces longues processions de pieux pèlerins, qui chaque année se dirigent avec le même empressement et les mêmes espérances vers quelqu'un de ses sanctuaires, et reviennent heureux de l'avoir retrouvée toujours aussi bonne ; pourquoi ces majestueux édifices consacrés à sa gloire, qui de toute part couvrent le sol catholique, et ces innombrables *ex voto* qui y sont suspendus ; pourquoi dans la plus modeste église, son autel élevé à côté de celui du vrai Dieu ; pourquoi ces chapelles, ces statues que l'œil chrétien aperçoit tont réjoui sur le bord des chemins, dans les vallons, au milieu des bois, dans le tronc d'un arbre séculaire, au sommet des montagnes,

et même sur les rochers qui dominent l'Océan ; pourquoi ces Congrégations diverses, où toutes les classes et tous les âges viennent s'enrôler sous sa bannière, la choisissant pour Patronne plus spéciale. Ce sont là autant de voix, qui, dans le plus éloquent langage, publient et la confiance des peuples à invoquer Marie, et sa *fidélité* à exaucer les vœux. Le ciel, la terre et les ondes forment un concert universel, qui redit avec le chantre le plus enthousiaste de sa gloire et de sa puissance (saint Bernard) « qu'on ne l'invoqua jamais en vain, que tous les biens nous arrivent par son entremise : miracles de protection ; grâces de vocation ; grâces de conversion ; grâces de persévérance ; grâces de prédestination. » C'est pour lui une conviction tellement profonde, qu'il ose porter ce défi : « Je consens, ô Vierge sainte, qu'on ne parle plus de votre miséricorde, si dans le monde il se trouve un seul homme qui puisse dire qu'invoquée avec ferveur, vous êtes restée sourde à sa prière. »

Morale : En faut-il davantage, en fallait-il même autant pour accroître notre confiance en une si bonne Mère, et notre empressement à y recourir. Avec quelle douce sécurité l'on peut s'abriter sous son aile, assuré que l'on est d'y trouver toujours aide et protection ! Allez donc à Marie, hommes de tous rang, de tout âge, riches et pauvres, grands et petits, justes et coupables, heureux du siècle et vous, âmes affligées : allez à la Vierge *fidèle*, et sans nulle défiance. Son cœur est assez vaste pour vous recevoir, assez généreux pour s'attendrir sur vos misères, assez aimant pour accueillir vos demandes, les présenter, les appuyer de son crédit et en obtenir l'effet. Portez-lui la cause que vous voudrez ; sa médiation puissante vous en assure le succès. Près d'elle et avec elle, vos besoins, quels qu'ils soient,

trouveront un secours, vos douleurs un soulagement, vos fautes le pardon; vos ténèbres se changeront en lumières, votre lâcheté en ferveur, votre dureté en gémissements. N'oubliez pas toutefois que votre fidélité et votre persévérance à l'honorer, à le prier, seront la mesure de sa *fidélité* à vous secourir; vous ne l'aurez pour Mère toute dévouée, qu'autant que vous lui serez un enfant tout pénétré d'amour et d'une confiance inébranlable.

Réalisez pour nous tous, ô Marie, ce beau titre de *Vierge fidèle*; soyez empressée à nous recevoir, à nous exaucer, comme nous voulons l'être à vous honorer, à vous invoquer, à vous aimer, à vous imiter!

Pratique : Lui demander souvent pardon des négligences à son service.

EXEMPLES

Relâchement réparé.

Le vénérable Thomas à Kempis, ce vieux auteur de l'Imitation, se distingua dans son enfance par une tendre dévotion pour la sainte Vierge. Il s'était imposé un tribut de prières qu'il lui payait exactement chaque jour. Cependant sa dévotion vint à se refroidir insensiblement : il négligea ses exercices accoutumés, les omit un jour, deux jours, puis toute une semaine, et finit bientôt par les abandonner entièrement. Mais il arriva qu'un songe vint le tirer de ce dépérissement. Il lui semblait être avec ses condisciples dans la salle des leçons, et voir la Reine des cieux descendre des nuages, avec un visage rayonnant d'une blancheur éblouissante. Parcourant l'enceinte, elle s'arrêtait près de chacun, lui parlant avec bonté, et lui donnant les plus douces marques de sa tendresse. Thomas attendait avec impatience cette même faveur. Mais quel ne fut

pas son chagrin, lorsque la Vierge se présentant le fixa d'un œil sévère, et lui reprocha amèrement ses coupables négligences ! Confus et pénitent, il reprit ses pieuses pratiques avec tant de ferveur et de constance, que jusqu'à sa mort il ne les omit plus un seul jour.

Admirable modèle de fidélité.

Une pieuse femme, appelée Cécile, aussitôt après la mort de son mari, qu'elle avait épousé uniquement par complaisance pour ses parents, fit vœu de ne jamais en prendre un autre, ne voulant plus aimer que J.-C. Elle vint à tomber malade, et fit appeler son confesseur, qui la trouva presque sans connaissance ; seulement il remarqua que ses yeux de temps en temps s'ouvraient pour regarder une bague qu'elle avait à un doigt. Le confesseur, voyant que cela l'occupait, fit signe de la lui ôter ; mais quand on voulut le faire, elle se leva comme en sursaut, en disant : Jamais je ne consentirai à me séparer de cet objet ; c'est mon second anneau nuptial, mille fois plus cher que le premier ; c'est celui que j'ai pris, quand j'ai fait vœu de n'avoir plus d'autre Epoux que Jésus-Christ, et point d'autres affections que pour lui. Vous m'avez crue sans connaissance et évanouie ; mais j'étais occupée, sur le point de paraître devant Dieu, à considérer si j'avais été fidèle à mon vœu de vivre dans la continence ; et, grâce à Dieu, j'ai reconnu que ma conscience était aussi pure que cet anneau. A peine eût-elle prononcé ces paroles, qu'elle demanda pourtant à se confesser ; elle communia, et une heure après, sa belle âme s'envola au ciel contempler la Vierge *fidèle* qu'elle avait imitée.

Témérité punie

Saint Pierre en sera pour tous les siècles un exemple tristement mémorable. Le divin Sauveur, en plusieurs

circonstances, l'avait spécialement distingué entre tous les apôtres ; il devait en être le chef, et recevoir, avec une primauté d'honneur et de juridiction, le titre de souverain Pasteur et des fidèles et des Pasteurs eux-mêmes ; il était la pierre angulaire sur laquelle l'Eglise serait bâtie. Quels sublimes privilèges ! que de motifs d'un amour ardent et d'une inviolable fidélité à son bon Maître ! Aussi lui en fait-il jusqu'à trois fois la solennelle protestation ; il lui jure qu'il est prêt à le suivre partout, même à la prison, même à la mort, dûssent tous les autres l'abandonner. Promesses bien réfléchies, serments sincères qui se soutiennent au moment du péril. Car, voyant son Maître entre les mains de ses ennemis, seul il se met en devoir de le défendre, seul contre une troupe nombreuse et armée il tire l'épée au péril de sa vie. Et lorsque Jésus-Christ est traîné devant les tribunaux, il le suit, de loin il est vrai ; mais pouvait-il faire plus, ayant reçu l'ordre de remettre son épée dans le fourreau, et, comme les autres disciples, de se retirer ? Quel courage ! quelle intrépidité ! Peut-il y avoir jamais une plus solide garantie d'inébranlable fidélité ?

Et dans un moment, ce ne sera plus cet Apôtre si zélé, si ferme, si constant ! Ce sera Pierre, reniant Jésus-Christ, *protestant avec serment, avec détestation qu'il ne connaît pas cet homme*. Et ce n'est point par surprise ni sans réflexion ; il en avait été averti ; ce n'est point une fois, mais jusqu'à trois fois, à une heure environ d'intervalle ; ce n'est point sous la pression d'hommes puissants, c'est à la voix d'une simple servante, à l'interrogation de quelques valets, qu'il devient le plus lâche renégat. Et quoi donc le fit tomber de si haut ? Qu'est-ce qui le rend méconnaissable à ce point ? Sa témérité, son imprudence : il va se mêler à ceux qui ont arrêté Jésus-Christ ; il court risque d'être reconnu pour

son disciple ; c'était s'exposer à la tentation. Qu'y a-t-il d'étonnant qu'il y ait succombé ? Il le serait beaucoup plus, s'il y eût résisté.— Qui n'a à se reprocher de lamentables chutes dues à d'imprudentes témérités ? Tant va la crûche à l'eau, qu'à la fin elle se brise. — Pour éviter la morsure des serpents, n'approchez point des marais infects qui les recèlent.

CHAPITRE XXII.

MIROIR DE JUSTICE

La création tout entière peut être appelée le miroir de la Divinité, *Videmus nunc per speculum*, reflétant, en effet, la grandeur, la beauté, la sagesse, la fécondité, les richesses du Créateur. Tous les objets de la nature peuvent ainsi servir comme d'échelons par lesquels notre esprit s'élève jusqu'à Dieu, qui échappe à nos regards, De même l'Eglise, voulant nous donner une connaissance de plus en plus complète de Marie, après l'avoir présentée sous ses deux grands caractères de *Mère* et de *Vierge*, accompagnés chacun de diverses qualifications, emprunte partout, au ciel et à la terre, différents emblèmes qui la dépeignent en traits sensibles, imitant en cela la conduite de Jésus-Christ, qui dans ses sublimes leçons se sert de comparaisons prises des arbres, des champs, de la semence, etc.

Le premier et l'un des plus significatifs emblèmes de la Vierge est *Miroir de justice.* Qui n'a expérimenté et ne connait la propriété du miroir, dont l'effet est de reproduire fidèlement les objets, et conséquemment de nous aider à nous connaitre lorsque nous posons devant lui. Or, pour ces deux raisons, le nom radieux de *Miroir de justice* convient parfaitement à Marie. En

elle, comme dans une glace transparente on peut voir représentée toute *justice*, c'est-à-dire, autant qu'il est possible à une créature, les traits de la divinité ou de son divin fils, et ainsi nous sert-elle de *Miroir* devant lequel nous pouvons nous placer pour juger si nous ressemblons à ce parfait modèle des élus.

I. *Dans Marie, comme dans un miroir, se réfléchirent les traits de la Divinité personnifiée en Jésus-Christ.* — Le mot *justice*, dans le langage des saints Livres, signifie souvent *vertu, sainteté, perfection ;* ainsi l'on dit indifféremment les *Justes* ou les *Saints ;* et de Dieu, qu'il est la *Souveraine Justice*, c'est-à-dire qu'en lui sont réunies toutes les perfections qui constituent la sainteté dans sa plus haute expression.

Or, dans Marie, vrai *Miroir de justice*, se trouve le plus parfait modèle de cette sainteté divine. Jésus-Christ nous dit positivement d'être parfaits, comme son Père céleste est parfait, ou au moins de travailler sans cesse à le devenir, car la vie la plus longue ne l'étant pas encore assez pour cela, il n'y a pas un seul instant à perdre. Mais Dieu, avec ses infinies et invisibles perfections, est un modèle qui, placé à une trop grande distance de notre bassesse, nous ferait presque désespérer de pouvoir jamais l'atteindre. A la vérité, le Verbe éternel, en quittant les splendeurs de la gloire pour se rendre Homme visible sur la terre, voulut mettre la perfection divine à notre portée, en nous la présentant sous une forme sensible dans sa personne, en la *coulant*, qu'on me passe le mot, dans un *moule humain*, et se faisant ainsi à notre image pour nous refaire à la sienne, de telle sorte que nous n'eussions qu'à imiter un homme pour imiter Dieu. Ainsi s'est-il en quelque sorte rapetissé jusqu'à nous ; il a connu nos infirmités, il a bu au calice des tribulations, il a été tenté, il s'est

attristé, il a eu peur, il est tombé sous le lourd fardeau de sa Croix, il a goûté la mort, en un mot, il a passé par nos épreuves, excepté celle du péché. Mais, malgré cette miséricordieuse condescendance pour notre faiblesse humaine, sa sainteté n'en est pas moins une sainteté divine, une sainteté infinie, placée à une bien grande distance de notre nature. Et Rousseau a fort bien dit : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu ; » ce qui est littéralement vrai. Ce modèle était donc encore trop parfait pour nous, et ses vertus d'un difficile accès à notre imitation. Cette pensée de falloir imiter un Dieu tout éblouissant de sainteté et de perfection ne pouvait qu'effrayer notre faiblesse et paralyser nos efforts.

Mais, par une condescendance nouvelle, Dieu nous a donné en Marie une copie vivante et fidèle de son Fils. Elle est placée entre Jésus et nous, afin que, là où les vertus d'un Homme-Dieu paraîtraient inaccessibles, nous puissions arrêter nos regards sur une simple créature, privilégiée sans doute, mais qui, étant de notre famille, pétrie de notre limon, est par là même plus rapprochée de nous, et en l'imitant devenir, presqu'à notre insu, semblables à Jésus. L'astre des nuits, qui nous envoie réfléchis les rayons trop éblouissants du soleil, se laisse regarder avec moins de fatigue pour les yeux; de même les traits de Jésus-Christ. deviennent plus imitables, après s'être, en quelque sorte, décalqués sur Marie, où ils se trouvent adoucis par l'absence de la divinité.

Son occupation constante, en effet, fut d'imiter le plus parfaitement possible les vertus de son divin Fils. Aussi trouve-t-on en elle, toutefois dans la mesure que comporte une créature, le portrait de l'Homme-Dieu.

son humilité, sa douceur, sa patience, son dévouement, son abnégation, l'heroısme du sacrifice. Et cela n'a pas de quoi nous surprendre. Etant de toute éternité l'image substantielle de son Père, il voulut, se faisant homme, qu'il y eût aussi sur la terre un *Miroir* qui le réfléchît avec toute la perfection possible à un être créé, et ce *Miroir* devait être sa Mère. Qui comme elle fut pour cela à la source même des grâces? Qui eut jamais l'avantage de voir aussi près et plus longtemps ce divin et parfait modèle, de recueillir fidèlement toutes ses paroles ? Qui ressentit un aussi vif désir, que cette Mère si aimante, d'en retracer les traits ? Et ne croyez pas que lui-même resta oisif pendant les trente années qu'il passa en relations intimes avec sa Mère. Il s'appliqua, avec tout l'art d'un Dieu et tout l'amour d'un Fils, à compléter en elle les premières opérations de la grâce, et à consommer sa sainteté, afin qu'elle pût être signalée à notre imitation comme l'exemplaire des vertus, dont plus tard il devait donner lui-même publiquement les leçons et l'exemple, et que l'imitation de cette sainteté créée nous fût une transition à sa propre sainteté incréée. Et comme une glace représente d'autant mieux les objets, qu'elle est plus nette et exempte de toute tache qui en ternirait l'éclat, pour cette raison encore, qui pouvait mieux représenter Jésus-Christ que Marie, qu'on pourrait appeler aussi bien l'*Eclat de la Lumière éternelle*? En elle donc ont relui les vertus de Jésus comme les rayons du soleil dans un pur cristal : son cœur fut l'écho fidèle de tous les sentiments et de toutes les affections de son divin Fils. (24)

II. *Elle est donc pour nous le Miroir devant lequel il faut nous placer*, pour connaître et voir à quel degré nous approchons de Jésus-Christ, qui doit être

en tout notre point de mire. Hélas ! que nous nous connaissons peu ! On raconte qu'un homme, tombé en démence dans sa vieillesse, passant devant une glace, s'écria d'un ton de pitié : « Le pauvre vieillard ! » Apparemment il ne savait pas que c'était lui qu'il voyait. Voilà notre histoire : nous nous sommes la chose la moins connue ; rien n'est si près, et rien n'est si loin de nous que notre cœur ; un voile épais nous en dérobe la vue ; c'est un livre dont nous ne lirons jamais la dernière page, surtout si elle n'est pas flatteuse. Ce que nous savons le mieux de nous-mêmes ce sont nos bonnes qualités ; et ce que nous ignorons le plus se sont nos défauts. Nous nous traitons à peu près comme une mère traite un enfant gâté, en qui son œil faussé par une tendresse excessive n'aperçoit que des beautés ravissantes. Chacun de nous a donc besoin d'un miroir qui lui représente fidèlement ce qu'il est, et lui aide ainsi à se connaître. (25)

Eh bien ! Marie, *Miroir* elle-même de Jésus-Christ, est ce *Miroir* moral que tous les rangs, tous les âges, toutes les conditions peuvent consulter ; ils y trouveront l'image de ce qu'ils doivent être, de ce qu'ils doivent penser, dire, faire, éviter, souffrir, aimer, haïr. Ainsi, êtes-vous, comme la plupart, destinés à passer vos jours dans l'intérieur de la famille? Marie dans sa maison, prenant soin de l'Enfant-Dieu, obéissant à son époux, veillant avec lui à toutes les nécessités du pauvre ménage, toujours sereine, vous servira de modèle. Les convenances ou la charité vous obligent-elles à paraître dans le monde ? Marie allant chez sa cousine, à travers les montagnes, par les chemins les plus détournés, et précipitant sa marche, nous apprend que, si les sorties sont quelquefois nécessaires et permises, il faut y éviter la dissipation et la perte de

temps. Les bienséances ou la nécessité vous mettent-elles en présence d'un jeune homme, filles chrétiennes? Marie, tout interdite à la vue de l'Ange revêtu d'une forme humaine, vous enseigne ce que dans ces circonstances délicates vous devez ressentir d'inquiétude, d'embarras, et prendre de précautions contre le danger. Si la peine, l'affliction viennent s'abattre sur vous, vos regards trouvent Marie sur le chemin du Calvaire et au pied de la Croix, pleine de courage et de résignation. Pour tous, elle est un *Miroir* parlant, un modèle achevé : modèle de l'enfance, par sa promptitude à se consacrer au Seigneur; modèle de la jeunesse, par sa vie retirée ; modèle des épouses, par sa tendre et chaste affection pour Joseph ; modèle de la bonne ouvrière, par son application au travail; modèle du pauvre, par son peu de fortune ; modèle des riches, par son plaisir à faire du bien. « Elle excellait, dit saint Ambroise, en foi, en piété, en humilité, en pudeur ; jamais elle n'a offensé ses parents, méprisé les petits, raillé les faibles et les pauvres. Elle était prudente dans les conseils, édifiante dans ses discours, débonnaire pour tous, respectueuse envers les vieillards. » Partout et dans toutes les circonstances, on la trouve comme une vivante image du devoir à accomplir, de la vertu à pratiquer.

Morale : C'est donc à l'imiter que nous devons nous appliquer avec le plus vif empressement. En cela principalement consiste la véritable et solide dévotion pour elle, la seule qui puisse lui être agréable, parce qu'elle suppose et renferme les autres devoirs, la vénération et l'amour. Car on ne s'attache pas à imiter si l'on n'estime et si l'on n'aime. « Celui qui aime, dit saint Jérôme, ou est déjà semblable, ou travaille à ressembler à l'objet de son amour. » Quel enfant ose-

rait affirmer qu'il aime véritablement sa mère, s'il ne s'efforce en toute occasion de deviner ses goûts pour les prévenir, d'interroger son opinion et ses sentiments pour s'y conformer, d'étudier ses qualités et ses vertus pour les reproduire comme son plus bel ornement? Si donc nous aimons Marie, notre application doit être de l'imiter ; ce sera en même temps l'honorer. Est-il encore pour les enfants un moyen plus noble et plus sûr de perpétuer la mémoire d'un père et d'une mère, que de faire revivre ce qu'on appelle les traits de famille? Le culte de la sainte Vierge doit donc se traduire par l'imitation. « Il faut, dit Bossuet, que le chrétien imite ce qu'il honore. Tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie. » Imitez donc Marie, comme elle-même a imité Jésus-Christ. C'est encore un titre plus certain à ses faveurs. Reconnaissant en nous Jésus, en s'y reconnaissant elle-même, elle ne peut que nous aimer comme l'image de ce cher Fils. Mais toute prière qui procède d'un cœur vide de ses sentiments et de ses vertus ne saurait lui plaire. Sa puissance est grande, sans doute, elle ne connaît point de bornes ; mais, non plus que sa clémence, elle n'est à notre service qu'autant que la ressemblance de traits nous désignera à ses yeux pour ses enfants : alors seulement elle nous traitera en Mère. « Elle est toujours disposée à exaucer ceux qui l'invoquent, nous assure saint Bernard, surtout s'ils s'appliquent à marcher sur ses traces : *ut impetres orationis ejus suffragia, non deseras conversationis exempla.* — Un grand pécheur adressant un jour cette prière à Marie : Montrez que vous êtes ma Mère, entendit cette réponse : Et toi, montre-toi mon enfant. Ce sont là certainement assez de raisons pour nous porter à l'imitation de la sainte Vierge. Faisons

donc comme ces personnes vaniteuses, qui souvent dans le jour viennent se présenter devant une glace pour composer leur parure, pour voir si rien n'y est dérangé, et découvrir ce qui pourrait souiller ou enlaidir leur visage. Mais n'imitons pas cet insensé qui, ayant aperçu au miroir des taches sur sa figure, s'en alla sans les faire disparaître.

O très sainte Vierge Marie, modèle si accompli des douces vertus de Jésus-Christ, vos admirables exemples nous aident déjà à approcher de cette haute sainteté ; mais cela pourrait-il suffire à notre faiblesse ? Nous vous disons donc du fond de notre cœur :

Miroir de justice, priez pour nous

PRATIQUE : Avant d'agir, se demander : que ferait ou que dirait Marie, si elle était à ma place ?

ALLÉGORIE
Les trois Miroirs

Une jeune fille élevée dans un pensionnat, mais chez qui se réveillaient parfois les goûts de coquetterie assez ordinaires à cet âge, écrivit à sa mère pour lui demander un miroir de toilette. Peu de jours après, elle recevait cette lettre : « Ma chère enfant, au lieu d'un miroir je t'en enverrai trois. Dans le premier, tu verraz ce que tu es ; dans le second, ce que tu seras ; dans le troisième, ce que tu dois être. » Aucune des conjectures qu'excitait une annonce si étrange ne la satisfaisant, force lui fut d'attendre.

Enfin, après trois jours qui lui parurent trois siècles, une boîte lui arrive. Elle trouve d'abord un miroir, vrai miroir, qui lui montrait ce qu'elle était, sa jeunesse, ses charmes, tout ce qu'elle idolâtrait. Oh ! la bonne mère, dit l'enfant ; et dans l'excès de sa joie naïve, elle donne un baiser au miroir.

Sous une seconde enveloppe qu'elle ouvre avec anxiété, elle trouve... une tête de mort ; un autre miroir non moins fidèle de ce qu'elle serait un jour. Devenue déjà plus sérieuse, elle comprit la leçon de sa bonne mère, et considéra longtemps ce second miroir.

Restait le troisième paquet. On comprend mieux qu'il n'est possible de le dire son redoublement d'anxiété. Elle l'ouvre d'une main tremblante. Mais quelle surprise ! C'était une charmante statuette représentant Marie Immaculée... Un cri de joie lui échappe, et elle se dit : « Voilà ce que je dois être, et ce que je veux être toute ma vie, avec la grâce de Dieu. » De ces trois miroirs, le second et le troisième furent les plus consultés ; et lorsqu'à la vue du second la terreur voulait pénétrer dans l'âme de la jeune fille, elle reportait ses regards sur le troisième, et y puisait le courage, l'espérance et la joie.

PRIÈRE D'UN PIEUX SERVITEUR :

Bonne Marie, invoque Dieu sans cesse,
Demande-lui que je sois doux de cœur,
Humble d'esprit, soumis dans la tristesse.
Mais surtout pur, pur comme un lis en fleur !

CHAPITRE XXIV.

SIÈGE DE LA SAGESSE.

La Sagesse, est-il dit au livre des Proverbes, *s'est bâti une demeure, et a taillé sept colonnes*, qui la soutiennent et l'embellissent. Ce temple de la *Sagesse*, suivant quelques interprètes, c'est l'Eglise enrichie des sept Sacrements. Mais, selon beaucoup de saints Pères, on peut également appeler *Trône de la Sagesse* le cœur de Marie orné des sept dons du Saint-Esprit, et aussi

son corps qui servit d'habitation à Jésus-Christ, si justement nommé la *Sagesse* éternelle. Voilà les deux aspects sous lesquels nous allons considérer Marie véritable *Siège de la Sagesse*.

I. Par son âme qui fut ornée des sept dons du Saint-Esprit;

II. Par son corps, où habita Jésus Christ, la *Sagesse* éternelle.

I. *Marie Siège de la Sagesse, par les sept dons du Saint-Esprit, qui l'embellirent.* — Il est dit du trône que Salomon fit faire d'ivoire et revêtir d'or, qu'il ne s'était jamais vu d'ouvrage semblable dans aucun royaume de l'univers. Autant fut réelle la perfection de Marie destinée à servir de trône au nouveau Salomon, la *Sagesse* elle-même incarnée. Aussi l'Esprit-Saint, dont elle devait être l'Epouse, se plut à lui conférer tous ses dons d'une manière suréminente.

1° Le don de *Sagesse*, c'est-à-dire cette juste appréciation de ce qu'on appelle avantages de la terre, biens, santé, estime des hommes, prospérité, de telle sorte qu'elle n'y attacha pas son cœur, et ne les estima que comme moyens d'arriver plus facilement et plus sûrement au but final, le ciel, qui doit toujours être le terme de nos intentions, de nos désirs, de toutes nos entreprises et de tous nos efforts.

2° Le don d'*Intelligence*, qui l'éclaira non-seulement sur les mystères de la foi proprement dits, mais sur tant d'autres vérités non moins difficiles à être saisies et senties, telles que les infinies perfections de Dieu, l'énormité du péché, le prix de la grâce sanctifiante, la beauté de la vertu, le néant des choses de la terre, la durée effrayante de l'éternité ; vérités qu'elle aimait à méditer dans son esprit, à conserver au fond de son cœur.

3° Le don de *Conseil*, qui la dirigeait dans toutes ses

actions, qui faisait rechercher avec empressement et choisir en toute chose ce qui pouvait être le plus agréable à Dieu et la conduire plus sûrement à sa fin.

4° Le don de *Science,* qui lui découvrait le vrai chemin à suivre et les dangers à éviter pour arriver au ciel. Il est si facile de se tromper sur la véritable route qui y conduit, ou de s'égarer quand on y est entré ; rien de plus commun que les illusions et les erreurs à cet égard : Marie sut y échapper.

5° Le don de *Force*, qui lui fit entreprendre, avec un courage surhumain et par l'unique désir de se rendre plus agréable à Dieu, les choses les plus coûteuses à la nature : force d'âme qu'elle déploya surtout en accompagnant son divin Fils dans sa douloureuse Passion et jusqu'au pied de la Croix, devenant alors, dans toute la vérité du mot, *Reine des martyrs*, tant par l'intensité de ses douleurs que par sa fermeté à les supporter.

6° Le don de *Piété*. Quel cœur fut aussi profondément pénétré de ce vif amour qui met ses plus chères délices dans ses rapports avec Dieu, soit en y pensant, soit en lui parlant, soit en s'étudiant à faire son bon plaisir ? Qui aima autant ses semblables ? Qui fut plus obéissante envers ses Supérieurs, plus patiente à supporter ceux qui l'auraient fait souffrir, plus empressé à soulager toute espèce de besoins, plus charitable envers tous ?

7° Le don de *Crainte*, qui lui inspira un religieux et profond abaissement devant la suprême majesté de Dieu, se regardant près de lui comme un vil néant ; cette vive et continuelle appréhension de lui déplaire, qui pour cela fait veiller constamment sur les pensées de l'esprit, sur les mouvements du cœur, sur les moindres actions dont se compose la vie. Et par cette crainte habituelle qui pénétrait sa chair et ses os, Marie arriva, en effet, à se garantir de toute faute même légère.

Telle fut la très sainte Vierge, une demeure que le divin Esprit orna de ses dons, et qui devint son Palais, son Sanctuaire, avant que d'être le *Siège* de la *Sagesse* éternelle. Venez donc, Seigneur Jésus, quittez ce trône glorieux où vous régnez dans la splendeur des cieux ; un autre nom moins sublime aux yeux de la foi vous est préparé sur la terre ! Mais avant de considérer cette seconde gloire de Marie, jetons un regard sur nous-mêmes.

Morale : Sans être appelés à la même dignité que la Vierge, nous avons grand besoin que le Saint-Esprit nous enrichisse de ses dons. — Sommes-nous doués de cette sagesse d'en haut, qui dégageant chaque chose de ses apparences souvent trompeuses, nous a fait apprécier à sa juste valeur, selon qu'elle peut aider ou nuire à notre fin dernière ? — Combien de vérités, éminemment utiles, sont pour nous recouvertes comme d'un voile qui nous en dérobe l'intelligence, et neutralise les effets qu'elles pourraient produire ! — Sommes-nous toujours animés de ce vif désir de trouver le parti le plus sûr pour notre salut, et empressés de le prendre, en dépit de tous les obstacles ? — Dans nos doutes et nos perplexités, avons-nous assez d'humilité pour demander conseil à ceux que leur science et leur piété désignent à notre confiance ! — Dans tant de circonstances où nous avons à lutter contre les railleries, les sollicitations, les mauvais exemples du monde, les séductions des sens et les exigences d'une nature viciée, savons-nous déployer cette force virile que rien n'est capable d'ébranler ? Ne sommes-nous pas ces roseaux qui plient au moindre vent, au lieu d'être comme ces chênes profondément enracinés qui se rient de toute la fureur des ouragans ?— Le service et le culte de Dieu, les pratiques religieuses, l'accomplissement des devoirs

chrétiens, ont-ils pour nous cet attrait qui en fasse nos plaisirs ? — Sommes-nous pénétrés de cette crainte salutaire qui, s'augmentant à la vue de notre faiblesse et de l'imminence du danger, veille, se précautionne, prend la fuite, et subira tout, la mort même, plutôt que le malheur d'une chute. Cependant, c'est par l'ensemble de ces dispositions que se constitue la vie chrétienne. Le même Esprit qui en dota si abondamment Marie, est toujours aussi puissant à renouveler en nous ces prodiges de la grâce ; mais il faut les attirer par l'ardeur de nos désirs et la ferveur de nos prières.

II. *Marie Siège de la Sagesse, parce que la Sagesse éternelle fit en elle sa demeure.* — Jésus-Christ est la *Sagesse*, engendrée avant les siècles, qui a créé les mondes et dispose tous les événements en vue de nous en faire autant de moyens d'atteindre, à notre fin dernière, la possession d'un bonheur infini. Il nous a dicté un Code de lois, le plus moral, le plus parfait qui puisse être ; qui défend toute action mauvaise et jusqu'à la pensée même du mal ; qui ordonne toute espèce de bien ; et dont l'exacte observance ne procure que bonheur même sur la terre. Ces quelques traits expriment comment Jésus-Christ est nommé la *vraie Sagesse*. Lorsque cette *Sagesse* incréée voulut se rendre visible aux hommes, ce fut dans le sein de la Vierge Marie qu'elle vint revêtir un corps. Le Verbe éternel, le Fils de Dieu la choisit pour sa demeure. Il fut en elle, non pas seulement comme un roi de la terre sur un trône, auquel il ne touche que par les vêtements, mais y résidant, prenant de sa substance, vivant de sa vie. La Vierge pouvait dire en toute vérité : Je possède la *Sagesse* ; elle est la mienne.

Nous avons déjà dit de quel surcroît de grâces elle fut comblée, alors que le Saint-Esprit survint en elle. Fi-

gurons-nous maintenant de quelle joie enivrante son cœur surabonda, à ce moment suprême où elle put se considérer devenue, par l'Incarnation du Verbe, l'instrument des miséricordes divines sur le monde. Elle vit alors la nature humaine jusque là dégradée et perdue, relevée, sanctifiée, sauvée par l'union que contractait avec elle le Dieu se faisant homme. Elle vit la gloire que le péché avait ravie au Très-Haut, réparée par les profonds abaissements, les souffrances et la mort de ce cher Fils. Elle vit le démon dépossédé de son empire injuste et tyrannique, le règne de l'iniquité détruit, la paix rendue à la terre par sa réconciliation avec le ciel, et les hommes appelés à y régner. Ah ! si la conversion d'un seul pécheur est pour les cieux la cause de la plus vive allégresse ; quelle joie ce dut être pour Marie, de se voir choisie pour rendre à Dieu tant de gloire et apporter aux hommes de si grands biens !

Morale : Partageons-nous à cet égard les sentiments de la sainte Vierge ! Notre amour pour Dieu et pour nos frères est-il à ce dégré ? Un enfant bien né est sensiblement touché de l'honneur que l'on rend à son père, et ne verrait qu'avec une vive indignation un outrage fait à sa mère ; il se croirait en droit et se ferait un devoir de les venger. Voilà ce qu'inspirent les seuls sentiments de la nature. Et nous chrétiens, que la foi doit élever beaucoup plus haut, quel zèle avons-nous pour la gloire de Dieu notre Père commun ? En tant de circonstances où nous le voyons offensé, n'y sommes-nous pas indifférents ? — On raconte de saint Liguori que, s'amusant dans un jardin avec ses jeunes compagnons, et entendant l'un d'eux proférer une imprécation, tout affligé, comme s'il était coupable, il quitta le jeu et disparut. Après qu'on l'eut longtemps cherché, on le découvrit enfin. Attendri jusqu'aux larmes, il

était humblement prosterné devant une image de Marie qu'il portait toujours sur son cœur, faisant une amende honorable pour le péché que son petit camarade venait de commettre. — Tels étaient aussi les sentiments d'une simple villageoise. Un jour qu'éclatait un de ces orages épouvantables qui glacent d'effroi les plus intrépides, elle se livrait à une joie extraordinaire. Et ses parents étonnés, lui en ayant demandé la raison : « Que je suis heureuse, répondit-elle ; en ce moment du moins Dieu n'est point offensé ; les plus grands impies n'osent blasphémer son saint nom ; ils l'invoquent plutôt avec crainte ! Ah ! je voudrais qu'il tonnât toujours. » Et c'est un enfant qui parle ainsi ! — O amour de Dieu ! de quels généreux sentiments tu pénètres ceux qui brûlent de ta flamme ! — Souvent témoins des outrages qu'on lui fait, cherchons-nous à les empêcher ? Un charitable avis, une réflexion adroitement placée, ou seulement un air improbateur, pourrait faire sentir au coupable qu'il s'oublie. Un lâche respect humain ne nous rend-il pas muets, aussi peu soucieux de la gloire de Dieu que de l'âme de notre frère ? N'est-ce pas là une espèce d'apostasie qui nous expose à être reniés par Jésus-Christ au jour du jugement ; sa menace est formelle ?

Et à l'égard de nos semblables, ne sommes-nous pas aussi peu touchés du bien qui se fait que du mal qui se commet ? Quels sont nos sentiments à la vue d'une belle action, d'une vertu héroïque, d'une conversion inattendue, d'une conduite extraordinairement édifiante, du grand nombre d'âmes qui s'engagent résolûment dans la voie étroite du ciel ? En ressentons-nous cette joie que le double amour de Dieu et du prochain devrait naturellement nous inspirer ? Que faisons-nous pour aider à une si noble fin ? Ne laissons-nous pas enfouis

et inactifs tant de moyens si puissants qui ne manquent à aucun âge, à aucune condition, qui peu coûteux produiraient néanmoins des fruits au centuple et pour la vie éternelle ? Mettons donc en pratique vis-à-vis chacun de nos frères cette devise d'un jeune étudiant à l'égard de son ami : « C'est peu pour moi d'aller au ciel, je dois, je veux vous y conduire. » Telle est la leçon éminemment importante que nous donne Marie, par sa joie de l'Incarnation, qui allait *rendre gloire à Dieu et paix aux hommes de bonne volonté.*

O Marie, qui fûtes la manifestation la plus complète de la sagesse, et qui par là devîntes dignes que la *Sagesse* incréée choisit en vous sa demeure, daignez me communiquer de votre plénitude.

PRATIQUE : Soyez zélé à gagner des serviteurs à Marie : elle fit entendre à sainte Brigitte ces paroles : « Fais en sorte que tes enfants soient aussi les miens. »

EXEMPLES.

Quelques traits de sagesse.

La véritable sagesse que nous appellerons volontiers la *simplicité du juste*, ou si vous voulez, *la sainte folie de la Croix*, ne se rencontre pas qu'avec les grands talents ; il n'est point rare de la trouver dans un simple paysan, dans la modeste ouvrière qui n'a été à l'école qu'auprès de la chaire évangélique.— On cite une jeune fille, qui subissait gaiement la grande loi de manger son pain à la sueur de son front : il lui fallait vivre du travail de ses mains. Elle se levait à quatre heures du matin en hiver comme en été, et passait la majeure partie de l'année dans les travaux des champs. Au retour, elle n'avait pour réparer ses forces qu'un lit bien dur et des aliments grossiers. Cependant elle était heureuse parce qu'elle aimait Dieu de tout son cœur. Sans cesse

pendant le travail, tout élevait son esprit vers ce souverain Maître et Bienfaiteur universel. « Je suis, disait-elle souvent, je suis toujours prête à pleurer de joie et de tristesse tout à la fois ; de joie, parce qu'il me semble que j'aime Dieu, comme il le demande, et j'en suis heureuse ; de tristesse, en pensant à tant d'âmes qui ne l'aiment pas ; ah ! que cela fait mal ! » — C'est là l'histoire de tous les saints.

— Une grande pécheresse, nommée Hélène, passant près d'une église eut la bonne pensée d'y entrer. Un prédicateur faisait ressortir les avantages du chapelet. Ce fut pour elle une première grâce qu'elle ne méprisa point. S'étant procuré de suite un chapelet, elle fut fidèle à le réciter, mais pendant longtemps sans nulle dévotion. Un jour frappée tout à coup de ces mots *pauvre pécheresse*, elle comprit que c'était à elle qu'ils s'adressaient. Cette pensée ne la quittait plus ; et dès ce moment, ces paroles lui rappelant son malheureux état, étaient pour elle comme le cri d'un cœur étouffant sous le poids de ses crimes, et appelant le secours de la bonne Vierge. Marie ne tarda pas à compléter sa conversion ; elle lui inspira une telle horreur de sa vie passée, qu'elle était devenue comme folle de honte, de regret et de remords. N'y tenant plus, elle alla trouver un confesseur : et après sa réconciliation avec Dieu, dont elle avait été si longtemps l'ennemie, elle passa le reste de ses jours à pleurer, à expier ses anciens désordres, et à donner à sa chère Libératrice des marques de plus en plus sensibles de sa tendre dévotion. — Chaque trait de cette touchante histoire n'est-il pas un acte de la plus haute sagesse ?

CHAPITRE XXV.

CAUSE DE NOTRE JOIE.

Judith, noble figure de Marie sous plus d'un rapport, s'armant d'un courage viril, avait délivré son peuple du cruel Holoferne. Les félicitations les plus chaleureuses accueillent son retour : tous, Prêtres et peuple, d'une voix unanime, la proclament *la gloire de Jérusalem, l'honneur de toute la nation, la joie d'Israël.* A Marie mille fois plus qu'à l'héroïne de Béthulie conviennent ces titres pompeux. Sa part active dans la victoire remportée sur l'ennemi du genre humain, l'Holoferne des enfers, et dans la paix rendue au monde, ne la rend-elle pas la gloire, l'honneur, la *joie* de tout le peuple chrétien? Mais, pour nous restreindre au sens de l'Invocation actuelle, montrons qu'elle est, en effet, une source intarissable de *joie*.

I. Pour les fidèles vivant sur la terre, ou l'Eglise militante.

II. Pour les âmes détenues au Purgatoire, ou l'Eglise souffrante.

ARTICLE PREMIER.

Marie cause de notre joie sur la terre.

1° *Par sa naissance.*—Quarante siècles de crimes et d'erreurs s'étaient étendus sur l'univers, comme un suaire funèbre sur un cercueil. La race malheureuse d'un père coupable gémissait courbée sous le joug du plus dur esclavage. Mais Dieu, faisant taire la voix de sa justice pour n'écouter que sa miséricorde, avait laissé tomber sur le théâtre même de la chute la consolante promesse d'un Libérateur qui devait en réparer les suites. Adam avait pu, en s'endormant dans le tom-

beau, saluer par avance le Messie, Sauveur de la postérité, et la Vierge bénie qui devait en être la mère. Les patriarches hésitèrent et transmirent à leurs fils ce précieux espoir; c'était leur principale consolation au milieu des maux et des tristesses de leur pèlerinage. Plus tard, à mesure qu'approche le grand jour de la délivrance, les prophètes annoncent dans les termes les plus positifs cet heureux évènement; l'univers entier est dans l'attente: les soupirs les plus ardents appellent l'ère fortunée de la rédemption.

Enfin, elle paraît cette *Femme* qui donnera naissance au Libérateur promis. De même qu'aux premières lueurs du jour, le cœur est tout réjoui du prochain lever du soleil, dont les rayons bienfaisants vont ranimer et féconder la terre; mais la naissance de Marie, brillante aurore, répand l'allégresse sur l'humanité, par l'heureux présage de l'arrivée toute prochaine de Jésus-Christ, véritable *Soleil* de Justice, qui doit tirer le monde des ténèbres et de la mort où il est enseveli, et le faire passer à la lumière et à la vie, blanche et chaste colombe, Marie naissante apporte à la race humaine, engloutie sous un déluge de crimes, le rameau de salut et de paix; elle est le gage nouveau des miséricordes divines, de la réconciliation du ciel avec la terre. Autour de son berceau doit donc éclater la *joie* la plus pure, la *joie* du monde entier. C'est donc avec raison que l'Eglise chante dans un saint transport : « Votre naissance, ô Marie, apporte la *joie* à tout l'univers, parce que de vous est né le *Soleil* de justice, le Christ notre Dieu, qui détruisant la malédiction nous a donné la bénédiction, et anéantissant la mort nous a fait don de la vie éternelle. »

Ah! si les anges, pour annoncer aux bergers le grand évènement de Béthléem, n'ont point trouvé dans le lan-

gage des cieux de termes plus expressifs et plus vrais que, *grande joie pour tout le peuple* ; s'ils ont fait retentir les airs de leurs chants d'allégresse, en apportant cette bonne nouvelle qui procurait la *paix*, autrement dit, *la joie aux hommes de bonne volonté ;* n'ont-ils pas dû faire entendre avec le même amour ces joyeux accents près du berceau de Marie, en voyant poindre cette *Etoile du matin* à travers la nue céleste qui va bientôt pleuvoir le *Juste* par excellence ?

II. Mais la *joie* que nous cause sa naissance doit s'augmenter encore par l'assurance *qu'Elle nous sera une médiation toute-puissante*. Il n'est point de grâces, en effet, que par elle nous ne pourrons obtenir de son bien-aimé Fils, qui lui donnera tout pouvoir dans son royaume. Et avec ce puissant secours, point d'attaques ne seront plus fortes que notre résistance, point de piéges inévitables, point de tentations invincibles. Oh ! que c'est là une source abondante d'espérance et de *joie !* Rarement la jouissance d'une victoire humaine est complète ; la pensée d'un ennemi humilié et malheureux vient y répandre son amertume. Mais ici, au moment du triomphe, et toujours après dans le calme du souvenir, c'est une *joie* toute pure, beaucoup plus grande que la lutte n'a été pénible. Si donc sous l'égide de Marie point de faux pas ne sont à craindre, si l'on ne peut dévier du sentier de la justice, quelle paix délicieuse ne trouve-t-on pas dans ce témoignage d'une bonne conscience ! « Oui, nous assure saint Bernard, autant le cœur coupable n'est jamais sans peine, autant la bonne vie n'est jamais sans *joie*. » Mais pour le pécheur même, si enfoncé qu'il soit dans le vice, la Vierge débonnaire est toujours un *Refuge* assuré : élevant vers elle un cri de confiance, il la trouvera accueillant son repentir et son retour. Et quel baume sa-

lutaire cette pensée ne vient-elle pas répandre sur les remords et la tristesse d'une conscience coupable ! Et quel soulagement ensuite pour le cœur, quand, en place de cette dure servitude du péché dont le poids écrasait, on vit de l'heureuse liberté des enfants de Dieu !

III. Cause de toutes nos *joies* pendant la vie, *Marie répandra encore les consolations les plus suaves sur nos derniers moments.* — Bien différente de ces faux amis qui se retirent et disparaissent aux jours de l'affliction, elle se plaît à récompenser en cet instant critique la confiance et l'amour qu'on n'a cessé de lui témoigner. C'est alors que l'on recueille l'effet de cette demande qu'on aimait à lui adresser tous les jours : *Sainte Marie.., priez pour moi, pauvre pécheur, maintenant et à l'heure de ma mort.* Que volontiers nous développerions cette consolante vérité, si nous ne devions le faire à *Salut des infirmes !* Citons seulement quelques-uns de ces élans par lesquels ses zélés serviteurs faisaient éclater la douce *joie* qui les inondait au moment de la mort.

Un vertueux jeune homme touchait à sa dernière heure : sa famille fondait en larmes, et lui, calme et serein, disait : « Si vous saviez combien il est doux de mourir, quand on est l'enfant de Marie, loin de pleurer ma mort, vous vous réjouiriez de mon bonheur ! » Et ce pieux chrétien ne faisait qu'exprimer ce que ressentent tous ceux qui se sont confiés à la miséricordieuse Vierge.— Le savant Suarez, animé d'une si tendre dévotion envers Marie, avait coutume de dire qu'il donnerait volontiers pour le mérite d'un seul *Ave Maria* tous ses ouvrages qui lui avaient coûté tant de travail. Marie, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, lui obtint une mort si heureuse, qu'il s'écria sur le seuil

de l'éternité : « Jamais je n'aurais cru que la mort eût tant de douceur ! » Sur quoi saint Liguori fait cette réflexion : « Cher lecteur, vous serez de même content et heureux à l'heure de votre mort, si vous pouvez vous souvenir alors de votre amour pour Marie, dont le cœur ne saurait abandonner ses enfants fidèles et soumis. » — Un autre de ses serviteurs disait à un religieux qui l'assistait à ses derniers moments : « Mon Père, si vous saviez combien je suis content d'avoir servi la Mère de Dieu ; ah ! je ne pourrai jamais vous décrire mon bonheur, ma confiance et ma *joie !* » La nature dicte-t-elle de pareils sentiments en face de la mort, qui est la plus grande amertume de la vie ?—C'est ainsi que pour tous et en toute position, pendant le cours de notre pèlerinage sur la terre d'exil, et au moment qui le termine, Marie est consolation, force, espérance, *Cause de notre joie*.

Morale : Il y a dans la vie bien peu de joies entièrement pures ; trop souvent d'amères déceptions viennent distiller leur poison dans les jouissances que l'on se promettait. — Un grand roi, parmi tant d'autres, l'éprouva. Poursuivant le bonheur, il s'était adressé à tout ce qui peut le donner, honneurs, richesses, jouissances en tout genre ; il en avait goûté à longs traits : et il est forcé de s'écrier *qu'au fond de toutes ces choses, il n'a rencontré que vanité et affliction d'esprit.* Salomon, sous les lambris dorés de ses palais, ne fait entendre que des cris d'angoisses. — Plus tard, un homme de cœur autant que de génie chercha aussi le bonheur dans les satisfactions des sens ; il s'énivre à la coupe enchanteresse de la volupté, et après s'en être saturé, son cœur inquiet et mécontent fait l'aveu que « le repos et la paix ne peuvent se trouver en dehors de Dieu, » dont le souvenir, au contraire, est une source

intarissable de *joie* : *Memor fui Dei, et delectatus sum.* — Est-ce dans les richesses que l'on trouvera *joie* et félicité ? Peines pour les acquérir, inquiétudes pour les conserver, regrets amers en les perdant, voilà ce qu'elles procurent de plus réel : *Possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant* (S. Bern.). En effet,

Moins on a de richesses, et moins on a de peines :
Les riches logent tous les soucis par centaines.

— L'ambition assouvie n'est pas plus capable de satisfaire les vastes désirs du genre humain, et d'y verser le bonheur : les couronnes d'or sont pesantes. Alexandre voit l'univers à ses pieds, et il verse des larmes ; il demande de nouveaux mondes à conquérir. Napoléon avait employé pendant vingt ans les bras de l'Europe à se bâtir un temple d'immortalité mondaine ; il n'y eut pas plutôt porté son regard d'aigle, durant les loisirs de sa captivité, qu'il recule de dégoût ; et il demande un prêtre qui lui indique la route du ciel des chrétiens.

Dieu seul peut donc combler le vide de notre cœur, satisfaire l'immensité de nos désirs. Mais Dieu est à une bien grande distance de nous. Il s'en est rapproché, il est vrai, par son Verbe devenu non-seulement homme, mais le plus humble des hommes, et petit enfant ayant la mansuétude d'un agneau. Néanmoins, on ne peut oublier qu'il est toujours Dieu, et qu'un jour il sera le juge inexorable de ceux qu'il est venu racheter avec tant d'amour. La confiance qu'il inspire ne peut se dégager entièrement d'un certain sentiment de crainte qui la resserre.

Mais près de Marie, ce n'est qu'abandon ; ce n'est que *joie*. En elle rien n'est à redouter ; rien ne repousse ; *In Mariâ nihil austerum, nihil terribile* (S. Bern.); c'est une créature : n'étant point la Divinité, elle n'a

pas la justice qui frappe, mais seulement la douceur qui attire. Elle nous est sœur ; plus que cela elle est mère, et elle n'est que Mère, mais Mère de Jésus-Christ en même temps que nous. « Pour pouvoir nous être favorable, disait Bossuet, il fallait deux conditions : que sa grandeur l'approchât de Dieu, et que sa bonté l'inclinât vers nous. La grandeur c'est la main qui puise ; la bonté, la main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie était la Mère de notre Sauveur, cette dignité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie étant notre Mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à l'intéresser à notre bonheur. » — « En tout et partout, selon saint Bernard, Providence des misérables, elle doit donc rassurer notre trouble, exciter notre foi, renforcer notre espérance et enhardir tout sentiment de défiance » : *Cause de notre joie*.

O douce et aimable Vierge, vaincus par tant de bonté, nous nous jetons dans vos bras, sûrs d'y trouver force, *joie* et consolations.

Maxime : La joie est naturelle aux âmes innocentes,
Autant que la tristesse aux âmes malfaisantes.

HISTOIRES

Joie due à Marie

Il est rapporté de sainte Hélène, mère du grand Constantin, qu'elle n'usait de sa puissance qu'à l'avantage de l'infortune, mettant toute sa grandeur dans les œuvres de miséricorde, visitant les pauvres prisonniers et les rendant à la liberté. « Je suis reine, disait-elle souvent, pour le bien de ceux à qui je commande. » Précieuses paroles, sentiments sublimes, qui effacent toutes les gloires du monde ! — Votre nom, ô Marie, me

dit plus encore ! Vous n'êtes Reine que pour protéger ; et comme l'astre du jour, vous faites pénétrer partout vos rayons bienfaisants ; c'est ce qui me remplit d'espérance, de consolation et de *joie.*

— Tous les exemples de protection obtenue par Marie deviennent la preuve qu'elle est *Cause de notre joie.* Celui-ci va le montrer sensiblement. — Un homme jusque-là d'une conduite très chrétienne eut le malheur de tomber dans une faute grave. Sa première pensée fut de s'en purifier par la confession. Mais s'étant laissé dominer par la honte, il différait toujours. Pour se tranquilliser, et croyant obtenir le pardon de son péché sans le confesser, il fait plusieurs pèlerinages, se livre à d'austères pénitences, distribue des aumônes considérables ; mais en vain : son trouble, ses remords ne faisaient qu'augmenter. Un jour enfin, n'y tenant plus de frayeurs, et ayant passé la nuit sans fermer l'œil, il se lève de grand matin, se rend à l'Eglise, pour se soulager par l'aveu de sa faute. Mais, près d'entrer au sacré tribunal, la honte le retient plus que jamais, et il se détermine à mourir plutôt que de se montrer à un confesseur. Cependant, avant de retourner chez lui, il lui vient en pensée d'aller faire une prière devant l'autel de Marie, la conjurant comme *Refuge* des pécheurs, d'avoir pitié de lui. O prodige ! à peine était-il à genoux, que son cœur est changé ; il se rend au tribunal, dépose son lourd fardeau avec un torrent de douces larmes, et en sort plus content, disait-il, que d'avoir gagné tout l'or du monde : Marie fut *cause de sa joie.*

ARTICLE SECOND

Marie joie des âmes du Purgatoire, par le soulagement ou la délivrance qu'elle leur procure.

A la sortie de ce monde, une de ces trois destinées

nous attend : ou l'éternelle béatitude au séjour de la gloire, si entièrement pur de tout péché, nous avons de plus payé intégralement notre dette à la divine justice ; ou le supplice du Purgatoire, si quelque redevance légère, si l'ombre même d'une tache exigent une expiation ; ou les affreux tourments de l'enfer, si nous arrivons au redoutable tribunal, chargés d'une seule faute mortelle. Ce noir cachot est impitoyablement fermé aux bénignes influences de la Vierge : les malheureux réprouvés y gémiront éternellement sur le malheur de l'avoir méconnue pendant la vie : elle ne peut rien changer à leur sort lamentable. Mais au Purgatoire, elle se retrouve avec ses enfants, pour leur continuer sa maternelle assistance. Vérité bien consolante que nous allons essayer de mettre dans tout son jour.

Qui oserait, en quittant la vie, se croire assez pur et assez pénitent, pour être admis de suite à jouir de Dieu ? Il le sentait cet illlustre converti (Donoso Cortès), dont la fin fut si édifiante. Ce n'était qu'une voix autour de son lit de mort, pour admirer sa parfaite résignation au milieu des plus cruelles souffrances : « C'est un Saint, » disaient tous les assistants. « Mon Dieu, que dites-vous-là, s'écriait le pieux moribond ; avec de telles idées, vous me laisserez en Purgatoire jusqu'à la fin du monde. Vous le savez, Seigneur, mieux que personne, il s'en faut tout que je sois un Saint ! » Que ces paroles sont beaucoup plus vraies pour le grand nombre des mourants ! Nécessité donc, avant d'être admis à voir le Dieu de toute sainteté, de se purifier totalement dans le lieu d'expiation, où il faudra payer jusqu'à la dernière obole. La divine bonté daigne, il est vrai, accepter le suffrage des prières et autres bonnes œuvres des fidèles pour le soulagement de

leurs frères. Cependant, combien d'âmes oubliées ou insuffisamment secourues, gémiraient pendant des siècles entiers dans ce séjour d'affreux tourments, si l'assistance de la Vierge ne s'y faisait sentir ! Mais aussi, ne doutons pas qu'elle s'intéresse vivement à leur malheureux sort. Les bornes de la vie ne sont la limite ni de son crédit, ni des ses faveurs. Son amour plus fort que la mort franchissant les barrières du tombeau, se prolonge jusqu'au fond de l'abîme. Si, pendant que nous sommes sur la terre, elle s'intéresse vivement à toutes nos peines, à tous nos besoins ; si pour le pécheur même le plus ennemi de Dieu elle obtient des grâces de conversion, pourrait-elle abandonner ces infortunés captifs, qui sont en proie à des douleurs mille fois plus aiguës que toutes celles d'ici-bas réunies, et qui ornés de la grâce sanctifiante jouissent de l'amitié de leur Dieu ? L'excès même de leurs maux, et leur impuissance à se procurer le moindre soulagement ne font que rendre plus active sa douce compassion ! Quelle mère voyant son enfant tombé dans un brasier ardent, et pouvant l'en arracher, ne volerait aussitôt à son secours ? Et Marie, cette personnification la plus complète de la clémence et de la miséricorde, resterait insensible aux tortures de ses enfants submergés dans les flammes vengeresses ? Oh ! non. Loin de nous une pensée si injurieuse pour son cœur.

Sur cela, d'ailleurs, les saints Pères, s'appuyant de l'autorité de l'Ecriture, ne nous laissent aucun doute. Saint Bernardin de Sienne, à la suite d'autres éminents Docteurs, croit pouvoir appliquer à Marie et au Purgatoire cette parole du Sage : *J'ai marché sur les flots* (Eccli. 24.), comparant aux *vagues* les peines de ce cachot ténébreux, parce qu'elles sont transitoires, et *aux*

vagues de la mer, parce qu'elles en ont l'amertume. Mais Marie ne fait pas que passer sur les flots, en allant visiter ceux qui y sont engloutis ; elle *descend même*, dit le Sage, et ainsi l'entend saint Bonaventure, *jusqu'aux profondeurs de cet abîme* (Prov.), pour y consoler les âmes par sa présence immédiate. Et là ne se borne pas encore sa clémence ; elle peut, par son intercession, adoucir la rigueur de leurs tourments, et même les en délivrer entièrement. Ce privilège, selon le docte Gerson, lui est dévolu depuis sa glorieuse Assomption, jour où ce lieu de douleurs fut complètement évacué, Marie ayant demandé à son Fils de n'entrer au paradis qu'accompagnée de tous les captifs qui subissaient la dernière épreuve, et les retirant ainsi du Purgatoire par la force de sa médiation, comme assez souvent on voit des reines, à leur avènement au trône et au jour de leur couronnement, ouvrir les prisons dans toute l'étendue de leur royaume ; comme Jésus montant au ciel avait, par sa puissance, enlevé des limbes les âmes des anciens justes.

C'est aussi dans ces paroles : *Je suis la mère de la sainte espérance* (Eccli. 24.), que les saints Pères reconnaissent Marie assistant les malheureux détenus dans la prison de feux. N'est-elle pas sainte, en effet, leur espérance qui a le ciel et Dieu pour objet ? Ah ! l'espérance ; c'est le soutien de tout ce qui souffre. Quoi console le malade gisant sur un lit en proie aux plus cruelles souffrances ? c'est l'espoir de la guérison; le prisonnier dans son cachot ? il compte voir arriver le terme de sa captivité ; le vieillard aux prises avec les douleurs d'une nature qui se dissout ? il espère une fin à ses maux et le ciel surtout, s'il peut se reposer sur la justice de ses œuvres : ainsi l'espérance est bien la vie de l'homme. Aussi le désespoir met-il le com-

ble aux tourments des damnés ; tandis qu'au Purgatoire, qui n'est pas le souverain mal, on est soutenu par le double espoir d'en sortir et d'être aidé par Marie.

Il y avait à Jérusalem un paralytique, qui se tenait à la porte du temple, appelée la *Belle*, demandant l'aumône : ce qui fournit à saint Ephrem cette ingénieuse application : « O âmes du Purgatoire, *boiteuses*, car vous ne pouvez plus vous aider vous-mêmes ; *mendiantes*, puisque, incapable de mériter, il vous faut l'assistance d'autrui ; *malheureuses*, étendues non sur un lit, comme le paralytique, mais sur des brasiers ardents, demandez, demandez l'aumône à cette *Belle porte*, qui n'est autre que Marie, dit le Docteur séraphique saint Bonaventure, elle vous ouvrira, car elle est la porte des cieux ! » — Quelle dut être la joie de ces trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise, quand ils virent à leur côté un Ange qui les caressait d'un vent doux et rafraîchissant, et repoussait les tourbillons de feu ! Redoublant alors d'amour envers Dieu, ils invitaient toutes les créatures à le louer avec eux. Tel est le ravissement de l'âme au Purgatoire, en voyant la sainte Vierge y apparaître pour l'en délivrer, ou la réjouir par sa présence et la promesse d'abréger sa triste captivité.

Doctrine assurément bien consolante, que l'Eglise confirme par sa pratique. Car, en nous recommandant de prier pour les défunts, elle nous fait solliciter par l'entremise de Marie, *beatâ Mariâ semper Virgine intercedente*, leur passage à l'éternelle béatitude. Et d'après une pieuse croyance, la sainte Vierge s'intéresse tout spécialement aux associés du *Scapulaire* retenus au Purgatoire, en y descendant le samedi après leur mort, pour les en retirer et les amener au sein du bonheur.

Mais, ce qui est hors de tout doute, c'est que le degré de dévotion pour elle pendant la vie, sera la mesure de la protection que l'on peut en attendre après la mort. C'est ce qui rassurait un de ses jeunes serviteurs, Hyacinthe Lecudon. Revenu d'une crise qui paraissait devoir terminer sa douloureuse agonie, et son maître lui ayant demandé s'il avait eu peur de la mort? « Non, répondit-il ; je souffrais beaucoup, mais je pensais que cela pourrait être mon Purgatoire ; je mériterais bien d'y être précipité ; mais, ajouta-t-il, en montrant l'image de la sainte Vierge qui était à son cou, elle est si bonne, qu'elle me fera *sauter par dessus*. Ses amis, tout affligés qu'ils étaient, ne purent s'empêcher de rire de cette saillie, si digne d'ailleurs d'un enfant de Marie. Ce fut dans ces sentiments de tendre confiance qu'il rendit sa belle âme à Dieu. — Que cette même espérance ranime notre zèle a l'honorer.

MORALE : Une autre leçon non moins utile ressort de son vif intérêt pour les âmes du Purgatoire, c'est l'empressement que nous aussi nous devons mettre à les soulager. Quand même une stricte justice envers quelques-unes, la reconnaissance pour d'autres, la charité et un sentiment de tendre commisération pour toutes, ne nous en feraient pas un devoir, dont l'omission peut facilement rendre coupables, nos propres intérêts ne doivent-ils pas nous y porter? Parmi les pratiques chrétiennes, il en est peu dont les fruits soient aussi abondants. — Délivrer une âme du Purgatoire, est une œuvre de charité éminente, qui aura sa récompense plus magnifique encore que tous les actes de charité corporelle auxquels le divin rénumérateur assure la possession du céleste royaume. — Et si cette âme y est admise avant notre mort, n'ignorant

pas que nous l'avons aidée à obtenir cette jouissance anticipée du suprême bonheur, elle sollicitera en échange de ce bienfait, et nous obtiendra des grâces qui nous aideront à y arriver plus sûrement. Nous aurons payé sa rançon, elle se croira notre obligée. Sa gratitude grandissant de l'infinité de son bonheur, et continuellement réchauffée au foyer de l'amour divin, fera couler sur nous les plus riches effusions des faveurs célestes. L'ingratitude est un des vices de la terre ; mais au ciel règne la charité, *manet autem caritas* et conséquemment la reconnaissance dans toute sa perfection. Comptons donc avoir auprès de Dieu un intercesseur aussi dévoué que puissant, qui nous rendra au centuple ce que nous lui aurons donné. C'est bien là un des moyens de nous *faire des amis qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels.* — De plus, un Dieu qui s'engage à nous *mesurer dans la même mesure que nous aurons employée à l'égard de nos frères* suscitera des âmes qui également compatissantes nous rendront la réciprocité de ce que nous aurons fait pour les autres : *Heureux les miséricordieux parce qu'eux-mêmes trouveront miséricorde* !

Et puis, que c'est consolant de pouvoir se dire, en pensant à ceux que l'on pleure : ils sont partis ; mais je puis leur prouver qu'il est des affections qui survivent au trépas ! Et si l'on est contraint de s'avouer qu'on ne leur a pas donné de leur vivant assez de témoignages d'un amour effectif ; qu'il est heureux de tempérer ses regrets, de réparer ses froideurs, en même temps qu'on adoucit et qu'on abrège leurs tourments, par des prières et des bonnes œuvres versées avec le sang de la divine Victime sur les brasiers qui les consument ! « Admirable commerce, dit Chateaubriand, entre le fils vivant et le père décédé, entre la mère et

la fille, entre l'époux et l'épouse, entre la vie et la mort !... Que c'est une belle chose, de penser que le même denier qui donne le pain du moment au misérable, donne peut-être à une âme délivrée une place éternelle à la table du Seigneur ! »

« O Marie que votre bonté compatissante vienne au secours des âmes infortunées qui languissent dans le Purgatoire, où l'ardeur du feu les purifie, où elles ressentent toute l'horreur d'un affreux supplice. » *(Languentibus in Purgatorio...)*

Pratique : Prier souvent la sainte Vierge pour ces pauvres âmes : elle en est la Mère.

HISTOIRES.

ZÈLE A SOULAGER LES DÉFUNTS.

Judas Machabée, l'un des principaux chefs du peuple Juif, non moins célèbre par son attachement à la religion que par sa valeur, avait vu ses armes partout victorieuses, une seule fois exceptée, où certain nombre de ses soldats avaient péri dans le combat. En les ensevelissant, on trouva sous leurs habits quelques objets consacrés aux idoles, pris aux ennemis et conservés malgré la défense expresse de la loi. Judas, néanmoins, ne désespérant point du salut des coupables morts pour la cause de Dieu, et présumant qu'ils avaient reconnu et déploré leur faute, recueillit une somme de dix mille drachmes qu'il envoya à Jérusalem, afin que l'on offrit pour eux des sacrifices expiatoires. Alors déjà l'on regardait comme une *sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts, afin qu'ils fussent délivrés de leurs péchés*.

— Parmi les moyens de soulager les morts, aucun n'est plus efficace que l'oblation du saint Sacrifice de Jésus-Christ, qui s'est mis à notre disposition, pour

le jeter sur les brasiers du Purgatoire, et les éteindre en faveur de quelqu'une de ses victimes. Saint Augustin fut très soigneux à payer à sa bonne mère ce riche tribut de piété filiale. Toujours il avait à l'esprit la recommandation qu'elle lui avait faite au moment de mourir. « Car, dit-il dans ses Confessions, ma pieuse mère ne s'inquiéta pas de son corps, ni des derniers devoirs à lui rendre ; mais s'occupant en chrétienne de l'avenir de son âme, tout ce qu'elle me recommanda fut de me souvenir d'elle, toujours, en tout lieu, et principalement à l'autel du Seigneur, pour effacer les restes des péchés qu'elle n'aurait point suffisamment expiés pendant sa vie. »

— Saint François de Sales rapporte qu'une femme qui n'avait qu'un fils, ayant appris qu'il venait d'être tué par mégarde, et que l'assassin était le jeune homme qui lui demandait à se réfugier chez elle, se souvint dans son affliction que Jésus avait pardonné aux bourreaux de son Jésus, et voulut aussi pardonner à ce malheureux qui paraissait très repentant. Bien plus, elle le munit d'un cheval, d'argent et d'habits, pour lui faciliter son évasion. Peu de temps après, son fils lui apparut, lui assurant qu'il était sauvé, et même qu'en récompense de sa conduite généreuse envers son meurtrier, la Mère de Dieu l'avait retiré du Purgatoire, où sans cela il aurait eu à souffrir longtemps.

— Le *Salve Regina* attribué à un saint religieux allemand, exprime on ne peut pas mieux les douleurs et les vœux des pauvres âmes retenues dans le lieu d'expiation, en même temps qu'il y jette un doux reflet d'espérance et de consolation. C'est une prière très convenable à adresser en leur nom au cœur de Marie, dont la tendresse ne pourra résister à une si onctueuse supplication.

CHAPITRE XXVI

VASE SPIRITUEL.

Parmi les emblèmes propres à figurer l'auguste Marie, l'Eglise emprunte le nom d'un objet bien connu, *Vase*, qu'elle répète trois fois sous des aspects différents. D'abord, et c'est sous ce point de vue que nous allons l'envisager, elle nomme Marie *Vase spirituel*.

Ce qui rend un vase précieux, c'est moins la richesse de la matière dont il est composé et les ornementations qui le décorent, que la valeur des objets qu'il renferme. Marie fut donc, dans ce sens très vrai, un *Vase* riche et tout *spirituel*, dont le mérite principal vient de son intérieur : *Omnis gloria ejus ab intus*. Toute ravissante de beauté dès sa conception par la grâce sanctifiante, et par tous les dons et privilèges du Saint-Esprit, elle devint ensuite le *Vase* distingué ou habita le Verbe de Dieu, le Saint des saints, ainsi que nous l'avons développé à son titre de *Mère de Dieu*. Or, ce qui lui mérita cette singulière et ineffable faveur, ce fut surtout sa profonde humilité. Car, au moment solennel où cette dignité éblouissante lui est annoncée, elle rentre dans son néant, elle ne se dit que la *servante*, se mettant ainsi au-dessous du plus petit des enfants dans la maison ? et c'est alors que Dieu l'élève à la plus grande de ses gloires, la dignité de Mère de son Fils. « Il était bien juste, dit saint Bernard, que s'étant faite la dernière de toutes, elle devint la première : sa virginité avait touché le cœur de Dieu ; mais c'est par son humilité qu'elle en fut faite la Mère : *Virginitate placuit, humilitate concepit*. C'est par ces deux perles brillantes que la fille des rois de Juda mérita les fiançailles avec

le Roi des cieux. » Nous avons contemplé l'excellence de sa virginité, arrêtons-nous à considérer,

I. Combien fut profonde son humilité ;

II. Pourquoi elle lui valut de devenir Mère de Dieu ;

III. Comment ses humiliations l'ont élevée si haut dans le ciel.

ARTICLE PREMIER.

Humilité profonde de Marie.

Fut-il jamais, en effet, créature plus humble ? Quoique toute son existence ait été enveloppée comme d'un voile, semblable à un cours d'eau qui s'écoule perdu entre les herbes, essayons néanmoins de sonder et de mettre au grand jour le mystère de son humilité, pour notre imitation plus encore que pour notre admiration.

D'abord, dès l'âge le plus tendre, elle se dérobe au monde et vient s'ensevelir dans le temple. L'obscurité de sa famille ne la rassure pas assez contre la crainte d'être connue ; elle se hâte de mettre une barrière plus sûre entre elle et les regards des hommes. Là, ses vertus seront cachées, et conséquemment à l'abri des louanges mondaines. De plus, la virginité à laquelle elle se dévoue lui sera un opprobre dans Israël ; elle le sait bien ; mais elle aime cette honte et l'aimera au point de ne vouloir que par obéissance sortir de cette malédiction. — Issue d'Abraham, elle avait pour aïeux ces illustres patriarches qui en descendirent ; de la famille de David elle comptait parmi ses ancêtres tous les rois qui composèrent la glorieuse lignée de ce prince : jamais, néanmoins, on la vit s'en prévaloir, ni prétendre jouir des honneurs dus à une si haute naissance.—Ses avantages personnels ne lui enflent pas plus le cœur, et ne lui sont point un prétexte de briller aux yeux des hommes. Loin de s'en autoriser pour prendre des airs de grandeur, pour s'attirer l'admiration, elle se tient soi-

gneusement retirée dans l'obscurité de la vie la plus solitaire. C'est l'Arche de la nouvelle alliance, mais toute couverte d'un voile épais. Semblable encore à ces montagnes qui, recélant l'or et les richesses de la terre n'offrent cependant aux yeux qu'une physionomie ordinairement aride et stérile, Marie toujours simple, toujours humble, ne paraît occupée qu'à dérober aux regards des hommes les prérogatives et l'abondance de grâces dont elle est comblée ; bien convaincue qu'un trésor découvert est un trésor qui sera bientôt enlevé. Jamais l'ombre de vanité, jamais le moindre désir de gloire ne pénétrèrent dans l'humble sanctuaire de son cœur.

Ce n'est point cependant qu'elle ait méconnu les grâces extraordinaires dont Dieu l'a privilégiée ; mais elle s'en reconnaissait toute redevable à sa bonté et nullement à son propre mérite, et lui en renvoyait toute la gloire. *Fecit mihi magna qui potens est.* Comme une mendiante décorée d'un riche vêtement qu'on lui a donné, au lieu de s'enfler d'orgueil, ne s'en humilie que plus profondément, étant par là continuellement rappelée à sa misère antérieure ; ainsi Marie s'enfonçait d'autant plus dans la pensée de son néant, qu'elle se voyait enrichie de plus de faveurs.

Loin donc de s'énorgueillir de ses nobles privilèges, bien moins encore lui vient-il en pensée qu'elle puisse avoir l'ineffable honneur de devenir la Mère du Messie attendu. Et quand le céleste Ambassadeur, la saluant *pleine de grâce*, lui annonce qu'elle est choisie entre toutes les femmes pour cette éminente dignité, portée d'un seul coup au comble de l'honneur, elle se trouble et reste tout interdite : elle ne peut comprendre que le choix divin soit tombé sur sa bassesse. Si l'orgueil n'est jamais plus contrarié que par l'humiliation, rien

non plus n'alarme autant l'humilité qu'une haute élévation. L'Ange ne l'entretient que de sa gloire ; Elle ne s'occupe que de son néant. L'Ange déroule à ses yeux les magnificences de cette divine Maternité, les grandeurs du Fils qu'elle doit enfanter ; Elle s'effraye de plus en plus à la vue d'une telle dignité. Et si, après avoir sauvegardé son vœu de virginité, elle accepte cet incomparable honneur, gardez-vous de penser que ce soit pour elle-même, c'est uniquement pour servir aux desseins de Dieu : *Qu'il dispose de moi*, dit-elle, *comme il lui plaira : Fiat ;* je me remets entre ses mains, trop honorée d'être sa *servante*. C'est ainsi que la profondeur de son humilité surpasse encore la hauteur de son élévation. Le lis, tout en relevant sa tige vers l'astre brillant au sommet des cieux, laisse s'incliner modestement vers la terre ses beaux fleurons naissants : plus un épi est chargé de grains, un arbre de fruits, plus ils penchent, l'un sa tête, l'autre ses branches ; ainsi Marie promue à la plus éminente des grandeurs n'en est que plus humble.

Lorsque peu de temps après, oubliant sa supériorité, le dévouement la porte chez sa cousine Elizabeth elle dément le proverbe qui dit « que les honneurs changent les hommes : » elle vient d'être élevée à une dignité qui la rend imcomparablement supérieure à sa parente ; cependant elle la prévient en la saluant la première. Et puis, c'est pour lui rendre les plus bas offices ; ce qui fait dire à saint Bernard : « Elizabeth s'étonnait que Marie fût venue à elle : mais ce qui devait lui paraître beaucoup plus étonnant, c'est qu'elle y fût venue pour la servir et non pour en être servie. » Et quand, heureuse de recevoir dans sa maison la Mère du Sauveur, elle la proclame *la plus bénie de toutes les femmes*, Marie, bien différente de certaines

âmes faussement humbles, ne recourt pas à des paroles hypocrites ; elle n'a pas l'air de nier ou de diminuer les faveurs que célèbre sa cousine, elle ne peut se dissimuler la vérité de ses louanges ; mais, mesurant d'un double regard l'abîme de son néant et la hauteur de sa dignité, elle en renvoie toute la gloire au Très-Haut, par ces paroles du *Magnificat : C'est le Seigneur, ô mon âme, qu'il faut glorifier !..* Pour nous, l'humilité c'est la vraie connaissance de nos misères ; ce qui confond et humilie la Vierge, c'est, au contraire, le sentiment de son élévation. — O Marie ! tout en proclamant la gloire de Dieu, vous ne sauriez cacher complètement la vôtre ; vous serez toujours la plus resplendissante des créatures, parce que vous êtes la plus humble. Vous ne vous nommez que la *servante* du Seigneur, et nous vous appellerons toujours *Souveraine* du ciel et de la terre. Vous ne parlez que de votre *bassesse*, et nous chanterons toujours votre *grandeur* au-dessus de toutes les grandeurs du monde !

Constante à cacher le sublime honneur qui lui a été fait, elle ne le révèlera pas même à son cher époux, dût-elle encourir les plus deshonorants soupçons. Tandis que d'un seul mot elle pouvait dissiper ses alarmes, et les transformer en admiration pour sa personne, elle préfère rester sous le poids de cette ignominie, et attend qu'une révélation expresse d'en haut vienne le rassurer. C'est aux âmes vertueuses et innocentes de nous dire ce que dut être une telle épreuve pour la plus pure des Vierges ; mais son humilité fut encore supérieure.

Arrive le moment des purifications légales. Toujours vierge, toujours aussi pure quoique mère, elle va se confondre avec les femmes devenues souillées par leur enfantement. Rien ne l'y oblige ; mais il y

aura là des humiliations, son humilité les accepte : *Mariam suprà legem fecerat gratia*, dit saint Augustin, *sub lege fecit humilitas.* Elle aime mieux que sa virginité paraisse obscurcie, que de laisser soupçonner un mystère qui l'aurait glorifiée. Ainsi cache-t-elle tout à la fois, et sa dignité incomparable de *Mère de Dieu*, et la gloire si aimée de *Vierge.*

Après trente années de la vie la plus obscure, son divin Fils va s'annoncer pour le Messie tant désiré depuis quarante siècles ; ses miracles et ses bienfaits devront le couvrir de gloire. Mais Marie semble n'être attentive qu'à rester étrangère aux triomphes et aux honneurs qu'on lui décernera. Ainsi elle n'est point au sommet du Thabor, alors qu'il eût été si doux pour ses yeux de voir Jésus transfiguré, et si flatteur pour son oreille d'entendre son Père l'appeler *l'objet de ses plus chères complaisances.* — Lorsqu'à son entrée à à Jérusalem, un *hozanna* général et les démonstrations les plus pompeuses viennent lui faire une solennelle ovation, on ne voit pas que Marie s'y trouvât. Il semble que partout et toujours elle craint d'affaiblir, en les partageant, les hommages dont son Fils est l'objet. Mais elle se retrouva dans la voie du Calvaire, sur la cime du Golgotha, au pied de la Croix, où bien loin que l'ombre d'aucune gloire vienne contrarier son humilité, elle aura, au contraire, à boire jusqu'à la lie avec Jésus le calice des plus amères humiliations. Bien des fois elle a renoncé à l'honneur d'être la Mère du *Grand Prophète,* mais elle ne recule pas devant l'opprobre de passer pour la Mère du Sauveur méconnu, outragé, crucifié, et d'entendre dire autour d'elle : *La voilà la mère de celui qui se disait le Christ, et qui ne peut plus maintenant se sauver de nos mains.* — O Marie ! pourquoi donc assister à ce spectacle dont la

cruauté n'est égalée que par le déshonneur qui rejaillit sur vous! Ah! je le comprends, outre tant d'autres motifs qui animaient votre grande âme, vous vouliez partager les ignominies de l'auguste Victime qui effaçait les péchés du monde!

Morale : Hélas! il n'est peut-être pas de vertu plus rare, et qui répugne autant que l'humilité à notre nature viciée. « L'estime désordonnée de soi, dit saint Grégoire, est le premier vice qui naît dans l'homme et le dernier qui y meurt. » Chose étonnante! nous ne sommes qu'un composé d'ignorance, de faiblesse, de pauvreté, de malice, et nous nous croyons encore un être important, nous prétendons à l'estime, nous briguons les louanges, nous visons à la grandeur. Cependant, ne nous abusons pas, nous n'aurons de prix aux yeux de Dieu, dit encore le même saint Docteur, qu'à proportion du mépris que nous ferons de nous-mêmes. Jamais non plus nous ne serons les enfants bien-aimés de Marie, ni ne mériterons ses faveurs, si nous ne sommes, comme elle, véritablement humbles. Un enfant qui veut conquérir les bonnes grâces de sa mère, doit s'efforcer de lui ressembler ; car rien ne flatte autant une mère que cette marque de dévouement. Marie a horreur des superbes : « Elle reconnaît, dit saint Bernard, et aime ceux qui l'aiment ; elle s'approche de ceux qui l'invoquent, mais surtout de ceux qu'elle voit lui ressembler en chasteté et en humilité. Si donc vous aimez Marie, travaillez à l'imiter dans cette vertu. Si vous ne pouvez, continue-t-il, reproduire sa virginité, imitez au moins son humilité. La première est très louable ; la seconde plus nécessaire : celle-là est de conseil, et l'on vous y invite ; celle-ci est de précepte, et l'on vous y oblige. De la virginité, il est dit : *Qui peut la garder, qu'il la garde ;* mais de l'humilité :

Celui qui ne se rendra pas semblable à un petit enfant, n'entrera point dans le royaume des cieux. Vous pouvez vous sauver sans être vierge ; mais vous ne le pouvez pas sans être humble. » — Le P. Nieremberg rapporte qu'un certain religieux ayant pour habitude de choisir dans le monastère les offices les plus bas, tels que de balayer la maison, de recueillir les immondices, la sainte Vierge lui apparut un jour et lui dit : « Oh ! que ces humbles actions que vous faites pour l'amour de moi me sont agréables ! »

Il est donc vrai, céleste Reine, que je ne pourrai jamais être un sujet digne de vous, si je ne suis humble. Comment se peut-il, néanmoins, qu'après mes nombreux péchés, et si peu de vertus, je me croie encore avoir autant de valeur? un pécheur orgueilleux, un néant qui s'estime, quelle monstruosité ! O divine Mère ! remédiez à ce mal, et par les mérites de votre humilité, obtenez-moi de devenir humble, pour être digne du nom de votre enfant.

Pratique : Demander souvent à la sainte Vierge la grâce de la suivre dans la vie de l'humilité.

EXEMPLES

HUMILITÉ RÉCOMPENSÉE

Un prince, ayant nom Farnoux, présenta à saint Romuald son jeune fils, appelé Guy, qui désirait se faire religieux. Le saint Abbé le reçut avec grand plaisir, connaissant sa tendre dévotion envers la sainte Vierge. Un jour qu'il la vit tenant entre ses bras son divin Enfant, ce bon jeune homme se croyant indigne d'une si grande faveur était tout tremblant. « Pourquoi cette crainte, lui dit Marie, en s'approchant plus près de lui ? Je suis la Mère de Dieu, et voici mon Fils qui veut venir à vous. »

Il y avait à peine trois ans que Guy avait embrassé l'état religieux, lorsqu'il fut frappé de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Alors il eut de vives appréhensions que son âme ne fût point assez purifiée. « Confiez-moi, mon fils, lui dit saint Romuald, ce qui peut vous inspirer cette crainte. » — « C'est, répondit le mourant, que je me ressouviens de n'avoir pas mis à profit, autant que je le devais, toutes les occasions de m'humilier. » — « Eh bien, lui dit le Saint, puisque vous en faites l'humble aveu, vous en méritez le pardon, et je vais vous donner l'absolution. » Aussitôt se dissipèrent toutes ses alarmes ; et Marie, toujours pleine de tendresse pour les âmes humbles, lui apparut de nouveau avec son Fils. Guy en fut consolé et mourut paisiblement.

Un secret pour devenir humble

Un grand serviteur de Dieu s'étant proposé de marcher dans la voie de l'humilité, le démon jaloux de cette vertu et des progrès qu'il y faisait, essaya d'y mettre obstacle par toute sorte de pensées de vaine complaisance qu'il semait dans son cœur. Que fit ce saint homme, pour déjouer toutes ses ruses ? il imagina d'écrire sur les murs de sa cellule les noms des principales vertus à leur plus haut degré ; comme *charité parfaite*, *humilité très profonde*, *chasteté angélique*, *ferveur continuelle dans la prière*, etc..... Et quand il se sentait attaqué de quelques pensées de vanité, se mettant à lire les titres de ces vertus : *humilité très profonde* : Je suis bien loin, se disait-il, d'être parvenu jusque-là ; à peine suis-je au premier échelon. *Charité parfaite* : Je m'en reconnais, il est vrai, mais il s'en faut qu'elle soit parfaite ; j'aime Dieu, mais guère autant qu'il le mérite, et je parle

quelquefois rudement à mes frères. *Chasteté angélique* : Je ne puis m'en flatter, étant sujet à tant de pensées et de mouvements contraires à la pureté. *Ferveur continuelle dans la prière* : J'y suis bien souvent distrait, ou froid. Ensuite, toujours parlant à lui-même, il ajoutait : Quand tu auras acquis toutes ces vertus, tu devras encore te regarder comme *un serviteur inutile*. Quels bas sentiments ne dois-tu donc pas avoir de toi, maintenant que tu es encore si éloigné de la perfection !

ARTICLE SECOND.

Humilité de Marie, cause de son élévation à la Maternité divine

Nous avons admiré en Marie la profonde humilité qui précéda, accompagna et suivit sa divine maternité. Qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu l'ait choisie entre toutes pour cette dignité suprême ? Mais voyons de plus près.

I. Comment son humilité lui valut d'être Mère de Dieu.

II. L'estime que nous devons faire de cette vertu.

I. *Comment l'humilité de Marie lui mérita d'être Mère de Dieu.* — Une pensée d'orgueil avait perdu l'ange, ce chef-d'œuvre de la création ; et l'ange tombé veut entraîner dans sa chute et son malheur l'humanité tout entière. *Vous serez comme des Dieux*, dit l'astucieux serpent à la trop crédule Eve : et séduite par cette flatteuse perspective qui chatouille son orgueil, une désobéissance volontaire lui fait perdre tous les privilèges dont Dieu l'avait enrichie, et la précipite avec toute sa postérité dans le plus épouvantable des malheurs. L'orgueil avait amené la révolte de nos premiers parents et causé leur ruine : l'humilité seule pouvait les relever. Ils avaient porté jusqu'aux cieux

leur ambition insensée ; il faudra, pour la confondre, que le ciel s'incline jusqu'à la terre : *contraria contrariis curantur*. Le Verbe s'est fait homme, parce que l'homme avait voulu se faire Dieu ; un Dieu s'abaisse, parce que l'homme a voulu s'élever. C'est au prix des humiliations les plus profondes que le nouvel Adam devra réparer les suites fatales de l'ambition du premier. Dieu de toute éternité dans les splendeurs de la gloire, *il s'est anéanti jusqu'à revêtir la forme d'un esclave*. Or, ne convenait-il pas que l'heureuse Femme, qui devait avoir une large part au grand œuvre de la restauration humaine par Jésus-Christ, la préparât en quelque sorte par l'excès de ses humiliations ? C'est ainsi, ô bonne Mère, que votre profonde humilité, en vous élevant à la maternité divine, fut le principe de notre réparation ! Voilà ce qui vous signala au regard de Dieu. « Car, dit excellemment Bourdaloue, c'est l'humilité qui de la part de l'homme doit être la première et essentielle disposition aux communications de Dieu ; parce que, selon saint Augustin, pour recevoir les grâces et les secours de Dieu, il faut au moins être vide de soi : Dieu ne trouvant pas de place, s'il est permis de parler ainsi, dans un cœur plein de lui-même, infecté de l'amour et de la vaine estime de soi. Or, l'effet propre de l'humilité est de faire en nous ce vide mystérieux et salutaire, qui consiste dans l'oubli de nous-mêmes, dans le détachement de nous-mêmes, dans le renoncement à nous-mêmes : par conséquent, c'est l'humilité qui rend capable de posséder Dieu, d'être des *vases d'élection* propres à contenir ses dons. »

Or, cette grande vérité trouve sa plus parfaite expression dans Marie ; car c'est à force d'être vide d'elle-même, qu'elle a été rendue *pleine de grâce*. C'est par

son humilité héroïque, inébranlable, qu'elle a présenté à la divine Sagesse un fondement assez ferme pour que l'édifice de ses hautes destinées y fût assis. « C'est, dit toujours le profond Docteur Augustin, en se dépouillant du sentiment de sa propre excellence, pour ne conserver que celui de sa bassesse, qu'elle a eu la puissance d'attirer et d'enfanter le Verbe divin. L'humilité de Marie, continue-t-il, fut l'échelle par laquelle Dieu descendit sur la terre ; » et réciproquement, dirons-nous, c'est l'échelle à l'aide de laquelle nous pouvons monter au ciel.

Voilà donc, répétons-le, ce qui fixa les desseins de Dieu sur cette Vierge qui devait donner naissance au Sauveur. Semblable à la fleur modeste cachée dans le gazon naissant et que sa suave odeur seule décèle, alors que l'œil ne l'aperçoit pas encore ; ce fut par le parfum de son humilité que Marie se trahit aux yeux du Très-Haut. Il l'éleva à une grandeur qui tient de l'infini, parce qu'il la trouva descendue jusqu'au plus profond de son néant. Elle-même ne veut pas qu'on l'ignore ; un sublime Cantique, nommé par saint Ambroise « l'extase de l'humilité, » redira à tous les siècles que *Dieu abaissa ses regards sur la bassesse de sa servante*, *et que pour cela toutes les générations l'appelleront Bienheureuse.*

Il convenait d'ailleurs qu'un modèle d'humilité fût offert au monde, où jusque-là l'orgueil avait dominé sans nulle entrave. Jésus-Christ, qui venait non-seulement le racheter au prix de son sang, mais le réformer par sa doctrine appuyée de ses exemples, lui apparut sous les dehors de sa plus parfaite humilité. Aussi s'en pose-t-il hardiment comme le type vrai : il put dire, sans crainte d'être démenti : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*. Mais, bien qu'il

le soit et qu'il en ait donné des preuves, il est toujours un Dieu ; nous ne pouvons l'oublier entièrement ; à travers le nuage de son humanité nous voyons percer le soleil de sa divinité ; et nous, n'aurions osé prétendre jusqu'à l'imitation de ce divin modèle. Il était donc convenable qu'entre lui et nous il ménageât un exemple secondaire d'humilité dans une simple créature. Et qui le donna, en effet, plus nettement formulé que Marie, dont la vie tout entière, nous l'avons vu, ne fut qu'un tissu d'actes de cette vertu ? De sorte que nous retrouvons en elle l'humilité de Jésus-Christ dans son empreinte la plus parfaite, mais aussi la plus simple et la plus accessible à notre imitation.

De si nobles exemples d'un Dieu et de sa sainte Mère, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut, pour nous faire chérir et pratiquer cette éminente vertu? Mais nous en avons encore d'autres motifs que nous allons exposer, après avoir bien précisé en quoi elle consiste.

II. *Ce que c'est que l'humilité : estime que nous en devons faire.* (MORALE) : — « L'humilité, dit sainte Thérèse, c'est la vérité. » — « C'est, selon saint Bernard, la vraie connaissance et le sentiment de son néant, la juste appréciation de soi-même. » — « Celui qui se connaît bien, est-il dit dans l'Imitation, se méprise et ne se plaît point aux louanges des hommes. » Quand, en effet, rentrant en soi-même, on se voit sans se flatter, peut-on s'énorgueillir ? Que les anges privilégiés par tant de qualités aient eu une pensée d'orgueil, on le conçoit. Que nos premiers parents, sortis purs, heureux et immortels des mains du Créateur, aient aspiré à devenir comme des Dieux, cela s'explique. Mais nous, dans notre état de déchéance originelle, au souvenir de nos prévarications journalières, à la vue de nos nombreux défauts, sous l'empire de

tant de convoitises flétrissantes, nous néant par nature et par péché, pouvons-nous nous estimer quelque chose ? Est-il une vertu plus rationnelle et plus facile que le mépris de nous-mêmes ? Pour être humbles, regardons-nous et soyons sincères.

L'humilité consiste donc d'abord à n'avoir de soi que de bas sentiments, s'attribuant ses vices et ses défauts, et renvoyant à l'Auteur de tout don le peu de bonnes qualités que l'on se reconnait. *Qu'avez-vous, en effet*, dit saint Paul, *que vous n'ayez reçu; et si vous l'avez reçu; pourquoi vous en glorifier ?* » « Les mulets, dit saint François de Sales, cessent-ils d'être de lourdes et puantes bêtes, parce qu'ils portent les meubles précieux du prince ? » C'est donc justice que de se juger inférieur à tous en mérite, de voir dans sa personne plutôt ce qui manque que ce que l'on possède, et dans les autres leurs qualités plutôt que leurs défauts. Comme le dit le pieux auteur de l'Imitation : « S'il y a en vous quelque bien, croyez qu'il y en a plus dans les autres, afin de conserver l'humilité. Faire toujours bien, et s'estimer peu, c'est le propre d'une âme humble. Ne rien s'attribuer et penser favorablement des autres, c'est une profonde sagesse et une grande perfection. »

Avec ce sentiment profond de mépris pour soi-même et d'estime pour autrui, une personne véritablement humble acceptera du moins sans murmurer, si elle ne va pas jusqu'à le désirer, les conseils, les remontrances, les reproches, les rebuts, les mépris, toute sorte d'humiliations; elle sait que c'est une justice qu'on lui rend. Et l'on ne saurait tant l'humilier, qu'elle ne s'humilie encore davantage intérieurement. Se défiant d'elle-même, elle saura renoncer à sa manière de voir, la plier devant celle des autres, sacrifier sa volonté au

droit ou à l'autorité, et préviendra ainsi les contestations, les querelles, source de tant de peines et de péchés.

Une personne humble n'agira pas dans l'intention d'attirer sur elle les regards des hommes, leur estime, leurs applaudissements. Elle pense, avec l'auteur de l'Imitation, « que les louanges n'ajoutent rien au mérite ; que chacun n'est réellement que ce qu'il est aux yeux de Dieu, qui pèse les intentions, lorsque les hommes ne regardent que l'action. » Moins encore porte-t-elle l'ineptie, jusqu'à vanter ses vertus, se faire gloire de ses qualités, de ses richesses, d'un emploi honorable, d'un grand nom, d'un habit somptueux : permis au papillon de se glorifier de ses ailes dorées, au paon, de son plumage richement nuancé ; cela fait partie de leur être. Les dehors ne font ni n'excluent le mérite : sous un manteau de pourpre le vice peut se cacher, comme un habit pauvre peut couvrir la vertu. L'abeille est petite entre tout ce qui vole, et son fruit l'emporte sur les plus doux. L'âme humble le sait, et ne verse pas plus son mépris sur les apparences viles, qu'elle se prévaut de ses avantages.

Elle évitera aussi ce ton prétentieux, ces manières dédaigneuses, cet air de suffisance, qui froissant l'orgueil d'autrui n'attirent que le blâme et l'indignation, au lieu de l'estime que l'on briguait. Rien ne fait autant souffrir que le sot orgueil de quiconque se pose supérieur à tous ; c'est ce que l'on pardonne le moins, et l'on s'en venge par le mépris. Ainsi se vérifie cet oracle du divin Maître : *Quiconque s'élève sera abaissé.* Et réciproquement, c'est en descendant que l'on trouve le chemin de la véritable grandeur. *Celui qui s'humilie sera élevé*, nous dit encore Jésus-Christ, qui conseille de prendre la dernière place pour mériter ces flatteuses

paroles : *Montez plus haut.* — *L'humiliation suivra le superbe et la gloire sera le partage de l'humble d'esprit,* avait dit l'éternelle Sagesse. Sur ces deux points, le monde est d'accord avec le Dieu de toute vérité. Il y a dans l'opinion une justice qui, à mérite égal, retire la louange à qui la cherche, pour la renvoyer à qui la fuit. La gloire est comme l'ombre, qui s'attache aux pas quand on veut l'éviter, et qu'on ne peut jamais saisir en courant après. De sorte que l'orgueilleux ne recueille que mépris et affronts. *Son cœur,* dit l'Esprit-Saint, *est comme l'haleine de ceux qui ont les entrailles gâtées* : personne ne veut en approcher, ne peut le supporter; on le hait, on l'évite. De tous les vices, le plus généralement détesté c'est l'orgueil, parce qu'il l'est de tous les orgueilleux; et c'est le plus grand nombre. Tandis qu'au contraire chez les humbles, leurs manières simples, un ton modeste, les égards pour autrui, l'oubli de soi, les font aimer de tous : c'est un charme qui plaît toujours : c'est un aimant qui attire les cœurs.

Haï des hommes, l'orgueil déplaît plus encore à Dieu, *qui l'a en abomination,* qui le met le *premier parmi les sept choses qu'il déteste,* qui l'a puni si sévèrement dans les anges rebelles. Aussi refuse-t-il aux superbes les grâces réservées pour les humbles, dont *la prière pénètre les nues.* Le publicain retourne justifié, à cause de l'humble aveu de sa misère, au lieu que le pharisien si content de lui-même n'emporte que l'indignation du Seigneur. Ce sont les affamés qu'il remplit de biens, et il renvoie *les mains vides les superbes qui croient n'avoir besoin de rien.* C'est dans les vallées que descendent les eaux fécondantes, y entraînant même la bonne terre des montagnes, qui restent dénudées et stériles.

Chéris de Dieu et des hommes, les humbles par surcroît jouissent d'une paix profonde et constante, qui n'est jamais troublée, ni par les désirs de la vengeance, ni par la soif des honneurs, ni par l'impatience du joug de l'autorité, ni par les noires vapeurs de l'envie, ni par les amères déceptions de l'orgueil : toujours ils sont calmes, joyeux, satisfaits. A proportion que l'humilité creuse en eux le sentiment de leur néant, « la paix de Dieu s'y précipite comme un fleuve dans son lit, et fait surabonder l'âme d'une céleste volupté. »

Mais l'orgueilleux, que n'a-t-il pas à faire et à souffrir ! Pour se tirer de l'abjection et s'élever au-dessus des autres, que de violences et de contraintes ; que de soins, que d'artifices et de déguisements ! Quelles vives craintes des humiliations et des mépris ! Et, comme il les rencontre souvent, que d'amertumes de cœur, que de tristesses ! Un autre est-il préféré pour un emploi, pour des égards, pour l'estime, dans les louanges, en mille occasions ; quel tourment que ce ver de la jalousie qui s'attache au cœur pour le dévorer sans relâche ! Aussi, saint Bernard a bien nommé l'ambition « le gibet de l'ambitieux. Oui, vrai gibet, où Dieu attache ces criminels. Le gibet élève un homme, il est vrai, un peu au-dessus du peuple ; mais c'est pour le couvrir de honte et l'étrangler. » Et un grand génie a dit, avec autant de vérité, « que l'orgueil est la grâce du démon ; elle fait faire pour se damner des choses bien plus difficiles que la grâce de Dieu n'en fait faire pour se sauver. »

O Marie, qui en vous dérobant aux regards des hommes, avez attiré ceux du ciel, pénétrez-moi de ces sentiments d'humilité sincère qui me fassent chérir de vous et de votre Fils !

PRATIQUE : Ne pas trop se mépriser : saint François de Sales appelle de semblables paroles, « la fine fleur, la crême de l'orgueil le plus délié. » Lui-même les évitait comme « l'écueil où l'humilité fait naufrage. »

EXEMPLES

ADMIRABLE MODÈLE D'HUMILITÉ.

Saint Bernard avait le don de faire des miracles avec un tel avantage, que toute la nature semblait lui obéir ; et les applaudissements que ce privilège lui attirait le faisaient pleurer amèrement. « C'est que, disait-il, je vois dans l'Ecriture que plusieurs qui auront fait des miracles seront réprouvés, tandis que les humbles d'esprit seront sauvés ; et parce que ce don, attirant les acclamations des peuples, expose aux tentations de la vaine gloire ennemie de l'humilité du cœur, c'est pour cela que je pleure de me voir dans un tel péril. » (26)

— Saint François de Sales, qu'on cite toujours avec délices, partagea ces sentiments d'une si grande perfection. Voyant qu'on lui amenait de divers lieux des malades de toute sorte, afin qu'il les touchât et priât pour eux, et que souvent il en arrivait des guérisons extraordinaires, il soupirait, disant, que « cette réputation de sainteté lui coûterait cher un jour, parce qu'on le laisserait longtemps en purgatoire, faute de prier pour lui, d'après l'opinion qu'il serait en paradis. » — Que nous sommes loin d'aussi sublimes dispositions, nous cependant à qui elles seraient beaucoup plus convenables !

— Une pieuse reine, Marie Leczinska, s'accusait un soir selon sa coutume, entre autres défauts, de manquer souvent de charité envers le prochain. Deux de ses femmes de chambre la rassurèrent de leur mieux

sur ce point ; mais une plus jeune prétendait que la reine avait, en effet, quelque reproche à se faire à cet endroit. — Dites bien franchement, ma fille, reprit la reine, tout ce que vous pensez de moi sur cet article. — Eh bien ! puisque vous me le permettez, je vous dirai que vous manquez souvent à un des premiers devoirs de la charité, la justice. — Hélas ! répartit la bonne princesse, je m'en doutais bien ; on nous fait malgré nous servir à l'iniquité. — Et se tournant alors vers ses compagnes, la femme de chambre leur dit en forme de confidence : « N'est-il pas vrai que la reine en se reconnaissant tant de défauts se calomnie ; elle manque donc à la justice. » A ces mots, jugez de la surprise universelle !

ARTICLE TROISIÈME.

Profondes humiliations de Marie, cause de sa suprême élévation dans le ciel.

C'est par la souffrance et principalement par les opprobres, qui sont une des plus poignantes, que le Christ, ou plutôt son humanité a dû acquérir des droits à la gloire : *Opportuit Christum pati, et sic intrare in gloriam suam*. Il n'est donc pas étonnant qu'en vue d'y faire participer sa Mère chérie, il l'ait conduite par cette même voie. Sa vie toute entière, en effet, ne se compose en quelque sorte que d'abaissements et d'humiliations. Signalons seulement les plus saillantes.

Sortant de la race de David, la plus ancienne maison royale qui fût alors, jouit-elle des distinctions dues à une si haute naissance ? Qui songea seulement à la regarder comme une auguste princesse ? Dieu, d'ailleurs, sembla attendre pour la donner au monde, que toute la gloire de ses aïeux fût éteinte, complètement oubliée. Des hauteurs du trône ils étaient descendus

dans l'obscurité de la vie commune. Les Evangélistes eux-mêmes semblaient vouloir jeter un voile sur l'éclat de son origine. S'ils marquent sa descendance, ils la cachent sous la généalogie de Joseph. Bientôt son indigence extrême et la condition obscure où elle s'est placée, en unissant son sort à celui de cet humble artisan, viennent répandre encore un nouveau nuage sur une extraction déjà si dégradée. Elle n'est plus connue en Israël que sous le nom vulgaire d'*épouse du charpentier*.

Trente de ses années s'écoulent dans l'obscurité la plus profonde, sans que rien décèle le double prodige inouï de la fécondité divine jointe à l'intégrité virginale, et le plus grand des honneurs, d'avoir donné naissance au Sauveur des hommes. Celle à qui l'innocence la plus pure, les plus sublimes vertus, et l'élévation la plus glorieuse auraient dû attirer l'admiration du monde entier, reste ignorée et confondue dans la masse commune.

Du moins quand son Fils-Dieu s'annonçant pour le Messie attirera sur lui les regards de la Judée par l'éclat de ses miracles et la multitude de ses bienfaits, devra-t-il tirer sa Mère chérie de cet état d'abjection et la rendre participante de sa gloire. Tout au contraire, il semble affecter de mettre le comble à ses abaissements, en écartant d'elle tout ce qui aurait pu lui attirer quelque estime. Ainsi Lui qui fit un si bel éloge de Jean-Baptiste, qui exalta si haut la foi du centenier, qui réhabilita si glorieusement l'honneur de la pécheresse, ne dit pas un mot de sa mère ; il paraît presque en rougir. Nous ne voyons pas dans l'Evangile qu'il lui ait donné une seule fois en public le nom si doux et si honorable de *Mère*. Les seules paroles qu'on nous apprenne qu'il lui ait adressées, semblent

être des leçons sévères qui lui deviennent la plus sensible des épreuves. Ainsi dès sa douzième année, lorsque Marie, avec l'expression de la tendresse autant que du chagrin maternel, vient lui témoigner son inquiétude de l'avoir cru perdu, il semble en être offensé, comme si cette bonté de mère eût été l'usurpation d'un droit qui ne lui appartenait pas : *Pourquoi me cherchiez-vous*, lui dit-il ? *ne saviez-vous que je dois être tout entier à l'œuvre de mon Père* ? — Un jour qu'on l'avertit dans une assemblée qu'elle et ses proches le demandent, il ne veut ni la laisser entrer, ni aller à elle ; il semble la désavouer, en répondant qu'il *ne reconnaît de parents que ceux qui font la volonté de son Père*. O aimable Vierge qui le portâtes dans votre sein ! est-ce de cette sorte que vous deviez vous attendre à être honorée par votre Fils ? — Dans une autre circonstance, une femme, toute ravie de l'entendre, s'écrie du milieu de la foule : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté !*..... Fut-il jamais paroles plus vraies ? Si vraies que l'Eglise nous les met chaque jour à la bouche, comme une des plus flatteuses louanges à Marie. Mais Jésus, loin de les accepter pour elle, répond à l'instant : *Bien plus heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique*, nous apprenant par là que l'observation des commandements fait le mérite principal de l'homme, et l'emporte même sur l'honneur pour Marie d'être sa Mère. Evidemment, il semble n'être attentif qu'à l'abaisser, à la faire oublier.

Une seule fois dans sa vie, elle fait valoir son titre de *Mère*, en faveur des époux désolés de Cana. *Mon Fils*, lui dit-elle sur le ton le plus réservé, *ils n'ont point de vin*. Mais quelle humiliation pour elle, quand au doux nom de *Fils* il ne répond que par celui de

femme ! Peut-il donc oublier à ce point qu'elle est toujours sa Mère ? On dirait que le désir de l'humilier étouffe en lui tous les sentiments de la nature et de la piété filiale. *Femme*, lui dit-il, *qu'y a-t-il de commun entre vous et moi* ? Quelle dureté, quelle amertume dans cette réponse ! Il va par ce premier miracle dévoiler sa puissance et sa divinité, et c'est à la prière de sa Mère ; quel honneur devait en rejaillir sur elle ! Bien du contraire, ce sont des humiliations. O Jésus ! c'est donc à vos yeux quelque chose de bien précieux, pour en charger ainsi Celle que cependant vous aimez !

Femme ! il n'aura pas d'autre nom à lui donner même au Calvaire, où néanmoins son héroïque dévouement la montrait *mère*. *Femme*, dit-il, la confiant au plus chéri de ses disciples, *Voilà votre Fils* ! O paroles attérantes ! Quoi ! Seigneur, en lui apprenant qu'elle ne vous a plus pour Fils, au moment même de ces plus cruelles angoisses, vous n'avez pas, pour les lui adoucir, de nom plus suave que celui de *femme ?* Un autre fils, un étranger va l'appeler du doux nom de *mère*, et vous le lui refusez ! *Femme voilà votre fils !* Parole qui, comme un glaive à deux tranchants, va pénétrer jusqu'au plus intime de son cœur, et le déchirer en tous sens. Vous vouliez, cependant, remplir envers une Mère chérie le dernier devoir d'un fils qui la quitte. Mais deviez-vous l'accomplir sans aucun de ces ménagements que demande la plus ordinaire délicatesse ? N'était-ce donc pas assez d'humiliations et d'amertumes pour son cœur, que d'être témoin de vos ignominies, de vos souffrances et de votre mort, qui va vous dérober à sa tendresse ? Fallait-il que votre dernier adieu vint encore mettre le comble à sa confusion et à sa douleur ? Sera-ce du moins là le terme

de ses humiliations ? Non ! elles doivent se prolonger jusqu'à sa dernière heure.

Retirée dans la maison de son nouveau fils, elle vivra encore longtemps, mais non moins obscure, non moins oubliée des hommes qu'auparavant. Ni le disciple à qui elle a été commise, ni aucun des écrivains sacrés ne nous apprendra rien du reste de sa vie. Nous saurons que Madeleine et les autres saintes femmes, les apôtres et les disciples furent honorés des apparitions de Jésus ressuscité. Mais nous ignorerons si la même faveur fut accordée à Marie sa Mère. Son nom ne sera plus prononcé qu'une seule fois dans nos Ecritures, mais au dernier rang parmi les personnes réunies dans le Cénacle : sa mort n'y sera pas même racontée. Les apôtres font des miracles ; il n'est pas dit que Jésus ait concédé cet honneur à sa Mère. Elle est l'âme de l'Eglise naissante ; c'est son œuvre principalement ; les Eglises particulières portent le nom de leurs fondateurs ; aucune, celui de Marie. C'est en tout point que le ciel semble la laisser dans l'oubli. O abîme insondable d'humiliations ! n'est-ce pas à déconcerter notre extrême délicatesse ? Quoi de plus surprenant que Jésus, qui aimait si tendrement sa Mère, ait ainsi pris comme à tâche d'accumuler sur sa tête tous les genres d'ignominie ! Ah ! c'est précisément ce vif amour qui fut le motif, et qui nous donne le mot d'une conduite en apparence si dure. Il l'aimait comme chacun devrait l'aimer, non pour cette vie passagère, mais pour ces siècles heureux dont la durée est interminable. Il voulait que tous ses autres titres à la plus belle gloire au ciel fussent comme couronnés et complétés par le plus méritant, les humiliations.

A sa mort déjà commencèrent à se déchirer les som-

bres voiles qui avaient caché son rare mérite. Ses restes précieux descendirent dans le sépulcre ; — elle ne devait pas être plus privilégiée que son Fils ; — mais ce n'est qu'un dépôt passagèrement confié à la tombe, et non une proie livrée aux vers et à la pourriture. Bientôt, ô gloire ! ô merveille ! ils se raniment ; et Marie s'élève plus rayonnante de jeunesse, de grâces et de beauté que la première Eve, si belle pourtant et si pure, quand elle sortit des mains du Créateur. Ainsi fut glorieux le tombeau de Marie.

Mais quelle gloire bien autrement brillante lui fut décernée au ciel, en échange de ses humiliations sur la terre. Le ravissant spectacle que celui de son arrivée, de la part des immortelles légions de la Cour céleste, qui dans l'admiration de cette beauté dont ils sont éblouis, s'interrogent et s'écrient : *Quelle est donc cette créature, qui des régions éloignées s'élève d'un vol si majestueux vers nous, soutenue par son Bien-aimé, et tout inondée de parfums et de délices ?* Mais, anges de Dieu, pourquoi cette surprise, accoutumés que vous êtes aux spectacles du ciel ? Celle qui vous met dans une pareille extase, surpasse-t-elle donc en éclat ces grands corps lumineux qui parent avec tant de magnificence le firmament ? Ah ! répondez-vous : *La lune est l'escabeau de ses pieds : douze des étoiles les plus brillantes rangées autour de sa tête lui forment à peine une digne couronne.* Eh quoi ! Est-elle donc plus éblouissante que le soleil lui-même ? répand-elle plus de feux et de lumière ? Ah ! ce roi des astres, dans sa vive clarté, ne lui est que comme un manteau formé de ses rayons étincelants. Ainsi, l'admiration des anges la venge-t-elle de l'indifférence et de l'oubli des hommes.

Mais, si tels sont ses ornements et sa parure, quel

doit donc être son trône ! Il ne le cède que d'un degré à celui de Jésus son fils. Quelle doit donc être sa majesté, sa puissance, sa gloire ! C'est presque la gloire, la majesté, la puissance de Celui qui, pour ses humiliations aussi, *est exalté et a reçu un Nom qui est au-dessus de tout nom.* Elle est à ses côtés, non plus, comme au pied de la Croix, abîmée dans l'opprobre et la douleur mais nageant dans les rayons de sa majesté ; non plus Mère désolée, méconnue, mais jouissant de tous les droits et honneurs dus à ce titre, mais bienheureuse Reine, partageant sa puissance et commandant à toute la Cour céleste qui s'incline devant elle et lui obéit. Ainsi la dédommagea-t-il des froideurs apparentes dont il l'abreuvait sur la terre : ainsi s'évanouissent dans les splendeurs de la gloire toutes les humiliations de sa vie, comme l'on voit de légers nuages se dissiper aux ardents rayons du soleil. — O Marie ! la considération de tant de magnificence excite en mon âme un désir bien ardent, celui de vous contempler ainsi glorifiée ; mais puis-je oublier qu'il faut aussi que comme vous je sois humilié !

Morale : « Apprenons donc, nous dit saint Ildefonse, à nous humilier, afin que cela serve à notre élévation ; car c'est pour son humilité que Marie est appelée Reine de l'univers. » Néanmoins, il n'est que trop ordinaire, tant est grand l'orgueil dont est pétri le cœur humain, d'éprouver une sensibilité excessive quand on subit quelque humiliation. Un reproche, une injure, un passe droit, un affront, une critique et autres manquements de ce genre blessent au vif le cœur altier, c'est une plaie profonde que l'on se plaît même à élargir par la réflexion, en s'exagérant outre mesure et son mérite et la grièveté de l'offense, semblable à cet insensé, qui, pour une légère égratignure

reçue, s'enfonça un poignard dans le cœur. Au lieu que le vrai chrétien humilié doit trouver dans sa foi un riche fond de patience, de résignation et de calme, si ce n'est de la joie, à l'exemple des apôtres, qui se *retiraient heureux d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ*, et de beaucoup d'autres saints aussi héroïques dans les plus rudes épreuves, sachant qu'elles seraient changées en autant de rubis qui rehausseront éternellement l'éclat de leur couronne.

Soyons donc assez justes pour accepter du moins et de bon cœur les humiliations qui nous arrivent, si nous ne sommes pas encore assez vertueux pour les désirer et les rechercher. Saint François de Sales faisait bien plus de cas des premières ; « parce que, disait-il, il y a beaucoup plus d'abjection à souffrir avec joie les humiliations qui nous viennent sans que cela dépende de nous, que celles que nous choisissons, vu que c'est le fait de votre volonté. » Aussi aimait-il de préférence et regardait-il comme la plus excellente de toutes, la huitième béatitude : *Heureux qui souffrent persécution pour la justice!* — Saint Dominique interrogé pourquoi il préférait le séjour de Carcassone à celui de Toulouse : « C'est qu'à Toulouse, dit-il, tout le monde m'honore, tandis qu'à Carcassone tout le monde m'insulte. »

O Marie ! qui vous-même avez appris à l'école du Fils à supporter les humiliations, obtenez-moi cette même docilité qui me mérite de partager un jour votre commune gloire.

MAXIME : l'humilité se tait quand on l'accuse, elle pardonne quand on l'offense, elle ferme l'oreille quand on la loue.

EXEMPLES.

ADMIRABLE PATIENCE DANS LES HUMILIATIONS.

Il est rapporté d'un philosophe païen, qu'un de ses disciples ayant commis une faute, il lui dit : je ne vous pardonnerai pas, que trois ans durant vous n'ayez souffert patiemment les injures de tout le monde : à quoi le disciple consentit. Etant venu au bout de trois ans pour obtenir son pardon : je ne vous pardonnerai pas encore, lui répondit le philosophe, si pendant trois autres années vous ne donnez de l'argent pour qu'on vous dise des injures. Le disciple voulut bien encore se soumettre à cette seconde épreuve. Et étant revenu trouver son maître : je vous pardonne maintetenant, lui dit-il; et vous pouvez aller apprendre la sagesse à Athènes. Il y fut; et le maître de l'école l'ayant accueilli par des injures, suivant sa coutume à l'égard des nouveaux auditeurs, pour éprouver leur patience, il se prit à rire. — Hé quoi ! lui dit-il, je vous dis des injures et vous riez. — Oui répliqua le disciple : pendant trois ans j'ai donné de l'argent afin que l'on m'en dise, et maintenant je trouve un homme qui m'en dit pour rien, vous vous offensez que je rie ! — Entrez, lui répartit alors le maître, vous êtes propre pour l'étude dont on fait ici profession. — Les païens regardait la patience comme la porte de la sagesse. Nous chrétiens, élevant plus haut nos espérances, nous ajoutons : c'est aussi la porte du ciel !

— La médisance et la calomnie sont un genre d'humiliations très sensibles à l'amour-propre. Voici ce qu'en pensait saint François de Sales : « Qu'est-ce, disait-il, que cette réputation à laquelle on tient tant? un mensonge, une fumée, une louange dont la mémoire périt avec le son. Se plaindre qu'on y a porté atteinte,

c'est être bien sensible ; c'est une petite croix de paroles que l'air emporte, et rien de plus que le bourdonnement d'une mouche ; il faut avoir l'oreille bien délicate pour ne pouvoir le souffrir. Pourquoi en vouloir à ceux qui nous méprisent : ils ne font que ce que nous devrions faire nous-mêmes : de telles gens ne sont pas nos adversaires, mais nos amis, puisqu'ils nous aident à la destruction de notre amour-propre, cet ennemi si dangereux et si puissant. » Et par ces considérations il se rendait supérieur aux calomnies et aux outrages.

— La véritable humilité consiste non point à s'imputer de grands crimes que personne ne croira, mais à souffrir en paix les injures et les affronts, même les moins mérités. Ce n'est pas là ce que fit d'abord un certain solitaire, qui affectait les dehors d'une profonde humilité. Etant venu trouver l'Abbé Sérapion, et invité à prier avec lui, il répondit que ses péchés nombreux le rendaient indigne de cet honneur, et même de respirer l'air commun à tous les hommes. Sur quoi le saint vieillard lui donna quelques avis avec toute la douceur possible, mais qui furent très mal reçus. Eh quoi ! lui dit alors Sérapion : Vous vous reconnaissez coupables de tous les crimes, et maintenant vous vous indignez à ce point, d'un simple avertissement que je vous donne par le seul motif de ma tendre affection pour vous : sachez bien que vous n'avez de l'humilité que les dehors trompeurs. — Cette bonne leçon dessilla les yeux du solitaire qui s'appliqua ensuite à la mettre en profit.

NOTES

Entraîné par le mot de saint Bernard, *de Mariâ nunquam satis*, écho fidèle d'un cœur où surabondait l'amour pour la sainte Vierge, il est peu de nos pages où nous n'ayons éprouvé le besoin et senti la facilité, soit de les embellir, soit de les renforcer par quelque addition. Il a fallu sans cesse nous rappeler cette maxime d'un grand maître :

Qui ne sut jamais se borner, ne sut jamais écrire.

Nous nous sommes donc restreint aux Notes qui nous ont paru les plus instructives et les plus intéressantes. Puissions-nous ici encore avoir atteint notre but, de plaire à nos lecteurs pour leur faire aimer Marie.

NOTE 1re. page 39.

Notre-Dame de Lorette. — La maison qui fut témoin de l'existence humble et laborieuse de la sainte famille, (Trinité de la terre) où *Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes,* était petite et de chétive apparence. Elle se composait d'une chambre taillée dans le roc, et d'une autre pièce construite en maçonnerie sur la voie publique. Cette pièce, moins les fondations qui sont toujours à Nazareth pour servir de témoin, se voit aujourd'hui à Lorette, telle qu'elle était il y a 18 siècles, simple et sans aucun luxe ; elle abritait une famille pauvre. Après que Jésus, ayant rempli sa digne mission, fut remonté au séjour de la gloire, une pieuse vénération s'attacha à tout ce qui portait le souvenir de sa personne et de sa sainte Mère. Et nous savons par les traditions les plus dignes de foi que Marie étant morte, sa maison devint un *Oratoire* bien cher à la piété des apôtres et des premiers chrétiens, qui

aimaient à lui répéter le *Salut* de l'Archange, à l'endroit même où il s'était incliné devant elle.

Parmi les saints Lieux de la Palestine où la pieuse Hélène fit construire de si magnifiques églises, la maison de Nazareth n'a pas été oubliée ; elle fut enfermée dans une Basilique digne de son objet, et qui reçut le nom de *Sainte-Marie*, avec cette inscription : « C'est ici le Sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes. » Dès ce moment les innombrables pèlerins, accourant de toutes les parties du globe au tombeau du Sauveur, visitaient en même temps dans ce vénérable Sanctuaire l'emplacement sacré, où s'était opéré le grand mystère de l'Incarnation.

Nazareth posséda paisiblement son riche trésor jusqu'à la fin du 13e siècle. Les Turcs à cette époque étant devenus maîtres de la Palestine, les saints Lieux tombèrent aussi en leur pouvoir. Mais il ne convenait pas qu'une maison aussi vénérable, qui avait été honorée de la présence du Fils de Dieu et de la bienheureuse Vierge demeurât exposée aux profanations des infidèles. En l'année 1291, quarante ans après que le saint roi Louis IX avait donné à la Terre sainte tant de preuves de dévotion, la chambre de l'Incarnation fut miraculeusement transportée par les anges en Dalmatie d'abord, puis près de Récanati, petite ville de la marche d'Ancône, dans un bois de lauriers appartenant à une pieuse et noble Dame, nommée *Lauretta*, d'où lui est venu son nom *Notre-Dame de Lorette*. Mais bientôt, comme tourmentée par le voisinage des malfaiteurs qui affluaient pour dépouiller les pèlerins, elle se montra tout-à-coup au sommet d'une colline plus rapprochée de la ville. Egalement repoussée par l'avarice et les disputes des deux frères possesseurs de la colline, la *Sancta Casa* fut trans-

portée, une dernière fois par les anges sur une hauteur à un quart de lieu de la mer Adriatique, où elle est encore aujourd'hui.

L'apparition subite de la sainte maison en des lieux où nulle main humaine ne l'avait élevée, causa partout un grand étonnement. Mais la vérité du fait, si violemment attaqué par les mécréants, a été victorieusement démontrée par quantité de critiques et d'historiens, dont la probité autant que le profond savoir renforcent singulièrement le témoignage. Le pape Clément VIII, pour mettre en plein jour l'authenticité du miracle, envoya aux deux endroits trois de ses officiers non moins pieux que savants, qui, après l'examen le plus consciencieux, reconnurent et constatèrent, comme l'avaient déjà attesté beaucoup d'autres experts précédents, que la maison de la sainte Vierge n'existait plus à Nazareth, excepté les fondations ; que leurs dimensions correspondaient parfaitement aux mesures du bâtiment transporté. De plus, des minéralogistes les plus croyables constatèrent aussi l'identité parfaite entre les pierres, le ciment composant la chambre de Lorette, et ce qui restait de la maison à Nazareth. Dès lors la réalité du fait demeura incontestable. Benoit XIV dans un bel ouvrage sur les *Fêtes* de Marie l'affirme dans les termes les plus positifs. Ce concours de témoignage parut suffisant au pape Sixte-Quint, pour ordonner que l'on gravât en lettres d'or sur la façade de l'église qui fut bientôt bâtie, l'inscription suivante, qu'on y lit encore actuellement : *Deiparæ Domus, in quâ Verbum caro factum est:* « Maison de la Mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair.» Tous les papes ensuite jusqu'à notre immortel Pie IX n'ont cessé de manifester en toute manière et leur profonde conviction sur ce fait miraculeux,

et leur dévotion spéciale pour Notre-Dame de Lorette.

Rien n'était plus propre à électriser la piété des fidèles. Aussi de toutes les parties du monde, on se porta vers ce lieu béni que la Reine des cieux s'était choisi pour nouvelle patrie. De magnifiques édifices s'y élevèrent à la voix des souverains Pontifes ; les rois et les Grands y versèrent à l'envi les plus riches offrandes : ce qui, avec le concours immense des pèlerins et les faveurs prodigieuses qui s'y obtenaient, en fit le sanctuaire de Marie le plus célèbre du monde catholique.

Trois portes de bronze ciselé donnent entrée dans le saint temple, au centre duquel s'élève sans fondations et sans appui la *Santa Casa*, dans sa robe de marbre blanc brodée de magnifiques bas-reliefs. La statue miraculeuse de la Madone, attribuée à saint Luc, est en bois de cèdre recouverte d'un manteau enrichi de diamants et de pierreries que les pèlerins y attachent. Un seul jour de l'année, le Vendredi-Saint, la statue se dépouille de ses ornements et paraît drapée d'un voile noir. L'autel, sur lequel elle est placée, est tout éblouissant d'or et de pierres précieuses. Vingt lampes d'argent massif y brûlent continuellement. Là, se voyent aussi des chaînes, que des captifs sauvés, déposèrent aux pieds de leur Libératrice ; des boulets offerts par d'illustres généraux, en remerciment de leur victoire. Là, brillent entre autres les *ex voto* de Don Juan et de Sobieski, fameux vainqueurs de Lépante et de Vienne. Ces illustres défenseurs de la chrétienté ne s'attribuèrent pas leurs succès, mais ils rendirent hommage à Notre-Dame de la Victoire et lui envoyèrent ces marques de leur reconnaissance. Là, se trouve aussi un vase en terre *Sancta Scodella*, que l'on croit avoir servi à la sainte Vierge ; les pèlerins

y font déposer leurs objets de dévotion, chapelets, médailles, etc...

Un grand luxe règne dans l'église qui entoure la sainte maison. Les murs revêtus de marbre à l'intérieur, sont chargés de sculptures et de statues d'un travail remarquable. A l'un des côtés, on aperçoit sous des vitrines un nombre prodigieux d'objets les plus riches, cœurs d'or et d'argent, calices, ostensoirs, lampes, couronnes, colliers, étoffes précieuses, etc..., offerts par la pitié des visiteurs. Les Français peuvent y renconnaître avec orgueil le présent qu'envoya Louis XIII, à la naissance de son fils Louis XIV, un enfant d'or massif, tendant les mains à la Reine du ciel, et porté sur un coussin par une ange ; et le don pieux de Napoléon Ier, un ostensoir d'or, un calice et un encensoir enrichis de diamants.

L'encombrement habituel causé par l'affluence des pèlerins ne permettant pas de communier à l'autel même de Notre-Dame dans la *Sancta Casa*, la communion se donne à un autel en dehors. — Montaigne, qu'assurément on ne soupçonnera pas d'excessive crédulité, alla payer son tribut de prières à la Vierge de Lorette ; lui aussi s'agenouilla dans la sainte chapelle, « et y fit ses dévotions (1580), » Vers la même époque la Vierge recevait dans son logis natal une toute autre visite. Un grand poëte, ardent chrétien, vint prier devant son autel. La Tasse, en se rendant de Mantoue à Rome, s'était détourné pour aller visiter ce vénérable Sanctuaire ; ce qu'il fit avec la plus sensible dévotion.

Lorette ! comme ce lieu remue l'âme délicieusement ! Peut-on ne pas ressentir un religieux saisissement, un réveil de foi et de ferveur, quand à l'entrée on aperçoit ces sillons creusés par les genoux de tant de milliers de pèlerins, qui sont venus là invoquer leur

céleste Mère; quand, pénétrant dans la sainte Basilique, les vingt lampes jour et nuit allumées vous découvrent, sous la vaste coupole, ces pierres vénérables que tant de lèvres saintes ont baisées avec amour, et une masse de fidèles pieusement prosternés ; quand l'œil de la foi se fixe sur la pauvre maison qui réveille de si touchants souvenirs ? Ici s'opéra le mystère d'un Dieu s'anéantissant pour nous sauver ! Ici travaillait Joseph ! Ici priait Marie ! Ici obéissait Jésus ! Ici fut élevé dans l'obscurité et l'indigence le Verbe de Dieu incarné, se préparant à consommer par la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, le grand œuvre de notre rédemption ! Ah ! que de sentiments de reconnaissance, d'amour, de repentir et de confiance doivent se presser alors dans le cœur chrétien !

NOTE 2e, page 70.

Ave maris Stella.— Outre les *Litanies,* qui mieux comprises et plus senties seront pour la sainte Vierge un des plus agréables hommages, beaucoup d'autres prières tirées du riche parterre de l'Eglise, forment comme un bouquet mystique, dont nous aimerons à détacher souvent quelques fleurs, pour venir les déposer aux pieds de notre aimable Reine. Suaves élans du cœur que lui ont envoyés ses enfants les plus chers, qu'elle a accueillis de leur bouche, et qu'elle exaucera dans la nôtre !

Nous mettons en première ligne l'*Ave maris Stella.* Cette belle hymne, qui occupe aujourd'hui une grande place dans notre liturgie, est antérieure au XIIe siècle. On ne sait pas certainement qui en est l'auteur, ou pour mieux dire, l'organe ; car c'est de l'âme qu'est éclos ce chant de la captivité et de l'exil à la Mère du Libérateur, à la Reine de la patrie. Néanmoins, généralement on l'attribue à saint Bernard : il est si facile

d'y reconnaître la touche de sa tendre piété envers la sainte Vierge, de qui il mérita en retour des faveurs que nul autre ne reçut.

Dans cette hymne aussi touchante que gracieuse, les titres de Marie sont invoqués ; tous les maux de l'humaine nature, exposés ; tous les biens qui manquent, demandés ; et avec quelle simplicité de paroles ! « Déliez les coupables de leurs chaînes ; apportez la lumière aux aveugles ; éloignez les maux qui nous accablent ; obtenez-nous tous les biens ; » — Et avec quelle indubitable confiance ! « Vous êtez Mère ; montrez-le auprès de Celui qui, ayant daigné se faire pour nous votre Fils, exaucera vos prières. » — Et avec quelle pureté d'intention et de désirs ! « Vierge sans pareille et débonnaire, faites-nous part de votre douceur, de votre chasteté ! » — Et avec quelle vaste et noble ambition, pourtant bien permise ! « Rendez pure notre vie ; frayez-nous une route assurée, afin qu'admis à comtempler Jésus, nous goûtions les joies éternelles. » — « Il règne dans ce morceau, dit Chateaubriand, une indicible fraîcheur, et l'heure de la mort y est représentée comme l'accomplissement de l'espérance. »

« Ma fille, disait la Mère de Dieu à sainte Brigitte, rassemble la famille chaque jour, et chante-moi ce cantique d'amour filial. Tant que tu seras fidèle à me rendre cet affectueux hommage, j'étendrai sur toi mon bras tutélaire. » — Et nous aussi, envoyons cet élan de notre cœur vers cette douce *Etoile* des mers, la saluant en l'invoquant comme notre lumière dans nos ténèbres, comme notre égide dans nos combats, comme notre planche de sauvetage dans toutes les tempêtes.

Nos vaillants guerriers ont des chants qui animent leur marche, trompent la fatigue, enflamment leur

courage, et les transforment en héros à l'heure des combats. Pour nous soldats de l'Eglise militante, que l'*Ave maris Stella* soit aussi notre hymne de route, notre hymne de guerre : il sera notre hymne de victoire et de triomphe.

C'est l'hymne chérie des matelots aux heures paisibles du soir ; avec quel vif élan de confiance ils la redoublent, quand les flots en courroux menacent d'une mort prochaine au fond de l'élément perfide ! A dire vrai, qui sommes-nous ? Des navigateurs d'un moment sur cette mer orageuse du monde, si remplie d'écueils, si féconde en naufrages. A combien de dangers n'est pas exposée la fragile nacelle qui nous porte, et qui doit nous conduire au port de l'éternelle félicité ! C'est sans doute pour nous y frayer une route plus sûre que l'Eglise, par une prédilection marquée, nous fait souvent saluer et invoquer Marie sous le titre d'*Etoile de la mer*. Faisons-le donc avec le vif sentiment de nos dangers et de nos besoins. Ainsi sauvés des écueils et des tempêtes, nous irons dans la céleste patrie redire à notre aimable Souveraine : Je vous salue, radieuse *Etoile de la mer*, qui avez été pour moi l'heureuse *Porte du ciel : Ave maris Stella, felix cœli Porta !*

— De tout temps, le nom de Marie fut en grande vénération dans l'Eglise ; mais la fête de ce saint Nom, qui se célèbre dans l'octave de la Nativité, ne date que du pape Innocent XI, qui l'institua en mémoire de la délivrance de Vienne, assiégée par les Turcs en 1683. La prise de la ville, qu'on regardait alors comme le boulevard de la chrétienté, paraissait inévitable, lorsque le grand Sobieski, roi de Pologne, à la tête d'une armée de 24,000 hommes, arriva à marches forcées sous ses murs. Le 12, au matin, Sobieski assiste à la messe qu'il sert lui-même à genoux, les bras éten-

dus en forme de croix ; il communie, et se met lui et ses soldats sous la protection de la sainte Vierge. La messe achevée, il se lève, et plein de confiance il s'écrie : « Marchons maintenant à l'ennemi sous la protection du ciel et avec l'assistance de la Mère de Dieu.» Bientôt, ils voient se déployer devant eux le vaste camp des infidèles, leurs nombreux escadrons, leur artillerie foudroyante. Saisis à l'instant d'une crainte involontaire, les Polonais comprennent et avouent qu'ils ne peuvent attendre la victoire que de Dieu seul; mais ils l'ont prié avec foi, et par la médiation de Marie. Ils commencent l'attaque avec une telle vigueur, que Mustapha et ses 150,000 hommes ne trouvent de salut que dans une fuite précipitée : bientôt la déroute est complète. Sobieski entre dans Vienne, se rend au pied des autels, entonne lui-même le *Te Deum*, montrant ainsi autant d'humilité que de dévotion et de reconnaissance.

NOTE 3e, page 81.

Condamnation de Nestorius, niant à Marie son titre de Mère de Dieu. — Le quatrième siècle venait de finir. Nestorius occupait le siège de Constantinople, montrant une foi jusque-là non suspecte. Tout à coup, sous l'astucieux prétexte qu'on devait craindre de faire de la sainte Vierge une déesse, ou de ressembler aux païens qui donnent des mères à leurs dieux, il ose avancer et soutenir qu'il fallait distinguer en Jésus-Christ deux personnes, la Personne du *Christ* et la Personne du *Verbe* ; que Marie ne devait point être appelée Mère du *Verbe* ou de Dieu, mais seulement Mère du *Christ* ou de son humanité. A ces mots, une explosion de murmures éclate dans l'auditoire fidèle, que l'hypocrisie de ce langage ne peut tromper. Prêtres et peuples sortent précipitamment du saint lieu ;

le troupeau abandonne un pasteur aussi impie ; Constantinople est dans le trouble et les alarmes, comme aux jours de grandes calamités publiques.

Bientôt la nouvelle d'un tel paradoxe se répandant au loin excite l'indignation universelle. L'Eglise frémit d'horreur ; elle convoque ses grandes assises générales ; ce qui déjà soulage tous les cœurs. Deux cents Evêques, accourus des quatre coins de l'Empire pour défendre le plus glorieux des titres de la bienheureuse Vierge, sa divine Maternité, sont réunis dans le plus beau de ses temples, la célèbre Basilique d'Ephèse, dans cette même ville où elle avait passé les dernières années de sa vie, et qui lui conservait la vénération la plus profonde. Toute la cité, qui partageait le zèle des Pontifes, s'unissait à leurs prières pour le succès d'une cause si juste, et rassemblée aux portes de la Basilique, elle attendait avec anxiété la décision suprême. Enfin, vers minuit, la séance est levée ; et l'on voit s'avancer au milieu de l'imposant cortège des Evêques, l'illustre Cyrille, président du Concile, qui prononce ces mémorables paroles : « Que l'on reconnaisse partout que Marie est vraiment Mère de Dieu ; anathème à quiconque refuse de le croire ; c'est un hérétique ; bannissez-le du milieu de vous. » Et tout le peuple de répéter avec enthousiasme : « Oui, anathème à Nestorius et à ses partisans. »

Redire l'allégresse qui accueillit cette proclamation, serait chose impossible. Soudain la ville s'illumine ; l'encens embaume les airs ; on s'embrasse en criant : Triomphe à Marie ! c'est une fête sans égale. Et quand un *Te Deum* d'actions de grâces eut témoigné à Dieu la joie des fidèles et de l'Eglise, les Pères de l'assemblée sont reconduits à leur demeure avec toute la pompe d'une marche triomphale. Chacun croit avoir

retrouvé une mère, en retrouvant Celle de son Dieu : on eût dit qu'une nouvelle vie venait d'être rendue à ce religieux peuple : tant il avait été affligé de l'injure que l'hérésiarque avait faite à Marie. Et, afin de perpétuer dans tous les siècles ce triomphe de la Vierge, les Pères de l'assemblée composèrent alors, pour être ajoutée à l'*Ave Maria*, la prière suivante : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

NOTE 5°, page 93.

Ave Maria. Après avoir exprimé à Dieu par l'*Oraison dominicale* nos sentiments et nos besoins de l'âme et du corps, par la *Salutation angélique* nous prions Marie d'être auprès de lui notre avocate pour nous obtenir l'effet de nos demandes. Mais nous ne la louerons dignement et ne l'intéresserons en notre faveur par cette prière, qu'autant que nous la comprendrons, et que nous serons pénétrés des pensées et sentiments qu'elle exprime ; alors seulement nous pourrons espérer qu'elle sera exaucée. Heureux, si la *Paraphase* que nous allons en faire instruit nos lèvres à la réciter avec intelligence et ferveur ; nos lèvres, hélas ! si froides à la prononcer, peut-être quelquefois dédaigneuses de cette formule réputée banale, mais où une piété tendre et éclairée sait découvrir une source inépuisable de sentiments et de lumières !

L'*Ave Maria* est tout à la fois pour Marie la louange et l'invocation par excellence. Le ciel et la terre l'ont composé de leurs paroles les plus flatteuses et les plus suppliantes. Un Ange la salue au nom du Très-Haut dont il est l'organe, au nom de la Cour céleste dont il est le représentant ; et l'Eglise tout entière, prosternée à ses pieds, recommande à son tout-puis-

sant crédit de Mère de Dieu toutes les heures de cette vie, et surtout l'heure suprême de notre mort. On voit par cet aperçu que l'*Ave Maria* se compose de deux parties bien distinctes, qui expriment de notre part le double culte de *respect* et d'*invocation* que nous devons à Marie. Après l'avoir glorifiée comme notre Reine, nous l'implorons, en sa qualité de Mère de Dieu, comme notre Médiatrice aussi puissante que miséricordieuse. —Point de couronne plus belle à lui offrir? Quelle harmonie peut jamais ravir son cœur, à l'égal de ces paroles qui lui rappellent le moment fortuné que ses désirs brûlants ne cessaient d'appeler sur le monde! Et qui présumerait mieux l'honorer que ne l'a fait le Seigneur lui-même par la bouche de son Archange?

Ave : Je vous salue, je vous révère, je m'incline devant vous. Un salut est toujours une marque d'honneur d'autant plus flatteuse qu'elle part de plus haut. Ici l'Ange n'est que l'interprète de l'adorable Trinité; c'est Elle qui a dicté cette sublime *Salutation*. O glorieux panégyrique, dont l'orateur est un ange et l'auteur, le Dieu des anges? Si dans le monde on tient à honneur d'être admis à saluer les bien petites Majestés humaines, à leur offrir ses hommages, ne devons-nous pas nous tenir beaucoup plus honorés de saluer avec l'Ange, la Reine auguste du ciel et de la terre? A chaque instant du jour et de la nuit, partout, une humble femme, un vieillard délaissé, le plus petit enfant, le plus misérable pécheur peut se présenter devant cette grande Souveraine, et lui dire : *Je vous salue*, je vous révère, sûr d'être accueilli par un sourire et payé par une grâce : ce *Salut* doit provoquer son cœur à y répondre.

Marie : l'Ange ne prononce pas le nom de l'auguste Vierge, si ce n'est quand il faut la rassurer dans ses pudiques alarmes. Mais l'usage, né de la piété, le place

ici avec raison, parce que la bouche est toujours pressée de nommer l'objet que l'on aime. *Marie!* Nom tout à la foi si suave, si vénérable, si puissant, si plein d'espérance et de joie !

Pleine de grâce : Quelle est cette grâce qui charme en la jeune Vierge les regards de Dieu ? Ce n'est point cette beauté si fragile résultant des traits et des formes du corps, dont elle était cependant privilégiée ; c'est l'innocence de l'âme, c'est la sainteté. Aux enfants d'Adam la grâce n'est versée qu'avec mesure, goutte à goutte, pour ainsi dire ; mais dans Marie elle est entrée comme un fleuve abondant et impétueux. Elle n'en est pas seulement ornée, enrichie, mais, selon l'expression si juste du céleste Ambassadeur, elle en est toute *pleine*, toute inondée, ou plutôt *faite de grâce*, l'ayant reçue dans toute sa plénitude dès sa conception, et, loin de l'avoir ternie par aucune ombre de défaillance ou de tiédeur, l'ayant toujours fait fructifier et accroître avec une fidélité si parfaite, qu'elle s'attirait des grâces de plus en plus abondandes, à mesure qu'elle avançait dans la vie. Et pour cela déjà nous pouvons lui dire avec l'Ange :

Le Seigneur est avec vous : c'est-à-dire, le Fils que vous allez revêtir de votre chair, votre Créateur, votre Seigneur est avec vous qui avez toujours brillé de grâce et d'innocence, jamais il ne s'est séparé de vous, faisant ses délices d'habiter dans un sanctuaire aussi pur, aussi agréable à ses yeux ; et bientôt il va y être d'une manière beaucoup plus merveilleuse, bien autrement admirable.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes : *bénie*, distinguée entre toutes sur qui pèse la malédiction infligée à la première, vous avez conçu vierge, enfanté sans douleur, et goûté les joies de mère en conservant

intact l'honneur de la virginité ; vous avez réparé par votre obéissance tous les maux que la mère des humains avait introduits dans le monde : *bénie* de Dieu qui vous a choisie entre toutes pour être sa Mère : honneur unique et incomparable. Oui, beaucoup de filles en Israël ont amassé de grandes richesses ; des milliers de vierges héroïques, sous le beau soleil du Christianisme, brilleront de la double couronne de la virginité la plus pure et du martyre le plus généreux ; mais vous, vous êtes élevée au-dessus de toutes à une hauteur incommensurable. Vous avez été mille et mille fois *bénie* de Jésus qui vous prodiguait les plus tendres caresses ; *bénie* par cette voix de femme partie de la foule, qui fut comme le cri de l'humanité. Vous êtes *bénie* par les anges qui admirent votre ravissante beauté ; *bénie* depuis que vous avez apparu à la terre, chez tous les peuples et dans toutes les langues ; *bénie* encore, ou devant être *bénie* de toutes les femmes, dont par l'enfantement d'un Dieu, vous avez réhabilité et relevé le sexe jusque-là si méprisé, si avili. Maudite soit l'ingrate qui, oubliant le bienfait, ne se ferait pas un devoir et un plaisir de vous aimer, de vous honorer, de vous prier.

Mais, comme nos louanges ne sauraient plaire à la divine Mère, si son adorable Fils n'y avait sa part, et que rien, au contraire, n'est capable de flatter son cœur maternel comme les honneurs que nous rendons à ce divin Fils, nous ajoutons avec sainte Elizabeth inspirée d'en haut : Il est *béni*, connu et adoré, ce Jésus que votre sein virginal a conçu et enfanté pour notre salut ; et en lui toutes les nations de la terre ont été bénies. Qu'il soit donc à jamais *béni* de nous être venu, et vous à jamais *bénie* de nous l'avoir donné.

Vient ensuite la supplication que l'Eglise a compo-

sée. Par les premiers mots : *Sainte Marie, Mère de Dieu*, nous donnons à Marie ses deux plus beaux titres : *Sainte* exprime l'abrégé de toutes ses vertus ; *Mère de Dieu*, l'abrégé de toutes ses gloires ; l'un et l'autre, la toute-puissance dont elle est investie. Car, en se présentant à son Fils avec l'auréole de suréminente sainteté et en sa qualité de Mère, pourra-t-elle être repoussée ? Donc, ajoutons-nous, ô toute sainte, ô Mère de Dieu !

Priez pour nous, pauvres pécheurs : pauvres n'est point dans le texte latin, mais avec le vif sentiment de sa misère on l'y ajoute instinctivement et en toute justice. Oui, fussions-nous comblés d'honneurs, de richesses, de tous les biens désirables, si le péché est venu nous ravir la beauté et la grâce, notre trésor de mérites, l'amitié de Dieu, nos droits au ciel, ne sommes-nous pas dans l'état le plus misérable ? C'est donc avec cette conviction profonde que nous devons élever vers notre bonne et puissante Mère cet humble cri : *Priez pour nous, pauvres pécheurs* : *pécheurs*, ou qui le sommes toujours, ou qui l'avons été et qui pourrions le devenir encore ; *Priez pour nous*, soit pour nous retirer de ce malheur, soit pour nous en préserver : *Priez pour nous, maintenant* : dans la dangereuse traversée de la vie, faibles et exposés comme nous le sommes, ayant à lutter contre les ennemis toujours vivants, nos passions, le monde et le démon, nous avons un besoin urgent et continuel de votre assistance : *Priez donc pour nous, maintenant*, à tous les instants ;

Mais surtout à l'heure de notre mort ; à cette heure décisive de notre éternité ; à cette heure où l'âme la plus criminelle peut par vous réparer les égarements d'une longue vie, et l'âme la plus sainte peut sans

vous encore faillir ; à cette heure la dernière, ou redoublent les assauts de nos ennemis, ne voulant pas qu'une proie leur échappe. Et à qui recourir dans cette pénible et dangereuse extrémité, si ce n'est à vous, ô Marie, *Notre-Dame* de la bonne mort ? Assistez-nous donc à ce moment suprême, afin que nous ayons le bonheur de nous endormir dans vos bras maternels, pour nous réveiller dans les cieux et vous y contempler à jamais. Mais comme nous ne savons pas si à l'heure de l'agonie nous aurons le temps et la facilité de réciter cette prière, pour cela l'Eglise nous la fait adresser souvent à l'avance.

Et puis, le combat sera si rude, le danger si extrême, la décision si importante, que ce ne sera pas trop d'avoir répété des miliers de fois pendant la vie : *Priez pour nous, à l'heure de notre mort.* Nous vous le disons donc, ô bonne Mère, à notre réveil, à l'aurore, au milieu du jour et au crépuscule avec l'*Angelus* et souvent sur les grains bénits de notre rosaire.

— Le révérend P. Lacordaire a écrit sur l'*Ave Maria* une page que nous devons à l'édification de nos lecteurs. — « Les hiérarchies célestes avaient député un de leur chefs à l'humble fille de David pour lui adresser cette glorieuse Salutation, et maintenant qu'elle est assise au-dessus des anges et de tous les chœurs célestes, le genre humain qui l'eut pour sœur, lui renvoie la Salutation des anges, *Je vous salue, Marie.* Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, elle conçut aussitôt dans ses flancs très purs le Verbe de Dieu ; et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots, qui furent le signal de sa maternité, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au

ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle ressent.

NOTE 6°, page 115.

Consécration du samedi à la sainte Vierge. — Dès les premiers siècles du Christianisme, le samedi, qui est comme le Dimanche de Marie, lui était spécialement consacré par un Office exprès, par une messe dite *de Beatâ*, et par la dévotion des pieux fidèles plus sensible en ce jour. Un historien d'un grand poids en apporte cette raison : Il y avait dans une église de Constantinople une image de la bienheureuse Vierge, devant laquelle était suspendu un voile qui la couvrait entièrement ; mais la veille du samedi, il disparaissait sans que personne y mît la main, par miracle conséquemment, afin que l'image pût être parfaitement vue par le peuple ; et après les vêpres, ce même voile venait se replacer devant la sainte image, où il restait jusqu'au vendredi soir suivant.

Voici une autre raison qui a bien sa valeur ; elle est de saint Bernard. En ce jour du sabbat, aujourd'hui samedi, que Jésus-Christ reposait dans le tombeau, tandis que les disciples s'enfuyaient comme désespérant de sa résurrection, Marie seule se soutint dans cette espérance. Sachant par quel mode miraculeux il avait pris la vie humaine dans son sein virginal, elle ne doutait nullement qu'il pût la reprendre dans le tombeau. Grande foi de Marie, que l'Eglise devait justement fêter le jour où elle parut si vive.

A ces deux raisons rien ne s'oppose de joindre celles-ci : — le samedi étant comme la porte d'entrée du Dimanche, et Marie étant pour nous la *Porte* qui conduit au ciel, si bien figuré par les chants et le repos du saint jour, le samedi devait lui être dédié. — Il conve-

nait aussi que le Dimanche, fête du Fils, eût comme son aurore et sa vigile par la fête de sa Mère. — Enfin ce sabbat, jour où Dieu s'est reposé de la création, ayant pour de bonnes raisons cédé sa place au Dimanche des chrétiens, ne devait pas être entièrement oublié dans leur souvenir : et pouvait-il être mieux célébré que par la fête de Celle qui a été comme le *Reposoir* du Verbe, par qui tout a été fait et refait. — Elle est assurément bien respectable, une *Dévotion* qui s'offre à nous sous des aspects aussi rationnels, et l'on pourrait dire aussi sublimes ! Soyons donc fidèles à nous renouveler en ce jour dans son service ; rendons-lui quelque hommage spécial ; adressons-lui des prières plus ferventes.

— Il y a quelque temps, vivait aux environs de Trente un homme qui répandait partout l'épouvante par ses brigandages et ses meurtres. Un religieux l'ayant rencontré lui demande qui il était. — Je suis, répondit-il, voleur et assassin de profession. — Hélas ! dit le religieux, comment pouvez-vous mener un pareil genre de vie ? vous ne pensez donc pas à votre âme ? — Non, jamais. — Vous ne craignez donc pas l'enfer ; — Pas du tout ; d'ailleurs, je suis déjà damné mille fois pour une. — Non, mon ami : promettez-moi seulement que le samedi en l'honneur de la sainte Vierge vous ne commettrez aucun crime, et ferez une courte prière. — La promesse était facile. Le voleur y fut fidèle ; et même ayant été pris ce jour-là par des soldats, il ne fit aucune résistance, de peur de tuer quelqu'un en se défendant. Peu de temps après, sa conduite était complètement changée.

NOTE 7e, page 133

L'Oraison dominicale adressée à la sainte Vierge.

— Cette divine prière renfermant tout ce que nous pouvons dire de meilleur à Dieu, pourquoi ne l'adresserions nous pas à Marie que Dieu a associée à sa gloire, après l'avoir associée à toutes ses œuvres pour la sanctification des hommes. Ce que nous y demandons d'abord pour Dieu, nous pouvons dans une juste proportion le demander pour Marie ; et ce que nous demandons à Dieu pour nous, nous pouvons bien légitimement prier Marie de nous l'obtenir, puisque, d'après le bon plaisir de Dieu, c'est par elle que nous arrivent toutes les grâces, comme par elle nous est arrivé Jésus-Christ, l'Auteur et la cause méritoire de la grâce. Et pourra-t-elle ne pas accueillir favorablement une prière par laquelle nous lui témoignons tant de zèle pour sa gloire, et tant de confiance en sa puissante intercession ?

Notre Mère, qui êtes aux cieux : Pouvons-nous mieux intéresser Marie en notre faveur qu'en lui donnant le doux nom de *Mère*, et en nous la représentant dans les cieux, à la source même des grâces ? Marie est *notre Mère*, nous ayant donné Jésus devenu notre frère et notre vie ; nous ayant enfantés dans la douleur au pied de la Croix ; nous y ayant été léguée pour Mère dans la personne de saint Jean ; ayant pour nous les sentiments de la plus tendre des mères ; nous obtenant les grâces qui nous font naître à la vie spirituelle, qui la conservent en nous et nous conduiront à la vie de la gloire. — Marie *est dans les cieux*, où elle fut transporté en corps et en âme trois jours après sa mort, au milieu du triomphe le plus magnifique ; dans les cieux, où son Fils lui devait au plus tôt une récompense proportionnée à son incomparable dignité, à ses nombreux mérites, à ses éminentes vertus et surtout à sa profonde humilité ; dans les cieux, où,

bien au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, elle occupe un trône radieux à côté de Jésus; dans les cieux, où elle désire nous voir réunis à elle ; car une mère n'est heureuse qu'à demi, si elle ne partage son bonheur avec ses enfants ; dans les cieux, d'où elle veille sur nous avec une continuelle sollicitude, et fait descendre les grâces dont elle est la dispensatrice. Oh ! que nous sommes heureux, d'avoir là-haut une Mère aussi riche, aussi bonne, aussi puissante !

Un fils bien né désire d'abord tout ce qui peut être avantageux, agréable à sa mère ; c'est ce que nous faisons dans les trois premières demandes du *Pater* appliquées à Marie.

1° *Que votre nom soit sanctifié :* c'est-à-dire qu'il soit honoré et invoqué par tous les hommes ; que vous-même, soyez connue, aimée, exaltée, servie dans le monde entier. Et ce désir ne peut qu'être des plus agréables au Seigneur qui « a voulu, dit saint Bernardin de Sienne, que Marie eut autant de serviteurs qu'il y a d'adorateurs à la Trinité sainte. »

2° *Que votre règne arrive :* que vous régniez dans tous les cœurs, pour ensuite y faire régner Jésus-Christ, puisque, dans les dispositions de la divine sagesse, la dévotion à Marie aide la dévotion à Jésus ; pour les faire régner un jour avec vous dans le ciel, puisque vous en êtes la *Porte.*

3° *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel :* que nous nous conformions à votre volonté, qui elle-même se conforma si parfaitement à celle de Dieu ; que nous y mettions le même empressement que les anges au ciel, si prompts à vous obéir pour aller sur la terre secourir dans leurs besoins, soulager dans leurs maux, délivrer dans leurs dangers, ceux que votre bonté maternelle leur a désignés.

Après avoir ainsi témoigné notre amour à Marie en demandant l'accroissement de sa gloire et l'accomplissement de son bon plaisir, il nous est bien permis de demander pour nous par son intercession, ce que Notre Seigneur nous a appris à demander par ses mérites infinis.

4° *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien :* comme Mère, vous devez pourvoir à tous nos besoins. Or, ces secours que nous vous demandons sous le nom général de *pain de chaque jour*, ce sont surtout les grâces toujours nécessaires pour entretenir, fortifier, et développer la vie divine de nos âmes, et encore ce *pain de vie*, la chair de Jésus-Christ, dont vous nous avez donné la substance par l'Incarnation, et qu'il nous faudrait manger tous les jours.

5° *Obtenez-nous le pardon de nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés :* ayant encouru la disgrâce de Dieu notre Père, à qui recourrons-nous pour ménager notre réconciliation, si ce n'est à vous, ô notre Mère, qui avez reçu la mission de vous interposer entre Dieu outragé et le coupable, et obtenir sûrement son pardon ?

6° *Et ne nous laissez point succomber à la tentation :* le trésor de la grâce que par vous nous avons retrouvé, nous le portons dans un vase bien fragile, que tout conspire à briser, le monde, le démon, la chair : que votre protection, ô divine Marie, nous couvre comme d'un bouclier impénétrable aux traits de nos ennemis !

7° *Mais délivrez-nous du mal :* le plus grand de tous les maux, celui-là seul qu'on peut appeler mal, et qui n'est mélangé d'aucun bien, c'est le péché en lui-même et qui de plus nous dévoue à un supplice éternel. A vous de nous en délivrer et de nous en pré-

server, ainsi que de tous les dangers et autres maux, ô Vierge glorieuse et à jamais bénie ! Ainsi soit-il.

NOTE 8e, page 152

Mariage de la sainte Vierge. — Un très ancien auteur, cité par saint Grégoire de Nysse, rapporte que la jeune Marie se défendit longtemps et avec beaucoup de modestie, d'accéder au vœu de ses tuteurs et des Pontifes, et demanda comme une grâce qu'on la laissât au temple vivre dans le célibat, malgré le déshonneur dont il la chargerait aux yeux de son peuple. Quant au vœu de virginité qui enchaînait sa vie, elle ne pouvait l'invoquer, persuadée que l'ayant fait si jeune, on ne manquerait pas de raisons pour l'en dispenser, et qu'il pourrait devenir nul par la seule volonté du conseil de famille. La femme à toutes les époques de son existence était toujours traitée en mineure avant l'établissement du code divin qui fait de l'homme libre, de l'esclave et de la femme, un peuple de frères. Les sollicitations de la Vierge trouvèrent donc peu de sympathie : sa pensée qui heurtait les préjugés antiques de sa nation, resta incomprise, et tout ce qu'elle put alléguer, pour se défendre d'embrasser un état qui contrariait ses goûts les plus chers, ne lui servit de rien : il lui fallut obéir.

— L'opinion la plus probable et soutenue par la majorité des Docteurs et théologiens, c'est que Marie n'était point seulement *fiancée*, mais légalement *épouse* de Joseph, au moment de l'Incarnation. Et si saint Mathieu l'appelle *fiancée*, car *desponsata* signifie *fiancée*, promise et non *mariée;* on ne peut pas en induire qu'elle n'eût pas encore contracté mariage ; c'est pour montrer, selon la remarque d'un saint Père, qu'elle n'avait pas plus de rapport avec son époux

qu'une simple fiancée. D'ailleurs, ici comme en tout autre endroit, le sens d'un texte équivoque doit se déterminer d'après le sens d'un autre plus positif : or, par le même saint Mathieu (ch. 7. v. 19) Joseph est appelé, *vir ejus* et non pas son *fiancé*.

— Quand Marie eut conçu par l'opération invisible du Saint-Esprit, sa profonde humilité se garda bien de découvrir à Joseph le mystère opéré en elle ; et lorsque celui-ci s'en aperçut, la haute et juste idée qu'il avait de la sainteté et de la chasteté de son épouse ne lui permit pas de la soupçonner d'adultère ; il ne douta point qu'elle dût être cette Vierge miraculeuse prédite par Isaïe. Et ce fut, dit saint Bernard, par un sentiment d'humilité et de respect semblable à celui de saint Pierre qui disait à Jésus-Christ : *Eloignez-vous de moi qui ne suis qu'un pécheur*, que Joseph pensa aussi à s'éloigner de Marie, ne se croyant pas assez saint pour rester avec elle. D'un autre côté, il était retenu par la crainte de la laisser seule, de la diffamer et de l'exposer aux rigueurs de la loi. Le saint Patriarche était dans cette cruelle perplexité, lorsqu'un ange lui apparut et lui dit : *Ne craignez pas*. Alors ces deux cœurs que le chagrin avait voilés de sombres nuages se confondirent dans les transports d'une joie commune : et la virginité de Marie en même temps que sa haute dignité de Mère de Dieu ayant été sûrement connue de son chaste époux, il n'en eut pour elle qu'une plus haute estime, plus de tendresse et de prévenances.

NOTE 9e, page 168

Perpétuelle virginité de Marie. — Elle lui est si honorable, que l'impiété et l'hérésie n'ont rien épargné pour la détruire. Voici dans toute leur crudité les principales raisons qu'on y oppose. *Avant qu'ils eussent*

convenu, dit l'Evangéliste, *un fruit fut conçu dans son sein ;* ils ont donc convenu. *Et il ne la connut point, jusqu'à ce qu'elle eût enfanté ;* donc il la connut après. — Jésus est appelé *premier-né ;* donc il a eu des frères puînés, que l'Evangile ailleurs mentionne sous le nom formel de *frères*, de *sœurs*. Ces objections ont quelque chose de séduisant, mais rien n'est plus facile que de le démasquer.

1° *Avant qu'ils eussent convenu... et il ne la connut qu'après...* Pour peu que l'on connaisse la caractère très simple des langues anciennes, on sait qu'une locution qui exprime l'antériorité d'une chose relativement à une autre, ne signifie pas que la dernière ait eu lieu après, mais simplement qu'elle n'avait point lieu avant. Ainsi, dit Grotius, la négation que Joseph ait connu Marie avant l'enfantement, n'emporte nullement l'affirmation pour le temps postérieur. Une multitude d'exemples démontrent que c'était là chez les Juifs une manière notoire et usuelle de parler.

2° L'expression *premier-né* donnée à Jésus veut dire, selon le même interprête, qu'aucun n'a précédé, mais nullement que quelque autre ait suivi. « Il est nommé *premier-né*, dit Calvin, dont l'autorité ne peut-être suspecte, non pour autre raison que pour faire savoir qu'il est né d'une mère vierge, et qui n'a jamais eu d'enfant.» D'ailleurs le Fils *unique* du Père céleste est appelé son *premier-né* : mais si Jésus-Christ est justement appelé le *premier-né* du Père qui n'a cependant que ce seul Fils, pourquoi n'aurait-il pu être appelé le *premier-né* de Marie, bien qu'elle n'eût pas d'autre enfant ?

3° L'objection tirée du mot *frère* n'a pas plus de solidité, dès qu'il est bien certain que chez les Juifs, comme chez les Grecs et les Romains, le mot *frère*

signifie souvent des personnes non point nées de la même mère, mais unies entre elles par des liens de parenté. C'est dans ce sens qu'Abraham parlant de Loth, son neveu, l'appelle son *frère*, et que Jacob donne à Laban cette même dénomination. C'est dans ce même sens que Jacques et Jean sont désignés comme *frères* de Jésus ; tandis qu'ils étaient certainement fils de Marie Cléophas, appelée ailleurs sœur de la Mère de Jésus. — Ainsi s'évanouit à la clarté de la science non moins que de la foi, le nuage qu'on a voulu jeter sur la perpétuelle virginité de Marie.

NOTE 10e, page 169.

Quelques conseils aux vierges. — On suppose qu'ils émanent de la bouche de Jésus-Christ ; ce qui en augmente singulièrement l'autorité : formulés en vers, ils se retiendront plus facilement.

Vierges chrétiennes,
Non, il n'est que moi seul que vous deviez aimer.
Ayant seul des appas dignes de vous charmer ;
Seul de tout votre cœur je veux avoir l'hommage,
Y plaire sans rival, y régner sans partage.
Répandez dans mon sein vos vœux et vos soupirs,
Et que mes entretiens fassent tous vos plaisirs.
Sans tenter le péril, fuyez comme une peste,
Les cercles, le théâtre, le bal, les tête-à-tête,
Où tout plaît et corrompt, où tout flatte et séduit,
Où la volupté règne et la pureté fuit.
Ne les fréquentez point ; la vertu qui chancelle
Y viendra innocente, sortira criminelle.
De tout homme évitez la présence et l'estime ;
Qu'un seul regard sur eux passe à vos yeux pour crime :
Quittez ces airs mondains, ces gestes affectés,
Cette démarche molle, et ces pas concertés,
Dont le dehors lascif fait distinguer sans peine
De l'épouse fidèle une fille mondaine.

Vouloir plaire et périr est une même chose:
Et l'on perd son trésor, aussitôt qu'on l'expose.
Ne vous pardonnez rien; mais, pour être fidèles,
Pesez tous vos discours, les ris, les bagatelles,
Sachant qu'à vos côtés votre céleste Epoux
Veille et les examine avec un air jaloux.
La vierge qui connait de sa chair la faiblesse,
Ne doit point la traiter avec délicatesse.
Ne vous dissipez point, laissez aux vierges folles
Rechercher au dehors des entretiens frivoles.
Qu'un ouvrage tantôt, tantôt la charité,
Ecarte loin de vous la molle oisiveté.
C'est aux soins attentifs de cette vigilance
Qu'est promis le doux fruit de la persévérance.
Telle vous avez vu votre Reine autrefois
Craindre même d'un Ange et l'approche et la voix,
Quoique libre des feux de la concupiscence,
Elle eut sur tous ses sens une entière puissance,
A veiller sur son cœur toujours plus attentive,
Toujours victorieuse et toujours plus craintive.
Plus proches du danger, et moins heureuses qu'Elle,
Vierges, faites sur vous une garde fidèle.
Si donc vous désirez que ma main vous couronne,
Pratiquez avec soin ces leçons que je donne.

NOTE 11e, page 186.

Portrait de la sainte Vierge.—Saint Epiphane nous a laissé une description tellement précise des habitudes, de la vie ordinaire de la très sainte Vierge et aussi de son extérieur, que nous regretterions de ne pas la mettre sous les yeux de nos lecteurs. Tracée au 2e siècle d'après les traditions alors encore toutes vivantes, elle a un vernis d'antiquité qui doit lui attirer les sympathies de notre foi. « La gravité et la plus grande décence régnaient dans toutes ses actions. Elle parlait peu, mais toujours à propos. Elle était d'un accès facile et écoutait patiemment ce qu'on avait à lui

dire. Toujours affable, elle était honorée et respectée. Dans ses conversations avec tous, elle conservait une liberté décente, s'abstenant de toute plaisanterie qui aurait pu causer le moindre trouble, ou quelque peine.

Sa taille était ordinaire ; quelques-uns pensent cependant qu'elle dépassait la moyenne. Elle avait le teint couleur de froment, légèrement basané, comme tous les Orientaux qui habitent sous une zone plus chaude que la nôtre. Ses cheveux étaient d'un blond clair, couleur de blé mûr : ses yeux noirs, vifs et brillants : ses sourcils également noirs et doucement arqués : ses paupières un peu rouges, sans doute à cause des larmes abondantes qu'elle avait versées et qu'elle ne cessait de répandre chaque jour. Elle avait le nez assez long, les lèvres vermeilles et d'une inexprimable douceur lorsqu'elle parlait. Sa figure n'était ni ronde ni allongée, mais un peu ovale. Elle avait les mains bien faites et les doigts longs et effilés. Son maintien était modeste, son regard grave, sans affection ; mais ce qui reluisait le plus en elle, c'était une humilité profonde. Elle était ennemie de tout faste, simple dans ses manières, ne s'occupant nullement de faire ressortir les grâces de son visage. Les vêtements qu'elle portait était de la couleur naturelle de la laine. Une grâce merveilleuse répandait un éclat divin sur toute sa personne et sur toutes ses actions, » — Quel tableau admirable de simplicité et de suavité !

— Voici les paroles même de saint Denys l'aréopagite : « Je l'ai vue, j'ai pu la fixer de mes yeux, Celle qui est la vive image de la Divinité, élevée au-dessus de tous les esprits célestes, la très sainte Mère de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est saint Jean qui m'a conduit en sa présence : à sa vue, je me suis trouvé investi d'une lumière si pure, pénétré d'une douceur si

céleste et de parfums si exquis, que mon esprit et mes sens ne pouvaient porter une telle abondance de félicité. J'en atteste le Dieu présent en elle, que, si la sainte doctrine de l'Evangile ne m'avait appris le contraire, je l'aurais prise pour une Divinité. »

NOTE 12°, page 202.

Mater admirabilis. — C'est le titre donné à une pieuse *Composition* à fresque sur la muraille d'un vaste corridor, dans le couvent de la Trinité-du-Mont à Rome, occupé par les religieuses du Sacré-Cœur. Au fond d'une arcade, la très sainte Vierge est peinte de grandeur naturelle à l'âge de douze ans. Près d'elle à droite, se voit une quenouille, et à gauche un lis fleuri inclinant sa tige vers Marie, qui soulève ses paupières pour mieux le contempler, et semble en respirer les délicieuses senteurs : un de ses pieds repose sur un tabouret, près duquel est une corbeille remplie d'écheveaux, et un livre ouvert, signifiant qu'elle savait interrompre son travail par de pieuses lectures et la prière.

Les traits de Marie *adolescente* expriment une candeur qui n'a rien de la terre : son visage si pur et modestement coloré, son front virginal ont une grâce qui vous ravit et vous fait aimer à votre insu l'innocence et la pureté. On se sent comme embaumé par les parfums de silence et de recueillement qui s'exhalent de la sainte Madone. Cette figure angélique révèle à l'âme vierge sa propre beauté dans toute sa fraîcheur native, et la lui fait chérir plus passionnément. Pour le pécheur, elle est un accusateur terrible, mais ami tout à la fois, qui lui dit : Voilà ce que tu étais aux beaux jours de ton innocence, et ce que tu devrais être encore ! En face de cette Enfant si belle, si pacifique, si

pure, il a honte de sa propre laideur et de ses souillures ; le remords traverse son cœur comme une flèche ; un aiguillon le presse ; et il veut à tout prix redevenir ce qui s'offre à ses yeux, si ravissant, si tranquille, si heureux.

Et qu'on ne pense pas que ces merveilleux effets de *Mater admirabilis* soient de notre part une pieuse fiction. C'est ce qui s'est réalisé par une multitude de faits depuis 1814, époque où fut exécutée cette ingénieuse peinture. Quelque temps après, le souverain Pontife, en bénissant la vénérable fresque, disait ces mémorables paroles : « C'est une pieuse pensée d'avoir représenté la très sainte Vierge à un âge où elle semblait oubliée » ; et Marie a déjà prouvé par des grâces sans nombre combien lui était agréable cette *pieuse pensée*. Dès les premières années, les faveurs les plus insignes vinrent révéler sa prédilection pour cette simple image. Que de vocations à la vie religieuse se décidèrent à ses pieds ! Ainsi, au moment où parurent les premières médailles de *Mère admirable*, les élèves de la maison ayant compté les fleurs qui formaient une guirlande au revers, en trouvèrent dix-huit, nombre égal à celui de leur petite troupe. Peu de temps après, quatorze parmi elles entraient en religion, et toutes redisaient avec bonheur : « C'est à notre *Mère admirable* que nous devons cette grâce qui renferme tous les autres pour le temps et pour l'éternité. Nous avons voulu imiter notre Mère : elle est Vierge, nous sommes restées vierges : elle est solitaire et cachée, nous nous sommes mises avec elle sous les remparts de la solitude et de la clôture monacale. Là, dans les parvis du temple avec notre *Mère admirable* et sous le regard de Dieu seul, nous vivons de prières, de silence et de paix.

Une autre jeune personne, qui plus tard voulut aussi assurer loin du monde son avenir éternel, raconte ainsi sa détermination : « Comment *Mater admirabilis* m'a-t-elle donné la vocation religieuse ? Je ne puis dire autre chose, qu'à ses pieds, en priant, en la contemplant, j'ai eu l'attrait de la virginité. Une fille vivant avec sa mère et l'aimant tendrement ne prend-elle pas ses goûts et ses habitudes ?... Ma jeune sœur avait aussi aspiré près de la Madone du *Lis* le parfum délicieux qui attire les vierges dans la solitude, pour y servir Dieu dans un dévouement absolu aux conseils évangéliques. Elle eut le bonheur d'entrer au noviciat peu de temps après moi. »

Les vocations religieuses ne sont pas les seules faveurs par lesquelles Marie signala sa prédilection pour ce nouveau Sanctuaire. Les guérisons, qui s'y multipliaient et pour le corps et pour l'âme plus encore, y attirèrent bien vite un nombreux concours de visiteurs. En 1849, après le glorieux siège de la ville éternelle par les troupes françaises, beaucoup de nos soldats frappèrent à la porte du monastère, demandant aux religieuses quelque remède contre la fièvre. Elle les envoyaient visiter la Vierge *adolescente*, qui leur donnait en échange de leur foi la santé du corps, et ce qui est d'un bien meilleur prix la santé de l'âme. Très souvent ils sortaient de la chapelle, attendris, décidés à se confesser et à mener une vie plus chrétienne, ayant trouvé devant cette pudique figure le trouble qui éclaire, la douleur qui brise, et aussi la confiance qui ramène à Dieu. *Je me lèverai et j'irai à mon Père;* combien de prodigues répétèrent ces paroles sacrées du repentir dans le solitaire corridor du *Lis d'Israël !* Et les anges se sont réjouis de cette allégresse qui éclate au ciel, lorsqu'une brebis égarée

rentre au bercail ! C'est avec plaisir, sans doute, que vous entendrez les paroles de quelques-uns de ces convertis : il n'est tel qu'un cœur touché par la grâce pour dire la vérité. On lit dans les Annales conservées à la Trinité-du-Mont : « Nous étions, mon frère et moi, deux jeunes gens entièrement livrés à une vie dissolue, quand nous vîmes pour la première fois *Mater admirabilis*. Sa tenue pure et modeste, son regard *droit* vers Dieu nous toucha si profondément, que là à ses pieds, il nous prit horreur des désordres de notre vie, et sans hésiter, nous avons été en faire l'aveu à un prêtre. Depuis ce temps, nous ne sommes jamais retournés en arrière ; elle nous a retenus dans le devoir. »

Un autre s'exprime ainsi : Ennuyé de voir Rome sans rien ressentir qu'indifférence, car ma vie corrompue m'avait blasé totalement, j'allai traîner mes pas vers le mont *Pincio*, où le grand air du moins rafraîrait ma poitrine oppressée : je vois monter quelques personnes au couvent qui domine, je monte.... Elles entrent, j'entre.... Elles vont s'agenouiller dans une petite chapelle intérieure située au premier étage, je les suis... Mais je reste debout, je regarde nonchalamment ce qu'elles regardent.... C'était une Vierge. Je frémis en moi-même, car la pureté virginale qui brillait sous mes yeux m'avait montré comme un éclair la turpitude de ma conduite ; je me sentis voulant sortir de l'abîme où j'étais englouti, et je demandai à me confesser.

Un protestant aussi, entraîné avec la foule vers la sainte image, y fut éclairé d'un rayon qui lui montra l'erreur où il était engagé ; et au sortir de là, rencontrant un de ses amis qui lui demanda d'où il revenait d'un air si joyeux : Eh bien ! je vais te le dire, répon-

dit-il : ce matin j'étais protestant, maintenant je suis catholique.—C'est bien fait, reprit son ami, admirant un tel courage ; et moi catholique sans l'être, je devrais bien en remplir les devoirs... — Je te montrerai. dit le nouveau converti, le lieu où *ces choses se font comme d'elles-mêmes*... Il alla devant le tableau de la Vierge, et le lendemain il y avait un vrai catholique de plus.

Ce sont là des prodiges de la grâce, qui depuis vingt ans font du couvent de la *Trinité*, un temple d'où l'hymne de la prière et de la reconnaissance monte vers Dieu sans interruption. Il est devenu un pèlerinage des plus vénérés : peu de voyageurs quittent Rome sans l'avoir visité : de nombreux *ex voto* couvrent déjà les saints murs : les fleurs, les bijoux précieux, l'or arrivent de toutes parts pour embellir ce précieux Sanctuaire de la *Madone du Lis*. Mais un de ses plus beaux ornements, ce sont, outre les pèlerins, les élèves pensionnaires modestement voilées, pieuses et recueillies comme des anges devant leur *dilletta Madonita*.

NOTE 14', page 236.

Conduite de Monsieur Ollier envers la sainte Vierge. — Guérison obtenue à Lorette. — Chapelle d'Issy.—L'illustre Monsieur Ollier, curé de Saint-Sulpice et fondateur de la Congrégation de ce nom, l'une des plus pures gloires du Clergé, avait tendrement aimé la sainte Vierge dès sa première enfance. Un peu plus âgé, il prit l'inébranlable résolution et se fit une loi de l'invoquer dans tous ses besoins, de ne rien entreprendre sans l'avoir consultée, et d'accorder tout ce qu'on lui demanderait en son nom. « Je ne sais pas, disait-il , comment on peut refuser quelque chose à cette grande Reine. » — S'il possédait quelque objet

précieux, il s'empressait de lui en faire hommage. Une de ses parentes devenue carmélite, lui ayant fait cadeau de plusieurs diamants et autres joyaux de grand prix, il les consacra à l'ornement de quelque église dédiée à la sainte Vierge. — Il avait pour habitude de ne se servir de rien qu'il ne lui eût offert : ainsi, quand il revêtait un habit pour la première fois, il venait à l'autel de Marie la prier de ne pas permettre que, tant qu'il le porterait, il eût le malheur d'offenser son divin Fils. — Tout ce qui pouvait intéresser l'honneur de sa Mère chérie devenait l'objet de ses pieuses conversations. — Nulle prière ne lui était plus familière et plus délicieuse que la *Salutation angélique*, qu'il nommait *la consolation de ses peines, et toute sa joie sur la terre*. Aussi la sainte Vierge lui donna-t-elle des preuves qu'elle était très honorée de ces dévotions de son zélé serviteur.

Une des plus éclatantes fut la guérison qu'elle lui accorda à l'âge de dix-huit ans. Menacé de perdre entièrement la vue, et ne trouvant plus de remède dans l'art des médecins, il eut recours à son *Refuge* ordinaire. Il se rendit à pied, malgré la distance des lieux, à Notre-Dame de Lorette. Il n'était plus qu'à une journée du terme, quand il fut saisi par une fièvre violente, et ne put, après deux jours de repos, qu'avec une peine extrême, achever ce qui lui restait de chemin. Aussitôt qu'il fut entré dans le véritable Sanctuaire, il se sentit inondé des plus douces consolations : jamais il n'avait éprouvé aussi sensiblement combien il est doux d'aimer Marie. Au même moment, il se trouva parfaitement guéri et de la fièvre et du mal qui affectait sa vue. Cette double faveur ne fit qu'augmenter son attachement et sa confiance pour la Mère de Dieu, qui devinrent héréditaires dans la célèbre

Congrégation des Sulpiciens. Par reconnaissance et pour procurer à sa Communauté une source spéciale des faveurs de la sainte Vierge, il avait le projet de lui bâtir une chapelle sur le modèle de Notre-Dame de Lorette. Cela fut exécuté par M. Tronson, troisième Supérieur, à la maison de campagne du Séminaire, à Issy près de Paris. Située au bout d'une charmante allée d'arbres, dans un joli parc, elle est l'objet de la piété des Directeurs et des élèves. Toujours quelqu'un d'entre eux prosterné sur le marbre du pavé rend à la Reine du clergé ses hommages, et lui demande pour lui et pour ses frères l'esprit du sacerdoce qu'elle avait si bien inspiré au saint fondateur du séminaire. Cette solitaire et charmante chapelle est souvent visitée par les personnages les plus distingués ; et de nombreux cœurs en vermeil témoignent de leur confiance et de leur gratitude envers Marie.

Respect pour les images de la sainte Vierge. — Avant la déplorable Réforme de Luther, de Calvin et d'Henri VIII, on voyait dans toutes les villes de l'Europe chrétienne une quantité prodigieuse d'images, de statuettes de la Vierge, non-seulement dans les églises et dans les maisons, mais encore dans les rues, sur les places publiques. Chaque matin, au lever de l'aurore, les âmes dévotes venaient déposer, aux pieds de ces Madones, des bouquets de fleurs fraiches avec une prière. Le soir, on allumait de petites lampes, et en plus grand nombre le samedi et autres jours spécialement consacrés à la Reine des cieux. C'est cette pieuse coutume qui amena à l'éclairage des rues, aujourd'hui si splendide par la limpidité du gaz. Mais, pour l'effet moral, quelle énorme différence! Alors, ces lampes mystérieuses avaient un langage puissant ; elles disaient au vagabond, au malfaiteur, au libertin : prends

garde, l'œil de Dieu qui ne se ferme jamais veille sur cette ville pendant son sommeil. Et bien souvent, il est arrivé que des misérables, promenant dans l'ombre l'idée d'un crime, sont rentrés chez eux, par peur des châtiments du ciel ! Aujourd'hui, il y a bien l'œil de la police qui avec l'éclairage veille pendant la nuit, mais ni l'habileté, ni le nombre de ses agents ne suffisent à intimider ou à surprendre la ténébreuse cohorte des malfaiteurs. Nos nuits sont fécondes en crimes : rien ne peut remplacer l'œil de Dieu.

— C'est en tout que l'absence du culte de Marie a les plus fâcheuses conséquences. Telle est la pensée qu'exprimait l'illustre P. Ventura, peu de jours avant sa mort, et qu'on nous saura gré de reproduire. Après avoir exhalé toute sa douleur à la vue de l'ancienne cathédrale de Bâle en Suisse, aujourd'hui temple protestant, où n'apparaît plus rien de sacré, il ajoute : « Cette absence de tout souvenir religieux, qui plonge les temples dans un lugubre veuvage, se fait également remarquer dans les villes. Nulle part, vous ne rencontrerez une croix, ou une image de la Mère de Dieu, un signe quelconque qui dise à l'étranger qu'il foule une terre chrétienne. Je comprends alors comment ce peuple s'absorbe dans la pensée de gagner de l'argent et dans les jouissances terrestres. De là cette rudesse de manières, cet esprit de défiance, cet air timide et sérieux à la fois qu'on signale dans les habitants, qui respire dans leurs conversations et leur conduite extérieure : indice non équivoque de l'amère tristesse de leur cœur. Au contraire, là où est le signe de la rédemption, là où les images de la Vierge, qui en sont la conséquence nécessaire, apparaissent dans les églises, les rues et les places, annonçant au voyageur qu'il passe chez un peuple catholique, j'y ai trouvé tou-

jours une plus grande franchise, de la simplicité, du respect pour ses semblables, la vraie liberté de l'esprit et la paix de l'âme. »

NOTE 15°, page 239

Raison de l'obscurité du culte de Marie dans les premiers siècles. — Si ce culte ne s'est pas déployé alors avec autant de publicité que plus tard, si l'Eglise crut devoir user de réserve dans les hommages à rendre à la Vierge, ce n'est point que sa dévotion fût absente des cœurs. Mais, à cette époque de luttes gigantesques entre le dogme de l'unité de Dieu à établir et la foule des divinités fabuleuses à faire disparaître, le Christianisme dut se réduire pour la doctrine et les pratiques extérieures à ce qui ne pouvait se taire sans crime. Afin d'entrer plus facilement dans les cœurs païens, il voulut présenter le moins de surface possible, à la manière d'un coin qu'on introduit par le tranchant affilé, qui entraîne ensuite la base : il se contracta, pour ainsi dire, dans les seuls dogmes de l'unité de Dieu et de la divinité de Jésus-Christ. *Je suis Chrétien*, était tout le Symbole des martyrs.

Ce n'est pas que le culte de la Vierge eût nui à son introduction dans le monde idolâtre ; tout au contraire, l'idée d'une mère avec son enfant, d'une femme mère d'un Dieu eût été facilement acceptée par ceux qui étaient familiarisés avec ces mères d'aventure qui avaient donné le jour à des dieux. Mais les païens étant accoutumés à les adorer, et trop peu éclairés tout d'abord pour distinguer Marie de la Divinité, il eût été à craindre que plusieurs ne vinssent à confondre, avec la véritable Divinité elle-même, une créature qu'ils auraient vu si privilégiée et comblée de tant d'honneurs. C'eût été pour eux un sujet de retourner contre

les chrétiens le reproche d'idolâtrie, et pour les chrétiens à peine sortis de l'idolâtrie, un danger d'y retomber. Il importait donc que le culte de Marie ne fût pas un culte à part, un culte séparé de celui de Jésus.

D'un autre côté, harcelée par les persécutions alors incessantes, l'Eglise chrétienne, durant ces trois premiers siècles, s'abstint de culte public ; elle n'eut, à peu d'exceptions près, pour Jésus pas plus que pour sa Mère, ni temples, ni autels, ni statues ; l'image même de Jésus crucifié ne fut exposée que plus tard. Ces objets, ainsi que toutes les pratiques religieuses, n'existaient que dans les Catacombes, mais avec une intensité de croyance et de ferveur qui s'augmentaient du péril et du mystère.

Aujourd'hui encore, on y retrouve des traces non douteuses de ce culte souterrain, où la sainte Vierge avait sa part : ses images se voient au-dessus même des tombeaux des martyrs, sur lesquels on célébrait les saints mystères. Mais, après que l'hérésie de Nestorius eut fourni à l'Eglise l'occasion de proclamer la divine Maternité de Marie, chacun sentit son devoir de la venger de l'espèce d'oubli où on l'avait laissée ensevelie. Le Christinianisme ayant poussée des racines plus profondes, et l'idolâtrie avec ses erreurs ayant presque entièrement disparu devant la lumière de l'Evangile, on put avec moins de crainte rendre à Marie un culte plus solennel et public, qui d'ailleurs fermait complètement la bouche à l'hérésie qui s'était déchaînée contre elle.

NOTE 16e, page 242

La sainte Vierge en Italie et à Rome surtout. — Dans toute l'Italie, on trouve presque à chaque pas des

monuments de la piété des fidèles envers la sainte Mère de Dieu. La Madone est vraiment Souveraine dans ce religieux pays ; son culte a tout pénétré : l'individu, la famille, les institutions, les arts, la société. Là, elle possède un temple dans chaque maison, un autel dans chaque mur, un sanctuaire dans tous les cœurs. En aucun lieu du monde, elle n'est aimée avec plus d'enthousiasme et de dévouement. Pauvre Italie ! Puisses-tu conserver toujours, malgré les efforts de tes ennemis, l'amour de Marie !... Au milieu des orages qui assombrissent ton beau ciel, la Vierge sera ton espérance et ta force : *Sicut acies ordinata.* Parmi les églises qui lui sont dédiées, se distinguent surtout les magnifiques cathédrales de Milan, de Florence, de Pise, de Sienne, d'Orvieto. Mais à Rome, le nombre et la richesse des monuments consacrés à Marie ne permettent pas d'oublier que l'on est dans la capitale du monde chrétien. Il convenait, en effet, que dans ce centre de l'unité catholique, Marie reçut de plus solennels hommages, et que les étrangers, que la curiosité, le goût des beaux-arts, et plus souvent la piété y amènent sans cesse en grand nombre, apprissent de *la Mère de toutes les Eglises*, comment on doit honorer la *Mère de tous les chrétiens.* Il est peu de papes, qui en passant sur le siège de saint Pierre, ne l'aient honorée par quelque fait ou monument, et mis de nouveau les destinées de l'Eglise sous son puissant patronage, par de nouvelles formes de prières et de nouveaux honneurs.

Nous sommes heureux de pouvoir dire que la ville de Constantinople ne le cédait guère à Rome pour la dévotion envers l'auguste Mère de Dieu. Placée par son fondateur sous sa protection, dotée par la pieuse Hélène et par Justinien de temples magnifiques consacrés à son culte, elle était constante à lui donner des mar-

ques d'honneur toutes spéciales. Elle le manifestait surtout par la vénération pleine de confiance pour une célèbre image, appelée *Nicopeia*, ou *Distributrice de la victoire*, qui été révérée comme la gardienne de la cité, et dont les empereurs avait coutume de se munir en partant pour les combats : elle était portée sur le char de triomphe des vainqueurs, comme ayant le plus contribué à leur victoire.

NOTE 17e, page 246.

Dévotion à Marie échauffant tous les cœurs, se traduisant sous toutes les formes. — D'abord, il est singulièrement remarquable que les plus grands savants et les plus beaux génies, ont été les plus dévoués à la sainte Vierge. Tels furent saint Denys l'aréopagite, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Augustin, saint Ambroise, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean Chrysostôme, saint Bernard et saint Hilaire de Poitiers, ces deux brillantes gloires de la Gaule qui ont dominé tout le moyen âge. Après eux, Bellarmin Suarez, Gerson, Bossuet, et saint Liguori n'ont été si grands que parce qu'ils avaient consacré leur plume à la Reine du ciel.

Partout et en tout temps, Marie fut l'objet principal des chants populaires et du génie des poètes. Ainsi en Bretagne, les cantiques à la Vierge furent substitués, presque sans transition, aux chants terribles et mystérieux des Druides. Chaque ballade bretonne, après une pensée sérieuse ou une haute moralité, renfermait une invocation à la Vierge,

En Ecosse et surtout en Irlande, il n'y avait point de harpiste ambulant qui n'eût quelque belle et naïve légende sur ses miracles, à faire entendre dans la salle d'armes du château, ou sous l'ormel de la place publi-

que. — Chez les Scandinaves, en Pologne, dans la Lithuanie, les doux cantiques à Marie firent bien vite oublier les chants belliqueux et les cantilènes gracieuses en l'honneur des déesses.

Parmi les grands poètes italiens de la renaissance, les plus illustres se distinguèrent par leur dévotion à la Mère de Dieu. Le Dante la chanta en vers magnifiques dans son paradis : « O femme, s'écrie-t-il, tu es si grande, tu as tant de puissance, que quiconque désire une grâce et ne recourt pas à toi, veut que son désir vole sans aile. » — Dans les solitudes pittoresques de Vaucluse et des environs, où Pétrarque s'enfermait pour attendre l'inspiration poétique, que le tumulte des villes ne favorise pas, on voit encore le clocher des petites chapelles, dont une superbe madone de Pérugin était le plus bel ornement. Le Tasse, en se rendant de Mantoue à Rome, se détourna de son chemin pour aller acquitter un vœu à Notre-Dame de Lorette, où il composa le plus beau cantique qu'on eût jamais fait sur la *Santa Casa*.

La peinture avait déjà précédé de beaucoup la poésie pour célébrer la Reine du ciel. Ce qui est très digne de remarque c'est que, après la sainte face de notre Seigneur imprimée par lui-même sur le voile de Véronique, c'est la sainte Vierge, d'après une tradition bien établie, qui fut peinte la première par saint Luc. A dater de 1250 et pendant cinq siècles, la peinture religieuse en Italie produisit une longue suite de chefs-d'œuvre, dont beaucoup ont pour objet quelque circonstance de la vie de la sainte Vierge. Raphaël, alors beau et pieux comme un ange, devina le premier dans son admirable *Sposalizia*, l'air de tête noble et simple, la physionomie douce et sérieuse, l'attitude céleste de la Mère du divin amour et de la sainte miséricorde. On

dirait qu'un jour d'oraison fervente, Marie lui apparut assise sur les nuées avec son cortège angélique, et qu'il l'a peinte dans sa gloire ainsi qu'il l'a vue. — Que d'hommes de génie marchèrent sur les traces de ce grand maître ! Ainsi, dans Michel-Ange, le Corrège, le Titien, les Carrache, l'Espagnolet, le Dominiquin et l'austère Carlo Dolce, quelle richesse d'imagination ! quelle conception surhumaine ! quel profond sentiment de la sainteté de l'art ! Et ces hommes d'un mérite exceptionnel ne rougissaient pas de se montrer serviteurs des plus dévoués à la sainte Vierge ; ils allumaient des cierges devant ses images, ôtaient en passant devant elle leur *beretta*, disaient leur chapelet comme tout le monde ; et leur plus grande ambition était de décorer une église de quelque peinture sacrée, à laquelle ils se préparaient comme à une œuvre sainte. — Si ce n'était la crainte d'allonger cette Notice, nous la compléterions par la citation nominative d'une multitude de grands personnages dans toutes les conditions de la société, qui se sont montrés épris d'amour et de confiance pour l'auguste Vierge. On dirait que c'est un besoin pour l'humanité de se constituer sous l'égide d'une si puissante Reine, d'une Mère si bonne.

NOTE 18e, page 249

Culte de Marie en France. — Nous avons en France 30 cathédrales sur 85 qui sont spécialement consacrées à la sainte Mère de Dieu, savoir : Notre-Dame de Dijon, avec son svelte et gracieux portail ; Notre-Dame de Strasbourg, dont la flèche, jetée à 425 pieds du sol, va porter jusqu'au trône de Marie les hommages de la terre ; Notre-Dame de Reims, la plus riche expression de l'art chrétien, le plus beau poème de pierre en l'honneur de Marie, où sont décrits dans le plus parfait dé-

tail, ses gloires et ses douleurs, ses privilèges et ses joies ; Notre-Dame d'Amiens avec sa forêt de colonnes et sa flèche aérienne, qui s'élance vers les cieux comme une aspiration de l'humanité vers sa glorieuse Reine ; Notre-Dame de Chartres, la Basilique à double étage, toute fière de ses 3,000 statues ; Notre-Dame de Paris dont les deux tours imposent par leur majesté ; ensuite celles d'Arras, d'Auch, d'Avignon, Bayeux, Bayonne, Cambrai, Clermont, Coutances, Digne, Evreux, Fréjus, Gap, Luçon, Mende, Montauban, Moulins, Nancy, Nîmes, Le Puy, Rodez, Rouen, Séez, Tarbes, Verdun.

Si nous complétions cette riche nomenclature par les vocables des anciennes cathédrales non rétablies depuis 1801, par ceux des simples églises paroissiales, des chapelles et oratoires qui couvrent le sol français, tous ces noms, qui s'élèveraient à plusieurs milliers, formeraient les notes d'un immemse concert, qui ne cesse de résonner en l'honneur de Marie des quatre points cardinaux de notre belle patrie, depuis ses premiers évêques qui lui ont apporté la foi, jusqu'à nos jours, jusqu'à l'érection de *Notre-Dame de France*, sur le rocher Corneille, près du Puy en Vélai.

Cette statue, de la plus haute dimension qui soit dans le monde, porte 16 mètres : elle est due à la pieuse pensée du clergé du diocèse du Puy, voulant perpétuer la mémoire du dogme de l'Immaculée Conception, et formée avec 170 canons donnés par Napoléon sur les 212 pris à Sébastopol. Marie est representée tenant sur son sein son divin Enfant, qui tend gracieusement à toutes nos provinces son bras droit, avec un doux sourire aux lèvres. Sur le socle granitique est gravé :

SALVE REGINA, MATER IMMACULATA

Les autres canons sont disposés autour du monument, comme faisant une garde d'honneur près de la Reine du ciel et de la France.

NOTE 19e, page 254

Des traits aussi expressifs de confiance et de respect en la très sainte Vierge parlent déjà bien haut ; mais quel surcroît d'autorité n'empruntent-ils pas de l'éminence de celui qui en est l'auteur !

Louis IX fut un prince destiné à réformer l'Europe, si elle avait pu l'être, à rendre la France triomphante, et à servir en tout de modèle aux Souverains. Sa piété, qui était celle d'un anachorète, ne lui ôtait aucune vertu du héros, ni sa prodigalité, rien d'une sage économie. Il sut allier une politique profonde avec une justice exacte ; et peu de souverains méritent cette louange. Intrépide dans le combat, sans jamais être emporté ; d'une prudence consommée dans le conseil ; compatissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux. Non, il n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la puissance de la vertu. — A la religion chrétienne le droit exclusif et le pouvoir de faire les grands hommes.

NOTE 20e, page 255

La révolution de 89 chassa Dieu de ses temples : les églises furent fermées au culte et à l'adoration, mais non point à la cupidité des spoliateurs. Alors s'opéra une dévastation qui dépassait de bien loin celles des barbares. On enleva tous les objets qui pouvaient s'emporter : on brisa et l'on fit disparaître des murailles et des retables, tout ce qui aurait pu rappeler le plus faible souvenir religieux. Les statues, les images, les au-

tels de la Vierge, n'échappèrent pas plus que le reste à ce vandalisme révolutionnaire.

« Insensés? disait La Harpe, en adressant sa parole incisive et hardie aux exécuteurs de ces sacrilèges dévastations, insensés? Est-ce sur ces murailles qu'est gravée la croyance? Est-ce sur des tableaux que la religion est écrite? Elle l'est dans les cœurs, où vous ne pouvez pas l'atteindre; dans les consciences, où elle vous condamne, dans le spectacle de l'univers où elle parle à tous les hommes; dans le ciel où elle vous jugera. Destructeurs imbéciles, vous avez crié victoire; où est-elle aujourd'hui cette victoire? Tous les jours, vous frémissez de rage en voyant l'affluence qui remplit nos temples : ils ne sont plus riches, mais ils sont toujours sacrés : ils sont nus, mais ils sont pleins : la pompe a disparu, mais le culte est demeuré; on n'y foule plus le marbre et les tapis précieux, mais on s'y prosterne sur des débris, et l'on y pleure sur des décombres. »

Lorsque après dix ans de cette tourmente Dieu fut réintégré dans ses temples, Marie y reprit aussi sa place et retrouva des cœurs qui n'avaient pas cessé de lui être dévoués : la multitude sent le besoin de recourir à la Mère de miséricorde. Entre autres preuves, voici ce que l'on vit en 1834, lors du saccagement de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois : La destruction s'étendit à tout. Eh bien ! dans cette aveugle fureur à qui rien n'était sacré, il ne fut pas fait la moindre offense à la chapelle de la sainte Vierge; pas une fleur ne fut dérangée; les voiles, les draperies qui la revêtaient furent trouvés intacts. J'habitais tout près de là dit un témoin oculaire, et je mêlai mon admiration à celle de toutes les personnes qui venaient s'en assurer, soit par dévotion, soit par curiosité : le fait

frappa tout le monde. Admirable instinct catholique du caractère français, qui lui faisait ainsi respecter dans le culte de la Mère de Dieu tout ce qu'il détruisait dans la généralité de ses sacrilèges ! Le peuple français est essentiellement le peuple de Marie : partout sa dévotion se produit nécessairement sous une forme à défaut d'autre.

NOTE 21e, page 260.

Origine de de l'Archiconfrérie.—Le digne Pasteur au comble de la désolation à la vue de l'irréligion, persistant malgré toutes les industries de son zèle, pensait déjà frapper au saint Cœur de Marie, lorsqu'un jour pendant la messe il entend une voix mystérieuse qui lui dit : « Consacre ton église et ta paroisse au très saint Cœur de Marie. » Docile à cette voix qu'il croit venir du ciel, il se met à l'œuvre. Il s'entend, pour le plan et les statues d'une *Association de prières*, avec Mgr l'Archevêque de Paris, qui porte une ordonnance, réglant que les Exercices publics commenceront immédiatement. Dès le lendemain, 3e dimanche de l'Avent, a lieu le chant des Vêpres de la sainte Vierge, à 7 heures du soir. Pour cette première fois, l'assistance était déjà plus nombreuse qu'aux offices paroissiaux même des jours de fêtes. On y comptait grand nombre d'hommes qui n'y paraissaient jamais. La douce et puissante protection de Marie se faisait déjà sentir. Une Instruction exposa les motifs et le but de cette *Association*. L'Invocation à Marie, *Refuge des pécheurs* dans ses *Litanies*, et le *Parce Domine*, à la fin, répétés trois fois, furent chantés avec une ardeur et une effusion de sentiments, qui annonçaient que dans cette assemblée d'environ 600 personnes, il se trouvait plus d'un pécheur qui peut-être pour la première

fois, depuis longtemps, sentait son état, le besoin d'en sortir et de recourir à Celle qui est si bien nommée leur *Refuge*.

Le pieux Pasteur était à genoux devant le SS. Sacrement : à ces cris de repentir et de confiance, son cœur tressaillit de joie, et levant ses yeux baignés de larmes vers l'image de Marie : « O ma bonne Mère, lui dit-il, vous les entendez ces cris de la confiance et de l'amour ; vous les sauverez ces pauvres pécheurs qui vous appellent leur *Refuge*. O Marie, adoptez cette Association naissante et donnez-m'en pour signe la conversion de M.*** ; demain j'irai le trouver en votre nom. » Ce M.*** que le saint Prêtre avait dans la pensée, était un ancien et le dernier Ministre du vertueux Louis XVI. Attaché à la secte des philosophes du 18e siècle, il ne donnait depuis sa jeunesse aucun signe de religion. Agé de plus de 80 ans, aveugle et malade depuis plusieurs mois, ses facultés intellectuelles n'avaient pourtant subi aucune altération. Jurisconsulte profond, il était toujours le conseil d'un grand nombre de familles distinguées. Dix fois le zélé Pasteur s'était présenté, et dix fois il avait été refusé. Le lendemain de l'érection il se présente de nouveau ; on veut encore l'éconduire, mais il persiste ; il est introduit. Après quelques minutes d'une conversation de pure politesse, M.*** lui dit sans autre préambule : « Seriez-vous assez bon, Monsieur le Curé, pour me donner votre bénédiction ? » Et, après l'avoir reçue, il ajoute : « Que votre visite me fait de bien ; je ne puis vous voir, mais je sens votre présence ; depuis que vous êtes auprès de moi, je goûte un commencement de calme, de joie intérieure que je n'ai jamais connue ! » Il ne fut pas difficile de faire entendre la parole de salut à cette âme que la grâce travaillait si visiblement. Aussi

le digne ministre ne quitta son malade qu'après avoir entendu sa confession.

NOTE 22e, page 271.

Vierge puissante. — Voici la prière vraiment singulière qu'un grand personnage adressait souvent à la sainte Vierge : pourquoi ne serait-elle pas aussi la nôtre ?

« Vous trouverez peut-être, ma Mère, que vous m'avez déjà donné beaucoup, j'en conviens ; mais vous me devez encore bien davantage. Permettez que je règle aujourd'hui mes comptes avec vous.

Toutes les législations du monde, d'accord avec la nature, donnent aux enfants un droit sacré sur les possessions de leur mère.

Eh bien ! vous êtes riche, bonne Mère ; et vos richesses sont des mines inépuisables : vous êtes la Dispensatrice des grâces, et une puissance à laquelle Dieu même obéit.

Or, seriez-vous tout cela sans les pécheurs, tel que je suis ? Si nous n'avions eu besoin d'être rachetés, le Fils de Dieu vous eût-il fait sa Mère ? Vous le voyez donc, tout ce que vous avez nous appartient : c'est à vos enfants, à moi conséquemment une part, quoique le dernier de tous.

Eh bien ! qu'est-ce que j'ai déjà reçu auprès de ce que vous possédez, et de ce qui m'advient ? Vous me redevez donc, et beaucoup. Qu'avez-vous à répondre ? »

C'est là de l'audace vraiment sublime ?

Mais voici ce qui est encore plus fort.

« Ecoutez, ma Mère ; il faut que vous m'accordiez ce que je vous demande : autrement, que dirait-on de vous ? Ou que vous n'avez pu m'exaucer, ou que vous ne l'avez pas voulu. Que vous ne l'ayez pu ? personne

ne le croira, on vous connaît trop bien. Que vous ne l'ayez pas voulu ? Quoi, vous, ma Mère, la Mère de miséricorde et de clémence, ne pas vouloir exaucer un de ses enfants ; cela serait inouï ; et vous compromettriez à ce point votre réputation ? Pensez-y ! »

Admirable façon de prier et qui doit être exaucée toujours. Car la grâce, aussi bien que le ciel où elle mène, n'est que le prix de la violence : *et violenti rapiunt illud.* C'est ainsi que prie Marie elle-même au milieu des splendeurs célestes : aussi l'appelle-t-on une *Toute-puissance à genoux*, *Omnipotentia supplex*.

— *Prière chérie de saint François de Sales :* (la même que la précédente pour le fonds). « Je vous salue, très douce Vierge Marie, Mère de Dieu, et vous choisis pour ma très chère Mère : je vous supplie de m'accepter pour votre fils et serviteur : je ne veux plus avoir d'autre Mère et Maîtresse que vous. Je vous prie donc, ma bonne et gracieuse Mère, qu'il vous plaise vous souvenir que je suis votre fils ; que vous êtes toute-puissante, et que je suis une pauvre créature vile et faible. Je vous supplie de me gouverner et défendre en toutes mes actions ; car, hélas ! je suis un grand nécessiteux et un mendiant qui ai si besoin de votre aide et protection. Eh bien donc ! très sainte Vierge, ma douce Mère de grâce, faites moi participant de vos biens et de vos vertus, principalement de votre humilité sainte, de votre excellente pureté et de votre fervente charité. Ne dites pas, ô gracieuse Vierge, que vous ne pouvez pas ; car votre Fils vous a rendue toute-puissante tant au ciel que sur la terre. Vous n'alléguerez pas non plus que vous ne le devez pas, quisque vous êtes la Mère commune de tous les hommes, et singulièrement la mienne. Vous ne

pourriez donc apporter aucune bonne excuse, si vous refusiez de me prêtez votre assistance. Vous voyez donc, ma Mère, que vous êtes contrainte de m'accorder ce que vous demande, et d'acquiescer à mes gémissements. »

NOTE 23°, page 280.

Salve Regina. — Quelques historiens attribuent à saint Bernard cette hymne magnifique et si touchante. Mais il paraîtrait plus certain qu'elle est due à un certain religieux, appelé Hermann, qui l'aurait composée pour son monastère, d'où elle est passée dans l'Eglise. Voici ce qui est vrai du dévôt saint Bernard. On rapporte que quand ces exclamations si tendres s'échappèrent de son cœur, la sainte image lui répondit : *Salve, Bernarde !* témoignage de tendresse qui n'étonne pas en faveur d'un zélé serviteur de la sainte Vierge. Ce qui est certain c'est que les paroles, *ô clemens...* se voient encore gravées en rond sur le pavé de l'église, à l'endroit même où il les prononça ; ce qui confirme l'authencité du fait.

Cette prière à Marie, la plus belle après l'*Ave maris Stella*, est aussi la plus familière à la piété chrétienne. Et les pauvres marins assaillis ou menacés par la tempête, et le pieux voyageur, à l'approche de quelque danger, et la mère de famille dans ses fréquentes alarmes, et la jeune fille qui redoute les périls du monde, et le Trapiste, le Frère prêcheur, tous les Ordres religieux, toutes les classes de chrétiens en un mot aiment à envoyer à la Mère de *douceur* et de *miséricorde* cet élan de confiante invocation. Que ce soit donc notre hymne chérie à notre bonne Mère ! C'est l'hymne de l'exil ; et ne sommes-nous pas exilés ? C'est l'hymne de la vallée de larmes ; et n'y sommes-nous pas tous gémissants ? C'est l'hymne de tous les pèlerins, de

tout voyageur en péril ; et qu'est notre vie, qu'un pèlerinage dangereux vers l'éternelle patrie ? C'est l'hymne des pécheurs pour obtenir le retour à Dieu, des justes pour solliciter la persévérance, de tout malheureux pour obtenir un secours : à ces titres elle nous convient parfaitement.

Voulez-vous savoir quelles délices y trouvent les cœurs chrétiens ? arrêtez vos pas, à la nuit tombante, près d'un monastère des enfants de saint Bruno, adressant à Marie cet adieu du jour écoulé. Au chant majestueux. prolongé, entrecoupé de pauses et suivi d'un vaste silence, vous comprendrez la confiance brûlante qui les pénètre et les anime, et votre cœur s'électrisera des mêmes sentiments. Arrivés à ces paroles, *ô clemens*, *ô pia*, *ô dulcis Virgo Maria*, les Trappistes font à chacune des trois acclamations une longue et profonde génuflexion, en souvenir de l'extase qu'elles causèrent à leur pieux auteur, lorsqu'il les tira de son cœur pour la première fois. Qui ne sera forcé de dire en se retirant ? Comme ils aiment bien la sainte Vierge !

NOTE 24e, page 301.

Connaissance de soi-même : moyens de l'acquérir. — *Novorim te, noverim me* : C'était une des prières favorites et le vœu ardent de saint Augustin. — *Connaître Dieu, se bien connaître, voilà tout ce qu'il faut savoir.* Bornons-nous ici à la dernière de ces connaissances, celle de soi-même, aussi essentielle qu'elle est rare. Et parmi les moyens d'y arriver nous en indiquons deux principaux:

Le premier est de nous poser souvent, mieux serait tous les jours, en présence de Dieu et de notre conscience, et devant ces deux juges éclairés, d'explorer par un examen sévère tous les replis de notre cœur,

afin de discerner quels sentiments y dominent, quelle est la cause de nos joies les plus vives et de nos tristesses les plus fréquentes, quel est l'objet favori de nos pensées, le sujet le plus ordinaire de nos inquiétudes et de nos remords, ce qui le plus souvent rend nos confessions pénibles et nous porte à les différer. Et cet examen ne doit pas se borner aux actes les plus marquants de notre vie, il doit s'étendre aussi aux détails dont se compose chaque jour. C'est ce que recommandent très instamment les maîtres de la vie spirituelle. Et tous les fondateurs d'Ordre religieux, différents les uns des autres sur certains points, se sont rencontrés unanimes sur celui-ci, la pratique de l'examen journalier. L'avantage qu'ils y trouvent n'est point seulement d'être aidé à se bien connaître, mais aussi d'accélérer par cette revue son avancement dans la perfection. En effet, ce retour sur la journée qui finit, le souvenir des fautes qu'on y a commises, la honte et le regret qu'elles doivent inspirer, le ferme propos qu'on renouvelle, tout cela réuni servira de frein contre la rechute. Comme aussi, ce sera un très puissant motif de se retenir, que de savoir qu'on doit à la fin du jour entrer en jugement avec soi-même. « Et si, dit saint Ephrem, les marchands enregistrent chaque jour leurs pertes et leurs gains, pour ne point s'exposer à de ruineux mécomptes ; de même la vue de l'avancement ou du retard dans la grande affaire du salut, empêchera que les déficits ne viennent, en s'accumulant, anéantir le fonds et consommer la ruine. »

C'est encore le moyen que le vice ainsi ébranlé ne prenne point racine dans le cœur ; tandis qu'au contraire la conscience que jamais on n'interroge, *ressemble*, dit le Sage, *à la vigne de l'insensé*, *au champ*

du paresseux, qui n'étant point cultivés se remplissent d'épines et de ronces. Telle est notre nature corrompue ; à moins d'être surveillée et tourmentée, elle se laisse envahir par toute sorte de mauvaises inclinations qui s'enracinent tout à leur aise. Il faut donc avoir toujours l'extirpateur en main, toujours couper et arracher : c'est ce qui se fait par l'examen . Les philosophes païens eux-mêmes en reconnaissaient l'utilité et en recommandaient la pratique. L'un d'eux avait coutume de dire à ses disciples de s'adresser tous les jours ces trois questions : « Qu'ai-je fait ? comment l'ai-je fait ? qu'ai-je manqué de faire ? » afin de se réjouir de ce qu'ils trouveraient avoir fait de bien, de se reprocher et de réparer ce qu'ils remarqueraient avoir mal fait ou omis. Donc,

Avant que le sommeil te ferme la paupière
Sur les œuvres du jour porte un regard sévère.

Pour nous connaître, nous avons encore une autre ressource que l'examen ou la réflexion : c'est, ou la sévérité de nos ennemis, dont la haine rend l'œil plus perçant, et la critique le plus souvent outrée, mais au fond de laquelle il y a toujours du vrai ; ou la charité de nos amis qui ont le rare courage de nous dire la vérité, et pour qui nous devrions être pleins de reconnaissance. Mais malheureusement, si nous aimons peu à la demander à notre conscience, nous sommes encore moins flattés que d'autres lèvres nous l'apportent. Ainsi faisait Pilate, quand après avoir dit au Sauveur : *Qu'est-ce que la vérité*? Il détournait la tête pour ne point entendre la réponse. D'ou l'on pourrait justement définir le monde : une multitude d'hommes qui ne veulent pas qu'on leur dise la vérité, et qui tous ont une grande envie de se la dire.

NOTE 26ᵉ page 348.

Jugement de saint Augustin sur l'humilité.—Saint Augustin écrivant à son ami Dioscorus sur ce qu'il devait faire pour arriver à la vérité, lui disait avec l'autorité de son génie soumis à la règle qu'il traçait : « Je voudrais, Mon cher Dioscorus, que vous missiez votre application à bien comprendre qu'il ne saurait y avoir d'autre voie de parvenir à la vérité, que la voie qui nous a été tracée par Celui qui, comme Dieu, voit l'infirmité de toutes nos démarches. Cette voie est premièrement l'*humilité* ; secondement l'*humilité* ; troisièmement l'*humilité* ; et autant de fois que vous m'interrogerez, je vous dirai l'*humilité*. Non qu'il n'y ait d'autres préceptes à observer, mais parce qu'ils sont vains, si toutes nos actions ne sont précédées, accompagnées et suivies de l'*humilité*. Soyons attentifs à toutes les vérités, fidèles à tous les préceptes, soumis à tous les commandements ; que nous reviendra-t-il de tout le bien que nous aurons fait, si l'orgueil vient à l'extorquer, en y glissant sa complaisance ? Les autres vices sont à redouter dans les infractions; mais l'orgueil, dans la vertu même, de peur que ce qui est fait de louable ne soit perdu par le plaisir d'être loué. »

— *Gloire jugée par un illustre personnage*, à qui l'adversité avait ouvert les yeux longtemps fascinés par le brillant des honneurs. — Napoléon Iᵉʳ débarqué à l'île d'Elbe, dans le golfe Juan, s'était aventuré dans les Alpes. Après une marche pénible, il prenait un moment de repos dans le chalet d'une vieille femme. Tout en se réchauffant, il demande à cette paysanne, qui ne soupçonnait guère quels hôtes elle recevait, si l'on avait des nouvelles de Paris ? — Fort étonnée d'une question pour elle si étrange, elle répondit qu'elle

ne savait rien. — Vous ne savez donc pas ce que fait le roi, reprit l'auguste visiteur ? — Le roi, répartit la vieille femme, toujours plus étonnée ? Vous voulez sans doute dire l'empereur ? il est toujours *là bas :* (à l'île d'Elbe).— L'empereur regarde Drouot et lui dit : « Eh bien ! Drouot, à quoi sert de troubler le monde pour le remplir de notre nom ? » — Le grand proscrit avait parfaitement raison. — Plus sage est le chrétien, qui faisant le bien n'ambitionne que le témoignage de sa conscience et le regard de Dieu !

— *Quelques-unes des maximes sur l'humilité.*

L'humilité est le charme indispensable d'une âme qui veut plaire à Dieu (S. Cyp.).

L'humilité est la source de la plus belle philosophie (S. Chrys.).

C'est une grande science que celle de l'humilité, et la pratiquer c'est être passé docteur.

L'humilité est le coffre-fort des vertus.

Comme les fleurs s'effeuillent dès qu'on a coupé la racine ; ainsi la vertu ne saurait longtemps subsister sans humilité.

De même que les zéros placés à la suite les uns des autres n'ont aucune valeur, s'ils ne sont précédés d'un autre chiffre réel : ainsi toutes les bonnes œuvres et belles qualités ne sont d'aucun prix, si elles n'ont pas l'humilité pour base et pour principe.

Considérez-vous toujours comme le dernier (Sainte Thérèse).

A moins qu'il n'y ait aucune raison puissante de le faire, ne vous excusez jamais (la même).

VIVE JÉSUS !... VIVE MARIE !. .

TABLE DES MATIÈRES

VERDUN. — IMPRIMERIE CHARLES LAURENT.

